75.3.5.
10553

TABLEAU

HISTORIQUE

DES NATIONS.

SBN

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

TABLEAU

HISTORIQUE

DES NATIONS,

OU

RAPPROCHEMENT DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENS ARRIVÉS, A LA MÊME ÉPOQUE, SUR LA SURFACE DE LA TERRE;

AVEC

Un aperçu général des progrès des Arts, des Sciences et des Lettres, depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours;

PAR M. E. JONDOT.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez { L'AUTEUR, rue Cassette, n°. 23.
MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 9.

1808.

TABLEAU HISTORIQUE DES NATIONS.

QUARANTE-CINQUIEME SYNCHRONISME.

De 741 à 775 après J. C.

CONSTANTIN V, connu sous le sobriquet injurieux de Copronyme (souillé), succéda à son père Léon III. Les débauches du prince inspirèrent le mépris pour sa personne, et firent naître la guerre civile. La ville de Constantinople 742.
épousa la cause du rebelle Artabasde qui fut proclamé empereur. Constantin, malgré ses débordemens, étoit un prince aussi courageux, aussi habile capitaine que son père, et l'égaloit en cruauté. A la journée de Sardes, en Phrygie, les armes décidèrent en faveur de l'empereur légitime qui, poursuivant son rival, l'assiégea dans 743.
Constantinople, s'empara de cette capitale, fit prisonnier Artabasde, ainsi que ses enfans aux-

quels on creva les yeux ; quelques jours après il les fit crever à Sisinnius même, général qui avoit servi Constantin avec fidélité, et le vainqueur se vengea de tous ses ennemis, avec une férocité incroyable.

La nature sembla conspirer avec ce monstre pour punir les hommes ; le froid le plus excessif dont il soit question dans l'histoire, enchaîna les eaux du Pont-Euxin, et détruisit l'espérance de la récolte. La peste et la famine, succédant à la guerre civile, dépeuplèrent, à un tel point, Constantinople, que cette grande cité vide de citoyens, ressembloit à un cimetière. L'empereur chercha en Asie de nouveaux habitans.

Les fléaux dont le ciel affligeoit l'empire, ne ralentirent point la haine que Constantin avoit
750. conçue pour le culte des images : mêmes fureurs, mêmes excès, mêmes tragédies éclatèrent comme sous le règne de Léon l'Isaurien ; le nombre des martyrs surpassa celui que les édits des empereurs païens avoient faits. Il trouva une foule de flatteurs qui applaudirent à ses actes de barbarie, en se permettant eux-mêmes d'en commettre de plus barbares encore, surtout Lachanodracon, un de ses généraux, qui, aussi féroce que les Musulmans, faisoit aux moines une guerre d'extermination.

Constantin profita habilement des dissentions qui s'étoient élevées parmi les infidèles, pour leur arracher l'Arménie, et faire rentrer ce pays sous la domination romaine ; mais les Musulmans, une fois tirés de cette situation critique, portèrent de nouveaux coups à l'empire, et lui enlevèrent de nouvelles provinces. La 760.
guerre contre les images absorboit toute l'attention de Copronyme, elle suffisoit à toute son activité ; aussi vit-il, avec une espèce d'indifférence, les Lombards détruire l'exarchat de Ravenne, petit État de la dépendance des empereurs romains. Sa rage s'accrut avec les années, et les fréquentes attaques des Bulgares ne firent que la redoubler : couvert du sang de ses sujets, principalement de celui du patriarche Constantin, en horreur à toutes les nations, il ne songeoit, pour s'étourdir, qu'à commettre de nouveaux forfaits. La mort de Copronyme 775.
répondit à son impiété ; il expira dans les accès du plus violent désespoir, et se condamnant lui-même, avant de comparoître en présence du juge suprême et redoutable des peuples et des rois. Cet empereur ingrat, capricieux, débauché et sanguinaire, ne pardonna jamais à aucun de ses ennemis.

L'ambition se déchaîne à la cour des califes,

et provoque les plus sanglantes tragédies. Valid II, prince débauché, méprisable, est assassiné (743) par Yésid III son cousin. Le nouveau calife avoit de l'habileté et des talens, mais il ne garda le trône que l'espace de six mois; une mort prématurée l'enleva à ses sujets. Son frère et son successeur, Ibrahim, ayant été vaincu par Mervan II, arrière petit-fils de Mervan Ier, fut déposé, puis égorgé quelque temps après (744). Celui-ci, dernier souverain de la race des Ommiades, malgré sa valeur, ses talens militaires, ses rares qualités, ses nombreux exploits, ayant été, à son tour, vaincu par Aboul-Abas, se réfugia en Égypte, leva une nouvelle armée, essuya une nouvelle défaite, et mourut percé de flèches, dans une mosquée (751).

Cette dynastie des Ommiades avoit commencé dans la personne d'Omar, elle finit dans la personne de Mervan II qui ne lui étoit inférieur ni en bravoure, ni en capacité; cette dynastie avoit donné dix-neuf califes aux Arabes.

Aboul-Abas, fondateur de celle des Abassides, cimenta sa puissance avec le sang des Ommiades, et même avec celui des Alides ses propres parens, qui lui causoient de l'ombrage. L'auteur de ces sanglantes révolutions, Abdalla, donna aux principaux officiers de son armée, un festin

plus cruel que n'auroient pu le faire les plus grands scélérats de l'antiquité, sur les cadavres mêmes des Ommiades massacrés, pour avoir, disoit-il, *le plaisir d'entendre les derniers soupirs de ses ennemis* : effectivement, plusieurs d'entre ces malheureux respiroient encore. Aboul-Abas n'avoit cependant point une humeur sanguinaire, mais il se vit obligé d'être témoin de toutes ces affreuses tragédies : Abdalla exerçoit, sous le nom du calife, la plénitude du pouvoir suprême. La mort enleva Aboul-Abas à la fleur de l'âge (754).

Abdalla disputa, les armes à la main, le califat à Almanzor, frère et successeur du prince défunt. Moslem défit, dans une grande bataille, le féroce usurpateur qui, peu de temps après, réconcilié avec le jeune calife, périt écrasé par la chute d'un plancher. Almanzor se souilla du sang de son bienfaiteur, le vaillant Moslem, sans la valeur et les talens duquel les Abassides eussent été détrônés. De fanatiques visionnaires, nommés *Ravendiens*, excitèrent de grands troubles dans la Perse. Almanzor, vainqueur de tous ses ennemis, après avoir affermi la tranquillité de ses États, abandonna le séjour de Damas, ville perfide et criminelle qui avoit eu la lâcheté de fermer ses portes à son souverain, le malheureux Mervan : il bâtit la ville de Bagdad, sur les bords

du Tigre (762), et transféra dans la Mésopotamie le siége de l'empire. Les Musulmans dégénérèrent sous la nouvelle dynastie, mais en même temps se policèrent davantage.

Dans la Perse, des bandes d'anarchistes exercèrent des ravages affreux, et sous leurs étendards appelèrent les Perses à la liberté; ils battirent l'armée de Mervan (742), et ne purent être réprimés qu'avec beaucoup d'efforts, appuyés de toute la puissance des califes abassides.

L'Occident est aussi ébranlé que l'Orient.

En Espagne, Alphonse le catholique, dans les dernières années de son règne, soutient par sa sagesse la haute réputation qu'il s'étoit acquise par les armes; il transmit le sceptre à son fils Froila: la guerre qui s'alluma chez les Maures, permit aux Asturieus de respirer. Abdérame échappé au massacre des Ommiades, et accueilli par les Musulmans d'Espagne (736), apaisa les dissentions publiques, bâtit de superbes mosquées, embellit la ville de Cordou[illegible] siége d'un second califat, encouragea les arts, les sciences, les lettres, et imprima à sa nation un caractère de grandeur et de majesté, empreint encore aujourd'hui sur un grand nombre de monumens; mais les efforts qu'il tenta contre les Asturiens, tournèrent

à sa honte; ils défirent un de ses généraux à la journée de Pontuvio (760). Après cette victoire, Froila jeta les fondemens de la ville d'Oviédo : ce roi étoit un grand homme de guerre, mais un barbare qui trempa ses mains dans le sang de son frère; les Asturiens tuèrent ce fratricide. Malheureux contre les chrétiens, Abdérame triompha des émirs rebelles, et affermit sa domination en Espagne.

En Italie, chez les Lombards, Luitprand(744) mourut après un règne de trente et une années, signalé par la douceur, la bonté, la piété et la justice. Hildebrand ne fit que paroître sur le trône. Ratchis son successeur, ne garda le sceptre que cinq années, et le remit à Astolphe son frère, pour se retirer dans un monastère. Celui-ci marchant sur les traces de ses plus vaillans prédécesseurs, s'empara de l'exarchat de Ravenne, et poussa vivement la guerre contre le saint Siége. La prise de Rome étoit le principal objet de l'ambition du roi des Lombards, mais les Français sauvèrent cette ville, et Astolphe menacé lui-même, assiégé dans Pavie, s'empressa de les désarmer par sa soumission; il périt d'une chute de cheval (756). Ratchis que l'on croyoit mort pour les grandeurs humaines, sortit de son cloître, mais il y rentra à la prière du pape, et Didier,

reconnu pour souverain, se réconcilia avec le saint Siége, mais plus tard il reprit les projets d'Astolphe. Charlemagne fit repentir le roi des Lombards de cette témérité, et emmena Didier prisonnier en France. Dans sa personne, finit (774) la monarchie des Lombards, qui avoit eu vingt-huit rois depuis l'an 552 de l'ère chrétienne jusqu'à cette époque.

La plupart d'entre eux périrent tragiquement, et furent aussi barbares que leurs sujets, si nous en exceptons Autharis, Rotharis, Pertharit et Luitprand. Le plus infortuné de tous, Didier, eut la douleur de survivre à la perte de sa couronne, et d'éprouver un traitement inhumain de la part du vainqueur.

En France, Pépin-le-Bref, fils de Charles-Martel, avoit placé sur le trône Childéric III; il relégua, dans un monastère, ce vain fantôme qui le gênoit, et au bout de dix années se fit sacrer roi, en 752. Ainsi disparurent les Mérovingiens, après avoir fourni, l'espace de trois cent quarante et un an, quatorze monarques à la France.

Pépin, avant de ceindre le diadème s'étoit rendu formidable au dehors. Plein de reconnoissance pour le saint Siége qui l'avoit favorisé dans ses vues ambitieuses, il passa deux fois en Italie pour le défendre contre Astolphe,

et deux fois triompha du roi des Lombards, et délivra la ville de Rome. L'infatigable Pépin obtint des succès non moins éclatans contre les Saxons, leur imposa un tribut, en 757, les défit quelques années plus tard, repoussa les Sarrasins des provinces méridionales de la France, et mourut en 768, à l'âge de cinquante-trois ans.

Le chef de la dynastie carlovingienne paroîtroit bien plus grand à nos yeux, s'il n'eût donné le jour à Charlemagne : le sang de l'héroïsme couloit dans les veines de ce fils qui partagea les États de Pépin avec Carloman son frère. On vit dans l'antiquité un grand homme succéder à un grand homme, par exemple, Alexandre à Philippe ; mais on n'avoit point encore vu se suivre, de père en fils, quatre hommes de la trempe de Pépin-d'Héristel, de Charles-Martel, de Pépin-le-Bref et de Charlemagne. Peu de familles apportèrent, en s'asseyant sur le trône, plus de titres à la reconnoissance d'une nation ; des trophées entourent de toutes parts la dynastie carlovingienne. Charlemagne, par des prodiges de valeur et de sagesse, légitima les titres que la voie des armes avoit donnés à son père ainsi qu'à son aïeul, titres qui parurent suffisans à un peuple libre et fier dont les ancêtres

avoient pour coutume de regarder comme chef, le plus digne de les commander.

De sinistres nuages obscurcirent pourtant l'aurore du beau règne de Charlemagne ; la guerre étoit près d'éclater entre ce prince et son frère, lorsque la mort enleva Carloman, en 771. Alors, maître de toute la monarchie, les talens du premier se développent en liberté; l'honneur, la gloire, la saine politique donnent une plus forte direction à la nation française. Charlemagne, sacrifiant l'amour à la politique, répudie la fille de Didier, roi des Lombards, franchit les Alpes, vole en Italie, bat les Lombards, assiége leur roi dans Pavie, force cette ville de se rendre, ainsi que le malheureux Didier auquel il fit, dit-on, crever les yeux; acte de férocité qui déshonore le vainqueur, si toutefois il est vrai qu'il l'ait exercé.

Les Saxons, nation à demi-sauvage, ébranlent la Germanie, et rejettent le flambeau de la foi que les Français leur présentent, les armes à la main. Les Frisons et les Vestphaliens animés d'une humeur belliqueuse, inquiètent également le monarque français ; d'autres nations moins barbares réclament son puissant appui.

L'Angleterre jouit de la paix, dont elle est redevable aux ministres de la religion : déjà l'hep-

tarchie est ébranlée, et les Anglais sentent la nécessité de se réunir sous le sceptre d'un seul roi.

Dans la chaire de S. Pierre, s'asseient successivement Zacharie, Étienne II, Paul Ier, trois anti-papes, et Adrien Ier. Zacharie eut recours à la valeur des Français parmi lesquels florissoit le christianisme dans toute sa pureté. La puissante protection de Pépin rassura pleinement Rome du côté des empereurs grecs, et délivra cette ville d'une domination aussi cruelle qu'insensée. La tyrannie des empereurs grecs avoit, depuis long-temps, rompu les liens qui unissoient Rome à Constantinople; jamais souveraineté ne fut aussi légitimement acquise que celle des papes. Rome abandonnée, dépouillée, tourmentée par ses maîtres, étoit à la merci des Lombards; les exarques, au lieu de la défendre, se joignoient à ses ennemis.

Étienne II, menacé par Astolphe, se rendit en France (553) pour implorer le secours de Pépin. Adrien, le premier des pontifes, jouit tranquillement de la plénitude de la souveraineté temporelle; mais aussi la chaire de S. Pierre, entourée de l'appareil du pouvoir suprême, devint l'objet d'une ambition plus vive; les élections furent plus orageuses, les passions levèrent la tête avec plus d'audace, et souvent la politique,

beaucoup plus que le bien de la religion, présidera au choix des souverains pontifes ; leur ministère deviendra aussi plus pénible et plus dangereux. Dans la suite nous en verrons quelques-uns plongés dans les cachots, mutilés et baignés dans leur sang. Des assassins laissèrent Étienne II pour mort

Trente-neuf conciles : celui de Constantinople contre les images, celui de Jérusalem, en faveur de leur culte, et celui de Gentilly près Paris, sur la Sainte Trinité, les images, ainsi que sur le *Filioque*, sont les plus célèbres : les autres ont pour objet la discipline ecclésiastique, et même la discussion des affaires civiles et politiques.

Durant cette période, l'ancien continent est bouleversé ; c'est une période de destructions et de créations nouvelles. En Asie, le ciel s'arme contre la terre, le soleil s'obscurcit l'espace de soixante-dix-sept jours. Dans la Mésopotamie, au rapport des historiens arabes, cet astre, après s[illegible] perdit sa lumière, sans pourtant s'éclipser [illegible] sans brouillards ; des tremblemens de terre renversent un grand nombre de villes. En Syrie ainsi qu'en Mésopotamie, les Turcs couvrent de ruines les provinces romaines sur lesquelles ces peuples, jusqu'alors nomades, se précipitent.

En Occident, tous les peuples sont dans l'effervescence, dans l'agitation, et leurs fureurs suppléent facilement à la vengeance céleste. Dans cette même période, à peu d'années de différence, quatre années seulement, finissent les deux célèbres dynasties ommiade et mérovingienne. L'histoire n'offre qu'une liste d'assassinats; les souverains de la France se mettent seuls à l'abri des conspirations, et défendent leurs peuples sans les opprimer. Copronyme meurt comme un réprouvé, Ibrahim et Mervan sont tués, et les papes eux-mêmes sont attaqués, le poignard à la main.

QUARANTE-SIXIÈME SYNCHRONISME.

De 775 à 813 après J. C.

LÉON-CHAZARE, IRÈNE, CONSTANTIN-PORPHYROGÉNÈTE, NICÉPHORE, STAURACE, MICHEL.

Léon IV, fils de Constantin-Copronyme, ne se montra que deux années sensible, bon et vertueux : nourri dans les mêmes principes que son père, il s'abandonna comme lui à toute la fougue de ses passions. Déjà il avoit exilé Irène son

épouse; il étoit sur le point de proscrire les ima-
780. ges, et de se rendre persécuteur, lorsque la mort arrêta ce jeune prince dans cet odieux projet.

Sa veuve prit d'une main ferme les rênes du gouvernement, à la place de son fils Constantin-Porphyrogénète (né sous le porphyre) encore dans l'enfance. Déjouer une conspiration formée contre sa personne, en punir les chefs, battre les rebelles en Sicile, apaiser tous les troubles intérieurs, vaincre les Sarrasins qui exerçoient leurs ravages accoutumés, battre les Sclavons, redonner la paix religieuse à ses sujets, tels sont les principaux événemens qui signalèrent l'administration de cette impératrice, et qui annoncèrent la vigueur de son génie. Elle
784. assembla, dans Nicée, un concile qui consolida son ouvrage, et remplit ses intentions. Irène ne fut pas aussi heureuse en Italie où les Français défirent l'armée romaine commandée par le
788. fils du roi Didier, Adalgise, qui s'efforçoit de rétablir la monarchie des Lombards. Les infidèles, quoique battus, ne laissèrent pas que d'attaquer l'empire avec une nouvelle impétuosité, et d'obtenir de nouveaux avantages.

Irène tenoit en tutelle son fils qui se croyoit en état de gouverner; elle persista à vouloir jouir seule de l'autorité suprême. Constantin,

supportant impatiemment le joug de sa mère, essaya inutilement de le secouer : cet essai lui valut une punition ignominieuse ; mais les troupes, encore remplies de l'ancienne fierté romaine, ne voulant plus obéir à une femme, le demandèrent pour empereur. Alors il le devint réellement, exila Irène, puis la rappela, et marcha ensuite contre les Bulgares, sans daigner 790.
prendre aucune espèce de précaution vis-à-vis d'un ennemi brave, et qui savoit faire la guerre. Crum tailla en piéces l'armée romaine. 792.
Irène se prévalant de cette défaite, excita son fils aux actions les plus méprisables, l'avilit, lui suscita la haine universelle, se saisit tout à coup de la personne de Constantin, et lui fit aussitôt crever les yeux. L'impératrice, après un 797.
pareil forfait, en agit, avec moins de scrupule, avec les grands qui lui causoient de l'ombrage, et n'épargna pas même ses parens les plus proches. Cette femme extraordinaire, douée d'un caractère énergique, mais abominable, cette femme que la fortune avoit favorisée jusque-là, vit finir le cours de ses prospérités; les Sarrasins commirent impunément d'effroyables ravages. Comme si un parricide eût troublé sa raison, elle aigrit les esprits par ses démarches imprudentes, et en manifestant des projets d'une ambition dé-

mesurée. Irène ne rougit pas d'offrir à Charlemagne sa main dégouttante de sang : ce vaillant prince ne répondit que par politique à ce vœu singulier qui acheva de perdre l'impératrice, en irritant les Grecs, ennemis des Occidentaux. Le ciel, par un juste châtiment, la fit enfin servir d'exemple à la terre, car le patrice Nicéphore se fit proclamer empereur ; et cette princesse abattue, rentrant en elle-même, lui dit : *« Mes crimes sont la cause de mes malheurs. Que le nom du Seigneur soit béni ! c'est sa main puissante qui m'enlève la couronne pour la placer sur*
802. *votre tête »*. Nicéphore relégua Irène dans un monastère où elle mourut de misère et de chagrin.

L'usurpateur n'avoit ni vertus ni capacité : à une princesse cruelle succéda un homme non moins barbare, qui avoit des inclinations plus basses et des vices plus honteux. A la tête des armées, comme dans l'administration publique, Nicéphore parut souverainement déplacé ; il se soumit lâchement à payer tribut aux Sarrasins qui le battirent, et lui enlevèrent l'île de Chypre et la Sicile. Les Bulgares, ennemis encore plus redoutables, parce qu'ils étoient plus voisins de Constantinople, et qu'ils avoient pour roi Crum, homme d'une grande audace, défi-
811. rent l'armée romaine, et tuèrent Nicéphore.

On

On vit son fils Staurace, blessé de manière à ne laisser aucun espoir de salut, oser cependant porter la mort même sur le trône, et tenir douloureusement le sceptre qu'elle vint lui ravir au bout de trois mois de règne, ou plutôt de langueur.

Michel Rangabé, son successeur, eut les vertus d'un particulier, sans posséder aucune des qualités d'un monarque : dans un temps moins orageux, il eût pu faire le bonheur des peuples, mais il étoit incapable de les défendre au dehors. L'empire avoit alors besoin d'un empereur soldat et capitaine ; Michel ne fut ni l'un ni l'autre : battu complétement par les Bulgares à la journée d'Andrinople, il s'enfuit dans sa capitale. Cet empereur, assez magnanime pour préférer le bonheur de ses sujets à son intérêt personnel, reconnut sa funeste incapacité, et abdiqua le pouvoir en faveur de Léon l'Arménien, alors le plus habile, le plus vaillant ca- 813
pitaine, et le seul qui pût apporter quelques remèdes à tant de maux.

Les Bulgares méritent de nous intéresser, puisqu'ils eurent de suite trois monarques pleins d'activité, de talens et de valeur, Téléric, Cardam et Crum qui furent la terreur des Grecs.

Chez les Arabes, le calife Almanzor, sur-

nommé *le père des oboles*, à cause de son avarice, mourut en route pour faire le pélerinage de la Mecque. Son fils Mahadi, clément, affable, libéral, se fit chérir de ses sujets, et redouter des Grecs qui, vaincus par son fils Haroün, furent contraints de lui payer tribut; il ne respiroit que le bonheur de l'humanité. Un jour, cet excellent prince ayant été surpris par un orage terrible qui dévastoit les campagnes, se prosterna en s'écriant : « *Seigneur, si c'est ma vie que vous demandez, je suis prêt à recevoir vos justes châtimens; mais je vous prie d'épargner vos fidèles* ». Macin, historien arabe, dit qu'après la mort de Mahadi, on porta ce calife sur une porte, et qu'on l'enterra sous un noyer.

Son fils Hadi qui lui succéda (785), mourut empoisonné, après dix-huit mois d'un règne fort agité par des fanatiques nommés *Zendiens*. Son frère Haroün-Al-Raschild, ou le justicier, coupable de ce crime, vint à bout d'en faire oublier l'énormité, par la sagesse d'un gouvernement aussi ferme qu'éclairé, par la gloire des armes, et surtout par la protection qu'il accorda aux lettres. Cependant le massacre des Barmécides, famille respectable que le calife avoit honorée de son amitié, prouve suffisamment que Ha-

roün, au sein de la gloire, des grandeurs et des richesses, avoit conservé toute son humeur sanguinaire, et qu'avec de grandes qualités il avoit l'ame d'un tyran. Un auteur arabe, célèbre en ces termes cette famille malheureuse : « *Enfans de Barméki, que vous faisiez de bien au monde, et que vous en eussiez encore fait! la terre étoit votre épouse, elle est aujourd'hui votre veuve.* Mais les victoires sur les Romains environnèrent Haroün d'un prestige dont l'éclat séduisit les nations étrangères; sa renommée pénétra jusqu'au fond de l'Occident, et Charlemagne se trouva flatté de recevoir des présens de ce calife qui mourut d'effroi (809).

Son fils Amin, prince foible, voluptueux, n'hérita d'un tel père qu'un penchant irrésistible à la cruauté; il se fit détester des peuples. Ayant voulu priver son frère Mamon de tout droit au califat, une révolte éclata aussitôt; Amin fut déposé (813), puis rétabli quelques jours après, et tué dans la même année. *Malheur à vous,* s'écria-t-il, avant de périr, *si vous versez mon sang! songez que je suis fils de Haroün, et frère de Mamon votre souverain.* Ces menaces n'intimidèrent point les assassins.

L'empire des Arabes jette au dehors le plus vif éclat, parce qu'alors Bagdad étoit la lumière

de l'Orient, et que les arts, les sciences, ainsi que les lettres, concouroient en même-temps à illustrer cette nation.

L'Occident voit éclore des révolutions encore plus surprenantes que celles de l'Orient, et les événemens y sont d'une toute autre importance.

En Espagne, Aurèle et Silo son ami combattent les Maures avec une alternative de succès et de revers; l'antipathie qui subsistoit entre les deux nations, commence à diminuer, et les Espagnols s'allient par des mariages avec leurs ennemis. Des divisions naissent parmi les premiers, et les affoiblissent; Mauregat, secouru par Abdéramc, usurpe le sceptre qui appartenoit à Alphonse-le-Chaste, trop jeune pour s'attirer la confiance de sujets guerriers qui avoient besoin d'un homme fait pour les commander. L'usurpateur et le miramolin meurent la même année (784). Bermude, fils de Froïla, profite des nouveaux troubles qui s'élèvent parmi les Maures, défait Hiscam, successeur d'Abdérame (791), et abdique le sceptre qui enfin est remis à Alphonse-le-Chaste. Ce roi le porta avec gloire, pour le bonheur de ses sujets qu'il conduisit souvent à la victoire; mais inconstants, ingrats, rebelles, ils le dépouillèrent des ornemens royaux, et l'enfermèrent dans un cloître (801) d'où il fut tiré

quelque temps après. L'Espagne devint l'écueil de la puissance et de la valeur des Français; les Musulmans anéantirent l'avant-garde d'une armée française au Val de Ronceveaux dans les Pyrénées, où périt le fameux Roland, neveu de Charlemagne.

En France, Charlemagne remplit l'Univers du bruit de ses exploits et de sa sagesse; son histoire, à peu de chose près, est l'histoire de l'Europe. Par la force de son génie, il suppléa à la foiblesse d'esprit de la nation, et lui douna l'essor; il la ravit un moment à elle-même, à l'ignorance, à la barbarie, pour l'élever à la hauteur de ses conceptions, et lui procurer l'empire de l'Occident. Principe et ame de toutes les grandes actions, de lui seul procède la gloire dont les Français se couvrirent à cette époque: au milieu des phénomènes de ce siècle, il est lui-même le phénomène le plus étonnant; ce fut le seul monarque constamment heureux.

Les quarante-six années du règne de Charlemagne, ne formèrent qu'un long enchaînement de victoires et de prospérités. Apaiser de fréquentes révoltes, battre les Grecs débarqués en Italie, punir la perfidie de quelques alliés, furent les principales actions qui signalèrent les premières années de son gouvernement: mar-

chant de conquêtes en conquêtes, il subjugua l'Allemagne, prit Vienne, détruisit la nation entière des Avares, fit de la Hongrie une solitude, et s'avança jusqu'au Raab, cette rivière sur les bords de laquelle les descendans de ces mêmes Français battirent les Turcs, sous Louis XIV.

Charlemagne parut au concile de Francfort, comme un second Constantin, au milieu de trois cents évêques, dans toute la pompe et dans tout l'appareil de sa puissance (792). Appelé une seconde fois en Italie par le pape Léon III, il se laissa proclamer (800) empereur d'Occident, et ce nouveau titre qui n'ajoutoit rien à sa puissance, ne fit qu'augmenter le respect pour sa personne. Placé sur un trône au pied duquel fléchissoient toutes les nations de l'Europe, de l'Océan à la Baltique, ce grand monarque, maître de lui-même, sut conserver la simplicité de ses mœurs, trouva le temps de jeter un regard sur toutes les parties de l'administration publique, encouragea l'étude des lettres, et composa un grand nombre de sages loix. La diversité de ses occupations sera toujours un sujet d'étonnement; ce puissant souverain d'une partie du monde, régloit les plus petits détails de ses affaires domestiques, avec la même intelligence, la même sagacité que

celles de son vaste empire. Il ne fut point à l'abri des passions, et son amour pour les femmes nuisit souvent à sa gloire et aux intérêts de son ambition. Père trop indulgent, il ferma les yeux sur le désordre de ses filles, et leur pardonna des fautes dont lui-même, à la vérité, n'étoit pas exempt.

Son épouse, la hautaine Fastrade, causa de vifs chagrins à Charlemagne : malheureux dans l'intérieur de sa famille, il faillit tomber sous le couteau du parricide Pépin-le-Bossu auquel il eut la magnanimité de pardonner. Les Danois, huit années avant la mort de ce grand roi, ayant tenté un débarquement sur les côtes de France, furent obligés de se rembarquer précipitamment.

En Allemagne, Tassillon, duc de Bavière, subit la punition de sa révolte contre Charlemagne. Vitikinds, chef des Saxons, durant une grand nombre d'années, résista à toute la puissance des Français, et ne put être tout-à-fait vaincu que par la magnanime générosité de Charlemagne : les Saxons convertis au christianisme, cessèrent de ravager la Germanie.

Les Vénitiens ménagèrent le nouvel empereur d'Occident, qui conclut avec eux un traité d'alliance.

Les chefs de l'Église romaine furent Étienne II,

Paul premier, Adrien premier, et Léon III, durant les dix-huit premières années de son pontificat. Cinquante-huit conciles environ : le plus célèbre, le second concile de Nicée, septième concile œcuménique où l'on rétablit solennellement le culte des images : on remarque celui de Francfort, dont tous les canons ne sont point approuvés par l'Eglise.

Haroün-Al-Raschild, le plus grand monarque de l'Orient ; Charlemagne, de l'Occident. Après ces deux illustres personnages, viennent Crum, roi des Bulgares, et Vitikinds, général des Saxons. Deux rois vécurent dans l'exil, Didier, roi des Lombards, et Téléric, roi des Bulgares, l'un renversé du trône par la force des armes, l'autre par la haine de ses sujets.

Siècle des Abassides, quatrième siècle littéraire.

Cette période doit porter le nom des souverains qui firent jaillir le plus de lumières autour de leur trône. Au sein du fanatisme le plus barbare, des plus grossières superstitions, l'arbre des sciences reverdit, et poussa de nouvelles branches ; bientôt ses fruits adoucirent le caractère farouche des Musulmans ; les progrès que ces infidèles firent dans la jurisprudence, la médecine, la poésie, les mathématiques et

l'astronomie, furent presqu'aussi rapides que l'avoient été leurs premières conquêtes. Yésid, de la dynastie des Ommiades, fut le premier calife qui cultiva les lettres; mais cette étude ne l'empêcha point de se plonger dans la débauche, ni de commettre des forfaits.

Bagdad, bâtie sur les bords du Tigre, en 754, par Almanzor, devint une seconde Athènes qui se remplit des monumens les plus curieux; les beaux-arts fleurirent sous le ciel pur et serein de la Mésopotamie; les poëtes chantèrent à l'envi ce calife, aussi hypocrite que cruel, et leurs éloges mensongers lui valurent une douce immortalité dont il étoit indigne. Quelques années après, Al-Mamon rassembla dans sa cour les savans les plus renommés, et les combla de faveurs: bientôt un genre étrange de fanatisme, celui de la philosophie, remplaça le fanatisme religieux; les affaires politiques furent négligées; les califes devinrent d'habiles dialecticiens, des mathématiciens profonds, des poëtes ingénieux, et cessèrent d'être souverains. L'ambition profita de cet inconcevable délire; les émirs, ministres des califes, laissèrent le souverain se piquer de science, de bel esprit, et finirent par s'emparer du pouvoir suprême.

En Afrique, dans la ville de Caïroan, fondée

par Oucba, général arabe, en 676, fleurirent également les lettres et les sciences. Cette agréable fermentation de l'esprit humain se fit sentir parmi les Maures de l'Espagne, et se communiqua, mais légérement, à d'autres peuples de l'Europe.

Charlemagne éclaira le reste de l'Occident, par les lumières naturelles de son génie : à l'exemple des Abassides, il encouragea, dans ses États, l'étude des sciences, rassembla les savans auprès de sa personne, et forma dans son palais, une espèce d'académie dont il régloit les opérations ; mais les esprits n'étoient pas aussi bien préparés qu'en Orient à recevoir des semences aussi précieuses d'instruction : les efforts de Charlemagne furent inutiles, et il ne put rappeler les muses en France ; elles ne firent que jeter des regards languissans sur cette contrée. Presque tous les savans, si nous en jugeons d'après Alcuin, le plus célèbre d'entre eux, étoient des espèces de barbares qui prirent les noms les plus imposans de l'antiquité, parce qu'effectivement ces académiciens n'avoient pas assez de mérite pour rendre illustres leurs propres noms.

Charlemagne fut donc, à cette époque, le seul homme extraordinaire parmi les Français,

et l'éclat de ses éminentes qualités rejaillit sur la nation entière : toute l'attention doit se concentrer dans ce prince qui est lui-même, en Occident, au-dessus de son siècle.

Après la mort d'un si grand empereur, cette foible lueur littéraire disparut ; l'indifférence, la stérilité accablèrent l'esprit humain qui, pliant sous les efforts de l'ignorance et de la barbarie conjurées, reprit ses teintes sombres, tomba dans l'assoupissement, et se perdit dans le bruit sinistre des guerres civiles qui suivirent le règne de Charlemagne. On seroit tenté de croire que des loix sont prescrites aux sciences, et qu'à l'exemple de la nature, elles ont leurs diverses saisons : ici, c'est un long hiver qui va les flétrir, et qui durera jusqu'à l'époque de la chute du trône de Byzance, avec quelques beaux jours durant cet immense espace de temps. Si l'esprit humain n'a plus auprès du Bosphore son activité accoutumée, si de sanglantes révolutions l'effraient et le ternissent, cependant il se soutient encore au milieu des ruines et du fracas des révolutions ; les muses sacrées et profanes continuent à répandre, chez les Grecs, quelques étincelles assez vives dans la nuit épaisse qui enveloppe de nouveau presque tout l'Occident.

QUARANTE-SEPTIÈME SYNCHRONISME.

De 813 *à* 842 *après J. C.*

LÉON L'ARMÉNIEN, MICHEL-LE-BÉGUE ET THÉOPHILE, *dont les règnes correspondent au règne entier de* LOUIS-LE-DÉBONNAIRE.

Léon l'Arménien ranima, par de nombreuses victoires, la confiance des armées grecques, mais ne tarda point à effacer lui-même, par sa conduite, le souvenir de tant d'exploits, en déchirant l'empire qu'il avoit si bien défendu. Mar-
815. chant sur les traces de Constantin-Copronyme, il imita la cruauté de cet empereur pour satisfaire une haine aveugle contre le culte des images, traita ses sujets orthodoxes, avec la même hauteur, la même sévérité, les mêmes armes, et s'aliéna tous les cœurs. Michel-le-Bégue, chef d'une conspiration contre les jours de l'empereur, avoit été condamné à être brûlé vif la veille de Noël ; le sursis de l'arrêt fut accordé à la prière de l'impératrice qui dit à son époux : « *Respectez ce saint jour ; ne le*
820. *profanez point par un si effroyable supplice* » : mais ce saint jour fut profané par un régi-

cide. Michel, du fond de sa prison, eut l'audace de briguer la pourpre impériale, et le singulier bonheur de réussir. Ses complices, dans la crainte d'être dénoncés, assassinèrent Léon l'Arménien, au moment qu'il entonnoit une antienne dans la chapelle impériale : ainsi mourut ce prince, violent persécuteur de la religion, mais grand capitaine, homme ferme, homme actif, intrépide, en un mot, tel qu'il le falloit pour repousser les Bulgares, et vaincre leur roi Crum qui, pour le courage, l'habileté, ne le cédoit qu'à Léon l'Arménien lui-même.

Michel-le-Bégue passa du cachot sur le trône qui, tant de fois, avoit déja été la sauvegarde du crime : il y parut avec les fers aux pieds, qu'on n'avoit pas eu le temps de lui enlever; spectacle unique dans l'histoire, spectacle d'horreur, et bien propre à faire naître d'utiles réflexions sur le mépris et sur les dangers de la puissance suprême. S'il eût été question de choisir l'homme le plus vicieux, le plus ignorant, le plus brute, on n'auroit pu mieux rencontrer : ce fut un tyran impie, que les peuples abhorrèrent; le plaisir de la vengeance le poussa à d'horribles cruautés. Thomas avoit pris, au fond de l'Orient, les armes contre lui; Michel, après l'avoir vaincu sous les murs d'Andrinople, or- 813

donna de couper au rebelle les bras et les jambes, et le fit ensuite promener sur un âne, dans tous les rangs de son armée. En vain, l'infortuné Thomas crioit à son bourreau : « *Ayez pitié de moi, Michel, vous êtes seul empereur* » ; le barbare Michel prolongea ce supplice, et finit par faire empaler un rival malheureux, bien plus
829. estimable que lui-même. Michel mourut au milieu des révoltes qui éclatèrent de toutes parts, et qui firent perdre à l'empire un grand nombre de provinces.

Théophile, fils de Michel-le-Bégue, se montra aussi bizarre que féroce dans son amour pour la justice, et, pour pratiquer la vertu, employa toutes les voies du crime : il est vrai que dans ce siècle, les meilleures qualités des princes avoient une teinte de barbarie ; du moins Théophile vengea la mort de Léon l'Arménien, quoiqu'il dût le pouvoir suprême au crime qui avoit fait périr cet empereur. Théophile eut continuellement les armes à la main, mais il fut plus souvent vaincu que vainqueur ; les défaites aigrirent son caractère, et il se rendit iconoclaste : devenu sombre et rêveur, la mélancolie le con-
842. duisit au tombeau. Il n'y descendit point comme tous ses prédécesseurs ; il mourut tenant dans ses mains, la tête sanglante d'un jeune prince

perse, son beau-frère, recommandable par ses exploits, et victime d'une cruelle jalousie. Cette tête à la main, l'empereur proféroit tristement ces paroles : « *Tu n'es donc plus Théophobe, ni moi Théophile* »! comme s'il avoit eu besoin de se souiller d'un forfait, pour apprendre ce que la tristesse, la douleur et l'agonie lui apprenoient si vivement !

Dans ce temps de corruption et d'atrocités, Manuel fit revivre les vertus des anciens généraux romains, et parut uniquement attaché à son devoir, dans un empire où il n'y avoit plus de patrie pour les ambitieux.

En Mésopotamie, le sage Mamon, protecteur des arts, des sciences et des lettres, faisoit revivre l'antique splendeur de l'empire d'Assyrie, érigeoit de superbes monumens, et se montroit l'émule des Sémiramis et des Nabuchodonosor. Aussi ferme qu'éclairé, il dissipa les divers partis qui osèrent lever la tête, les contint dans le devoir, et pardonna généreusement à ses ennemis. *Ah! si l'on savoit combien j'ai de plaisir à pardonner*, disoit-il, *tous ceux qui m'ont offensé viendroient me faire l'aveu de leurs fautes ;* mais il ne put soumettre un de ses généraux, Thaër, qui se révolta dans la Perse, se déclara indépendant, et devint le chef de la dynastie

thaërienne. Cette monarchie éclipsée reparut sur la scène ; cependant ses rois, pour désarmer la vengeance des califes, consentirent à leur payer un tribut. Mamon ne s'illustra pas moins par sa valeur que par ses lumières : les Grecs n'eurent pas d'ennemi plus terrible ; il les battit l'année même que la mort l'enleva aux Arabes (833). Avant d'expirer, il proféra ces paroles si religieuses : *O toi qui ne meurs point, Etre suprême, prends pitié d'un pauvre mourant.*

Son frère Motassem, prince doux, clément, humain, pour se faire un rempart contre les factieux, eut l'imprudence d'appeler à Bagdad des troupes turques qui, sur les bords du Tigre, jouèrent, dans la suite, le même rôle qu'autrefois les cohortes prétoriennes sur les bords du Tibre : ce prince guerrier marcha en personne contre les Grecs, détruisit Armorium, patrie de Théophile, et mourut aussi la même année que cet empereur (841), laissant le califat à son fils Watechk-Billah.

En Perse, un anarchiste, prédicateur d'une *religion de joie et de plaisir*, gagna la multitude, leva une armée qui fut vaincue, et dont le chef fut pendu.

Les malheurs de l'Occident surpassent ceux de l'Orient; dans toutes les contrées, des guerres civiles,

civiles, des séditions et de noirs forfaits. Les Hongrois, les Sclavons, les Danois et les Musulmans, plus destructeurs que la peste et la famine, ravagent la plus grande partie de l'Europe. Les princes de la dynastie des Aglabites, qui résidoient à Caïroan, en Afrique, se rendent maîtres de la Sicile, dévastent l'Italie qu'ils couvrent de ruines, et qu'ils inondent de sang.

En Espagne, Alphonse-le-Chaste, sans cesse aux prises avec les Maures, leur enleva quelques provinces, et acheva (842) un règne traversé par de grands orages politiques, mais plein de gloire et de sagesse; son neveu Ramire lui succéda. Les Maures ambitieux allèrent tenter la fortune contre les Grecs, s'établirent par la force des armes dans la fertile île de Crète, fondèrent la ville de Candie (824), et, malgré tous les efforts des empereurs d'Orient, gardèrent cette importante conquête, l'espace de cent trente-cinq années.

En France, Charlemagne s'éteignit dans Aix-la-Chapelle (814), après avoir survécu à cinq califes arabes et sept empereurs de Constantinople, et avoir été le témoin des caprices les plus bizarres de la fortune : lui seul se maintint dans la prospérité, dans la grandeur, et sut mettre son trône à l'abri des fureurs de l'ambition.

Avec ce législateur conquérant disparoît de notre histoire toute espèce d'intérêt ; elle va reprendre des couleurs sombres et lugubres ; c'est un désert immense que nous sommes destinés à parcourir jusqu'à François Ier. Nous y trouverons, de temps en temps, des repos agréables et des époques mémorables, sous Louis le jeune, Philippe-Auguste, S. Louis et Charles V.

Louis-le-Débonnaire, fils de Charlemagne, héritier de la piété, de la valeur de ce prince, ne le fut ni de la politique, ni de la fermeté de son père. Il expia toute sa vie la cruauté exercée envers son neveu, Bernard, roi d'Italie, auquel ce prince fit crever les yeux pour le punir d'une révolte : cette cruelle sévérité fut la source de tous ses malheurs. Quelques scélérats, entr'autres, Vala, abbé de Corbie, et Abbon, archevêque de Rheims, oubliant que la religion prêche l'obéissance aux rois de la terre, traitèrent indignement leur maître. Louis, gouverné par Judith, avoit eu la foiblesse, à la prière de cette impératrice son épouse, de partager une partie de l'empire français entre ses fils et ses neveux. Charles, enfant du second lit, reçut plus tard un État composé avec quelques démembremens des États de ses frères. Ceux-ci jaloux, conspirant contre le meilleur des pères, le firent arrêter, et l'abreuvèrent d'amer-

tumes et d'humiliations : on vit Louis-le-Débonnaire renfermé dans l'abbaye de S. Médard de Soissons, condamné, pour la seconde fois, à la pénitence publique par ses fils dénaturés. Le plus grand nombre des évêques et le peuple, indignés d'un pareil attentat, tirent le monarque de cette ignominie (833), et le replacent sur le trône; durant vingt-sept années de règne, il resta en butte à la jalousie et à la haine des monstres auxquels il avoit donné le jour. Une éclipse de soleil le frappa de terreur; il mourut au moment qu'armé de nouveau contre ses coupables fils, il se préparoit à les faire rentrer dans le devoir. Toujours foible, toujours pieux, toujours bon, il leur pardonna avant d'expirer.

Louis et Lothaire se liguèrent contre leur frère, Charles-le-Chauve, roi de France. Cent mille Français, victimes de l'ambition effrénée de ces trois frères, périrent dans les plaines de Fontenai en Bourgogne; la victoire se déclara pour Charles qui ne sut pas en tirer un très-grand parti.

A la cour de Charlemagne s'étoit formé Egbert, qui réunit sous un seul sceptre les sept monarchies anglaises (827), et qui, pour le gouvernement de son royaume, ne se choisit pas d'autre modèle que le héros de la France; mais cette

révolution arrive précisément à une époque où les Danois, déjà formidables, inquiétoient vivement toute l'Angleterre. Sous Ethelwof, qui succéda à son père Egbert (838), ils osèrent débarquer avec des forces considérables, pénétrèrent dans l'intérieur de cette île, pillèrent et brûlèrent les villes les plus importantes. Une puérile superstition dégradoit l'ame du monarque anglais, et livroit la nation entière à la merci des barbares.

La foi est prêchée en Danemarck; mais les Danois, sauvages, féroces, inconstans, attachés à leur idolâtrie, immolent sur les autels des faux dieux, ceux de leurs compatriotes qui refusent d'abjurer le christianisme.

En 823, la famille des Piast règne sur la Pologne.

Papes. Les deux dernières années du pontificat de Léon III. Ensuite paroissent Étienne IV, Pascal Ier, Eugène II, Valentin et Grégoire IV. Étienne IV, échappé par miracle à la rage de ses ennemis, se réfugia en France où il sacra, dans la ville de Rheims, Louis-le-Débonnaire qui protégea le souverain pontife. Grégoire IV, l'an 835, institua la fête si touchante de tous les Saints: la commémoration des fidèles trépassés, n'eut lieu néanmoins qu'en 998, dans la célèbre abbaye de

Clugny. Vingt-huit conciles : les principaux, celui de Paris, peu canonique, et celui de Constantinople, en faveur des Iconoclastes. Dans plusieurs autres, la discussion des intérêts politiques se mêla à la discussion des affaires spirituelles : le plus connu de ces derniers est le concile d'Attigny.

Mamon, Léon l'Arménien en Orient, Egbert en Occident, sont les plus grands monarques. Presque tous les princes finirent tragiquement leur vie ; Léon l'Arménien, fut assassiné ; Bernard, roi d'Italie, eut les yeux crevés ; le chagrin tua Louis-le-Débonnaire, et des assassins entourèrent continuellement la chaire même de S. Pierre : un joug honteux pèse sur les nations.

Sur toute la surface de la terre, excepté dans la Mésopotamie, à Constantinople, dans Cordoue en Espagne, les muses attristées sont condamnées au plus morne silence. Les Maures, ces Africains dont les descendans sont aujourd'hui si féroces, dans les déserts de Barca et dans le Biludigérid, offroient, à cette époque, l'agréable contraste d'une nation spirituelle et galante. Insensiblement leur esprit, leurs mœurs chevaleresques passèrent les Pyrénées, se communiquèrent aux Français, aux Anglais ainsi qu'aux Allemands, et il s'établit une étonnante rivalité de courtoisie entre ces divers peuples, rivalité

qui ne les empêchoit point de se faire une guerre opiniâtre. Cependant la galanterie, ce sentiment tendre et délicat, agit, dans la suite, si puissamment sur le cœur des Maures, que rarement la vue d'une femme manqua de les désarmer.

Au fond du nord, dans la patrie même de ces Danois si féroces, la terreur de l'Europe entière, florissoit une littérature sauvage qui, pour le goût, diffère absolument de celle des anciens. Déja l'Edda, ou mythologie islandaise, offroit aux yeux de ces brigands les brillantes féeries de l'Égypte et de la Grèce, mais sous les livrées sanglantes de la barbarie. Leurs scaldes ou poëtes, dont l'imagination étoit sans cesse exaltée par l'image des combats, ne chantoient que les faits d'armes de leurs compatriotes, et les actions guerrières du dieu Odin qu'ils surnommoient, avec enthousiasme, *le père du carnage*. Leurs productions, vantées de nos jours, ne renferment pourtant que des monstruosités, et ne sont que l'expression d'un atroce délire: les princes eux-mêmes ambitionnoient le titre de scaldes, et composoient des poésies. Voici une ode que nous citons, parce qu'elle servira à peindre le génie cruel de ces Danois si renommés pour leurs brigandages; elle fut composée à l'époque où nous nous trouvons, par un prince

qui, tombé au pouvoir des Anglais, fut condamné à expirer dans une prison. Nous tirons cette ode de l'histoire du Danemarck, par Mallet.

Ode du roi Regner Lodbrog.

Nous nous sommes battus à coups d'épées, dans le temps où, jeune encore, j'allai vers l'Orient, préparer une proie sanglante aux loups dévorans. Le rivage ne sembloit qu'une seule plaine, et les corbeaux nageoient dans le sang des blessés. Nous nous sommes battus à coups d'épées, le jour de ce grand combat où j'envoyai les peuples d'Helsingie dans le palais d'Odin : de là nos vaisseaux nous portèrent à Isa où les fers de nos lances, fumans de sang, entamoient, à grand bruit, les cuirasses, et où les épées mettoient les boucliers en pièces.

Nous nous sommes battus à coups d'épées, ce jour où j'ai vu dix mille de mes ennemis couchés sur la poussière, près d'un cap d'Angleterre. Une rosée de sang dégouttoit de nos épées; les flèches mugissoient dans les airs en allant chercher les casques ; c'étoit pour moi un plaisir aussi grand que de tenir une belle fille dans mes bras. Nous nous sommes battus à coups d'épées, le jour où mon bras fit toucher à son dernier crépuscule, ce

jeune homme si fier de sa belle chevelure, qui recherchoit les jeunes filles dès le matin, et se plaisoit tant à entretenir les veuves. Quelle est la destinée d'un homme vaillant, si ce n'est de tomber des premiers au milieu d'une grêle de traits? celui qui n'est jamais blessé, passe une vie ennuyeuse, et le lâche ne fait jamais usage de son cœur.

Nous nous sommes battus à coups d'épées, car il faut qu'un jeune homme se montre de bonne heure dans les combats, qu'un homme en attaque un autre, ou lui résiste : ça été là toujours la noblesse d'un héros; et celui qui aspire à se faire aimer de sa maîtresse, doit être prompt et hardi dans le fracas des épées.

Nous nous sommes battus à coups d'épées; mais j'éprouve aujourd'hui que les hommes sont entraînés par le destin; il en est peu qui puissent résister aux décrets des Fées. Eussé-je cru que la fin de ma vie seroit réservée à Ella, lorsqu'à demi-mort je répandois encore des torrens de sang, lorsque je précipitois les vaisseaux dans les golfes de l'Écosse, et que je fournissois une proie si abondante aux bêtes sauvages?

Nous nous sommes battus à coups d'épées; mais je suis plein de joie en pensant qu'un festin se prépare pour moi dans le palais d'Odin,

Bientôt, assis dans la brillante demeure d'Odin, nous boirons de la bière dans les crânes de nos ennemis : un homme brave ne redoute point la mort ; je ne prononcerai point des paroles d'effroi en entrant dans la salle d'Odin.

Nous nous sommes battus à coups d'épées ; ah ! si mes fils savoient les tourmens que j'endure ; s'ils savoient que des vipères empoisonnées me déchirent le sein, qu'ils souhaiteroient avec ardeur de livrer de cruels combats ! car la mère que je leur ai donnée, leur a laissé un cœur vaillant.

Nous nous sommes battus à coups d'épées ; mais à présent je touche à mon dernier moment ; un serpent me ronge déjà le cœur : bientôt le fer que portent mes fils sera noirci dans le sang d'Ella ; leur colère s'enflammera, et cette jeunesse vaillante ne pourra plus souffrir de repos.

Nous nous sommes battus à coups d'épées, dans cinquante et un combats où les drapeaux flottoient. J'ai, dès ma jeunesse, appris à rougir de sang le fer d'une lance, et je neusse jamais cru trouver un roi plus vaillant que moi : mais il est temps de finir ; Odin m'envoie ses déesses pour me conduire dans son palais ; je vais, assis aux premières places, boire de la bière avec les

dieux ; les heures de ma vie se sont écoulées ; je mourrai en riant.

QUARANTE-HUITIÈME SYNCHRONISME.

De 842 à 867 après J. C.

Théodora régna dix années durant la minorité de son fils, Michel III : cette impératrice douée d'un caractère énergique, sut en imposer au roi des Bulgares, et contenir, quelques années, l'esprit de faction qui s'agitoit auprès du trône : elle rétablit le culte des images ; mais aveuglée par un zèle mal entendu et même barbare, elle persécuta les Pauliciens, en fit périr un grand nombre, et obligea ces hérétiques, les plus braves soldats de l'empire, de se retirer en pays étranger : une pareille émigration fut une véritable calamité pour l'État, dont les forces s'épuisoient journellement. L'histoire se borne au récit d'intrigues et de conjurations obscures qui se renouvellent sans cesse. Théodora, victime de noirs complots, se vit confinée dans un couvent ; sa retraite devint le signal du triomphe de l'hérésie. S. Ignace, patriarche de Constantinople, fut déposé, Photius mis à sa place, et

le schisme consommé par les intrigues de cet orgueilleux intrus. 857.

Michel III n'étant plus retenu par la crainte de sa mère, princesse sage et vertueuse, égala les plus mauvais princes en débauches, en impiété et en scélératesse; il prenoit plus soin de ses écuries que du gouvernement de l'empire. Ses folles dépenses appauvrirent l'État; redoutant les conspirations, il chercha un soutien, et crut l'avoir trouvé dans Basile qui assassina Bardas, oncle de l'empereur, accusé d'aspirer à l'empire : le crédule Michel prit pour son collégue, cet assassin, s'en repentit, et voulut, quelque temps après, détruire son propre ouvrage; mais Basile le prévint, et le tua lui- 867.
même.

Les califes se succédoient avec une effrayante rapidité : dans cette période, leur histoire commence à s'obscurcir singulièrement. Il n'y a pas deux écrivains qui s'accordent sur le nom même de ces monarques, non plus que sur la date précise de leur avénement au trône, et de leur mort (1). Watechk-Billah étoit bon, doux, sensi-

(1) Que les lecteurs ayent la patience de lire les noms des califes abassides, dans les *tablettes* de Lenglet Dufresnoy, dans Marigni, dans le *Précis his-*

ble, mais trop adonné aux plaisirs; les excès de la mollesse et de la débauche abrégèrent ses jours (846). Avant d'expirer il proféra ces mots : « *Grand Dieu dont le règne ne finira jamais, et qui as soumis les rois et les sujets à la mort, prends pitié d'un pauvre prince dont le temps est fini* ». Il eut pour successeur son frère Motavakel, un des plus grands monstres dont les annales des peuples nous ayent conservé le souvenir; les Arabes nomment son règne, *le règne des prodiges et des fléaux*. Toutes les actions de Motavakel furent des crimes et des horreurs; il appelloit *la pitié une foiblesse ridicule*. Aussi aveugle que Caligula dans ses fureurs, il ne ménageoit aucun de ceux qui lui portoient ombrage : un jour qu'il se vantoit de ses cruautés à un serviteur, celui-ci effrayé lui répondit : « *C'est fort bien, mais il faut que vous et moi nous demeurions en vie* ». Il eut toute l'industrie de Phalaris pour tourmenter les victimes de sa cruauté. S'il invitoit les grands à sa table, c'étoit pour leur causer de l'effroi : tantôt ce prince féroce faisoit jeter sous leurs pieds, des vipères, ou d'autres rep-

---

torique d'Anquetil, et ils se convaincront de cette vérité; il n'y a pas plus de ressemblance entre ces noms, qu'entre Equus et Alfana.

tiles vénimeux ; tantôt faisoit lancer un lion dans la salle, et s'amusoit de l'épouvante que causoient des jeux si barbares. Deux milices, en concurrence de pouvoir, les Maugrébiens, ou soldats d'Afrique, et les Turcs, firent de la Mésopotamie une arène sanglante. Ceux-ci écrasèrent les Maugrébiens, disposèrent à leur gré de l'autorité suprême, assassinèrent (861), dans un festin, Motavakel, le plus grand fléau de l'empire. « *Ce n'est point aujourd'hui la journée des lions, des serpens ni des scorpions ; c'est celle des épées* », dit un des conjurés à un des convives qui n'étoit point dans le secret de la conspiration, et qui trembloit à la vue des Turcs.

Son fils Monstanser, chef des assassins, jouet de la tyrannie de la milice turque, ne pouvant étouffer les remords que lui causoit son parricide, sans cesse effrayé par des songes, et détestant la vie, succomba, la même année, sous le poids de la douleur. On raconte que, regardant un jour une magnifique tapisserie, il aperçut des caractères en langue persanne, dont le prince exigea aussitôt l'interprétation ; ces caractères exprimoient les paroles suivantes : « *Je suis Siroës, fils de Chosroës, qui ai tué mon père, et qui n'ai vécu que six mois* ». Une sombre mé-

lancolie s'empara aussitôt de Monstanser, et le désespoir le fit périr au bout de quelques jours. Mostain, petit-fils de Motassem, prit sa place, mais les Turcs ne le laissèrent pas long-temps en possession du trône; ils proclamèrent Motaz, frère de Monstanser, quelque temps après égorgèrent l'infortuné Mostain, et jouirent impunément du fruit de leur insolence et de leurs nombreux forfaits.

La situation de l'Occident est plus déplorable encore que celle de l'Orient; dans toutes les contrées on voit des révoltes et des cruautés inouies; dans toutes les contrées, la peste et la famine se joignent aux fléaux de l'anarchie féodale et de la guerre; tous les peuples sont en armes, tous se trouvent sur des champs de bataille.

En Espagne, les Maures et les chrétiens éternisent la guerre entre eux. Ramire, neveu d'Alphonse-le-Chaste et son successeur, bat les Maures, et affermit l'existence de ses États. Son fils Ordogne, digne héritier d'un tel père (850), est obligé de prendre les armes contre ses sujets, les réduit, et triomphe des Maures. Les conquêtes faites sur les infidèles, forment de nouvelles monarchies chrétiennes; un comte gascon, Gamar, fonde, de cette manière, le royaume de Navarre (851).

Les Maures, sous Abdérame II, nous offrent l'agréable spectacle d'une nation civilisée; mais la politesse des mœurs, le goût des arts, la passion pour les sciences, la magnificence, la grandeur personnelle du souverain, n'empêchèrent point les Musulmans d'Espagne de se déchirer, et leur miramolin de persécuter les chrétiens soumis à ses loix. Mahomet, successeur d'Abdérame II, prince éclairé, intrépide, vainquit les chrétiens unis à ses sujets rebelles, vainquit une seconde fois les premiers qui perdirent, sur le champ de bataille, Garcie, roi de Navarre. Heureusement, sur le trône des Asturies, monta (866) Alphonse, que ses belles qualités firent surnommer le Grand, et qui par ses talens, son activité, releva le courage des Espagnols.

L'Italie, en proie aux fureurs des Sarrasins, est abandonnée à elle-même; ils vont assiéger Rome, mais ils échouent devant cette capitale du monde chrétien que tant d'autres peuples barbares, moins puissans, avoient prise. Léon IV, alors pontife, en fut le plus ferme rempart (849).

Sous Charles-le-Chauve, fils de Louis-le-Débonnaire, tous les fléaux, toutes les passions se déchaînèrent contre la France, ainsi que sous les successeurs de Clovis. Charles-le-Chauve,

brave une seule fois contre ses frères, ne donna plus, après la journée de Fontenai, que des marques de la plus méprisable foiblesse; la France fut déchirée de toutes parts, et par des vassaux rebelles, et par des ennemis extérieurs. Il enhardit, par une inconcevable lâcheté, les Danois ou Normands, qui se répandirent dans toute la France, brûlèrent les églises, les couvens, les villes, massacrèrent les habitans, et pour se recruter eux-mêmes, emmenèrent sur leurs barques, des milliers d'enfans captifs. Deux fois le lâche monarque acheta la paix de ces pirates, et deux fois ils la violèrent pour recommencer leurs ravages. Charles-le-Chauve, roi des Français, rejeté par eux (858), chassé du trône sur lequel la nation vouloit faire asseoir son frère, roi de Germanie, se releva de cette humiliation, mais pour en essuyer de nouvelles de la part de quelques prélats factieux, devant lesquels ce roi s'avilissoit bassement.

Les Allemands, sous l'empire de Lothaire, plus heureux que les Français, battirent les Danois, et les repoussèrent de leur pays; mais les Hongrois, autres ennemis aussi acharnés, aussi sauvages, faisoient trembler les vainqueurs, et les tenoient perpétuellement en haleine.

Les

Les mêmes scènes se passoient en Allemagne où la majesté des souverains fléchissoit devant quelques évêques hautains, séditieux, et dont la conduite s'éloignoit de l'esprit de l'Évangile.

En Angleterre, le pieux Éthelwof, prince brave comme Louis-le-Débonnaire, mais aussi foible de caractère que ce roi, démembra la monarchie anglaise pour composer un royaume à son fils Athelstan, faute qui entraîna, peu de temps après, les plus grands malheurs : on voit régner en même temps, après la mort d'Éthelwof (857), ses fils Éthelbald, Éthelbert et Éthered. Les féroces Danois débarquèrent, avec de nouvelles forces dans le royaume, et fondirent avec une telle furie sur leurs ennemis, que les Anglais effrayés, furent vaincus et subjugués : les conquérans, malgré leur férocité, écoutant la voix d'une sage politique, s'allièrent avec les descendans des anciens Bretons qui habitoient la principauté de Galles, et de cette manière, se procurèrent de puissans auxiliaires dans l'île. Une partie de la Grande-Bretagne se maintint dans l'indépendance, et resta sous le gouvernement de ses princes naturels.

L'Italie est désolée par les barbares; l'anarchie règne dans Venise. Le doge Gradénigo est

assassiné ; les Vénitiens s'allient avec Charles-le-Chauve contre les Sarrasins, les Esclavons. Sous le dogat d'Ange Participatio, la ville de Venise, au sein de la paix et de l'abondance, vit, sans être ébranlée, les malheurs de la guerre qui déchiroient l'Europe ; le corps de S. Marc, enlevé par une pieuse fraude, fut transféré, par mer, d'Alexandrie à Venise : cette translation excita parmi le clergé et la noblesse, une joie universelle, et la république choisit pour patron ce grand apôtre.

Les deux dernières années du pontificat de Grégoire IV : après parurent Sergius II, Léon IV, Benoît III et Nicolas premier que l'empereur Louis obligea de sortir de Rome et de se cacher. Léon IV, par son zèle, son courage, sa présence d'esprit, son génie, sauva l'Italie, Rome et l'honneur de la chrétienté. Soixante-sept conciles : le plus célèbre de tous, celui de Rome, déposa le schismatique Photius pour rétablir S. Ignace sur le siége patriarchal de Constantinople ; les autres regardent la discipline ecclésiastique et la réforme des mœurs. Le zèle de l'humanité fit assembler un grand nombre de ces conciles, soit pour arrêter les progrès de l'injustice, soit pour réconcilier les princes, soit pour venir au secours

des peuples opprimés. Jamais l'Église ne fut animée d'un esprit plus pur de charité, quoique dans ce même temps, la thiare ait couvert le front du plus dissolu des hommes, de Benoît III, sous le pontificat duquel on place l'aventure fabuleuse de la papesse Jeanne.

Un roi des Bulgares, Bogor, se convertit à la vue d'un tableau du *jugement dernier*, composé par un moine grec, nommé Méthodius; bientôt le peuple entraîné par l'exemple du roi demanda et reçut le baptême. Le même missionnaire, après avoir converti les Moraves, devint encore l'apôtre de la Bohême, instruisit des vérités chrétiennes, Borziwoë, duc des Bohémiens, et le baptisa; mais les barbares sujets du souverain, indignés de sa conversion, le chassèrent de la Bohême : rappelé par eux, il changea le cœur de ces peuples qui ne tardèrent point à recevoir également le baptême.

On peut s'en assurer, d'après le lugubre tableau que nous venons d'exposer; jamais le sceptre ne fut tenu plus indignement sur la terre; les trônes semblent être vacans parmi toutes les nations : nulle part de grands hommes que Léon IV dans Rome, Ramire chez les chrétiens d'Espagne, Abdérame II et Mahomet, miramolins de Cordoue. A la tête des trois plus grandes monarchies,

l'empire grec, celui des califes et celui des Français ; on n'aperçoit que des monstres ou des lâches. Certes, Michel III dans Constantinople, Motavakel, Monstanfer dans Bagdad, Charles-le-Chauve dans Paris, Lothaire en Allemagne, Éthelwof dans Londres, ont, à peu près, mêmes traits, même physionomie, même caractère de foiblesse : c'est durant cette période de 842 à 867, que Rurick jette les fondemens de l'empire russe. L'arbre des sciences croissoit encore dans la Mésopotamie au milieu des flots de sang, et la scolastique, plus propre à aiguiser l'esprit qu'à le former et à le mûrir, remplissoit les affreux loisirs des successeurs de Mahomet. Le reste de l'Asie commence à se couvrir de ténèbres et de ruines.

Les sciences et les lettres brillent d'un éclat extraordinaire parmi les Maures d'Espagne, et la ville de Cordoue, séjour des lumières, voit accourir, dans son enceinte, les moines des autres contrées de l'Europe, qui désirent de s'instruire, et de conserver du moins la tradition des anciennes connoissances humaines. Une philosophie sophistique, pointilleuse, règne néanmoins dans les écrits des infidèles, et porte l'empreinte de la barbarie du siècle. Abdérame II, miramolin, par ses libéralités, sa magnifi-

cence, son goût pour les lettres, mérite l'estime de la postérité la plus reculée; les savans n'eurent pas de protecteur plus zélé.

QUARANTE-NEUVIÈME SYNCHRONISME.

De 867 *à* 886 *après J. C.*

Basile le Macédonien, homme grossier, sans éducation, familiarisé avec le crime, élevé, par ce moyen, de la plus basse extraction aux honneurs, devint cependant un grand prince; sous la pourpre impériale ses mœurs changèrent tout à coup, et il parvint au plus haut degré de sagesse. Les Grecs sentirent renaître leur courage, et par des victoires signalées, se vengèrent de leurs défaites. Basile, après avoir réuni les deux Églises grecque et latine, réduisit les Pauliciens qui ravageoient l'empire; ses lieutenans batti- 870.
rent les Musulmans sur mer; lui-même porta contre eux ses armes victorieuses au delà de l'Euphrate, et, dans toutes ses expéditions, partagea les dangers aussi bien que les fatigues des soldats. Encore trois souverains de cette trempe, et l'empire romain recouvroit sa vaste domination, et la rétablissoit sur les ruines de la monarchie des Musulmans dégénérés.

L'assassinat de Michel III, la faveur accordée par Basile à Photius, ainsi qu'à un misérable nommé Santabaren, sont des taches ineffaçables imprimées à la mémoire de cet empereur : du reste, on ne sauroit trop louer son zèle éclairé en fait d'administration. Il remit l'ordre dans les finances, la discipline dans les armées, surveilla les diverses branches de l'administration publique, forma un code de loix connues sous le nom de *Basilisques*, rendit ses sujets heureux, et fit presque oublier l'atrocité de son parricide; mais lui-même ne l'oublia point : le pouvoir suprême ne put faire taire sa conscience; jusqu'au dernier soupir, Basile ressentit les plus cuisans remords. Ce vaillant empereur mourut empoi-
886. sonné par un de ses eunuques.

Des scènes tragiques se passent à la cour de Bagdad. Motaz ayant fait mourir son frère, la milice turque se soulève, dépose le calife qui, dit-on, mourut de soif et de faim, enfermé dans une fosse (869). La milice turque choisit Mothadi, fils de Vatek, et traite, l'année suivante, avec la même barbarie, ce vertueux prince qui, se défendant contre les Turcs, jusqu'au dernier soupir, et avec la plus grande intrépidité, ne voulut jamais consentir, au milieu des horreurs de la mort, à donner sa démission du califat. Mota-

med, fils de Motavakel, placé sur ce trône ensanglanté, n'avoit aucune espèce de mérite, et s'endormit dans les bras de la mollesse. Heureusement veilloit pour lui son frère Mouafec, un des plus grands hommes qui ayent jamais existé. Des troubles s'élevèrent de toutes parts; une nation barbare se présenta sur les frontières de l'empire; Mouafec battit cette armée, l'obligea de s'éloigner, et, victorieux de cet ennemi extérieur, tourna ses armes contre les Turcs, réprima enfin leur insolence, et, par la sagesse de son administration, rétablit la paix dans l'intérieur de l'empire; mais il retint toute l'autorité royale entre ses mains, de sorte que Motamed, un jour, ne pouvant obtenir une légère faveur: « *Mon nom*, dit-il, *embrasse tout le monde, et mes mains ne tiennent rien* ». Mouafec, aussi humain que vaillant capitaine, traitoit ses esclaves avec une bonté touchante: ce prince, d'une santé délicate, souffroit beaucoup; il leur disoit sonvent: « *Je sais bien que vous devez être excédés de fatigue, je vous plains; mais je souffre si cruellement, que j'aimerois encore mieux être à votre place, que d'être comme je suis, car, du moins, vous jouissez de la santé* ».

Dans la Perse (873) Jacoub, d'abord simple chaudronnier, puis voleur de grand chemin, puis

souverain, détrôna les Thaériens; l'auteur de cette révolution fut le chef de la célèbre dynastie des *Sofrarides*, mot qui, en langue arabe, signifie chaudronnier. Cet homme extraordinaire, dans son expédition contre les Thaériens, marchoit avec une épée et un morceau de pain: « *Si je vis*, disoit-il, *c'est à cette épée que je veux devoir ma puissance; si je suis vaincu, je me retirerai en un endroit éloigné, avec ce morceau de pain* ».

Ebn-Thoulon fit révolter l'Égypte (878), et forma également une dynastie connue sous le nom de *Tholonides*. Dans le centre seul de l'Orient, les nations jouissent de quelque tranquillité et de quelque bonheur.

Mais la paix n'habite nulle part en Occident. L'Espagne chrétienne, composée des royaumes de Léon, des Asturies, de la Navarre et du comté de Barcelone, lutte perpétuellement contre l'Espagne musulmane; les événemens se croisent, se compliquent, et les difficultés de l'histoire espagnole augmentent à un tel point, qu'il est impossible de les vaincre : il faut donc se borner à saisir les traits principaux, et s'attacher, presque exclusivement, à la monarchie la plus puissante.

Alphonse-le-Grand remporta victoires sur

victoires, et plein de fermeté contre les factieux du dedans, dissipa trois ou quatre complots tramés contre sa personne.

La France s'épuise et dépérit sous Charles-le-Chauve; tandis que l'empire grec se relève, la dynastie carlovingienne tombe, et la gloire de la monarchie française se flétrit; la majesté royale est chaque jour outragée. Charles, revêtu de la pourpre impériale, après la mort de l'empereur Louis II (875), n'en parut ni moins foible, ni moins méprisable; ce nouveau titre accrut fortement son ambition et son injustice : battu par un de ses neveux qu'il vouloit dépouiller, haï et méprisé de ses peuples, Charles-le-Chauve mourut, au pied des Alpes, dans une chaumière, empoisonné, dit-on, par son médecin, le juif Sédécias (877).

A cette époque, les seigneurs indignés d'obéir à un souverain qui n'avoit pas assez d'énergie pour les défendre, se fortifièrent dans leurs châteaux, et se rendirent presque indépendans.

La monarchie française languit de plus en plus sous Louis-le-Bégue, fils de Charles-le-Chauve; le désordre augmente dans l'Etat. La France se ranime un moment sous Louis III et Carloman, fils de Louis-le-Bégue (880) : ces deux rois s'opposent, d'une part, aux entreprises des sei-

gneurs, de l'autre, aux progrès des Normands; mais ils ne peuvent empêcher Boson de fonder le royaume d'Arles : la mort moissonna trop tôt ces deux héros, Louis III, en 882, et Carloman, en 884. L'inepte, l'indolent empereur Charles-le-Gros n'occupa le trône des Français que pour se couvrir d'opprobre. Quoique possesseur de tous les États de Charlemagne, il laissa les Normands assiéger Paris durant deux années : les habitans abandonnés à leurs propres forces, ne s'en défendirent pas moins avec beaucoup d'intrépidité; les assiégeans se retirèrent, en 887, moyennant les sommes considérables que leur donna Charles-le-Gros. Durant ce siége, les Capétiens commencèrent à acquérir des titres à l'estime des Français, et furent jugés dignes de la couronne que portoient si honteusement les Carlovingiens : le brave Eudes se trouvoit par-tout, et culbutoit les Danois. Gosselin, évêque de Paris, se distingua également. Les Danois ravageoient impunément toute la France ; la peste et la famine achevèrent de plonger la nation dans le désespoir.

L'Angleterre présente un spectacle aussi affligeant sous la tyrannie d'Éthelred. Les Danois avoient été massacrés dans l'île; Swewin, roi de Danemarck, pour venger une si noire atrocité,

débarqua à la tête d'une puissante armée, et subjugua une partie de l'île : le lâche Éthelred s'enfuit en France, et bientôt repassa dans son royaume. Son héritier (872), Alfred-le-Grand, s'efforça de remédier aux maux de ses sujets, mais les Danois ne lui en laissèrent pas le temps; ils attaquèrent et vainquirent les Anglais qui abandonnèrent lâchement leur roi : celui-ci se cacha, et déguisé en berger, ranimant le courage des vaincus, sut retrouver des soldats, former une armée, gagner des batailles, obtenir le surnom de Grand, se replacer sur le trône, dicter des loix aux étrangers, diviser le royaume en comtés, réformer l'ordre judiciaire, les mœurs, encourager les arts, les sciences, le commerce, et récompenser généreusement le mérite.

Dans la chaire de S. Pierre, Adrien II, Jean VIII, Martin II et Adrien III. Vingt-huit conciles : le plus célèbre celui de Constantinople, huitième concile œcuménique, contre Photius (869). Plusieurs autres concernent encore ce schismatique; un grand nombre sont relatifs à la discipline ecclésiastique, ainsi qu'à la réforme des mœurs : celui de Toulouse accueille les doléances des Juifs alors violemment persécutés. Les plaies de l'Église se rouvrent en 878. Photius,

après la mort de S. Ignace, gagne les bonnes grâces de Basile, en lui fabriquant une généalogie, remonte sur le siége patriarchal, et entretient le schisme des Grecs.

Les deux plus grands hommes, pour l'Orient, Basile le Macédonien; pour l'Occident, Alfred, roi d'Angleterre : on pourroit y joindre Prémislès, duc de Bohême, qui, enfant de la fortune, comme l'empereur grec, régna avec autant de prudence, de sagesse et de modération. Il y a plus de vertus en Asie qu'en Europe; le plus beau, le plus vaste génie est Alfred, qu'on peut appeler *la lumière du neuvième siècle.* Basile et le monarque anglais furent tous les deux très-éclairés, et tous les deux pleins d'amour pour leurs sujets.

Les disputes théologiques agitent la France, déchirée par le double fléau de la guerre étrangère et de la guerre civile; elles commencèrent sous le règne de Louis-le-Débonnaire. Hincmar, les moines Gothescal et S. Ratbert, furent les personnages les plus savans de cette période.

CINQUANTIÈME SYNCHRONISME.

De 886 *à* 912 *après J. C.*

Léon, fils de Basile, éclairé par le pape Étienne sur les intrigues du patriarche Photius, le chassa du siége patriarchal; mais ce prince ne put contenir les Musulmans que son père avoit tant de fois vaincus; ils relevèrent la tête, battirent les Grecs, et poussèrent leurs courses jusqu'au Bosphore. Les Sarrasins, en Italie, leur enlevèrent un grand nombre de places; pour comble de malheurs, les indomptables Bulgares se remirent en campagne, défirent, dans plusieurs combats, 889.
les troupes de Léon, commirent des horreurs inouies sur les prisonniers de guerre, et deux fois vinrent mettre le siége devant Constantinople. Léon, surnommé le philosophe, à cause de ses connoissances, quoique malheureux au dehors, s'efforça de gouverner avec quelque sagesse au dedans; il protégea les lettres, et les cultiva lui-même avec trop d'assiduité, à une époque où des nations guerrières pressoient l'empire de toutes parts. Léon, qui composa trente-trois

sermons, un poëme ainsi qu'un cantique sur le *jugement dernier*, Léon qui nous a laissé un ouvrage très-estimé sur la tactique militaire, ne sut pas mettre sa théorie en pratique, et fut toujours battu. L'empereur qui, dans ce dernier ouvrage, indique si bien l'ordre des batailles, ne put vaincre des barbares sans aucune teinture de la science militaire; il fut même contraint d'appeler à son secours les Turcs qui n'en avoient pas non plus d'idées, et qui suppléèrent à cette science par une valeur à toute épreuve : ils repoussèrent les Bulgares, les battirent, mais éprouvèrent ensuite des échecs; ils furent com-
890. plétement vaincus, et Léon, privé de ses défenseurs, n'éprouva lui-même que de nouvelles défaites; enfin les Bulgares et les Sarrasins lui permirent de respirer. Cet empereur profita de ce repos pour faire fleurir les sciences, et travailler au bonheur de ses sujets; la mort le surprit dans
911. cette noble occupation.. L'exemple de Léon le philosophe, prouve qu'un souverain se doit à ses peuples, et non à de bizarres idées de célébrité; les savans peuvent l'admirer, mais la postérité,
912. juge plus sévère, condamne, avec raison, la conduite de cet empereur.

Alexandre son frère, n'étoit qu'un débauché, un vil scélérat; mais il signala, par ses cruautés

et par ses vices, un règne qui heureusement ne dura qu'une année.

Au fond de l'Orient, l'abondance, et avec elle le bonheur, régnoit dans l'empire des califes; les peuples étoient redevables de ce double bienfait aux talens et à l'héroïsme de Mouafec, frère de Motamed, car pour Motamed lui-même c'étoit, comme nous l'avons déjà dit, un prince indolent et adonné aux plaisirs. Mothaded, fils du sage Mouafec, successeur du calife, en 892, s'appliqua à faire fleurir la justice, le commerce et les lettres: cet excellent prince, orné des plus aimables vertus, fut enlevé trop tôt à ses peuples (908) qui pleurèrent sa mort, arrivée en 902: son fils Moktaphi lui succéda.

Une secte ennemie des Musulmans, pareille à celle des Vahabites qui, de nos jours, ont commis tant d'horreurs en Arabie, les Karmates, ainsi nommés de Carmath leur chef, homme obscur, ignorant, misérable, mais enthousiaste fougueux qui déclamoit contre le luxe et en faveur de l'égalité; cette secte d'anarchistes venoit de s'élever, et d'acquérir subitement une puissance formidable. Leur doctrine politique, ainsi que leur doctrine religieuse (le théisme pur), leur eut bientôt gagné des milliers de prosélytes, lesquels exercèrent les mêmes cruautés

que, dans la suite, les Pastoureaux, les Malandrins, les Jacques en France, et les Anabatistes en Allemagne : les Karmates eurent seulement la gloire de se soutenir plus long-temps. C'en étoit fait du trône de Bagdad, sans l'habileté, la valeur du calife Moktaphi ou Mustaser, qui fit face de toutes parts au danger, vainquit les Grecs et repoussa les Karmates. Ce prince, aussi vertueux que Mothaded, mit fin en Égypte à la domination des Tholonides (905), et fut également enlevé à ses sujets lorsqu'il leur étoit le plus nécessaire (908) : son fils Moctader étoit encore enfant, et d'ailleurs ne se montroit l'héritier ni des vertus, ni des talens militaires de son père. Durant la régence, l'intrigue, la confusion, le désordre agitent l'empire des Arabes : les Karmates les écoutèrent avec toute l'ardeur du fanatisme, formèrent une nouvelle armée, battirent les troupes du calife, et firent de grands progrès ; l'Asie bouleversée par les principes destructeurs des anarchistes, étoit menacée de revoir la barbarie des premiers siècles du monde.

En Perse, Ismaël détruit la famille des Sofarides, et forme la dynastie des Samanides, ainsi nommée de Saman son aïeul.

L'Europe elle-même étoit déjà entièrement barbare, et n'étoit guères plus tranquille ; on ne sauroit

sauroit trouver de couleurs assez sombres pour peindre ses malheurs.

En Espagne, l'ambition arme les princes chrétiens les uns contre les autres : les Maures, déjà abâtardis par le luxe, et devenus aussi sensibles aux charmes des lettres qu'à ceux de la gloire, ne surent pas profiter de ces divisions, pour anéantir les restes des Visigoths. Alphonse, surnommé le Grand, fit repentir les infidèles de leur défaut de politique et de leur indolence : les chrétiens, après s'être battus entre eux, se réunirent contre les Musulmans qu'ils vainquirent dans plusieurs batailles; mais celle de Zamora fut si terrible (901), que les deux peuples épuisés se retirèrent, sans oser rien entreprendre. Alphonse, obligé d'abdiquer le trône (910), le céda à son fils Ordogne II.

Alfred fait briller sur le trône d'Angleterre, qu'il avoit si vaillamment reconquis, d'aimables qualités, des connoissances étonnantes pour son siècle, et des vertus dont le souvenir sera éternellement cher à la nation anglaise; il essaie de ne faire des Anglais et des Danois qu'un seul et même peuple : tant qu'il vécut cette réunion subsista, et ses sujets jouirent d'une félicité sans bornes. Après la mort de ce grand roi (901), la guerre civile rouvrit les plaies de l'Angleterre,

sous le règne de son fils Edouard l'ancien, brave, mais inférieur à son père pour les connoissances administratives : le roi terrassa les rebelles confédérés avec les Danois, les fit rentrer dans le devoir, contint les Ecossais, et fit respecter l'autorité royale.

En France, les Carlovingiens dégénérés s'affoiblissent de plus en plus ; Charles-le-Gros, objet du mépris universel, meurt (888) dans un état de délaissement, de misère et d'humiliation. Charles III, dit le Simple, fils de Louis-le-Bégue, devoit monter sur le trône, mais Eudes qui avoit si bien défendu Paris, usurpe le sceptre : un accord a lieu par l'entremise du clergé, et la France est partagée entre les deux compétiteurs. Charles, à la mort d'Eudes (898), récouvre en entier l'héritage de ses pères, mais il ne peut le conserver long-temps ; comme tous les rois foibles, il se laisse gouverner par un ministre insolent, Haganon qui, abusant de sa confiance, lui aliéne le cœur des Français. Les maux de la France s'aggravent ; les seigneurs rivalisent de puissance avec le monarque, et se font la guerre sans le consulter ; c'est alors que la monarchie se divise, et se subdivise en une multitude de principautés, et que Charles devient le jouet de tous les partis.

L'Allemagne gémit davantage encore sous le poids des calamités ; cependant elle avoit pour souverain un homme qui, dans tout autre siècle, eût acquis la plus glorieuse renommée : c'étoit Arnoul qui, près de Louvain (893), extermine une armée entière de Danois, et dégoûte cette nation de tenter désormais de nouvelles entreprises ; mais l'anarchie, la famine, la guerre affligent et déchirent ses États ; Arnoul voyoit ses ennemis se multiplier après leurs défaites.

L'Italie entière est bouleversée, et sur ce théâtre, Bérenger, Gui de Spolète et son fils Lambert, décorés du titre de roi, se disputent, les armes à la main, la possession de cette belle contrée, depuis si long-temps condamnée au malheur. L'infatigable, le vaillant Arnoul triomphe de ces rivaux, s'empare de Rome ; mais à peine s'est-il éloigné, que de nouvelles divisions, de nouveaux déchiremens s'opèrent. Les mêmes désastres, les mêmes calamités se succèdent sous le règne de son fils Louis IV, le dernier empereur du sang de Charlemagne. Les Hongrois, d'un autre côté, fondent sur l'Allemagne, et couvrent ce pays de ruines fumantes du sang des habitans. Ce nouveau peuple, originaire de la Tartarie, connu d'abord sous le nom de Mazares, ou Madgiares, vint, sous la con-

duite d'Arpad, s'établir dans la Pannonie dont les armées françaises, sous le règne de Charlemagne, avoient presque fait un désert. Tous les écrivains s'accordent à peindre, sous les traits les plus affreux, ces barbares qui battirent les Esclavons auxquels Pépin, roi d'Italie, avoit cédé des terres, exterminèrent, ou firent esclaves les vaincus, en 889.

Le frein sacré de la religion contint les Croates qui embrassèrent le christianisme; les missionnaires envoyés par l'Église romaine, leur firent jurer, avant l'administration du baptême, de renoncer à leur métier de brigands, et les barbares se tinrent effectivement en repos.

Les Narentins, corsaires intrépides, défirent les Vénitiens, et tuèrent dans le combat le doge Pierre Candiano. Venise, aguerrie par les revers mêmes, augmentoit chaque jour sa puissance. Les Hongrois, ennemis plus redoutables encore que les premiers, résolurent d'attaquer et de détruire la république; mais les Vénitiens combattant sous les yeux de leur patrie, vainquirent sur mer les barbares, et le doge Pierre Tribuno rentra en triomphe dans les murs de Venise.

Rome, dans cet âge de calamités, renfermoit un foyer de séditions, et la thiare fut entourée

de plus d'épines que toutes les couronnes. Une femme, Théodora, gouverna cette ville à son gré, en vendant l'honneur de ses deux filles, Marozie et Théodora. Les papes tinrent, peu de temps, les clefs de S. Pierre; Étienne V, Formose, Étienne VI, Théodore II, Jean IX, Benoît IV, Léon V et Sergius se succédèrent rapidement au milieu des révolutions. On voudroit éloigner de son imagination Sergius III, par les ordres duquel on exhuma le cadavre de Formose, pour le faire comparoître devant des juges qui flétrirent d'un arrêt criminel celui qui ne pouvoit plus en subir d'autre, que de la part de ce Dieu tout-puissant, dont Sergius se montroit sur la terre un si indigne ministre. Formose, quoique mort, eut la tête tranchée par la main du bourreau; les doigts qui lui servoient à donner la bénédiction furent coupés, et ses cendres jetées dans le Tibre. Étienne VI, étranglé, Léon V, égorgé par ordre de l'anti-pape Christophe, ne présentent pas un spectacle moins terrible aux yeux de la postérité.

La religion, exempte des passions humaines, ne continue pas moins, dans ces temps déplorables où parurent trois anti-papes, à faire entendre sa voix charitable et consolante aux nations malheureuses.

Trente-deux conciles : les deux plus célèbres, le second concile de Rome qui vengea les outrages faits au cadavre de Formose, et le concile de Ravenne où la mémoire de ce pape fut réhabilitée : les autres conciles concernent les immunités, la discipline de l'Église, et la répression des scandales.

Ainsi, sur le continent, aucune contrée n'est à l'abri des révolutions; c'est encore une des époques de l'histoire où les peuples sont le plus universellement, le plus complétement malheureux. Les Karmates et les Normands, que l'on peut ranger sur la même ligne, désolent, ceux-ci les plus belles provinces de l'Europe, ceux-là les plus riches provinces de l'Asie. Du moins, au fond de l'Orient, de sages monarques s'efforcent de réparer les maux de la guerre. En Occident, partout des princes foibles, cruels, et peu capables de résister au torrent de la barbarie ainsi qu'à l'ambition des grands. Deux hommes vaillans sauvèrent leur patrie; Eudes, encore simple particulier, qui défendit Paris, et le calife Moctasi qui repoussa les Karmates.

CINQUANTE ET UNIÈME SYNCHRONISME.

De 912 *à* 959 *après J. C.*

Constantin VII, Porphyrogénète (né sous le porphyre) fils de Léon le philosophe, n'étoit qu'un enfant. Sa mère, l'impératrice Zoë, prit les rênes du gouvernement que voulut lui arracher Constantin Ducas; mais cet ambitieux ayant été vaincu, périt dans l'action. A peine cette révolte étoit apaisée, que les Bulgares recommencèrent leurs ravages; les Grecs perdirent 913.
une sanglante bataille. Siméon, roi des Bulgares, se présenta devant Constantinople; mais Léon Phocas le défit, et le força de faire la paix. Le général victorieux se révolta quelque temps après, parce que son jeune maître accordoit les plus grandes faveurs à Romain-Lécapène; les 918.
troupes abandonnèrent le rebelle auquel on creva les yeux, et, l'année suivante, Romain, homme d'une naissance obscure, s'assit sur le trône, par ordre de Constantin même, qu'il obligea bientôt de descendre au second rang. Cet homme ingrat gouverna néanmoins avec autant d'humanité que de douceur, et dans un temps de famine, devint le père des malheureux.

Les Russes paroissant, pour la première fois, ravagent les provinces de la domination romaine, brûlent les églises, violent les femmes, et les égorgent ensuite sur les cadavres de leurs maris. Théophane purgea la terre de ces brigands
942. qu'il vainquit dans la Thrace, et, l'année suivante remporta de grandes victoires sur les Turcs qui, pour la première fois également, se jetèrent sur l'empire. Romain-Lécapène qui avoit abattu tant de factions, trouva des ennemis dans
944. ses propres fils qui le détrônèrent, et le reléguèrent dans un couvent. Constantin se réveillant de sa léthargie, fit arrêter ces enfans dénaturés qui subirent le même traitement que leur père, et régna avec assez de bonté et de gloire. Sur le trône, il parut plus estimable, et battit les Musulmans; mais à son retour dans
957. Constantinople, il triompha des infidèles avec une insolence peu digne d'un prince qui se respecte. S'occupant beaucoup trop, pour un empereur, de la culture des lettres, il écrivoit le plus souvent, au lieu de gouverner ses États, et se livroit à une vaine théorie, au lieu de se borner à une utile pratique. On peut le ranger au nombre des écrivains, et non à celui des grands monarques : son fils Romain le jeune,
959. l'empoisonna.

Bagdad est le théâtre de nouveaux forfaits. Les Karmates battent les Musulmans, et pillent la Mecque; rien n'égaloit le fanatisme de ces théistes. Un jour leur général, appelant trois de ses soldats, dit à l'un de se poignarder, à l'autre de se jeter dans le Tigre, au troisième de se précipiter du haut d'une tour, et tous les trois obéirent aussitôt. *Croyez-vous*, demanda-t-il à l'officier du calife, témoin de cette scène, *croyez-vous qu'un prince qui a de tels soldats, doive appréhender le grand nombre de ses ennemis ?*

Ces revers aigrissent les peuples, et les excitent à la révolte. Le foible Mocthader, nourri dans la mollesse, n'apportoit aucun remède aux malheurs publics; la puissance des Arabes étoit sapée dans ses fondemens. Un empereur du caractère de Basile, eût aisément achevé de l'écraser, et l'eût empêchée de renaître jamais; mais les Grecs, alors eux-mêmes tourmentés par l'ambition de divers partis, se trouvoient réduits à un rôle passif. Rader, ou Caher, se mettant à la tête des séditieux, fait assassiner son frère Mocthader (931); les turbulens Karmates battent de nouveau les Arabes, pénètrent jusqu'aux portes de Bagdad, et les peuples poussent des cris d'indignation contre le foible et cruel calife.

Durant son règne se commirent des crimes qui effraient l'imagination ; comme Néron il fit mourir sa mère. La milice turque creva les yeux à ce monstre qui, exemple terrible des vicissitudes humaines, se vit condamné à traîner le reste de ses jours dans l'opprobre, et à mendier des secours à la porte d'une mosquée. *Souvenez-vous*, disoit-il à ses anciens sujets, *de celui qui étoit autrefois votre calife, et qui vous demande aujourd'hui l'aumône.* Les Turcs proclamèrent calife (934) Rhadi, prince juste et vertueux, mais qui ne put reprimer le sanglant despotisme de la milice étrangère : ce fut le dernier souverain de Bagdad qui jouit pleinement de la puissance temporelle.

L'Égypte, gouvernée par Askchid, se détache de l'empire des Arabes (940), et Rhadi meurt la même année, après avoir institué l'émirat qui ouvrit une nouvelle source de maux à ses successeurs ; Mostaksi, fils de Mocthader, devint la première victime de cette institution ; l'émir exerça dans Bagdad la même autorité que les maires du palais avoient exercée en France. Le personnage investi de cet emploi, traitant son maître avec hauteur, l'obligea d'abdiquer le trône, lui fit crever les yeux, et proclama calife Mostaksi, fils de Mocthader. Les habitans

de Bagdad, ne pouvant plus souffrir la tyrannie de l'émir, prirent les armes, et Mostaksi, débarrassé un moment de cet ennemi, libre de supprimer l'émirat, commit la faute impardonnable de conserver un si dangereux emploi : le nouvel émir, sa créature, pour toute reconnoissance, détrôna son maître, son bienfaiteur, le condamna à perdre la vue (945), et lui substitua Mothi qui, foible, avili, ne prit aucune part au gouvernement. Cependant le nouveau calife étoit aussi recommandable sous le rapport des qualités du cœur que sous le rapport des qualités de l'esprit; il régna sous la tutelle des émirs, ménagea leur fierté, et parvint à les adoucir, ainsi qu'à faire respecter ses vertus. Le torrent dévastateur des Karmates s'étoit épuisé de lui-même, et ces fanatiques disparurent sans éclat; les Turcs, au contraire, se maintinrent dans leur despotisme.

La religion musulmane tomboit en décadence; elle avoit besoin de nouveaux prosélytes, de nouveaux peuples barbares qui lui servissent d'appui, qui la ranimassent, et lui rendissent son ancien lustre et sa cruelle énergie. Vers ce temps un puissant renfort lui survint; ce furent les Turcs sortis de la Tartarie, qui renoncèrent au culte des idoles, et embrassèrent l'islamisme.

L'Occident ne fut pas moins dans l'agitation que l'Orient. En Espagne, Ordogne II, successeur de Garcie (913), vainquit les Maures aux journées de Talavéra et de Gormaz ; il essuya, à son tour, une grande défaite sur mer, près de Junquera. A ce roi perfide, traître et méchant, mais grand homme de guerre, succéda (922) Froïla II, son frère, qui tint le sceptre une année seulement. Alphonse IV, fils de Froïla, ayant été battu par les infidèles, abdiqua la couronne pour entrer dans un monastère (931). Son frère et son successeur, Ramire II, lui fit crever les yeux, parce qu'Alphonse essaya, quelque temps après, de ressaisir les rênes du gouvernement. Le fratricide secondé par les talens de Ferdinand Gonzale, battit à Osma et à Salamanque, les Maures qui, dans la première de ces actions, perdirent quatre-vingt mille hommes. Leur empire alloit être détruit, lorsque la guerre civile s'éleva parmi les chrétiens, entre les rois de Léon et de Castille. A peine terminée, Ramire II enleva Lisbonne aux Maures, et ce prince scélérat descendit dans le tombeau, victorieux de tous ses ennemis (951).

Son frère Sanche régna au préjudice de Bermude, fils d'Ordogne III : de nouvelles guerres civiles affoiblirent les chrétiens, et laissèrent

respirer les Musulmans ; ceux-ci eurent d'aussi mauvais princes que les Ordogne et les Ramire. La perfidie, la trahison, et des crimes de tous les genres se commirent dans l'Espagne chrétienne ainsi que dans l'Espagne musulmane : d'épais nuages s'étendent chaque jour sur l'histoire de ce pays, laquelle devient presque romanesque. Si nous en croyons les historiens espagnols, cinquante mille, quatre-vingt mille, cent mille infidèles mordent la poussière dans les batailles ; et, cependant, chose assez extraordinaire, les infidèles se mettent en campagne, et réparent avec la plus grande facilité ces effroyables pertes.

En France, le foible Charles-le-Simple, gouverné par son indigne ministre Haganon, indispose les seigneurs qui, secondant l'ambition de Robert, frère d'Eudes, prennent les armes contre le monarque. Un moment, le désir de la gloire, le sentiment de sa dignité compromise, et l'honneur donnent de l'énergie à Charles-le-Simple qui attaque (922) son rival, le bat et le tue : lui-même étonné, en quelque sorte, d'un effort si extraordinaire, et glacé de terreur, s'enfuit, et peu de temps après revient en France. Hugues-le-Grand, fils de Robert, le défait, et l'oblige de chercher un asile auprès d'Herbert, comte de Vermandois, qui le retient

prisonnier dans Péronne. La femme de Charles-le-Simple se réfugie en Angleterre, avec son fils que les Français, depuis, nommèrent Louis d'Outremer.

Hugues-le-Grand, plus satisfait de disposer du sceptre que de le porter lui-même, fait reçonnoître Raoul, duc de Bourgogne, pour monarque des Français. L'humeur belliqueuse de ce peuple semble se dissiper dans des guerres civiles : au dehors, point d'énergie ; l'ambition se concentre au dedans ; on ne voit que troubles et conspirations : au milieu de ce désordre, il est presqu'impossible de tenir le fil des événemens. Raoul ne conserve le pouvoir suprême qu'à force de sacrifices honteux ; les seigneurs deviennent de jours en jours plus fiers et plus entreprenans ; les Hongrois ravagent la France, et enfin Raoul ne fut roi que pour être le triste témoin des malheurs de ses sujets. Il meurt en 956, et Louis d'Outremer, fils de Charles-le-Simple, monte sur le trône de ses pères. Hugues-le-Grand règne d'abord sans obstacle sous le nom du jeune monarque. Celui-ci ayant essayé de secouer le joug, est battu et fait prisonnier. La religion lance toutes ses foudres contre le rebelle, et rétablit la tranquillité dans le royaume (948). Louis d'Outremer a pour successeur son fils Lothaire,

(954) que la tyrannie de Hugues-le-Grand, et ensuite celle de Hugues Capet, réduisent à une espèce de nullité.

Après la mort d'Édouard l'ancien (925), les Anglais reconnurent pour roi, son fils naturel, Athelstan, parce que les fils légitimes du monarque défunt, encore en bas âge, n'auroient pu commander les armées. Les Danois exercèrent l'habileté et la valeur de ce prince, ainsi que les Ecossais, et fournirent matière à des triomphes qui lui permirent d'assurer la tranquillité intérieure. Edmond Ier, frère et successeur d'Athelstan (941), déploya contre les Danois, la même bravoure; mais un voleur le poignarda dans un repas, au moment où ce grand roi se préparoit à les terrasser.

Son frère et son héritier (946), Édred, conduit par les conseils de S. Dunstan, gouverna pacifiquement l'Angleterre, fit respecter la religion par son éminente piété, et en mourant (955) transmit la couronne à son neveu Edwy. Sous le règne de celui-ci, des scènes d'horreurs se passent dans cette île; le roi veut étendre son despotisme sur la religion même; les moines tout-puissans, dirigés par S. Dunstan, administrateur des finances, sous Édred, s'opposent aux violences d'Edwy, par d'autres violences plus crimi-

nelles : dans les transports d'un zèle fanatique et barbare, ils insultent et mutilent la reine Elgiva, dont l'union illégitime avec le roi, scandalisoit toute l'Angleterre. Edwy lui-même, auteur des troubles, les premiers de cette nature qui éclatèrent en Europe, est détrôné par son frère Edgard que des rebelles couronnent (959), et meurt de chagrin ainsi que de misère.

Conrad Ier, désigné à l'empire (912) par Othon, duc de Saxe, mit fin par sa fermeté, à la longue anarchie qui déchiroit le sein de l'Allemagne, mais non aux ravages des Hongrois qui passèrent le Rhin, et désolèrent les provinces méridionales de la France. Dans le délire de la vengeance, ils buvoient le sang de leurs prisonniers, et les traitoient avec la même barbarie que les sauvages de l'Amérique. Après une sanglante défaite, deux captifs de cette nation furent amenés devant l'empereur Conrad : *Barbares,* leur dit-il, *de quel droit venez-vous ravager les terres des chrétiens, et les égorger dans leurs foyers?* Un de ces Hongrois, répondit avec une cruelle arrogance : *Nous sommes comme le fut Attila,* le fléau de Dieu, *il nous a créés pour punir vos crimes, et nous a confié le soin de sa vengeance.* Conrad leur annonça qu'ils alloient périr ; un des captifs,

captifs, nommé Léel, demande une trompette qu'on lui apporte, et avec laquelle ce furieux frappe l'empereur à la tête, et le fait chanceler : *Meurs*, s'écria le Hongrois, *va-t-en annoncer aux enfers ma prochaine arrivée, et prépare-toi à m'y servir.* Conrad ne reçut point une blessure dangereuse; les Allemands tuèrent ces deux frénétiques.

Conrad, malgré son habileté, sa valeur, se soumit à payer tribut aux Hongrois, afin de les désarmer, et d'épargner à ses sujets des malheurs effroyables : cet empereur, avant de mourir (919), recommanda le fils de son bienfaicteur, aux électeurs qui accueillirent la recommandation, et choisirent Henri, surnommé l'Oiseleur, parce que ce prince apprit la nouvelle de son élévation, tandis qu'il s'amusoit à tendre des piéges aux oiseaux. Henri réprima l'ambition des grands, et défendit courageusement ses peuples contre les ennemis du dehors.

A sa mort (936), le sceptre passa entre les mains de son fils Othon-le-Grand, qu'on peut appeler le second Charlemagne de la Germanie; il tint d'une main aussi ferme que son père les rênes du gouvernement, abaissa l'orgueil des grands vassaux, rendit lui-même la justice à ses sujets, dompta les Bohémiens révoltés, les

Esclavons, pénétra dans le Jutland, répandit la terreur de ses armes dans ce repaire de brigands qui avoient causé tant de maux à l'Europe, défit ensuite les Hongrois, sur les bords du Lech, près d'Ausbourg, et affranchit l'Allemagne du tribut qu'elle payoit à ces barbares idolâtres; mais il souilla une victoire si complète par la plus affreuse barbarie. Othon s'élança de ce champ de bataille en Italie, battit Bérenger, le destitua, et se fit couronner dans Rome, empereur, par le pape Jean XII.

Le christianisme devint odieux à une femme couverte de crimes, Drahomire; elle jura de le détruire, en proscrivit le culte, retourna à celui des faux dieux, voulut rendre de nouveau sa nation barbare, et fit assassiner les ambassadeurs de l'empereur Henri l'Oiseleur qui, furieux de cette horrible violation du droit des gens, marcha sur Prague. Les malheurs des Bohémiens finirent par l'exil de Drahomire (930): son fils, Venceslas Ier, oubliant, par piété filiale, les crimes d'une mère si dangereuse, la rappela; pour toute reconnoissance, cette méchante femme sema la division à la cour, et Boleslas, son autre fils, digne d'une telle mère, tua son frère Venceslas, prince d'une piété exemplaire, qui périt assassiné au pied des autels. Boles-

las (1), la veille de ce fratricide, lui avoit, dans un festin, prodigué toutes les marques de la tendresse fraternelle; avant de le frapper : « *Je te prépare*, dit-il, *aujourd'hui un meilleur festin*. Le nouveau Caïn ne tarda point à éprouver de cuisans remords, et, touché du plus sincère repentir, s'efforça d'effacer le souvenir de son crime, en se réformant lui-même.

Les Hongrois étendent leurs courses jusqu'en Alsace, pillant, brûlant, égorgeant tout sur leur passage, et jouissent d'une aussi affreuse célébrité que les Normands.

---

(1) Il paroît que les Bohémiens enduroient avec résignation la tyrannie de leurs princes; on peut en juger d'après ce trait de Boleslas qui, avant d'être souverain de la Bohême, gouvernoit un petit canton au delà de l'Elbe. Ce prince vouloit bâtir une ville; les grands assemblés refusèrent d'abord, en tenant un langage assez libre, de seconder les projets de Boleslas qui leur dit avec fureur : « *Lâches, vils et aussi méprisables que vos pères, soutenez, si vous en avez le courage, soutenez votre langage audacieux; éprouvez lequel est le plus doux de passer par l'épée, ou de vivre sous le joug de la servitude* ». Il dit, et aussitôt coupe la tête à un des plus anciens : *Telle est ma volonté*, continua Boleslas; *tel sera le traitement des rebelles, je ne reconnois d'autre loi que mon bon plaisir* : les grands effrayés, obéirent avec docilité au farouche tyran.

Les corsaires narentins troublèrent, par de fréquentes attaques, la prospérité naissante de Venise ; sans cesse repoussés, ils revenoient sans cesse à la charge, et cette république augmentoit sa marine pour assurer l'indépendance de ses citoyens que des combats multipliés aguerrissoient journellement.

Les Sarrasins, retranchés en Italie, sur le mont Gargano, ravageoient toute cette presqu'île, et leurs cruautés causèrent une telle épouvante, qu'un grand nombre d'habitans fugitifs, se retirèrent dans Pise, événement qui donna naissance à la grandeur de cette république (931).

Le crime qui bouleverse toute la surface du globe, s'agite principalement autour de la chaire de S. Pierre, et quelquefois dans la chaire de S. Pierre même ; les pontifes se succèdent avec une aussi effrayante rapidité que les rois, et la thiare est aussi ensanglantée que le fut la pourpre impériale, du temps des Césars. Marozie remplit de carnage et de deuil la capitale du monde chrétien, et aussi courageuse que débauchée, dicte impérieusement des loix aux Romains, du môle d'Adrien ou château Saint-Ange : son propre fils, Albéric, la chasse de Rome, mais cette ville ne fait que changer de tyran.

Anastase III, Lando, Jean X, Léon VI,

Étienne VII, Jean XI, Léon VII, Étienne VIII, Martin III, Agapet II et Jeau XII ne font que se montrer aux yeux des fidèles. Jean X fut étranglé en prison par ordre de Guy, duc de Toscane, amant de Marozie; Étienne VIII le fut par ordre du féroce Albéric; Jean XII eut, sous les ornemens pontificaux, les mœurs cruelles d'un Caligula. L'Église qui gémissoit de tels malheurs, s'efforça d'opposer une digue aux passions humaines. Quarante et un conciles, presque tous relatifs à la discipline et aux mœurs : un des plus célèbres s'éleva contre la polygamie, et contre les entreprises de plusieurs prélats ambitieux.

En Orient, le plus vertueux souverain, Mothi; en Occident, Othon-le-Grand, le plus digne de notre admiration; le plus foible, Charles-le-Simple; les deux plus cruels, Ramire II et Boleslas, roi de Pologne; la femme la plus débauchée, la plus criminelle, Marozie; le peuple le plus séditieux, le plus sanguinaire, celui de Rome.

CINQUANTE-DEUXIÈME SYNCHRONISME.

De 959 *à* 976 *après J. C.*

Sous le parricide Romain le jeune, Nicéphore-Phocas et son frère Léon-Phocas, remportèrent d'éclatantes victoires sur les Musulmans, et leur enlevèrent d'immenses richesses. L'empereur plongé dans la mollesse, entouré d'hommes aussi débauchés, aussi scélérats que lui-même, demeura spectateur assez indifférent de tant d'exploits qui affermissoient le trône du grand Constantin, et le monstre, usé par les vices, passa bientôt du trône dans le tombeau.

Les deux fils de Romain le jeune, Basile et
963. Constantin, étant en bas âge, Nicéphore-Phocas, pour se soustraire à la vengeance de quelques courtisans jaloux de sa gloire, prit la pourpre impériale, épousa Théophanon, veuve de Romain le jeune, poussa avec vigueur la guerre contre les infidèles, et les chassa d'une grande partie de leurs conquêtes; mais en triomphant des ennemis extérieurs, en se faisant chérir des soldats, il ne voulut point gagner le cœur de ses sujets qu'il traita avec une sévérité

presque barbare; son épouse même, Théophanon, entra dans une conspiration contre cet illustre capitaine qui fut assassiné dans son lit : 969.
tandis que les meurtriers le frappoient, il fit entendre ces cris lamentables : « *Mon Dieu! ayez pitié de moi* » ! Jean Zimiscès (courte taille), dont le véritable nom est Curcuas, chef des conjurés, remplaça Nicéphore-Phocas. Le patriarche Polyeucte, honora la religion par une intrépidité vraiment apostolique, en interdisant l'entrée de l'Eglise à ce nouvel empereur, jusqu'à ce qu'il eût exilé l'impératrice Théophanon.

Il est de la destinée de certains princes égorgeurs, de devenir de grands hommes. Jean Zimiscès fut un Alexandre, et les années de son règne ne sont comptées que par des victoires. Les Russes, les Bulgares, les Musulmans, sentirent la force de son bras; il vainquit les premiers, sous les murs de Durostole, dans trois batailles consécutives, et un très-petit nombre de barbares échappèrent au fer des Grecs. L'intrépide Zimiscès, débarrassé de cette guerre, passe en Asie, traverse l'Euphrate, prend les villes le plus fortes, et impose un tribut au calife de Bagdad. Constantinople, ainsi que l'ancienne Rome, vit briller la pompe des triomphes, et

des vaincus suivre, enchaînés, le char du vainqueur. Aux talens militaires joignant les vertus civiles, Zimiscès sut gouverner et pardonner comme il sut vaincre : on ne peut se figurer, que ce prince traitant avec une extrême bonté,
970. des rebelles qui lui opposèrent un compétiteur, soit le même homme qui fracassa les dents de Nicéphore-Phocas avec le pommeau de son épée : toute sa vie il se repentit d'une atrocité que ses exploits, sa clémence, son amour pour le peuple sembloient avoir suffisamment expiée aux yeux des hommes. Mais Dieu ne la laissa point impunie ; cet empereur toujours victorieux, la terreur des Musulmans et des Russes, le bouclier de l'empire, le bienfaicteur de ses sujets, périt empoisonné par l'eunuque Basile. On a vu avec
976. horreur Zimiscès monter sur le trône ; on le voit avec peine descendre au tombeau, parce qu'il épura lui-même sa grandeur, et qu'il porta avec vertu, un sceptre qu'il devoit au plus affreux des crimes.

Mothi, ou Almothi règne encore dix années dans Bagdad ; ses vertus ne l'empêchèrent point d'être malheureux. En 974, il abdique une autorité dont les émirs seuls étoient réellement en possession ; ils n'en laissent non plus qu'une ombre à son fils Thaï. La puissance des infidèles

languit et s'épuise; désormais, l'histoire des califes n'offrira aucun événement mémorable; la mollesse avoit affoibli, parmi les Arabes, l'ardeur du fanatisme guerrier; leur empire reste dans un calme trompeur, durant lequel se couvent de nouvelles révolutions : on vit s'élever autel contre autel, et les Fatimites s'arroger en Égypte la puissance spirituelle des califes; la grandeur des souverains de Bagdad s'écroule sans bruit, et les démembremens s'opèrent sans aucune espèce de résistance.

Moez, descendant de Fatima, fille de Mahomet, s'empara de l'Égypte, bâtit la ville du Caire, et fonda un second califat indépendant de celui de Bagdad. Un de ses ancêtres, Abou-Mohamed, jouant le rôle de prophète, avoit dépouillé les Aglabites, ou princes africains, de leurs États, et s'y étoit lui-même maintenu par la force des armes : c'est de ces provinces, autrefois de la domination romaine, que sortit Moez pour conquérir l'Égypte.

Les calamités sont plus nombreuses, le mouvement plus terrible en Occident que dans la période précédente; l'Espagne présente toujours l'image d'un champ de bataille durant les dernières années du règne d'Ordogne III, et sous les règnes de Sanche et de Ramire III;

Maures et chrétiens en viennent aux mains avec une perpétuelle alternative de succès et de revers ; les Africains contractent, de jours en jours, sous le beau ciel de l'Ibérie, de douces habitudes qui commencent à répandre sur les mœurs européennes une teinte de galanterie que le temps n'a point encore effacée.

Lothaire, malgré ses grandes qualités, ne put affermir, en France, le trône chancelant des Carlovingiens ; il eût peut-être réussi dans une si noble entreprise, si les circonstances eussent été moins critiques, et le souvenir des services rendus par les Capétiens moins récent. Lui-même dépouilla sa famille pour enrichir celle de Hugues Capet, et, monarque sans pouvoir, ne fit que végéter sur le trône.

Edgard, frère d'Edwy, d'abord heureux par sa sagesse et par une fermeté héroïque, se livrant ensuite à tous les caprices, à toute la fougue de sa passion pour les femmes, s'occupa plus d'intrigues obscures, que du soin de gouverner le peuple anglais. Pour épouser Elfride, il assassina le mari de cette femme aussi scélérate que son cruel séducteur. L'extermination des loups a consacré, en Angleterre, la mémoire de ce mauvais prince qui mourut en 975, et eut pour héritier de sa couronne, Édouard le martyr.

La famine tourmenta l'Allemagne où régnoit encore Othon-le-Grand. A cette époque, on cite l'aventure fabuleuse d'un archevêque de Mayence, assiégé et dévoré par une armée de rats, en punition de sa dureté et des cruautés exercées contre des malheureux qui lui demandoient du pain. Othon s'efforça d'adoucir par ses vertus, sa libéralité, les maux de ses peuples; sa vie fut toute guerrière. Obligé, à diverses reprises, d'assiéger Rome, il ne se vengea des rebelles que par des bienfaits; mais, à la fin, il se trouva réduit à punir sévèrement ceux que sa clémence n'avoit pu désarmer (909). Des exploits sur les Grecs terminèrent la brillante carrière de cet empereur. La postérité lui reproche néanmoins plusieurs traits de perfidie, un caractère dur et altier qui lui suscita, dans sa propre famille, des ennemis auxquels ce prince, naturellement magnanime, malgré ses défauts, pardonna généreusement, après les avoir vaincus. Il défit les Grecs, et triompha, d'une manière bien plus éclatante, des Hongrois. Les Allemands, pénétrés de reconnoissance, donnèrent, en 973, le trône impérial à son fils Othon II qui marcha sur les traces d'un tel père, et, par ses victoires sur les Danois et sur le rebelle duc de Bavière, égala la valeur d'Othon-le-

Grand; mais ce fut un tyran sanguinaire qui, foulant aux pieds les loix les plus sacrées de l'humanité, fit rougir la fortune même d'une gloire qu'il ne méritoit aucunement.

En Bohême, Boleslas-le-Cruel, honora la mémoire de son frère que l'Église mit au nombre des Saints, et, jusqu'au dernier soupir (967), pleura l'énormité de son crime : son fils, Boleslas III, le pieux, contint les idolâtres, vainquit l'armée du sanguinaire Othon II, et régna avec beaucoup de gloire sur des sujets sauvages dont S. Adalbert s'efforçoit d'adoucir le caractère farouche.

En Pologne, une princesse, Dumbroska, ou Dobrawka, comme une autre Clotilde, convertit son époux Micislas au christianisme, et le rappela aux principes de l'humanité, ainsi que la noblesse polonaise. Ce roi partagea le pays entre ses enfans; ce partage devint une source de malheurs pour les Polonais; l'un d'eux, Boleslas, parvint à réduire ses frères, et se rendit souverain de leurs États.

Les Hongrois ravagèrent l'Italie déjà désolée par la fureur des factions; elles troublèrent aussi la tranquillité intérieure des Vénitiens; la multitude furieuse s'arma contre le doge Candiano IV, l'attaqua dans son palais, et l'égorgea aux cris

mille fois répétés de *Meure le tyran! périsse la tyrannie!* Ce malheureux doge avoit affecté un despotisme qui offensa des républicains jaloux de la liberté.

L'insolence et la férocité de la populace de Rome ne firent que s'accroître; Crescentius, la tête remplie d'idées républicaines, fit étrangler le pape Benoît VI, et prit le titre de *Tribun Auguste de l'Univers;* mais l'empereur Othon II marchant en Italie, s'empara de Rome, et bravant ces Romains *posthumes*, le mépris ainsi que l'effroi de l'Europe, ordonna d'attacher le nouveau Brutus à une potence. Les papes n'étoient plus les maîtres; respectés de toute la chrétienté comme les pères des fidèles, ils tremblolent à chaque instant, devant des hommes sanguinaires et ivres de fanatisme républicain.

Les quatre dernières années de Jean XII, pontife qui souilla la thiare des plus grands crimes, et qui tomba sous le fer des assassins. Benoît V, son successeur, fut déposé et chassé. Léon VIII éprouva le même sort, et Benoît V redevint pape. Ensuite paroissent Benoît VI, Domnus, Benoît VII, et l'anti-pape Boniface.

Vingt et un conciles relatifs soit à la discipline, soit aux mœurs, soit aux priviléges, aussi bien qu'à la réforme de plusieurs abbayes. Le

christianisme s'introduit dans la Pologne, et Miceslas, premier monarque chrétien de ce pays, s'appliqua à propager la foi.

Ainsi, Bagdad, Constantinople et Venise, voient également le crime faire jouer d'affreuses tragédies.

Dans cette période, fleurirent Léonce de Byzance, Suidas et Jean Scot. Les disputes théologiques troublent les monastères, et font, en France, fermenter les têtes. La rouille de la barbarie s'étend sur toutes les nations de l'Europe, qui se sont formé un code bizarre dans lequel figurent tristement les preuves par le duel, par le feu, et beaucoup d'autres superstitions aussi absurdes : les moines, durant cette nuit épaisse de l'ignorance, conservent les chefs-d'œuvres de l'antiquité dont ils multiplient les copies, pour les soustraire à la faulx du temps; mais une partie des originaux mêmes restent ensevelis dans la poussière des cloîtres : les muses latines sont cultivées avec quelque succès, et l'on voit, avec une agréable surprise, en Allemagne, une religieuse même composer, dans cette langue, des ouvrages que le bon goût ne désavoueroit point.

La poésie sauvage et farouche des anciens Scandinaves étoit encore florissante dans la Nor-

wège, dans le Danemarck : l'ode suivante, qui date de 960, prouve que le paganisme régnoit encore, même parmi les grands, et leur inspiroit des vœux aussi atroces que bizarres.

Éloge de Haquin : ode.

Les déesses qui président aux combats, viennent d'être envoyées par Odin ; elles vont choisir parmi les princes de l'illustre famille d'Yngue, celui qui doit périr, et aller habiter la demeure des dieux.

Gondula, l'aînée de ces déesses, appuyée sur le bout de sa lance, parle ainsi à ses compagnes : L'assemblée des dieux va s'accroître ; les ennemis de Haquin viennent d'inviter ce prince avec sa nombreuse armée, à entrer dans le palais d'Odin.

Ainsi parloient ensemble ces belles fées ; elles étoient à cheval, couvertes de leurs casques et de leurs boucliers, et elles paroissoient occupées de quelque grande pensée.

Haquin entendit leur discours : Pourquoi, dit-il, à l'une d'elles, pourquoi as tu ainsi disposé de ce combat ?

N'étions-nous pas dignes d'obtenir des dieux une plus favorable victoire ? C'est nous, répond-elle, qui te l'avons donnée ; c'est nous qui avons fait fuir tes ennemis. Allons, poursuivit-elle,

poussons nos chevaux au travers de ces mondes tapissés de verdure, qui sont la demeure des dieux ; allons annoncer à Odin qu'un roi va le visiter dans son palais.

Odin apprend cette nouvelle et dit : Hermode et Brage, allez au devant du roi ; un roi estimé, le plus vaillant de tout les hommes, arrive aujourd'hui dans ce palais.

Enfin le roi Haquin s'approche, et sortant du combat, il est encore dégouttant de sang. A la vue d'Odin, il s'écrie : Ah ! que ce dieu me paroît sévère et terrible !

Le dieu Brage lui répond : Venez, vous qui futes l'effroi des plus illustres guerriers, venez vous réunir à vos huit frères ; les héros qui demeurent ici vivront en paix avec vous ; allez boire de la bière au milieu de la troupe des dieux.

Mais ce brave roi s'écria : Je veux garder toujours mon armure ; il faut qu'un héros conserve avec soin sa cuirasse et son casque, et il est dangereux d'être un moment sans avoir sa lance en main.

Alors on connut combien ce roi avoit religieusement sacrifié aux dieux, car le sénat divin et tous les moindres dieux le reçurent en le saluant. Heureux le jour où naît un roi qui sait

ainsi

ainsi s'attirer la faveur des dieux! l'âge où il a vécu reste toujours dans le bon souvenir des hommes.

Les liens du loup Fenris seront rompus, il se jettera avec fureur sur ses ennemis, avant qu'un aussi bon roi reparoisse sur la terre, réduite maintenant à un triste veuvage.

Les richesses périssent, les parens meurent; les campagnes sont ravagées; mais le roi Haquin habitera avec les dieux, tandis que son peuple s'abandonne à la douleur.

CINQUANTE-TROISIÈME SYNCHRONISME.

De 976 *à* 1028 *après J. C.*

Basile II Bulgaroctone, et Constantin VIII son frère, avoient vu, durant leur enfance, deux grands capitaines les remplacer : le premier de ces deux légitimes empereurs égala, pour le moins, la gloire de ces usurpateurs. L'eunuque Basile régna d'abord sous le nom des deux souverains, et sa tyrannie poussa à la révolte Bardas-Sclérus, le plus grand capitaine de l'empire, qui avoit écrasé une armée russe de- 970
vant les murs d'Andrinople. Bardas-Phocas, autre général célèbre, le vainquit sur les bords

979. du fleuve Halys, et l'obligea de prendre la fuite. Bardas-Phocas lui-même leva l'étendard de la rebellion (987); l'empereur Basile marcha, en personne, contre ce nouvel ennemi qu'il défit dans une grande bataille où périt l'ambitieux général.

L'énergique Basile délivré de ces deux rivaux qui vouloient marcher sur les traces de Nicéphore et de Zimiscès, eut assez de force et de génie pour achever les glorieuses entreprises que ces deux princes avoient déjà commencées. Vaincre les Musulmans, leur reprendre les villes conquises, et les contraindre à la paix, fut l'af-
1018. faire de trois ou quatre campagnes. Ce héros infatigable, se fiant à sa bonne fortune, marcha contre les Bulgares, les terrassa dans plusieurs combats, anéantit leurs troupes, mais souilla ses exploits par une cruauté aussi inouie que rafinée, en faisant crever les yeux à quinze mille prisonniers, spectacle affreux dont la vue fit mourir de douleur leur roi Samuel; toute la Bulgarie fut sujuguée. Lorsque Basile médi-
1025. toit les plus vastes projets, il mourut après un long règne, plus recommandable par de hauts faits d'armes, que par des vertus solides. Son frère et son collégue Constantin VIII, enseveli jusqu'alors dans les plaisirs, jouit, dans

un âge avancé, de la réalité du pouvoir, non pour le bonheur des peuples, mais pour assouvir plus à son aise ses passions; il ne survécut que trois années au vaillant Basile II Bulgaroctone. 1028.

Sur les bords du Tigre, le foible Thaï détrôné en 991, se perd dans l'obscurité de la vie privée qu'il est forcé d'embrasser. Tant que vécut l'émir Adadel-Doulat, un des plus grands hommes du siècle, l'autorité du calife avoit été respectée; ce grand homme n'abusa point de sa haute fortune. Durant la maladie qui l'enleva aux Arabes, il disoit souvent, « *A quoi me servent mes richesses, puisqu'aujourd'hui elles me manquent* »? Cader ou Cadir, petit-fils de Mocthader, successeur de Thaï, avoit du caractère et des talens; mais borné à l'exercice de la puissance spirituelle, les moyens de répression lui manquoient. Ayant essayé de recouvrer l'autorité toute entière, l'émir le contraignit de descendre du trône, en 113, pour y faire monter Caïem : les émirs, jusque-là si intraitables, eurent pour ce souverain la plus respectueuse déférence; il put cultiver en paix, les lettres, et protéger les savans qu'il combla de bienfaits.

Azis, fils de Moëz, et son successeur, prince clément, magnanime, déploya en Égypte, les ver-

tus les plus touchantes, et rendit les Égyptiens heureux. Son visir, un jour, vint se plaindre de l'insolence d'un poëte satirique, et demander une punition exemplaire; Azis lut les vers de ce poëte qui ne respectoit pas le prince lui-même : « *Vous voyez*, répondit Azis à son ministre, que j'ai *part à l'injure avec vous; je désire que vous preniez part avec moi au mérite du pardon que je lui donne* ». Son fils Hakem se montra tout l'opposé d'un si bon prince ; les premiers actes de son règne furent des traits de folie. N'étant pas même homme, il voulut passer pour un dieu ; ayant été assassiné en 1008, il eut pour successeur son fils Daher. Les Musulmans d'Égypte profanèrent, dans Jérusalem, les lieux saints, avec toute la fureur et toute la barbarie du fanatisme.

En Perse, Mahmoud renversa les Samanides, prit le titre de sultan ou de roi, et fixa sa résidence dans la ville de Gazna, d'où cette dynastie tira son nom de Gaznévides. L'auteur de cette révolution, pour se fortifier, appela à son secours les Turcomans qui, sous la conduite de Seljiuck, s'empressèrent de quitter les bords de la mer Caspienne, pour se rendre à une pareille invitation. Ce mouvement qui se manifeste aux extrémités de l'Asie, va bientôt,

comme nous le verrons, ébranler l'Orient et l'Occident.

En Europe, ainsi qu'en Asie, d'anciennes dynasties meurent, et de nouvelles s'établissent sur leurs ruines.

En Espagne, sous Ramire II, Fernand-Gonzale battit et chassa les Normands de ses Etats; mais le roi s'attira le mépris de ses sujets, et vaincu par les infidèles, à Monterose, mourut peu regretté des siens (982). Sous Bermude III, fils d'Ordogne II, une affreuse anarchie régna parmi les chrétiens; le miramolin Almanzor, dans ces conjonctures, survint, battit les Castillans, enleva Barcelone, triompha, à la journée de Léon, de Bermude III qui, nouveau Pélage, se réfugia dans les montagnes des Asturies, emportant avec lui les reliques, les vases sacrés, les dépouilles mortelles des rois ses prédécesseurs, et repoussa, avec la plus grande intrépidité, les Musulmans victorieux (992). Les chrétiens réunis sous la conduite d'un Garcie, roi de Navarre, vainquirent le redoutable Almanzor: cependant les infidèles eussent anéanti les royaumes chrétiens, lorsqu'en 999, après la mort de Bermude III, et sous la minorité de son fils Alphonse V, la discorde arma les Maures les uns contre les autres; cette guerre civile ne se termina que par l'entière destruction de la dy-

nastie des Ommiades de Cordoue. Les rois de Navarre et de Léon restèrent, durant ces troubles, dans une stupide inaction. Alphonse V périt au siége d'une ville (1027), et eut pour successeur son fils Bermude IV.

En France, les cinq dernières années de Lothaire. Louis V son fils, ne règne qu'un an, et meurt en 987; avec lui disparoissent les Carlovingiens : aucune dynastie ne commence avec plus de gloire, et ne finit avec plus de foiblesse et de honte. Dans le même siècle, s'élèvent deux familles, toutes les deux par des voies injustes; l'une en Orient, celle des Fatimites; l'autre en Occident, celle des Capétiens. Hugues Capet fait périr, dans les prisons d'Orléans, Charles de Lorraine auquel la couronne appartenoit : le nouveau monarque s'affermit sur le trône, en légitimant le régime féodal qui s'étoit formé sous la dernière dynastie.

Dès ce moment, un grand nombre de seigneurs qui se mettoient de pair avec le souverain, s'isolèrent de la patrie commune, et le peuple enchaîné, gémit sous la tyrannie la plus absurde et la plus injurieuse à l'humanité : le régime féodal fit de toutes les provinces de la France, autant d'États différens. Hugues Capet, de son vivant, eut la sage politique de faire sacrer roi,

son fils Robert, et en mourant (996), lui transmit paisiblement le sceptre. Sous le règne de ce prince, qui remplit le reste de cette période, plus trois années, point de guerres au dehors; mais l'amour du monarque pour Berthe, amour que réprouvoit Rome, et les tracasseries de Constance, sa nouvelle épouse, occasionnèrent quelques troubles: le monarque seul, atteint par les foudres ecclésiastiques, servit de victime expiatoire; une cruelle famine, durant trois années, réduisit les Français, ainsi que tous les peuples de l'Europe, aux plus douloureuses extrémités.

En Angleterre, sous Édouard, le crime leva audacieusement la tête; ce malheureux monarque expira sous les coups de poignard, dirigés par sa belle-mère Elfride (979). Sous Éthelred II, son successeur, prince foible, cruel et d'un esprit borné, les Danois établis en Angleterre furent enveloppés dans un massacre général. Sweyn ou Suénon, roi de Danemarck, débarqua dans cette île d'*égorgeurs*, à la tête d'une nombreuse armée, en fit presqu'entièrement la conquête, et força le lâche et perfide Éthelred à passer sur le continent d'où il fut rappelé, au bout de quelques années, pour régner dans un petit nombre de provinces restées fidèles; il mourut en 1016.

Son fils Edmond, surnommé *Côte de fer*, se

rendit célèbre par sa valeur, mais ne tint le sceptre qu'une seule année. Après sa mort, toute l'Angleterre obéit aux loix de Canut-le-Grand, roi de Danemarck, qui, par ses vertus, par ses bienfaits, s'efforça d'effacer dans l'esprit des vaincus, le souvenir des malheurs passés; il joignit à cette importante conquête, celle de la Norwège. Olaüs, roi de cette presqu'île du nord, avoit insulté Canut-le-Grand, et envahi le Danemarck, lorsque les Danois étoient occupés à réduire l'Angleterre.

En Allemagne, durant les sept dernières années de son règne, Othon II, surnommé le Sanguinaire, ne jouit pas d'un seul instant de repos : pour se venger d'une insulte des Français, il traverse toute la France, à la tête d'une armée, pénètre jusqu'à Paris, et dans sa retraite, est battu par les troupes de Lothaire (979): il repasse en Italie où les Romains, toujours séditieux, lui suscitoient de nouveaux embarras : il punit ce peuple avec rigueur; mais les Grecs qui menaçoient l'Italie entière, défont son armée à la journée de Bascutello, dans la Calabre, et il meurt quelque temps après, dans Rome, des suites d'une blessure qu'il avoit reçue, après avoir réussi à faire proclamer empereur son fils Othon III, encore enfant (985).

La minorité d'Othon III fut extrêmement orageuse : lorsque le jeune prince est en état de porter les armes, il franchit les Alpes ; tout plie devant lui, Rome rentre dans le devoir, et l'empereur pardonne généreusement aux mutins, pardon qu'ils ne méritoient point : deux fois obligé de les assiéger dans cette ville, deux fois il se contente de punir les chefs ; sa clémence, sa douceur les enhardissent : une troisième fois assiégé, dans son palais, par une populace furieuse, il échappe avec peine au danger, et meurt l'année suivante (1002), empoisonné par ces perfides ennemis.

L'Allemagne se choisit pour empereur, Henri, duc de Bavière, surnommé le Saint. Les Polonais, les Italiens et les Grecs occupèrent ce prince aussi guerrier que les Othons. Débarrassé du fardeau de la guerre, il veilla attentivement à la conservation des bonnes mœurs, fit respecter la religion, et rendit la justice à ses sujets qu'il gouverna avec équité : son épouse, sainte Cunégonde, partagea les vertus de ce prince, et mérita, ainsi que son époux, d'obtenir une couronne céleste à la place de celle que cette princesse avoit possédée sur la terre. On nomma à l'empire (1024), Conrad le Salique, ainsi appelé, parce qu'il naquit sur les bords de

la rivière Sala. A l'exemple de ses prédécesseurs, il passa en Italie, entra dans Rome, s'y fit couronner, contint les rebelles, et retourna en Allemagne.

Boleslas II, le pieux, ramena, par son exemple, les Bohémiens, ses sujets, aux bonnes mœurs, punit la polygamie, les gouverna avec bonté, et se plaisoit souvent à répéter « *Que tous les hommes ont un même principe de vie, et une même fin; que l'aisance des sujets fait l'honneur du prince; mais que leur misère le couvre d'opprobre, et cause sa propre perte* ». Les crimes de son fils et de son successeur (998), Boleslas III, occasionnèrent de nouvelles révolutions dans la Bohême qui devint le théâtre de la guerre civile et des scènes les plus cruelles.

Le christianisme changea tout à coup le caractère des Hongrois, et apaisa leur fureur dévastatrice. Geïsa, baptisé par S. Adalbert, doit être regardé comme le premier roi chrétien de la Hongrie; cependant S. Étienne, son successeur, est beaucoup plus célèbre, parce que, sous le règne de ce prince, les progrès de la religion devinrent plus rapides et plus universels. Le titre de roi qu'il prit en 997, aussi bien que la sainteté de sa vie, contribuèrent à consacrer sa mémoire; ce fut le premier apôtre de

ses sujets. Aussi brave que religieux, il battit les nations païennes qui voulurent s'opposer à la prédication de l'Évangile. La vénération des Hongrois pour S. Étienne (1), surpasse celle des Français pour Charlemagne et pour S. Louis.

La religion s'étendit dans les contrées septentrionales de l'Europe; les féroces Danois eux-mêmes embrassèrent le christianisme, et le cœur de leur roi Canut, depuis surnommé le Grand, changé par la morale évangélique, s'ouvrit à tous les sentimens les plus nobles de l'humanité.

Les Danois brisèrent avec joie les autels des

---

(1) La couronne du roi S. Étienne, que l'on conserve précieusement, est pour les Hongrois le gage le plus cher et le plus sacré de leur indépendance; c'est leur palladium. Rien ne peut exprimer la douleur qu'ils ressentirent, lorsque Joseph II la leur eut ravie : la nouvelle du sac de Presbourg, ou de Bude, par les Turcs, n'auroit pas causé un abattement plus universel; la haine pour les Allemands se manifesta d'une manière énergique. La Hongrie alloit secouer le joug de la domination autrichienne, lorsque le sage Léopold II leur renvoya cette couronne si chérie. Les transports d'alégresse furent aussi vifs que la consternation avoit été profonde; dans toutes les villes où cette couronne fut déposée, on joncha les rues de fleurs.

faux dieux, et l'Évangile fut prêché hautement en ce pays.

Une femme, l'épouse de Micislas, duc de Pologne, avoit converti son époux et les Polonais. Cette nation professa la nouvelle religion avec tout l'enthousiasme militaire; alors s'introduisit l'usage, conservé long-temps en ce pays, de manifester son dévouement à la foi avec tous les transports du zèle le plus expressif. Au moment que le prêtre se disposoit à chanter l'Evangile, les nobles, en se levant, tiroient leur sabre, et ne le remettoient dans le fourreau qu'après la fin de la cérémonie, annonçant par cette énergique démonstration, qu'ils étoient prêts à défendre, les armes à la main, et jusqu'à la dernière goutte de leur sang, les vérités de la doctrine chrétienne. Boleslas, successeur de Micislas, traita ses sujets comme ses enfans, les conduisit à la victoire, s'empara de Kiow, imposa un tribut aux Russes, conquit la Prusse, obtint du pape Benoît VIII, le titre de roi, et mourut admiré, regretté des peuples (1025), qui gémirent sous la dure tyrannie de son lâche fils et successeur Micislas II. Ce prince cruel fit la guerre comme un Attila, n'épargnant ni les femmes ni les enfans, ni les vieillards, et changea la Saxe en une solitude affreuse. Après

avoir brûlé près de cent villes dans ce pays, il ne commit pas de moindres excès dans le Brandebourg : ce monstre fut renversé du trône par son frère même, Othon (1331), qui ne valoit guères mieux, et que des rebelles égorgèrent, pour rappeler le féroce Micislas.

Le christianisme fit briller des étincelles de vertu, et releva l'humanité jusqu'auprès du cercle polaire arctique. En 980, Wladimir, grand duc de Russie, se fit baptiser. Alors cet empire, couvert de peuples féroces, présentoit le plus hideux des spectacles; les côtes de la mer Blanche et de la Baltique, étoient continuellement dévastées par des pirates qui infestoient les lacs et les rivières ; l'épouvante qu'ils semoient, en tous lieux, leur avoit valu le sobriquet de *loups;* les autels des faux dieux dégouttoient, chaque jour, du sang des victimes humaines, et les prêtres étoient tels qu'Antonio de Solis nous peint ceux des Mexicains dans les temples de Mexico. Les *loups*, ayant renoncé au culte des idoles, redevinrent des hommes, et les Russes purent désormais se livrer aux travaux de l'agriculture. Wladimir lui-même, cruel lorsqu'il étoit idolâtre, changea de mœurs après avoir reçu le baptême : ce monarque coupable d'un fratricide, pleura amère-

ment ce forfait, et, touché de repentir, quand il falloit signer l'arrêt de mort d'un criminel, il s'écrioit : *Qui suis-je pour condamner les hommes à la mort?* Il gouverna ses sujets avec tant de justice, de sagesse et de douceur, qu'il mérita leur affection et le surnom de Grand : Anne, son épouse, fut la Clotilde des Russes.

En Russie, deux phénomènes politiques nous frappent à cette époque; Novogorod, ville sur le Volkof, près du lac Ilmen, et Kief, sur le Dniéper. Les Novogorodiens étoient plongés dans toutes les horreurs de l'anarchie; légers, inconstans, capricieux, jaloux de leur liberté, aucun sacrifice ne leur coûtoit pour s'y maintenir. Dans cette république hyperboréenne, on voit des conspirations, des actes de patriotisme, et les mêmes désordres qui, sous un ciel moins rigoureux, éclatèrent dans Athènes et dans Rome. Le commerce des habitans de Novogorod étoit très-florissant, et leur patrie si redoutable aux peuples voisins, que ceux-ci disoient communément : *Qui oseroit s'attaquer à Dieu et à Novogorod la grande?* Kief, ville non moins florissante, fut le véritable berceau de l'empire russe. On vit à Novogorod des Brutus aussi bien que dans Rome; et les factions républicaines jouèrent, sur les bords ignorés du Volkof, les

mêmes tragédies que les factions républicaines sur les bords du Tibre : partout l'esprit humain se retrouve; partout les passions s'agitent de même, quoique sous des livrées différentes; il n'y a souvent que le nom des peuples à changer dans les événemens.

La Prusse seule rejette, avec opiniâtreté, le flambeau de la foi. S. Adalbert, évêque de Bohême, résolu de sacrifier sa vie, pour arracher les Prussiens à leur idolâtrie, s'enfonça dans les forêts d'un pays sauvage, essuya des fatigues inouies, et ne put toucher le cœur des idolâtres qui le massacrèrent; il reçut la couronne du martyre, en priant pour ses bourreaux.

Les Dalmates (998) se donnèrent volontairement a la république de Venise, charmés de vivre sous un gouvernement dont la sagesse étoit vraiment extraordinaire dans un siècle où l'on n'entendoit parler que de pillage, de massacres et d'incendies, dans un siècle où tous les autres peuples de l'Europe, désolés par la guerre civile, ne trouvoient aucune protection auprès des princes. Les Vénitiens acquirent une puissance maritime, avec laquelle ils repoussèrent les attaques des Sclavons, et se rendirent redoutables.

Pour la première fois peut-être, la sagesse et la modération font sortir une république,

des bornes étroites de sa puissance, et lui valent une conquête infiniment avantageuse. Les Vénitiens en furent redevables à l'habileté, à la douceur de leur doge, Pierre Urséolo II : ce grand homme réduisit, par la voie des armes, les Narentins, depuis si long-temps ennemis de ses compatriotes, et les obligea de renoncer à leur métier de pirates. Urséolo purgea les mers, en assura, pour ainsi dire, le domaine à sa patrie, et fit nommer des podestats ou magistrats, pour gouverner les pays de sa domination vénitienne.

La peste et la famine vinrent suspendre le cours de ces prospérités, et le premier de ces fléaux enleva Urséolo à l'estime, à l'admiration ainsi qu'à l'amour de ses concitoyens. En 1006, Othon son fils, élevé au dogat, ne dégénérant point d'un tel père, s'empara d'Adria, et vainquit, en bataille rangée, le roi des Croates. Mais les républiques sont naturellement ingrates ; Othon se vit tout à coup saisi par des conjurés, et envoyé en exil, sans qu'aucun de ses concitoyens épousât sa défense.

En 1018, quelques gentilshommes normands secondés par Melf, officier des empereurs d'Orient, triomphent des Grecs dans plusieurs combats : quelque temps après, ceux-ci battent,

battent, à leur tour, l'armée du rebelle ; tous les aventuriers normands, excepté quinze ou seize, périssent dans cette bataille livrée dans les fameuses plaines de Cannes, sur les bords de l'Ofante. Les vaincus entrent au service des princes de Salerne et de Capoue. Bientôt Godefroi, ainsi que ses fils, ses frères et ses amis, arrivent, et relèvent les ambitieuses espérances de leurs compatriotes. Dans l'origine, ces guerriers, qui se piquoient très-peu de bonne foi, combattoient tantôt pour un prince, tantôt pour un autre ; on les voit même se ranger sous les étendards des Grecs, en Sicile, aussi bien que dans l'Italie méridionale.

En 1030, les Normands acquirent la souveraineté d'Averse, premier fondement de leur puissance qui, depuis ce temps, s'accrut avec rapidité. L'arrivée nouvelle de Tancrède et de ses cinq fils, enflamma d'une plus grande ardeur cette peuplade d'aventuriers qui choisirent, en 1040, la ville de Melfes pour capitale de leurs États. La bataille de Lebento qu'ils gagnèrent sur les Grecs, leur valut de nouvelles acquisitions, et consolida leur établissement.

Les deux dernières années de Benoît VII : une suite étonnante de pontifes s'offre à nos yeux, Jean XIV, Jean XV, Grégoire VII, Sylvestre II,

Jean XVII, Jean XVIII, Sergius IV et Benoît VIII. Jean XIV eut les yeux crevés par ordre de l'anti-pape Boniface qui, peu de temps après, le fit mourir (985). Benoît VIII remporta une victoire signalée sur les Sarrasins. De toutes les grandeurs t emporelles, celle des papes est la plus dangereuse; Rome ne fut, pour la plupart d'entre eux, qu'une terre de tribulations. Soixante-huit conciles relatifs aux mœurs, à la discipline, à la simonie et aux magiciens.

Au milieu des agitations politiques, les chefs de l'Église viennent au secours des nations, et les défendent contre les milliers de tyrans subalternes qui se répandoient dans les campagnes, le fer et la flamme à la main. Les monarques, réduits à une foible portion d'autorité, ne pouvoient protéger leurs États que désoloit l'anarchie; l'Église, heureusemeut, éleva la voix en faveur des hommes opprimés dans toute l'Europe. *La paix, la trève de Dieu* furent deux bienfaits de la cour de Rome; c'étoit une victoire obtenue sur les seigneurs accoutumés à se battre, tous les jours de la semaine, et l'on doit bénir la mémoire des pontifes qui mitigèrent ainsi la rigueur du régime féodal.

Rome présente un spectacle déchirant; l'adversité ne peut corriger les Romains séditieux;

ils ne se plaisent que dans les troubles. Tandis que le reste de l'Europe est esclave, ils ne parlent que de liberté, et, au nom de cette liberté même, commettent plus de crimes, et sont mille fois plus malheureux que les nations plongées dans la servitude. En 1001, ils massacrèrent toute une armée allemande; mais Henri-le-Saint tira une vengeance exemplaire de ces sanguinaires anarchistes.

Le cercle de l'histoire commence à s'agrandir, et c'est le christianisme qui étend nos vues et nos idées sur la terre. La saine politique a disparu; une sauvage ambition tourmente les peuples; tous sont, pour ainsi dire, sur pied, et s'observent de plus près; la paix ne réside que sur les bords du Tigre.

Les héros les plus distingués, Mahmoud pour l'Orient, Canut-le-Grand pour l'Occident. Le prince le plus sage, S. Étienne; le plus politique, Hugues-Capet; le plus juste, le plus doux, Boleslas; le plus lâche, Éthelred; le plus sanguinaire, Othon III.

Dans ce siècle de barbarie, si justement appelé *le siècle obscur*, les Grecs eux-mêmes négligent la culture des lettres, et l'on trouve peu de savans parmi eux. Quelques foibles rayons de lumières s'échappent cependant de la Mésopota-

mie, et surtout de l'Espagne musulmane où les sciences se trouvoient dans un état florissant. Gerbert, depuis pape, sous le nom de Sylvestre II, alla s'instruire en ce pays à l'école des Arabes, et rapporta dans sa patrie des connoissances qui firent regarder ce moine comme un magicien.

CINQUANTE-QUATRIÈME SYNCHRONISME.

De 1028 *à* 1057, *après J. C.*

Sous Romain-Argyre, beau-fils de Constantin VIII, recommencèrent les malheurs de l'empire : des conspirations, les nombreux revers que ce prince essuya en personne contre les Sarrasins, aigrirent son caractère jusqu'alors humain, et il se montra aussi dur qu'intraitable. Maniacès, habile général, en imposa aux infidèles par une bravoure à toute épreuve, et retint l'empire sur le bord du précipice : le courroux du ciel se manifesta contre les Grecs, par la peste, les tremblemens de terre, la famine, et disposa Romain-Argyre à reprendre ses premières inclinations vertueuses. Le plus grand fléau pour cet empereur, fut d'avoir pour femme Zoë qui l'empoisonna.

La parricide épouse donna sa main et l'empire 1034.
à un certain Michel-Paphlagonien qui, complice de l'impératrice, ne put rester tranquille dans le forfait. Les Bulgares s'armèrent, battirent les Grecs, et dévastèrent les provinces voisines de Constantinople, en même temps que d'autres peuples barbares portoient le fer et la flamme, 1040.
avec une égale fureur, dans le reste de l'empire. Après huit années d'un règne plein d'agitations, de calamités, Michel, déchiré par les remords, maudissant sa propre élévation, accablé d'infirmités, menant la vie d'un anachorète sous la pourpre impériale, ne pouvant plus supporter le poids des grandeurs humaines, pleurant son crime, expira dans les larmes amères du repentir, de la douleur, et dans les exercices de la plus austère pénitence. 1041.

L'horrible Zoë, insatiable de voluptés, quoique dans un âge avancé, réconnut pour empereur un homme plus ignoble que Michel le Paphlagonien; c'étoit Michel-Calaphate, ainsi nommé, à cause du métier que son père avoit exercé, et dont les vices furent aussi bas que sa naissance: au bout de quatorze mois, ce misérable voulant régner seul, exila sa bienfaictrice; mais le peuple révolté creva les yeux au Calaphate, et Zoë remonta sur le trône avec sa sœur Théodora,

princesse ornée des plus belles qualités, et qui méritoit d'avoir un tout autre collégue à l'em-
1042. pire.

Sous le gouvernement de ces deux femmes, l'empire vivoit heureux; mais la Frédégonde des Grecs, Zoë, jalouse de Théodora, se remaria avec Constantin-Monomaque. Des guerres perpétuelles contre les Serves, les Russes, la révolte de Maniacès, en Sicile, ne laissèrent aucun repos au nouveau prince, et de nouvelles séditions ébranlèrent ce trône sanglant sur lequel il
1044. étoit assis. Le peuple de Constantinople voulut traiter Monomaque comme il avoit traité Michel-Calaphate, et l'empereur dut la conservation de ses jours aux prières de Théodora et de Zoë. De nouvelles révoltes, de nouvelles guerres contre les Seljoucides, contre les Patzinaces et les Serves, mirent l'empire à deux doigts de sa perte; quarante mille Grecs périrent dans les défilés de la Servie; tout l'empire étoit en deuil. Heureusement le vaillant Catacalon, héros peu connu, malgré ses nombreux exploits, arrêta, repoussa ces peuples conquérans, devint le bouclier de l'État, et fit des actions qui, dans tout autre siècle, lui eussent assuré la plus brillante immortalité. Zoë n'étoit plus; Constantin-Monomaque, prince dénué de vertus, qui ruina ses sujets, qui, par

avarice, négligea de défendre les frontières de l'État, la suivit, deux années après, au tombeau, méprisé, abhorré universellement. Catacalon, seul rempart de l'État, fit face, de toutes parts, au danger : sans les talens de ce général, les Seljoucides détruisoient l'empire de Constantinople. 1054.

Théodora, sœur de Zoë, régna trois années avec assez de tranquillité; en mourant, elle laissa (1056) l'empire à Michel-Stratiotique, homme nul et sans mérite. Isaac-Comnène, salué empereur par les troupes d'Asie, défit près de Nice le foible Michel qui, vaincu, alla finir ses jours dans un monastère. 1057.

Les jeux de la fortune fournirent, dans la Bulgarie, les scènes les plus bizarres; un simple soldat devint roi, et au bout de quelques jours, ses sujets le lapidèrent : l'auteur de son supplice, auquel la couronne appartenoit légitimement, eut lui-même, quelque temps après, les yeux crevés, et la Bulgarie rentra de nouveau sous la domination de l'empire grec.

En Perse, les enfans de Selgiuck obtinrent la permission de s'établir sur les terres des Gaznévides; mais ces nouveaux hôtes parurent bientôt dangereux; des renforts leur arrivoient journellement, et bientôt ils agirent despotiquement

dans le pays. Massoud, sultan gaznévide, recourut à la voix des armes, pour chasser de ses États les Turcomans qui, vainqueurs à la journée de Zendécan, sous le commandement de Thogrul-Beck (1031), se rendirent maîtres de toute la Perse, et choisirent pour sultan leur général, descendant de Selgiuck, d'où est venu le nom si célèbre des Seljoucides. En peu de temps, les vainqueurs semèrent l'effroi dans toute l'Asie, et nous les verrons, avant peu, ébranler l'Occident tout entier.

Sans ce peuple sauvage et guerrier, c'en étoit fait de l'islamisme. Dans tout l'Orient, cette religion dépérissoit; les ames s'étoient énervées, la philosophie avoit déraciné les principes religieux dans presque tous les esprits, et, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, les théistes ainsi que les athées ne rougissoient point de publier une doctrine subversive de toute société; les fréquentes disputes sur la religion avoient détruit les fondemens de la religion même. Les Turcomans redonnèrent la séve de la vie à la religion musulmane, qu'ils firent respecter les armes à la main.

En Mésopotamie, les Arabes jouissent, dans une paisible sécurité, d'un bonheur qu'ils seront, sous peu d'années, obligés d'acheter aux

dépens de leur indépendance. Cader, bon, humain, protecteur des lettres et des sciences, mourut (1031): son fils Caïem, héritier de la bonté et du mérite de ce vertueux calife, régna sous la tutelle des émirs despotes qu'il auroit pu écraser, s'il avoit eu la fermeté nécessaire pour l'exécution d'une pareille entreprise; il ne fit que se donner des maîtres, lorsqu'il pouvoit devenir lui-même le seul parmi ses sujets. Caïem, afin de se délivrer de leur tyrannie, appela (1055) à son secours les troupes de Thogrul-Beck qui, entré dans Bagdad, tira le calife de la servitude des émirs bouïdes. Les auxiliaires, comme il arrive ordinairement, ne tardèrent pas à devenir plus formidables que les ennemis contre lesquels Caïem les avoit appelés; le prince seljoucide nommé émir, disposa, à son gré, des intérêts de l'empire, sans abuser de la reconnoissance du calife qui, du moins, trouva des sentimens de magnanimité dans son protecteur.

En Égypte, la dynastie des Fatimites, objet de scandale pour les véritables Musulmans, se maintenoit dans l'usurpation et dans le schisme. Le nom du calife de Bagdad fut supprimé dans les prières publiques, et celui d'Ali, prononcé solennellement en ces termes : « *Vive Ali, dont toutes les actions ont été louables!* » La discorde

s'introduisit dans le palais des califes schismatiques. Daher, fils d'Hakem, après un règne de vingt années, périt assassiné (1035), pour avoir entrepris de venger la mort de son père; sa tante, et le général de ses armées guidèrent les coups des assassins. Monstanser-Billuh, son fils, lui succéda, et plaça à ses côtés sur le trône, la justice, la bienfaisance, l'humanité, et mérita l'affection des Égyptiens.

Les feux de la guerre embrasent presque tout l'Occident.

En Espagne, les Maures, toujours armés les uns contre les autres, renversent eux-mêmes l'édifice de leur puissance; déjà on voit sept ou huit monarchies musulmanes se former des débris de la principale monarchie de Cordoue. Les chrétiens, non moins aveuglés par la discorde et l'ambition, en viennent aux mains, et Bermude IV est tué dans une grande bataille (1037): avec ce prince, s'éteint la dynastie des rois visigoths, qui subsistoit depuis plus de sept siècles. A dater de cette époque, les chrétiens prennent une supériorité bien marquée sur les infidèles; Ferdinand, roi de Castille, vainqueur de Bermude IV, réunit à ses États les royaumes de Léon et des Asturies, enlève, en Portugal, un grand nombre de places aux Maures, et soumet au tribut plu-

sieurs de leurs princes ; mais la guerre rallumée entre les chrétiens, arrêta, dans ses projets de conquêtes, ce vaillant roi qui gagna une grande bataille sur les Navarrois : les vaincus perdirent leur roi Garcie (1055).

La France, au sein de l'anarchie féodale, demeure assez tranquille pendant les trois dernières années de Robert-le-Pieux, mort en 1031 : la méchanceté de la reine Constance, sa veuve, troubla quelque temps cette précieuse paix. Henri Ier, réconcilié avec son frère, lui céda le duché de Bourgogne ; le calme se rétablit, et ne fut interrompu que par la guerre injuste du monarque français, contre Guillaume, duc de Normandie (1045).

L'Angleterre, sous Canut-le-Grand, respecte les vertus, admire les qualités de ce roi étranger, et lui obéit docilement. Sous Harold Ier, fils de Canut, qui lui succéda (1035), ainsi que sous Hardi-Canut, les Anglais tentèrent de vains efforts pour se délivrer du joug des Danois, et remettre sur le trône un prince du sang saxon ; tentatives fatales à Alfred, fils d'Éthelred : cette révolution, si ardemment désirée, arriva sans secousse. A la mort de Hardi-Canut (1039), Édouard, second fils d'Éthelred, prit les rênes du gouvernement, s'appliqua à unir entre eux

les sujets des deux nations, et réunit, dans un seul code, les loix saxonnes et danoises. Les Normands obtinrent à la cour un crédit qui excita le mécontentement des Anglais, et fit prendre les armes à Godwin, beau-père d'Édouard : ce roi chéri de ses sujets, malgré la préférence accordée à des étrangers, se délivra facilement du rebelle qui s'enfuit, mais revint bientôt avec une flotte, et dicta des loix à son souverain.

En Allemagne, Conrad II sembla se multiplier pour réduire des rebelles, pour vaincre les Frisons, les Esclavons, et pour combattre les Italiens qui l'occupèrent plus que tous ses autres ennemis : cet empereur mourut (1038) sous le casque, comme il avoit vécu.

Henri III son fils, surnommé le Saint, héritier de la fermeté et de la valeur de son père, battit les Bohémiens, les Thuringiens, les Lorrains, les Saxons, et fit cesser dans Rome les désordres et les scandales qui affligeoient l'Église : ce pieux monarque laissa la couronne impériale à son fils Henri IV (1056).

Les Hongrois, durant les dix dernières années de S. Étienne, respectant les vertus de leur roi, lui obéirent tranquillement. A sa mort (1038), ils remirent le sceptre à son neveu Pierre l'Al-

lemand, prince sans politique, sans autre caractère que celui d'un débauché. Le peuple, naturellement fier, naturellement jaloux de sa liberté, irrité des vices du souverain, irrité du mépris que Pierre affectoit pour la nation, ou plutôt pour la noblesse, car la noblesse alors étoit toute-puissante, renversa du trône le neveu de S. Étienne, pour y placer (1042) Abas. Le nouveau monarque n'étoit guères plus estimable que son prédécesseur; il excita le mécontentement des nobles. Pierre s'étoit réfugié à la cour de l'empereur d'Allemagne; une armée commandée par Henri, vainquit les Hongrois à la journée de Ravarin, et replaça Pierre sur le trône; les soldats vaincus massacrèrent Abas. La haine que l'on portoit à Pierre l'Allemand, rejaillit sur le christianisme; une partie des Hongrois essayèrent de relever les temples des faux dieux, brûlèrent les églises, après en avoir égorgé les ministres, se saisirent de leur roi, lui crevèrent les yeux, et le firent mourir (1047). L'auteur de cette révolution, André choisi pour roi, battit les Impériaux, et par cette victoire, crut affermir le sceptre entre ses mains (1053).

La Bohême ne présente plus qu'une scène de crimes obscurs; Udalric détrône son frère, lui fait ensuite crever les yeux, et le resserre dans

une étroite captivité. A la mort de l'usurpateur (1037), on vit Jaromir rendre lui-même en public les derniers devoirs funèbres à son bourreau, implorer en sa faveur la miséricorde divine, et placer sur le trône son neveu Brzétislas Ier. Celui-ci ravagea toute la Pologne, et couvrit de ruines ce royaume; le pape et l'empereur Henri III le forcèrent à prendre des sentimens plus modérés : il eut pour successeur (1055) son fils Spitigné II.

La religion adoucit les mœurs des Danois, leur inspire des sentimens de modération et d'humanité. Canut-le-Grand, roi de Danemarck, maître en même temps de l'Angleterre, calma le féroce courage de ses peuples. A la mort d'Hardi-Canut ou Canut II son fils (1044), Magnus-le-Bon, fils d'Olaüs, roi de Norwège, parvint à la couronne : après de si violentes secousses, ses sujets heureux sous la domination de ce prince, surnommé le *Père de la patrie*, achevèrent de se civiliser, mais aussi retombèrent dans l'obscurité, mille fois préférable cependant, à l'affreuse renommée qui les avoit rendus la terreur de l'Europe entière. Le neveu du grand Canut, Suénon, succéda à Magnus (1047), et vit la guerre civile désoler ses États.

La Pologne, sous le règne du lâche et cruel

Micislas II, tomba dans l'anarchie; à la mort de ce tyran (1048), un interrègne de six années affoiblit ce pays. Pour faire cesser les malheurs publics, les grands envoyèrent une députation à Casimir, unique rejeton de la famille royale, qui avoit pris l'habit monastique à Cluny en France. Casimir V, porté sur le trône aux acclamations de tous les Polonais, mit un terme aux désastres de sa patrie, purgea le royaume de ses tyrans, défit les Prussiens révoltés, s'efforça de dissiper les épaisses ténèbres de l'ignorance, et mérita le titre de restaurateur de la tranquillité publique; mais les Bohémiens ravagèrent ensuite ses États, passèrent au fil de l'épée les habitans qui se rencontrèrent sur leur passage, et détruisirent de fond en comble la ville de Cracovie. Alors toutes ces horreurs étoient regardées comme des exploits, et le sang des hommes compté pour peu de chose : piller, ruiner des nations entières, paroissoient des actions méritoires, dans ce siècle de barbarie et d'ignorance. Heureusement l'empereur Henri III, força les Bohémiens de renoncer à leurs conquêtes.

L'histoire de Russie se couvre de ténèbres presque impénétrables, sous les successeurs de Valdémir; l'éclat de leurs victoires s'évanouit, pour

ainsi parler, sur les frontières de cet empire divisé en une multitude infinie de souverainetés : cette division donne naissance à une multitude infinie de guerres dont les détails se croisent, et fatiguent l'attention du lecteur ; l'ambition, la vengeance s'y montrent sous des traits hideux. Comment seroit-il possible de retenir des noms aussi bizarres, aussi durs que ceux de Sviatopolk, Isiaslaf, Ianoslavic, Uselodovich, Nestilavitch, Viatcheflaf, etc? Quelques efforts que l'on fasse, on viendra difficilement à bout de les rendre célèbres ; les actions répondent, le plus souvent, à la barbarie de ces noms. Des monarques massacrés jusqu'au pied des autels, des villes saccagées, des peuples exterminés, telles sont les images qui attristent, l'espace de six siècles, et qui déchirent l'ame : rarement des traits de vertu et d'héroïsme viennent consoler l'humanité, et varier agréablement cette scène ensanglantée.

Les Vénitiens, jouets des factions, tourmentés par la discorde, ne tardèrent point à regretter Othon Urséolo, et le rappelèrent ; mais la mort les avoit déjà privés, dans Constantinople, des talens de ce grand homme : les malheurs de l'anarchie augmentèrent ; ces républicains légers, inconstans, laissèrent proscrire toute

toute la famille des Urséolo, leurs bienfaicteurs. Enfin, le doge Contarini fit cesser le cours des maux publics; les Vénitiens, inquiets des progrès que faisoient les Normands en Italie, armèrent contre eux, et battirent la flotte de ces aventuriers qui gênoient le commerce de Venise.

En Italie, mêmes troubles, même anarchie que durant la période précédente, dans Rome principalement. Les cinq dernières années de Jean XIX. Un pape enfant, Benoît IX, est intronisé, et déposé au bout de dix années. Grégoire VI et Clément IX occupent successivement la chaire pontificale. Benoît IX reparoît après eux, puis Léon IX et Victor II. Benoît IX, animé des sentimens les plus tendres pour l'humanité, se servit de l'empire de la religion pour sauver les Polonais de la fureur des Bohémiens, et, avec toute la fermeté convenable au père commun des fidèles, borna le cours des injustes entreprises de l'ambition des souverains. Léon IX, non moins guerrier que Benoît VIII, ne fut pas aussi heureux; il tomba au pouvoir des Normands, contre lesquels ce pape avoit pris les armes: les pieux vainqueurs, vaincus à leur tour par le caractère sacré de leur prisonnier, lui demandèrent, à genoux, sa bénédiction, et lui

rendirent anssitôt la liberté : du reste, Léon, pontife vertueux, et de mœurs saintes, s'efforça de réconcilier les rois entre eux.

Cinquante-neuf conciles relatifs à la pureté de la foi catholique, à la simonie, à la répression de quelques crimes : le plus célèbre de tous ces conciles, celui de Rome contre l'hérésie de Bérenger. Dans un de ces conciles tenus en 1034, le clergé animé de l'esprit de l'Évangile, s'efforça de rétablir la concorde parmi les princes, et de procurer quelque adoucissement aux maux des sujets; le peuple reconnoissant, crioit aux portes du lieu des sessions : *La paix ! la paix* (1)!

En Orient, le plus grand homme, Thogrul-Beck, fondateur du quatrième empire des Perses; le plus vertueux, Caïem; le plus actif de l'Europe, l'empereur Conrad II : les deux peuples les moins malheureux, en Occident, les Français, en Orient, les Arabes soumis au calife de Bagdad; les deux plus méchantes femmes, l'impératrice Zoé et la reine Constance.

Ainsi, sous le règne obscur de notre Henri Ier,

---

(1) Voyez le livre intitulé : *Bienfaits de la religion*, traduit de l'anglais par un magistrat aussi savant que pieux, et dont la modestie nous commande de taire le nom.

l'énergie, les vertus, les talens semblent être relégués aux extrémités de l'Asie, sur les rives de l'Oxus. La connoissance de la révolution qui s'opère dans cette partie du monde, est absolument indispensable, puisque cette révolution va influer sur les destinées de l'Europe. Les Seljoucides, ou princes des Turcomans, étendront, avant peu, leurs conquêtes, des bords de la mer d'Aral, à la Méditerranée, s'empareront de Jérusalem (1076), profaneront les lieux saints, et commettront des horreurs dont la vue emflammera le zèle, l'indignation, le saint enthousiasme et l'éloquence de l'hermite Pierre : avant peu, nous verrons ces peuples à demi-sauvages, dont l'histoire nous paroît communément d'un si foible intérêt, nous les verrons joindre, combattre et détruire, dans les champs de Phrygie, de Phénicie, de Syrie et de Palestine, l'élite des guerriers de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France, que la ferveur des croisades transportera en Asie.

Si nous avons le courage de dépouiller tout esprit de patriotisme, nous avouerons que l'histoire de France est, à cette époque, une des moins instructives, et qu'elle peut, tout au plus, attacher des Français.

Si le dixième siècle est nommé *le siècle obscur*,

on peut appeler le onzième, le siècle des fléaux et des calamités : l'Orient et l'Occident éprouvèrent un sort également déplorable ; le ciel punit l'empire grec avec plus de rigueur que toutes les autres contrées. Des provinces entières de l'Asie furent submergées, et les eaux qui détruisirent les moissons, enlevèrent toute espèce de ressources aux habitans ; des milliers de ces malheureux, errans, fugitifs, affamés, se répandirent dans les pays qui n'avoient point souffert, tâchant d'exciter la pitié de leurs concitoyens. La peste et des nuées de sauterelles ne causèrent pas de moindres maux ; la terre trembla durant tout le règne de Michel-Calaphate, et l'on auroit dit que la nature entière conspiroit pour aggraver le châtiment mérité par les Grecs. La peste et la famine n'épargnèrent pas non plus les nations de l'Europe ; la France, plus que les autres contrées de l'Occident, eut à gémir de ce double fléau, et, sous le règne du pieux Robert, on vit, dans plusieurs villes, la nature outragée par les vivans que pressoit le plus impérieux des besoins.

CINQUANTE-CINQUIÈME SYNCHRONISME.

De 1057 *à* 1067 *après J. C.*

Une des plus illustres familles qui ayent régné sur les peuples, est celle de Comnène, qui a fourni six empereurs à Constantinople, onze à Trébisonde, et dix-huit rois à la Colchide (1). Cette famille quitta Rome pour suivre Constantin qui transféroit le siége de l'empire auprès des rives du Bosphore de Thrace; et à cette époque même, elle étoit regardée comme une des plus anciennes familles romaines. Jamais dynastie n'offrit une plus brillante succession de talens et de vertus. Les Comnène parurent tout à coup

(1) Il existe encore quelques descendans de cette famille, et dans Paris même habite un Comnène, digne par ses vertus, ainsi que par ses talens, de porter un si beau nom. Si le souvenir des événemens passés agissoit plus puissamment sur nos cœurs, nous ne verrions point, sans une espèce d'émotion, le rejeton de tant de souverains, maîtres autrefois des plus riches contrées de l'Univers, placé maintenant dans la foule des simples particuliers: spectacle instructif, spectacle touchant, et bien propre à nous retracer la fragilité des grandeurs humaines.

comme les sauveurs de l'Orient, désolé depuis long-temps par de sanglantes révolutions. Les Grecs, tirés d'une léthargie profonde par le génie de ces empereurs, retrouvèrent leur première énergie, et combattirent avec succès sous leurs étendards.

Isaac-Comnène, premier empereur de cette illustre famille, rempli de prudence, de droiture et de piété, gouverna les peuples avec des talens et des vertus que Rome républicaine eût enviés; il conserva trop peu de temps, pour le malheur des Grecs, l'autorité suprême : lui-même qui avoit si ardemment ambitionné le comble des grandeurs humaines, préférant les austérités du cloître aux grandeurs terrestres, après deux
1059. années de règne, alla s'y renfermer pour briguer la couronne céleste, et fut respecté dans sa retraite, comme s'il eût encore été décoré de la pourpre impériale.

Après l'abdication de cet excellent souverain, Constantin-Ducas qu'il avoit choisi pour empereur, brave guerrier, mais homme foible, indolent à la tête de l'administration, dégénéra sur le trône, et ce prince oublia, à cette hauteur, le soin de défendre ses sujets; les troupes grecques s'amollirent, la discipline militaire se relâcha, et les ressorts du gouvernement s'usè-

rent entre ses mains : les Turcs, les Hongrois et les Uzes, peuple tartare, harcelèrent, avec un nouvel acharnement, les peuples de la domination grecque. Constantin, pour remédier au mal, ne prit que des mesures ridicules, et son triomphe sur ce dernier peuple, atteste plutôt la bizarrerie de la fortune, que la capacité et la valeur du souverain. Il survécut peu de temps à cette victoire, et quand il mourut, Eudocie, sa veuve, s'empara des rênes de l'État. 1065.

En Mésopotamie, le vertueux Caïem, en butte aux traits de l'ambition, se vit poussé du trône dans une prison (1062); il écrivit au prince seljoucide : « *Cherchez un Musulman qui me délivre, moi qui suis entre les mains des Karmates* ». Caïem qualifioit ainsi ses ennemis; il reçut pour réponse ce verset de l'alcoran : « *Je vais à eux, je les chasserai, et ils n'en auront que la honte* ». Thogrul-Beck vola effectivement au secours du calife, et le tira de cet état d'humiliation. Le sultan seljoucide se comporta, à l'égard du *commandeur des croyans*, avec le plus grand respect, marchant à pied, à côté du prince, le jour que Caïem rentra en triomphe dans Bagdad. Proclamé *le soutien de la religion*, Thogrul-Beck ne laissa pourtant qu'une ombre d'autorité au calife : dès ce moment, les Turcomans de-

viennent les véritables maîtres de l'empire des Arabes.

Au fond de l'Asie, dans la Perse, brillent les grandes qualités, les talens et l'héroisme exilés du reste de la terre. Avant de mourir, Thogrul-Beck (1063), désigna pour lui succéder, son neveu, Alp-Arslan (1), qui avoit rendu au prince les services les plus importans, et déployé une rare prudence, une valeur à toute épreuve contre les ennemis de l'État. Alp-Arslan, arbitre du sort des califes, plein de générosité, de douceur, nous offre, au milieu d'une nation à demi-sauvage, le modèle le plus accompli de cette période.

L'Égypte, sous le calificat de Monstanser-Billah, se dérobe à nos regards. On ne connoît aucun détail sur la vie d'un si bon prince; mais il est assez consolant pour l'humanité, de savoir que les Égyptiens, ensevelis dans cette obscurité, jouirent d'un rare bonheur; avantage inappréciable, mille fois plus doux que l'immortalité même : dans le silence et l'obscurité se cachent souvent les images paisibles et trop peu célébrées des vertus pacifiques.

---

(1) Ce mot, en langue arabe, signifie *lion généreux*.

Presque tous les rois de l'Occident s'agitent, tentent, ou bien exécutent de mémorables entreprises.

Dans les Espagnes, Ferdinand, roi de Castille, secondé par la valeur du fameux Cid, se distingue par de nouveaux exploits contre les Musulmans. Sentant sa fin approcher, ce vaillant monarque veut mourir dans la cathédrale de Léon, sous l'habit de pénitent (1065). Son fils, Sanche II qui avoit partagé la gloire du Cid, également appuyé des talens militaires de ce général, se montre redoutable aux Musulmans.

En France, Henri Ier, plein d'activité, de vigilance, attentif à maintenir la dignité de sa couronne, ainsi qu'à se faire respecter des grands vassaux, manqua pourtant de politique dans la conduite qu'il tint à l'égard de Guillaume-le-Bâtard, duc de Normandie. Après avoir d'abord servi de protecteur au jeune prince, après l'avoir soutenu vaillamment, les armes à la main, contre les seigneurs normands, Henri se déclara contre lui, et perdit, par cette injustice, tout le fruit de la reconnoissance que méritoient ses premiers bienfaits. Guillaume-le-Bâtard devint un ennemi terrible pour les Français, et c'est de cette époque, que l'on doit peut-être dater la longue et sanglante rivalité entre la France et l'Angle-

terre, rivalité que tant de siècles et tant de révolutions n'ont point encore fait cesser.

Henri Ier, à l'exemple de Hugues Capet et de Robert, se trouvant assis sur un trône encore mal affermi, pour accoutumer la nation à regarder les Capétiens comme ses rois naturels, fit, de son vivant, sacrer son fils Philippe, âgé de sept ans, et mourut quelque temps après (1060). La France, dans les commencemens du règne de Philippe Ier, demeure immobile au milieu du mouvement universel imprimé à l'Europe; mais les seigneurs se faisoient entre eux une guerre perpétuelle.

Baudouin, comte de Flandres, régent du royaume, pendant la minorité du monarque, épargne à la France les malheurs ordinairement inséparables d'une régence : il tint les rênes du gouvernement avec une sagesse, une fermeté au-dessus de tous les éloges, vainquit les Gascons révoltés, et prépara à la monarchie les avantages d'une longue paix.

En Angleterre, S. Édouard s'éteignit (1065), sans laisser de postérité. Harold, fils de l'Anglais Godwin, occupa le trône que lui disputa à l'instant son propre frère, dont les Danois appuyoient les prétentions. Cette guerre civile, dont Harold sortit vainqueur, affoiblit beau-

coup les forces de ce roi. Un second compétiteur, plus terrible, Guillaume-le-Bâtard, duc de Normandie, descendit en Angleterre, à la tête de quatre-vingt mille Normands, brûla sa flotte, afin d'obliger les soldats à vaincre ou à mourir, défit (1066), à la journée d'Hastings, Harold qui périt vaillamment; le vainqueur marcha droit à Londres, prit cette capitale, et peu de temps après conquit toute l'Angleterre.

L'Allemagne, durant la minorité de Henri IV, resta paisible, tant que l'impératrice Agnès, mère du jeune empereur, fut chargée des soins du gouvernement; Henri IV (1062) fut enlevé par des rebelles qui gâtèrent son cœur par les vices d'une mauvaise éducation, et le livrèrent à toute la fougue des passions de la première jeunesse.

En Hongrie, Béla s'efforçoit de faire oublier le souvenir de ses crimes; le royaume dut à ce prince les meilleures loix. Béla, son frère et son complice, retiré en Pologne, y leva une armée, et marcha contre André que les troupes hongroises abandonnèrent : on croit que le vainqueur fit écraser sous les pieds des chevaux son malheureux frère. M. de Sacy, dans son *Histoire de Hongrie*, dit simplement « *qu'André perdit la bataille* (1059), *et qu'il périt dans la*

forêt de Bakon ». La couronne changea le cœur de Béla deux fois fratricide : les Hongrois vouloient toujours abolir le christianisme ; le roi en imposa aux mutins par la force des armes, mais avec des moyens barbares, bien dignes et des temps et de la nation qu'il gouvernoit. Une mort violente et inattendue, occasionnée par la chute d'une maison, termina ses jours et son règne (1063). Salomon, fils d'André, lui succéda ; le clergé eut la douce jouissance de mettre fin à la guerre civile entre le monarque et son frère Geysa, et de rendre le calme à la Hongrie.

On peut dire que des souverains seuls dépend la prospérité des nations ; Spitigné II en fournit une preuve bien frappante. Tant que ce prince vécut, le sort de la Bohême parut digne d'envie à toute l'Europe : son zèle pour la religion chrétienne, ses vertus privées le rendirent l'idole de ses sujets. Spitigné ne refusoit jamais de leur rendre la justice, et même, à la tête de son armée, il écoutoit avec bonté les plaintes des opprimés.

Le Danemarck, sous le règne de Suénon II, ne présente qu'une scène de désordres et de carnages. Un combat furieux s'engagea sur la mer du Cattégat, entre les Norvégiens et les Danois ;

ceux-ci furent vaincus. Harald, roi de Norwège, fier du succès de sa nation, débarqua en Angleterre, à la tête d'une nombreuse armée; mais les Anglais le défirent, et le tuèrent à la journée de Stamford, près d'Yorck. Le Danemarck, malheureux contre les ennemis du dehors, tyrannisé au dedans, ne reçut d'autre secours que celui de la religion. Un évêque danois, animé du même zèle que S. Ambroise, eut le courage de fermer les portes de l'église à Suénon II, souillé des crimes les plus affreux : le roi barbare, changé tout à coup, donna les mêmes marques de repentir, et fit la même pénitence que Théodose-le-Grand.

Les Vénitiens, sans cesse aux prises avec les Normands, éprouvèrent toutes les chances de la fortune : vainqueurs ou vaincus, ces républicains ne continuoient pas moins à s'agrandir au dehors par la voie du commerce, et tiennent déjà le premier rang parmi les puissances maritimes. Les empereurs d'Orient ménageoient Venise, et s'en faisoient une alliée fidèle, en lui ouvrant tous les ports de la Grèce et de l'Asie.

Papes. Nicolas II et Alexandre II. Le plus célèbre concile, celui de Sarragosse où l'on proposa une ligue contre les Maures (1058).

Les plus vertueux souverains de l'Univers,

Thogrul-Beck et Isaac-Comnène ; le plus grand homme, Guillaume-le-Conquérant.

Quelques réflexions sur les mœurs de ce siècle.

Déjà se forment des mœurs plus douces, et la religion, après avoir lutté péniblement contre la barbarie du siècle, triomphe dans tous les cœurs ; l'humanité respire au milieu même des horreurs de la vie ; des braves, sous le nom de *preux chevaliers*, commencent à prendre l'orphelin et la veuve sous leur protection ; les femmes, ennoblies par les préjugés du siècle, deviennent les objets des plus tendres hommages, et l'empire qu'elles prennent sur l'homme contribue beaucoup aux progrès de la civilisation. De nos jours, on parle, avec une espèce de mépris, de ces temps d'ignorance ; mais ce n'est pas, après avoir été les témoins d'événemens si désastreux, après avoir vu tant de scènes de barbarie, que nous sommes en droit de calomnier nos ancêtres. Déplorons les malheurs de la féodalité, frappons d'anathème les vices de ce gouvernement, mais reconnoissons, sans honte, que l'espèce humaine, à cette époque, pour la bonté, pour le fond des vertus, valoit peut-être un peu mieux que l'espèce humaine de nos jours. Les fa-

milles, dans l'intérieur de la France, dans l'enceinte des châteaux, offroient le spectacle touchant des mœurs patriarchales; les filles étoient des modèles de sagesse et de piété; le tumulte des atomes se faisoit entendre auprès d'elles, mais le calme régnoit dans leurs cœurs; elles n'avoient point, à proprement parler, d'ennemis, et vivoient toujours en paix avec tous les partis: la religion interposoit souvent sa médiation puissante, et terminoit les débats des grands vassaux; les cloîtres étoient des asiles inviolables dans lesquels venoient se réfugier les malheureux.

Le nord de l'Europe présentoit un spectacle plus barbare; mais dans cette Scandinavie où, deux siècles auparavant, la religion d'Odin excitoit les peuples à la férocité, le christianisme avoit opéré une révolution salutaire, et la morale évangélique venoit d'adoucir le cœur des hommes; les rois n'étoient plus des chefs de brigands, des espèces de bourreaux; ils ne faisoient plus consister uniquement leur gloire dans l'extermination de leurs ennemis. A la voix des pontifes de Rome, les chefs des nations se voyoient forcés, pour leur intérêt personnel, de ménager les nations vaincues; les pontifes s'efforçoient d'établir partout l'équité et la religion, pour principes de la sûreté des gouvernemens.

CINQUANTE-SIXIÈME SYNCHRONISME.

De 1067 *à* 1081 *après J. C.*

L'impératrice Eudocie, veuve de Constantin-Ducas, régna conjointement avec Michel, Andronic et Constantin; mais préférant l'hymen à ses enfans, elle donna sa main à Romain-Diogène, général renommé par sa bravoure, qu'elle-même venoit de condamner à mort, et dont elle se sentit éprise en le voyant avant l'exécution de
1068. l'arrêt.

Le nouvel empereur, plein d'activité, généreux, vaillant, brûloit de marcher sur les traces de Basile le Macédonien, et de rendre à l'empire son ancien lustre; mais les circoustances étoient bien changées, ainsi que les peuples; des essaims innombrables de barbares inondoient l'Asie. Il tourna contre eux ses armes, et les premiers succès qu'il obtint, ainsi que la bravoure des troupes françaises à la solde des Grecs, l'enhar-
1069. dirent à de plus grands efforts.

Dans une troisième expédition contre les Turcs, Diogène, vainqueur des barbares, les poursuivit jusqu'aux bords de l'Araxe, et refusa imprudemment une paix aussi avantageuse qu'honorable;

norable; le ciel le punit de sa témérité, et Alp-Arslan, sultan seljoucide, le battit à la journée de Manziciert (1071), et le fit prisonnier. Héros magnanime, il traita Romain avec bonté, et le rendit à la liberté; présent bien funeste! Michel-Ducas, fils d'Eudocie, pendant la captivité de Romain, s'étoit fait déclarer empereur, et avoit confiné sa mère Eudocie dans un monastère. Les lâches Grecs, mille fois plus cruels que les Turcs, secondèrent foiblement Romain-Diogène qui venoit reprendre l'exercice du pouvoir suprême : battu par ses sujets, Michel lui fit arracher les yeux avec tant de barbarie, que cet infortuné capitaine, semblable à un cadavre ensanglanté, objet vivant de pitié et d'épouvante, en proie aux plus douloureuses souffrances, termina ses jours dans une île de la Propontide, Proté, qui fut le théâtre de plus de crimes que celle de Caprée.

Michel trafiqua honteusement des ressources de l'empire, conduite qui lui attira le sobriquet de Parapinace. Les Turcomans, vengeurs de Romain-Diogène, se jetèrent sur les plus belles provinces, et battirent les Grecs : des aventuriers 1072.
français, commandés par Ursel, battirent aussi les troupes de Parapinace, et aussi politiques que braves, élurent empereur Jean, leur prisonnier,

oncle de Michel. Celui-ci invoqua le secours des Turcomans qui fondirent sur les Français, prirent leur chef, ainsi que Jean; mais Ursel rede-
1073. venu libre, recommença la guerre. Alexis-Comnène terrassa cet homme audacieux, et l'emmena captif à Constantinople. D'autres barbares accourus de contrées inconnues, désoloient les provinces de l'Europe; les malheurs de tout genre se multiplièrent. L'imbécille Parapinace fut renversé du trône (1072) par Nicéphore-Botaniate qui ne valoit guères mieux que son maître, et qui, aussi scélérat, épousa la femme de son prédécesseur, quoique sa propre femme fût encore vivante. Nicéphore disputa, les armes à la main, le sceptre impérial; mais ayant été vaincu par Alexis-Comnène, général de Botaniate, l'empereur priva cet infortuné de la vue : un second compétiteur subit le même sort. A ces guerres
1080. civiles succédèrent de lâches intrigues; le général, tant de fois victorieux, associé à la puissance impériale, inspira la plus grande jalousie aux courtisans qui avoient juré sa perte. Alexis, pour conserver sa tête, usurpa l'empire, s'empara de vive force de Constantinople, que ses soldats pillèrent comme une ville ennemie, et relégua dans
1081. un monastère le méprisable Nicéphore-Botaniate. Les historiens arabes racontent que Maleck fit

prisonnier, dans une bataille, Botaniate auquel le sultan seljoucide demanda comment il vouloit être traité : « *Si vous êtes empereur des Turcs*, répliqua le prince grec, *renvoyez-moi; si vous êtes marchand, vendez-moi; si vous êtes un boucher, tuez-moi* ».

Dans Badgad, règne la tranquillité durant les dernières années du califat de Caïem, prince qui eut toutes les qualités d'un simple particulier, mais qui ne sut jamais un moment régner par lui-même : cétoit un excellent poëte, et les Arabes admirèrent plus la muse de Caïem que sa manière de gouverner. A la vérité les califes ne pouvoient plus jouer qu'un rôle subalterne; l'étude des lettres, de la philosophie et des mathématiques devoit seule les dédommager de la privation de l'autorité suprême. Caïem eut pour successeur (1074) son petit-fils Mostadi. Les Arabes, sous la protection des Seljoucides, continuent à jouir des bienfaits de la paix, et d'un bonheur inaltérable : spectacle trop uniforme pour l'histoire, qui ne semble vivre que de révolutions; il faut, nous l'avons répété cent fois, des batailles, de grandes calamités pour émouvoir l'esprit des lecteurs. La véritable grandeur, unie à des mœurs douces et pacifiques, reste ordinairement ensevelie dans l'oubli avec le nom des

bienfaicteurs de l'humanité ; nous bégayons, dès l'enfance, le nom des princes qui ne furent que des conquérans, et nous nous repaissons du récit de leurs exploits : à nos yeux, les plus beaux traits d'histoire doivent être marqués en caractères de sang.

En Perse, Alp-Arslan reculoit les bornes de son empire aux extrémités de l'Asie, lorsque l'empereur Romain-Diogène vint, à la tête d'une armée formidable, provoquer ce sage conquérant. Quelques avantages aveuglèrent Romain-Diogène ; son ennemi se retiroit, lorsqu'atteint par l'armée romaine il demanda la paix ; ses propositions furent rejetées. Alors Alp-Arslan, levant les yeux vers le ciel : « *Grand Dieu*, dit-il, *tu es le Seigneur des armées, leur sort est dans tes mains ; mais tu es le Dieu qui juge les hommes : on m'attaque quand j'offre la paix ; tu jugeras ma cause par le succès qu'il te plaira de m'accorder* ». La cause fut jugée en faveur de ce prince magnanime : après avoir vaincu son ennemi, l'avoir fait prisonnier, oubliant les insultes brutales qu'il en avoit reçues, il lui dit : « *J'imiterai la douceur de Jésus-Christ votre maître* ». Alp-Arslan traita Romain avec une générosité vraiment touchante, le combla de bienfaits, et, par honneur, le reconduisit sur les frontières de

l'empire grec. Ce héros si humain, si grand et si peu connu, périt, la même année, exemple déplorable de la foiblesse humaine, victime d'une aveugle confiance dans son adresse ainsi que dans ses forces; un gouverneur qu'il vouloit percer de flèches, le poignarda lui-même. On lisoit sur la tombe de ce sultan, l'inscription suivante, si instructive et si philosophique : « *O vous tous, qui avez vu la gloire d'Alp-Arslan, élevée jusqu'aux cieux, allez à Méru, vous la trouverez ensevelie dans la poussière du tombeau* »! Ce prince tartare sembloit pressentir les caprices de la fortune qui distribue, à son gré, les palmes de l'immortalité terrestre : de grands généraux, de puissans génies s'élevèrent sur les bords de l'Oxus et de la mer d'Aral; mais leur gloire s'est effacée comme une grande ombre, il n'y a plus pour eux de postérité.

Maleck-Shah hérita des talens, des vertus, aussi bien que de la puissance de son père, Alp-Arslan; le sceptre lui fut disputé, mais il vainquit ses compétiteurs. Soliman, l'un deux, s'éloignant de la Perse, se jeta sur le centre de l'Asie avec une armée, et poussa ses conquêtes jusqu'en Palestine. Maleck, au milieu de ses travaux guerriers, protégea les lettres, vécut toujours en parfaite intelligence avec le calife de

Bagdad, et triompha presque toujours des Grecs.

L'Égypte est toujours heureuse et florissante sous le règne de Monstanser. Pendant une année, le nom de ce calife fatimite fut prononcé solennellement, en Asie, dans les prières publiques ; ses vertus, son amour pour les sciences, sa générosité, sa douceur font revivre, sur les bords du Nil, les plus beaux jours de l'ancienne Égypte.

Quand on passe en Occident, on se retrouve au milieu de la barbarie.

En Espagne, Sanche II, grâce à la valeur, à l'habileté du Cid, terrasse l'orgueil des infidèles ; ce roi lui-même finit en brave sa carrière, sous les murs de Zamora, et périt sur le champ de bataille, laissant pour successeur (1072) son frère, Alphonse VI, prince aussi dépravé que cruel. Le Cid, poursuivant le cours de ses exploits, devenu la terreur des Musulmans, leur enleva Tolède (1089) ; mais les Maures qui s'étoient recrutés en Afrique, battirent ce héros, et reprirent leur première audace.

La France, sous Philippe Ier, persévère dans son système de neutralité, et l'on ne remarque, en ce pays, aucun événement qui mérite notre attention. Le monarque essaya de contenir les grands ; mais l'un d'eux, Robert de Flandre, frère

de Baudouin, brava ses efforts, et même battit Philippe. Depuis un si funeste essai, ce prince se borna à contempler, avec assez d'indifférence, les mouvemens qui agitoient tous les États de l'Europe, ainsi qu'à ménager des sujets dont les forces égaloient les siennes : ils ne vouloient reconnoître dans le roi que le chef de la grande confédération féodale, et l'astreindre aux usages observés entre le suzerain et le vassal. On peut dire que sa position différoit très-peu de celle des califes de Bagdad; il avoit les honneurs, les titres de la royauté, sans jouir de la réalité du pouvoir suprême autre part que dans ses possessions.

En Angleterre, Guillaume gouverna d'abord les vaincus avec beaucoup de douceur et de modération; mais les Anglais s'étant révoltés, à diverses reprises, le caractère du conquérant s'aigrit, et son joug s'appesantit sur ceux qui, fatigués de la tyrannie, brisèrent leurs chaînes sur la tête d'un grand nombre de leurs oppresseurs : ces mouvemens populaires ne firent qu'aggraver les maux de la nation, et les Normands, pour assurer leur domination, eurent recours à toutes les mesures du despotisme.

En Allemagne, le jeune Henri IV, entraîné par ses passions, scandalisoit les peuples par le débordement de ses mœurs, et par les outrages

dont il accabloit son épouse. Cet empereur, s'arrachant enfin à la mollesse, irrité contre les grands qui vouloient l'enchaîner, se montra dans toute sa force (1073), en imposa aux ennemis du dehors, réduisit les Saxons qu'il avoit humiliés, et qui, défaits dans plusieurs combats, recoururent à la protection du pape Grégoire VII : cet appel au saint Siége devint la cause de tous les malheurs qui empoisonnèrent les jours de Henri IV. Jamais souverain ne fut plus actif, ni plus souvent victorieux; on ne vit jamais non plus autant de foiblesse et autant de grandeur réunies dans un seul homme. Malgré les exhortations de Grégoire VII, il donna asile au romain Cincius qui avoit attenté à la liberté de ce pape. Henri, frappé des foudres du Vatican, abandonné de ses sujets, placé entre la fierté et leurs superstitieuses terreurs, sans autre soutien que son courage, se vit contraint, par les seigneurs allemands, d'aller trouver Grégoire VII, et de lui demander l'absolution, à genoux (1077). La honte, le ressentiment lui firent bientôt changer de conduite, et il déclara une guerre ouverte au pontife; l'empire germanique, ainsi que l'Italie, furent le théâtre des plus sanglans événemens. Henri assembla un concile contre Grégoire VII, lui opposa un anti-pape, battit et

tua Rodolphe de Suabe, son rival, que les Allemands avoient élu à sa place (1077).

Sous le règne de Salomon, Geysa son frère, en Hongrie, se distingua contre les Bulgares; les exploits de ce prince réveillèrent des sentimens de jalousie dans le cœur du roi : *Deux glaives,* lui dit un flatteur nommé Vid, *ne peuvent être renfermés dans le même fourreau.* Ces paroles ne firent que trop d'impression sur le cœur de Salomon; la guerre civile allumée entre les deux frères, se termina par une grande bataille où périt le flatteur lui-même, cause de toutes les calamités. Les Hongrois furieux, en creusant une fosse, adressèrent ces paroles au cadavre de ce malheureux : *Misérable! toi qui ne fus jamais rassasié d'honneurs, rassasie-toi de cette terre qui va renfermer tes restes.* Salomon tenta d'inutiles efforts pour remonter sur le trône. Geysa s'étoit, à regret, armé contre son frère; il mourut (1078) lorsqu'il songeoit à céder la moitié de la Hongrie à Salomon. Celui-ci persuada les Valaques d'épouser sa querelle contre Ladislas son autre frère, et successeur de Geysa, qui terrassa ces barbares; Salomon, fait prisonnier, fut confiné dans un cloître. Ladislas triompha des Polonais, des Russes, et réunit la Croatie à la Hongrie. Revenu à des sentimens plus louables,

guéri de l'ambition, il ne voulut régner que du consentement de Salomon qui existoit encore, et qui, dégoûté des grandeurs humaines, passa le reste de ses jours dans l'exercice de la piété.

En Pologne, Boleslas II, vertueux durant la moitié de son règne, changea tout à coup pour se livrer aux plus honteux excès; il massacra l'évêque de Cracovie au pied des autels, et ne commit plus que des forfaits. Dépravé dans sa cruauté, ce prince, disent les historiens polonais, obligea des mères d'allaiter des chiens (1), et réduisit la Pologne à la plus déplorable condition.

En Danemarck, Suénon II, au contraire, tyran dans les premières années de son règne, finit par devenir le père de ses peuples, abolit les combats judiciaires, et mourut dans la pratique des vertus les plus admirables qui attestoient la sincérité de sa conversion (1074). Sous Harald III, son fils, les Danois retombés dans une heureuse obscurité, goûtèrent le bonheur d'avoir pour souverain le plus doux et le plus pacifique des princes, que le ciel leur enleva trop tôt (1075). Son frère, Canut-le-Saint, affermit le bon or-

(1) Voyez *Histoire de Pologne*, par le chevalier de Solignac, 6 vol. in-12.

dre, fit fleurir la religion ; et le Danemarck, cette contrée, naguères le fléau de l'Europe, jouit pleinement des fruits de la sage politique de ses rois.

Les aventuriers normands, maîtres de la Sicile, se virent entièrement maîtres de l'Italie méridionale, par la prise de Bari (1071), et ces conquêtes rendirent Robert-Guiscard, leur chef, un des plus puissans monarques de son temps. Appuyé du saint Siége, redouté de l'empereur d'Occident, et encore plus de celui de l'Orient, ce vaillant guerrier méditoit des projets d'invasion, et remplissoit la terre du bruit de sa renommée et de celle des Normands.

Les Vénitiens, jaloux des progrès de ce peuple, fiers eux-mêmes de leur puissance maritime, et de l'immense commerce dont leur patrie étoit l'entrepôt, vainqueurs des Dalmates, des Croates, se déclarèrent les ennemis des Normands qui, sur mer ainsi que sur terre, soutinrent contre ces républicains leur haute réputation d'intrépidité.

Papes. Les dernières années d'Alexandre II; il eut pour successeur Grégoire VII, pontife, dont le nom excite une sorte d'indignation; il voulut disposer de toutes les couronnes, et faire de Rome le centre d'un empire

universel. Par un zèle aussi amer qu'outré, il troubla le repos de l'Europe, et le perdit lui-même. Sans vouloir justifier les orgueilleuses, les folles prétentions de Grégoire VII, et de certains de ses successeurs, nous dirons pourtant que les peuples eux-mêmes, les Saxons, entr'autres, lui firent concevoir ces chimériques idées de grandeur. Les monarques de son temps s'abandonnoient à des désordres infâmes, et les sujets attaqués dans leurs biens, dans leur honneur, n'avoient d'autre protection à espérer que celle du saint Siége. Henri IV, suscita l'anti-pape Guibert contre Grégoire VII, et fit naître un schisme dans l'Église. L'empereur s'efforçoit d'enlever la thiare à son ennemi; Grégoire VII, usant de représailles, s'efforçoit de renverser du trône Henri IV. Ce n'étoit, à juger sainement les choses, qu'une querelle de souverain à souverain. La religion gémissoit de ces discordes, et de l'inflexible ambition de son chef qui auroit dû se souvenir davantage qu'il étoit le serviteur des serviteurs de Dieu. Le plus célèbre des conciles, tenus en grand nombre dans cet âge, fut celui de Rome où Grégoire VII excommunia Henri IV, et délia du serment de fidélité les sujets de cet empereur.

Alp-Arslan, le plus grand homme de l'Uni-

vers ; Mothadi, le plus pacifique prince de l'Orient, Monstanser, le plus admirable pour ses vertus ; les deux plus habiles capitaines en Occident, Guillaume et l'empereur Henri IV; le plus audacieux des guerriers, Robert-Guiscard ; et la plus forte tête du siècle, Hildebrand ou Grégoire VII. En France, Philippe seul méprisa la gloire des armes, non par magnanimité, mais par lâcheté et par foiblesse. Pour trouver des peuples heureux, il faut se transporter aux extrémités de l'Europe, en Pologne et dans le Danemarck : la France offre aussi un lieu de repos dans l'Occident.

A la cour des califes, la philosophie, les mathématiques, la physique, la chimie furent cultivées par une foule de personnages d'un grand mérite, Abul-Pharai, entre autres, que les souverains comblèrent de bienfaits. De nouvelles découvertes enrichirent l'astronomie, science favorite des Arabes. Le flambeau des lettres éclaira la Perse elle-même, depuis si long-temps inaccessible à toute lumière, et les sultans seljoucides, charmés d'acquérir un nouveau genre de gloire, se firent un honneur d'encourager les savans. Maleck-Schah s'immortalisa, de cette manière, en ordonnant la réforme du calendrier des Perses. Les ouvrages d'Aristote fournis-

soient en Orient, ainsi qu'en Occident, une source intarissable de discussions scolastiques qui, cependant, n'occasionnèrent aucun trouble sérieux dans l'État des califes. Les ouvrages de Galien n'enfantèrent pas moins de disputes chez les Arabes, que ceux du philosophe de Stagyre.

La passion pour la gloire des lettres se réveille parmi les Grecs. L'impératrice Eudocie, épouse de Romain-Diogène, fut l'ornement de ce siècle par sa prodigieuse érudition et ses talens extraordinaires. Michel Psellus commenta les anciens auteurs, et s'appliqua, en outre, à l'étude des mathématiques, dont il composa un traité. Chez les Musulmans, en Espagne, Averroës, tout à la fois jurisconsulte et philosophe, homme supérieur, mais peu réglé dans ses idées, s'ennoblit par la vaste étendue de son génie, et se dégrada par ses mauvaises mœurs. Dans les royaumes de Cordoue, de Grenade, de Jaën, régnoit le même esprit de philosophie, le même amour pour les sciences, que sur les bords du Tigre et de l'Euphrate.

En France, déjà paroissent les Troubadours, poëtes provençaux, dont le nom signifie inventeurs. Les chantres de l'amour et des dames, inspirèrent le goût de la galanterie qu'ils avoient

emprunté des Maures; mais les muses ne leur enseignèrent pas les bonnes mœurs; la plupart de ces poëtes menèrent une vie très-dissolue.

CINQUANTE—SEPTIÈME, SYNCHRONISME.

De 1081 *à* 1118 *après J. C.*

Alexis-Comnène trouva contre les nombreux ennemis de l'empire, des ressources dans un courage à toute épreuve, dans une infatigable patience, et dans une politique aussi adroite que sage. La première année même de son avénement au trône, il vainquit les Sarrasins, et ensuite se porta contre les Normands qui le battirent complétement sous les murs de Durazzo; les vainqueurs ne se proposoient pas moins que de renverser l'empire grec. Bohémond, fils de Robert-Guiscard, chef des ennemis, triompha 1083.
encore deux fois des troupes d'Alexis qui, réparant ces échecs, retourna à la charge, défit Bohémond dans les plaines de Larisse (1084), et obligea Robert-Guiscard, ainsi que son fils, de se rembarquer. Les Vénitiens, durant le cours de cette guerre opiniâtre, rendirent aux Grecs les plus signalés services, dans plusieurs ba-

tailles maritimes qu'ils gagnèrent sur les Normands.

Alexis étoit à peine délivré de ce danger, que des Tartares, nommés Scythes, envahirent ses États. Cet empereur employa plusieurs années à repousser les attaques de ces hordes barbares, ainsi qu'à réprimer des séditions dans l'intérieur du son empire. Les Croisés, à leur retour en Europe, méconnurent le mérite de ce prince, et le calomnièrent en le peignant sous les couleurs les plus odieuses, parce qu'il eut assez de fermeté pour ne point souffrir leurs insultes. Vainqueur des Musulmans, il mourut en 1118, emportant avec lui dans la tombe, l'estime et les regrets de ses peuples.

Les Grecs tirés d'une léthargie profonde par le génie de cet empereur, retrouvèrent leur ancienne énergie, et combattirent avec succès sous ses étendards; il releva par ses exploits l'empire romain chancelant, ranima ce vaste corps qui n'avoit plus qu'un souffle de vie, le défendit avec une rare intrépidité, contre les Turcs, les Patzinaces et les Normands. Vainqueur ou vaincu, il paroissoit également admirable dans l'une et dans l'autre fortune, soit par son habilité à profiter de la victoire, soit par son habileté à réparer les défaites : il se multiplia, en quelque sorte, pour résister

résister aux innombrables ennemis qui attaquèrent de toutes parts ses provinces. C'en étoit fait de Constantinople; Guiscard et l'impétueux Bohémond son fils détruisoient l'empire grec, si le chef des Normands n'avoit eu en tête un adversaire incapable de se laisser abattre par l'adversité.

Le pacifique Mocthadi, entouré de savans et de poëtes, s'éteignit (1094) dans le calme et la tranquillité. Mosthader, docile aux volontés des Seljoucides, s'amusa, à l'exemple de son père, à cultiver les arts ainsi que les sciences, et se borna à les faire fleurir dans ses États. L'âge d'or, précurseur de la décadence de l'empire des califes, semble renaître dans l'antique Assyrie, et l'Arabe, au sein d'une paix profonde, ne fit qu'entendre le bruit des armes qui retentissoit dans le reste de l'Orient.

En Perse, le sultan Maleck-Schah, comme Théodoric-le-Grand, finit ses jours, dévoré par la mélancolie, par le regret d'avoir injustement fait mourir son visir. Une guerre civile s'allume à la mort de ce prince (1091): Barkiarok, l'aîné de ses fils, écrase le parti rebelle; mais à peine paisible possesseur du trône, il périt subitement de la peste. De nouvelles guerres civiles déchirèrent l'empire des Seljoucides, et durè-

rent jusqu'en 1107. Mohamed, sultan et vainqueur, mourut la même année qu'Alexis.

L'Égypte venoit de perdre Monstanser (1094), modèle accompli des souverains, et auquel, pour prix de ses vertus, le ciel accorda un des plus longs règnes que nous fournissent les annales de l'Orient. Les émirs, sous Mustali son successeur, s'emparèrent de l'autorité suprême, et ne lui laissèrent que les vains honneurs de la représentation. Le sixième calife de la famille des Fatimites, étant mort aussi dans cette même année 1118, eut pour successeur Amer son fils, âgé seulement de cinq années.

Des hordes de Turcomans envahissent le centre de l'Asie, désolent les plus riches contrées, pénètrent jusqu'en Palestine où leur général Soliman, du sang des Seljoucides, prend Jérusalem sur les Fatimites (1084), et traite, avec la dernière cruauté, les pélerins de l'Occident, après avoir profané les saints lieux. Le nom de ce barbare, répandu en Europe, excite une horreur universelle et le désir de la vengeance. Ce fut ainsi que les rapides conquêtes des Seljoucides ébranlèrent l'Europe, et que les deux religions, musulmane et chrétienne, rassemblèrent, sous leurs étendards, tant de guerriers de nations différentes. Soliman, la terreur des Grecs

et des Occidentaux, un des plus grands généraux de son temps, mourut en 1114.

Quoique l'Asie ait été, à cette époque, le principal théâtre de la guerre, l'Europe ne se vit pourtant pas tout-à-fait délivrée de ce fléau. En Espagne, le Cid, malgré sa défaite, enleva la ville de Valence aux Maures (1054); la mort priva les chrétiens de ce ferme appui; la sanglante journée d'Huesca où quatre-vingt mille hommes restèrent, de part et d'autre, sur le champ de bataille, épuisa les deux peuples.

Les Maures effrayés des prodigieux préparatifs qui se faisoient dans le reste de l'Europe, redoutant pour eux-mêmes le danger, appelèrent les Musulmans d'Afrique, qui débarquèrent (1100) en Espagne sous la conduite de Joseph, fondateur de la ville de Maroc. La veuve du Cid, dans un danger si éminent, montra le plus grand héroïsme, se renferma dans une ville, et s'y défendit courageusement. Les chrétiens vaincus à Sotillo, vaincus dans une seconde bataille, étoient perdus sans ressource, si Joseph eût su profiter de la victoire; mais cette première impétuosité des Maures se ralentit; d'ailleurs, les Almoravides, ou princes musulmans venus d'Afrique, songèrent à établir leur domination parmi les Maures d'Espagne, à les asservir, se promet-

tant bien d'écraser ensuite les chrétiens : la situation de ceux-ci étoit des plus alarmantes. A peine le méprisable et sanguinaire Alphonse VI eut les yeux fermés (1109), que la guerre civile, sous Alphonse VII, roi d'Arragon, successeur d'Alphonse VI, embrasa la Castille; Urraque, épouse du nouveau roi, princesse ambitieuse, alluma cet incendie. Durant cette guerre civile, on vit Urraque détrônée, et rétablie par ses amans; les chrétiens aguerris par ces divisions, tournèrent ensuite leurs armes contre les Almoravides, les battirent sous les murs de Tolède (1115), et quelque temps après, dans les plaines d'Alcoras.

En France, une flamme criminelle troubla la tranquillité de Philippe qui, épris des charmes de Bertrade de Montfort, femme du comte d'Anjou, s'unit à cette princesse, et, par cette union illégitime, s'attira les foudres de l'Église. Lui seul, comme nous l'avons déjà dit, demeura impassible, et son ame engourdie par les plaisirs, ne sentit point les secousses qui agitoient le monde entier. Entouré de grands princes, il n'eut qu'un esprit borné, et ne joua qu'un rôle subalterne; une partie de ses sujets passèrent dans l'Orient, et la France elle-même ne changea point de face : Philippe mourut en 1008.

Dans les premières années du règne de Louis-le-Gros son fils, une lutte perpétuelle s'engagea entre le monarque et ses vassaux. L'autorité royale avoit perdu la plus grande partie de son éclat entre les mains de Philippe Ier; pour la faire respecter, il falloit toute la vigueur du caractère de Louis VI. La France se composoit réellement de plusieurs États, et la barbarie féodale isoloit les Français du midi, des Français du nord; un voyage, dans l'intérieur de cette contrée, paroissoit une entreprise difficile et périlleuse, comme sur une terre inconnue. Louis ne s'occupa qu'à faire des siéges de châteaux, et qu'à châtier l'orgueil des tyrans qui, chaque jour, empiétoient sur l'autorité royale.

Dans un autre siècle, et chez un peuple différemment organisé, ce roi se fût illustré par ses talens, et eût élevé sa gloire aussi haut que les plus grands princes; mais alors des obstacles invincibles s'opposoient au développement de ses moyens. Après avoir réduit par la force des armes un grand nombre de seigneurs qui aspiroient à l'indépendance, Louis VI (1113) déclara la guerre à Henri Ier, roi d'Angleterre, et même proposa un cartel à son adversaire qui refusa de l'accepter. Les seigneurs français combattirent, suivant leurs caprices, les uns sous les ban-

nières du monarque étranger, les autres sous les bannières de leur monarque; guerre peu meurtrière, peu longue, à laquelle un traité peu solide mit fin l'année suivante.

Guillaume-le-Conquérant, maître absolu en Angleterre, redouté du pape Grégoire VII même, rencontra dans sa famille des ennemis, se vit obligé de combattre son propre fils Robert, et de le maudire. Ces troubles domestiques apaisés, il jeta des regards ambitieux sur le continent; une raillerie de Philippe l'enflamma de colère : « *Quand est-ce donc que ce gros homme accouchera*, dit le roi de France »? « *J'irai*, s'écria Guillaume, auquel on répéta ces mots, *j'irai faire mes relevailles à Notre-Dame de Paris, avec dix mille lances en guise de cierges* »; il tint parole. Étant débarqué en France, tout plia devant ses armes; mais à la prise de Mantes (1087), il trouva la mort dans le plaisir de la vengeance.

Guillaume-le-Roux s'empara du sceptre, au préjudice de son frère Robert, alors engagé dans l'expédition de la terre sainte; celui-ci étoit un prince franc et brave, mais léger, capricieux, d'une humeur inquiète, et plus fait pour le rôle d'un aventurier, que pour celui d'un roi.

Les extorsions de Guillaume-le-Roux, ses démêlés avec S. Anselme, sa tyrannie, ne peuvent

l'empêcher d'être considéré comme un roi plein d'activité et de valeur. Plus puissant que les monarques français, il terrassa les rebelles de son royaume, et sut, par des punitions exemplaires, effrayer les seigneurs de l'Angleterre. Il bravoit le danger avec un sang froid admirable : sa présence étant nécessaire en Normandie pour réduire un de ses vassaux, Guillaume se jeta sur la première barque qu'il rencontra dans un port, et dit aux matelots qui trembloient pour sa sûreté sur une mer agitée : « *Vous n'avez jamais ouï dire qu'un roi ait été noyé* » ; il périt d'un coup de flèche dans une partie de chasse (1110).

Henri Ier monta sur le trône, également au préjudice de son frère Robert, encore absent. Pour déguiser l'injustice de cette usurpation, il affecta une conduite humaine, et accorda à la nation anglaise de grands priviléges, qui restreignirent la puissance royale. Son mariage avec Mathilde, princesse du sang des anciens rois saxons, lui attira un grand nombre de partisans, ainsi que ses ménagemens pour S. Anselme, personnage qui exerçoit une influence toute-puissante, et gouvernoit, à son gré, l'esprit de ses compatriotes. Près de livrer bataille à son compétiteur, on s'entremet pour réconcilier les deux frères ; Henri garde le trône, et Robert la Normandie,

avec une pension en forme de dédommagement; mais Henri, plus politique qu'humain, n'observant aucune des conditions du traité, souffle la révolte en Normandie, la ravit à son frère, le fait prisonnier, et le renferme dans une étroite prison (1107). Le barbare monarque ne jouit pas tranquillement du fruit de sa perfidie; le clergé, et principalement S. Anselme, lui suscitèrent des querelles dont les suites l'intimidèrent vivement.

L'empereur Henri IV, toujours en butte à la vengeance des papes, à l'ambition de ses sujets, défit (1082) Herman élevé à l'empire à la place de Rodolphe de Suabe. Animé par la vengeance, le vainqueur marcha sur l'Italie, entra, de vive force, dans Rome (1083), humilia ses ennemis, et resta trois années dans ce pays. De retour en Allemagne, il fit rentrer dans le devoir son fils Conrad, et donna toute sa confiance à son autre fils Henri, ennemi plus terrible que tous les précédens, parce qu'il étoit plus perfide. Des mains qui n'auroient dû se lever que pour invoquer la bénédiction paternelle, s'armèrent contre Henri IV : l'empereur vainquit aisément un fils rebelle, un ambitieux qui couvroit ses exécrables projets du voile sacré de la religion; le vainqueur, toujours

père, pardonna (1105) à ce fils ingrat, dénaturé, cruel, qui, abusant d'un excès de confiance, débaucha les troupes de l'empereur, se saisit de sa personne, et le força d'abdiquer le pouvoir suprême. Henri IV expia, par les plus cuisans chagrins, par l'abandon de tous ses serviteurs, les honteux scandales de sa jeunesse, et cet illustre malheureux succomba, dans Liége (1106), sous le poids des années et de la douleur. Le monstre Henri V, son fils, attaqua, depuis, l'autorité des pontifes qu'il avoit, jusqu'alors, défendue avec une ardeur sacrilége, fit arrêter Pascal II, et créa des anti-papes.

En Hongrie, la religion changea tellement le cœur de Ladislas, qu'il devint un prince accompli, et qu'après sa mort, il mérita (1085) d'être mis au nombre des Saints. Son successeur, Coloman, fils de Geysa, le Néron du royaume, trempa ses mains dans le sang de son frère Olaüs dont il fit mourir aussi le fils, nommé Geysa. Ces crimes firent détester le roi au dedans, mais sa valeur le fit redouter au dehors; il voulut faire mourir son fils Béla que les moines défendirent, et qu'ils parvinrent à sauver de sa fureur. Étienne II succéda à son père Coloman, mort en 1113, et se livra d'abord aux plus honteuses passions; mais ayant épousé la fille de Guiscard, duc de la

Pouille, Étienne prit de sa femme des inclinations plus douces et plus vertueuses.

Wratislas, roi de Bohême, fit trembler l'empire germanique ; son frère et son successeur (1093) Conrad Ier, ne tint que peu de jours les rênes de l'État, et la mort de ce prince les fit passer entre les mains de Brétislas II, fils de Wratislas : les Bohémiens essayèrent de retourner à leur ancienne idolâtrie, mais il combattit victorieusement leurs efforts. La guerre contre les Polonais, et la peste, couvrirent la Bohême de deuil. Ce prince s'exerçant à la chasse dans une forêt, mourut percé d'un javelot ; le scélérat, auteur de ce parricide, en cherchant à s'enfuir, se laissa, par accident, tomber dans un précipice et périt lui-même (1108). Borivori, frère de Brétislas, plus sensible à la voix de l'humanité, de la clémence, qu'aux intérêts de la politique, rappela les enfans de Conrad, chassés du pays sous le règne précédent, à cause de leur ambition. Ils s'armèrent contre leur bienfaiteur, l'obligèrent de quitter la Bohême, et Suatopulc, l'un d'eux, ayant usurpé l'autorité souveraine (1007), périt au bout de quelque temps, assassiné sous la tente de l'empereur Henri V. Othon et Uladislas, ses frères, ainsi que l'ancien duc Borivori, se dis-

putèrent, les armes à la main, le pouvoir suprême, et cette guerre civile acheva de ruiner la Bohême. Ladislas victorieux, abdiqua volontairement la puissance ducale, et Borivori (ou Borzivoé), grâce à ce sublime désintéressement, remonta sur le trône (1017).

Uladislas (1) mit un terme à l'anarchie qui désoloit, depuis long-temps, la Pologne. Sous Boleslas II son successeur, les Polonois soutinrent, avec avantage, la guerre contre les Moraves, les Bohémiens, et battirent (1009) complétement l'armée de l'empereur Henri V, à la journée de Hundsfeld, sous les murs de Breslau, journée connue sous le nom de *journée des chiens*, parce qu'une multitude infinie de ces animaux dévorèrent les cadavres allemands privés de sépulture. Le goût de la chair humaine rendit les chiens si féroces, que le peuple fut obligé de leur faire une guerre très-vive pour les détruire.

Le Danemarck, sous Canut-le-Saint, jouissoit d'une paix profonde, lorsqu'un esprit de vertige s'empara de quelques factieux qui se révoltèrent, et massacrèrent, au pied des autels, le roi et une

(1) La ressemblance de nom entre les rois de Pologne et de Bohême, jette une très-grande confusion dans l'histoire de ces deux pays.

partie de sa famille (1086). Olaüs II, frère du monarque, surnommé *le Famélique*, complice de ce régicide, fut lui-même puni par le spectacle de la misère de ses sujets : un calme terrible causé par la peste, succéda à l'effervescence du crime. Le Danemarck entier, accablé par ce fléau, ressembla à une ville assiégée : le roi, remarque l'histoire, ne pouvoit donner de festin aux seigneurs de sa cour, à cause de la disette ; le fléau cessa à la mort d'Olaüs II (1095). Éric Ier, son frère, prince bon, doux, pieux, charitable, alla en pélerinage à Jérusalem, afin de témoigner au ciel sa reconnoissance, et mourut en 1003. Après un interrègne de deux années, Nicolas son frère monta sur le trône.

En Italie, la mort surprit Robert-Guiscard méditant de nouveaux projets d'ambition (1085); le héros de ce siècle eut pour héritier son fils Roger.

Venise, l'ame des croisades, joue en Europe un des rôles les plus importans (1); elle seule s'enrichit sous le dogat de Vital-Michieli. La ville de Pise voulut lui disputer l'empire des mers, mais les Vénitiens battirent les Pisans. Les vainqueurs

(1) *Non ignara quidem belli navalis, et audax*
Gens erat hæc : illam populosa Venetia misit,
Imperii prece, dives opum, divesque virorum, etc.

volèrent au secours de Godefroi, roi de Jérusalem, et pour prix de leur dévouement, devinrent les maîtres de tout le commerce de la Palestine et de la Syrie. En Italie, ils combattirent les princes normands avec des succès mêlés de revers : un incendie ayant dévoré l'ancienne Venise, une nouvelle ville plus magnifique reparut sur les cendres de la première ; les Vénitiens prirent les armes contre les Hongrois, mais ils perdirent une grande bataille, et le doge resta au nombre des morts.

Rome est un séjour inhabitable ; des factions naissent sur tous les points de l'Italie, chaque ville prend parti pour l'empereur ou pour le pape: les partisans de celui-ci furent connus, dans la suite, sous le nom de Guelphes, et les partisans de celui-là, sous le nom de Gibelins.

Papes. Les cinq dernières années de Grégoire VII ; Victor II, Urbain II et Pascal II le remplacèrent successivement. Grégoire VII termina son pontificat par des revers et des humiliations ; chassé de Rome, il mourut dans l'exil (1086), et dit avant d'expirer : « *J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs en exil* ». Paroles attendrissantes, si elles fussent sorties de la bouche d'un pontife moins ambitieux et moins implacable. Urbain II et Pascal II ne

se montrèrent pas moins inflexibles que Grégoire VII. Le premier, au concile de Plaisance, prêcha la croisade, les larmes aux yeux, tant le misérable sort des pélerins et de Jérusalem le touchoit de compassion. Cent-viugt-trois conciles, presque tous relatifs aux troubles de l'Église; c'est la période qui en fournit le plus grand nombre. Les conciles de Plaisance et de Clermont en Auvergne sont les deux plus célèbres, à cause de la première expédition de la terre sainte, qui fut résolue dans ces deux conciles.

Durant cette période de 1096 à 1099, Anglais, Français, Italiens, Allemands unirent ensemble leurs efforts; les rapports entre ces diverses nations commencèrent à deveuir plus directs, et il s'établit entre elles une sorte de confraternité. A la voix éloquente et pathétique de l'hermite Pierre, témoin, dans Jérusalem, des outrages faits par les Turcomans aux pélerins, et de la profanation des saints lieux, à la voix d'un seul homme pauvre, obscur, sans mission, des milliers de soldats se levèrent, et marchèrent sous les mêmes drapeaux. L'Europe, à son tour, fondit toute entière sur l'Asie, comme l'Asie elle-même, seize siècles auparavant, avoit fondu sur un petit point de l'Europe, en même nombre, avec la même assurance de la victoire, avec un

désordre et des pertes aussi effroyables, mais avec un peu plus de valeur et un peu plus de succès de la part des Européens.

L'ardeur de cette dévotion guerrière s'empara de toutes les classes de la société. Trois armées précédèrent celle de Godefroi de Bouillon, l'une commandée par Gauthier *sans avoir*, l'autre par Pierre l'hermite, l'autre enfin, par un moine grec. Toutes les trois commirent, sous l'étendard de la croix, d'horribles brigandages; toutes les trois, après avoir été affoiblies par les Grecs, par les Hongrois dont elles ravageoient le territoire, furent exterminées par les Turcomans, quand elles eurent débarqué en Asie. L'Orient se vengea de ses antiques défaites, avec le fer des Turcomans sortis de la Perse, de ce même pays dont l'antique Europe avoit dévoré des millions de soldats.

Mais Godefroi de Bouillon mena avec lui une armée nombreuse, bien disciplinée et l'élite des guerriers de l'Europe. Quoique diminuée de moitié par les fatigues, les maladies et les combats, cette armée victorieuse des Turcomans, des califes fatimites, pénétra dans la Palestine, prit d'assaut la ville de Jérusalem, en 1099, et fonda un royaume sur le tombeau même de Jésus-Christ. Ce fut la seule des croisades où des rois

ne s'enrôlèrent point, et ce fut la seule qui réussit.

A cette époque, le chaos de la barbarie commence à se débrouiller, et des idées plus douces de sociabilité sont rapportées par les Croisés. Le spectacle qui les frappa dans Constantinople, étoit nouveau pour eux; on y voyoit encore les esprits policés, les mœurs aimables, les lettres et les arts en honneur.

L'état physique même de l'Europe changeant à la longue, depuis ces expéditions religieuses, s'améliora et s'embellit en même temps; les productions de l'Asie enrichirent nos climats, et le sol de la France, ainsi que de l'Italie, se couvrit d'arbres fruitiers inconnus jusqu'alors. Les monarques restés dans leurs royaumes, profitèrent adroitement de l'enthousiasme de leurs vassaux qui engagèrent leurs États pour subvenir aux frais de l'expédition. Godefroi de Bouillon mourut en 1110, et son frère Baudouin le remplaça sur le trône de Jérusalem.

En Orient, le souverain le plus accompli, Maleck-Schah; le plus redoutable pour les Occidentaux, Soliman, premier sultan d'Iconium; le plus rusé, le plus habile, Alexis Comnène; en Occident, le plus brave, Bohémond, fils de Robert-Guiscard; le plus pieux, Godefroi de

de Bouillon; le plus criminel, l'empereur Henri V; le plus industrieux des peuples, les Vénitiens qui fournirent des vivres ainsi que des vaisseaux aux Croisés, et se créèrent des ressources immenses par leur commerce. L'empire des Arabes et le royaume de France, également gouvernés par des princes foibles, furent les deux États les plus paisibles : la femme la plus distinguée, par l'étendue de ses connoissances, fut la priucesse Anne-Comnène qui écrivit l'histoire, ou plutôt le panégyrique de son père Alexis-Comnène. Au milieu de la grossièreté et de la barbarie de son siècle, cet empereur trouva le temps de se délasser de ses nobles travaux dans le sein des muses, et de faire fleurir les lettres.

CINQUANTE-HUITIÈME SYNCHRONISME.

De 1118 *à* 1143 *après J. C.*

Jean-Comnène effaça, par ses vertus, la réputation de son père. Cet empereur, brave, affable, clément, et non moins recommandable qu'Alexis par ses exploits militaires, ne respira que pour le bonheur de ses sujets dont il fut les délices : il se rendit pourtant coupable d'un empressement trop marqué à se saisir du sceptre impérial,

lorsque son père n'avoit pas encore les yeux fermés ; c'est la seule tache qu'on trouve dans la vie de ce bon prince. Bryenne, à la tête d'un parti redoutable, essaya de le faire périr ; au moment de l'exécution du complot, le chef de la conspiration manqua de fermeté. Jean-Comnène lui pardonna généreusement, ainsi qu'aux autres conjurés, et par cette action de clémence, se concilia tous les cœurs, et désarma entièrement l'ambition.

Un Turc converti au christianisme, Azuch, son ministre, seconda, par ses talens, ses bonnes qualités, le zèle d'un si excellent maître. Jean vainquit les Turcs, les féroces Patzinaces et les Hongrois, reprit plusieurs provinces sur les barbares, mais ne put enlever aux Français la ville d'Antioche. Ses sujets, dans les transports de leur amour et de leur admiration, le surnommèrent *Calo Jean*, c'est-à-dire, le bon Jean, καλος, exprimant en grec l'idée de bonté et de beauté réunies. Une flèche empoisonnée termina, par accident, dans une partie de chasse, les jours de cet empereur non moins distingué par sa piété que par la régularité de ses mœurs (1143).

En Mésopotamie, Mostarched, fils de Mostader, doué de toutes les qualités qui font les hé-

ros, humain, généreux, oublia le crime de son frère qui avoit pris les armes contre lui, et dissipa les divers partis qui s'élevèrent contre son autorité. Plein de courage, animé d'un noble orgueil, se rappelant la gloire de ses ancêtres, il essaya de secouer le joug des Seljoucides, et de relever la puissance des califes; mais la fortune trahit le grand cœur de ce prince magnanime que des brigands assassinèrent après une défaite qu'il essuya contre les Turcomans (1134). Rasched son fils, imita l'exemple de Mostarched, sans consulter la prudence; Massoud, sultan des Seljoucides, assiégea Bagdad; le calife, en sortant de cette ville, périt aussi misérablement (1135) que son père. Les Perses, entrés dans la capitale, nommèrent pour successeur de Mostarched, Moktaphi II, fils de Mostader, qui se conduisit avec la plus sage politique dans les commencemens de son règne, et dissimula adroitement ses intentions et ses projets.

En Perse, les Seljoucides, sous les règnes de Mahmoud et de Massoud, dictèrent des loix à l'empire des Arabes, firent trembler les Grecs, et envoyèrent de puissans renforts aux Musulmans qui, dans la Palestine, combattoient les chrétiens de l'Occident; mais, tandis qu'au dehors cette dynastie jetoit un si grand éclat,

elle s'affoiblissoit au dedans : des ambitieux, connus sous le nom d'atabek, mot qui, en langue arabe, signifie *gouverneur* ou *précepteur*, démembrèrent cette formidable puissance, et se rendirent presque tous indépendans après la mort de Massoud.

Un de ces atabeks, Zenghi-le-Sanguin, marcha contre les Croisés, les battit dans plusieurs rencontres, et leur fit essuyer de cruelles pertes. Les Seljoucides, ou princes turcomans, possesseurs des plus belles provinces de l'Asie, fondèrent deux sultanies célèbres, celles d'Iconium et d'Alep.

Plusieurs principautés chrétiennes, situées sur les bords de la Méditerranée, servoient de points d'appui et de remparts au foible royaume de Jérusalem. Baudouin, malheureux à la guerre, succombant sous le poids des infirmités, avant d'entrer dans un monastère, remit le sceptre à Foulques son gendre, déjà très-avancé en âge, qui, peu de temps après, périt d'une chute de cheval (1142), et laissa pour successeur, son fils Baudouin III.

Les Fatimites, en Égypte, marchèrent aussi au secours des Musulmans confédérés : l'émir Fadel, homme habile et plein d'expérience, gouvernoit cette contrée avec un pouvoir ab-

solu, et y faisoit fleurir le commerce : il abattit les factions qui osèrent se former, et sut intéresser les Égyptiens à prendre les armes contre les chrétiens ; ceux-ci n'eurent point d'ennemis plus terribles. L'Égypte fournissoit aux infidèles des vivres en abondance, et en cas de revers, leur offroit des ressources inépuisables. Le calife Amer, n'ayant qu'une ombre de la puissance souveraine, périt assassiné, au moment qu'il se promenoit dans ses jardins (1129) : à ce prince succéda Adhed, son plus proche parent, qui ne put s'affranchir du joug des émirs.

L'Europe n'est pas moins en mouvement que l'Asie et l'Afrique.

En Espagne, les chrétiens prirent une supériorité marquée sur les Maures. Alphonse VIII, fils d'Alphonse VII, roi de Castille, par ses victoires, obtint le glorieux titre d'*empereur d'Espagne*. Un roi d'Arragon ne fut pas aussi heureux ; les infidèles le vainquirent, et le tuèrent à la journée de Fraga (1134). Aucun pays n'essuya autant de malheurs que l'Espagne musulmane et chrétienne ; l'anarchie, la peste et la famine en désolèrent les diverses provinces. Alphonse VIII réprima les brigandages, punit sévèrement les factieux, et s'efforça de soulager la misère de son peuple.

Alphonse Ier, fils de Henri de Bourgogne,

prince du sang royal de France, terrassa les Maures dans les plaines d'Ourisque, en 1140, et ses troupes victorieuses le saluèrent roi de Portugal sur le champ de bataille.

Durant les dix-neuf années que Louis-le-Gros continua à régner, ce prince politique, prudent, courageux, réduisit de petits vassaux rebelles, unit ensuite ses forces contre les Anglais; mais défait par eux à la journée de Brenneville, il n'échappa à la captivité que par des prodiges de valeur : dans le fort de la mêlée, un Anglais saisit la bride du cheval du prince, en criant : *Le roi est pris. Ne sais-tu pas*, repartit Louis, *qu'au jeu des échecs on ne prend jamais le roi;* il dit, et tue cet ennemi imprudent : ce brave monarque eut l'art de rassembler les forces de la France entière, qu'il conduisit contre l'empereur Henri V, et dès qu'il l'eut repoussé, toute cette armée se débanda aussitôt. Après avoir affermi le trône des Capétiens, Louis-le-Gros mourut en 1137. Avant d'expirer, il adressa cette exhortation à son fils : *Souvenez-vous, mon fils, que l'autorité royale n'est qu'une charge publique dont vous rendrez un compte très-exact à celui qui fait les rois et qui les juge;* mais les paroles d'un mourant, rarement laissent des impressions durables dans le cœur des hommes.

Louis VII, fit la guerre à des Français comme un barbare, et brûla Vitry en Champagne, avec treize cents habitans. Les remords que ce crime fit naître dans son cœur, le portèrent à faire le vœu téméraire d'une expédition pour la terre sainte.

En Angleterre, Henri Ier gouverna ses sujets avec beaucoup de talent; heureux si l'on n'avoit point à lui reprocher l'horrible traitement qu'il fit subir à son frère Robert, condamné à perdre les yeux, et à finir ses jours dans une dure captivité ! Ce prince, d'ailleurs grand dans ses conseils, grand à la tête de l'administration du royaume, fut puni de cette espèce de fratricide par la mort de son fils Guillaume qui se noya, avec la fleur de la noblesse anglaise, en passant de Normandie en Angleterre; le père, inconsolable d'une pareille perte, en mourut de douleur (1135). Étienne, comte de Blois lui succéda, au préjudice de l'impératrice Mathilde : des divisions éclatèrent presqu'aussitôt.

En Allemagne, Henri V fit une guerre opiniâtre à Pascal II, lui dicta des loix, et déchira le sein de l'Église. Revenu à des sentimens plus modérés, il accorda (1122) la paix au saint Siége; mais elle ne régnoit point dans son ame : cet empereur descendit au tombeau, dévoré de chagrins et de remords, pleurant avec amertume

le parricide que lui avoit fait commettre une ambition effrénée (1125).

A l'élection de Lothaire, duc de Saxe, on commence à restreindre le nombre des votans, et la puissance impériale est renfermée dans des limites si étroites, que le chef de l'empire n'eut plus qu'un vain titre et de vains honneurs. Lothaire combattit en faveur de l'Église romaine qui avoit lancé les foudres de l'excommunication contre le duc de Franconie, rival de l'empereur, et rétablit sur le trône pontifical Innocent II. Lothaire mourut en 1137, et, après bien des contestations, on lui donna pour successeur, Conrad, frère du duc de Franconie. L'Allemagne se vit déchirée par une longue guerre civile; Conrad, moins actif, moins zélé pour le saint Siége que Lothaire, laissa les Romains se fortifier dans leur révolte, et avilir l'autorité pontificale.

Étienne II, surnommé *le Foudre de guerre*, fut un Néron sous le casque : les commencemens de son règne le firent d'abord aimer; mais sur la fin, levant le masque, ce tyran ivre de vengeances, par ses crimes, révolta contre lui la nation entière. Étienne alla implorer le secours des Valaques, marcha avec ces étrangers contre ses sujets qui vainquirent leur roi; il mourut dans

le camp des Valaques, et, par cette mort, Béla II, frère de Coloman, resta paisible possesseur du trône. Il étoit aveugle; mais cette cécité n'alla point jusqu'à l'esprit, car il fit admirer sa prudence, sa justice, rendit heureux les Hongrois, et se montra aussi vertueux que son prédécesseur avoit été criminel. Quand il monta sur le trône (1131), son épouse le présenta aux Hongrois, en leur disant : « *Braves Hongrois, voilà votre roi; vous voyez dans quel état il se présente devant vous; il n'aura jamais le plaisir de voir cette nation qu'il chérit; le barbare qui lui a crevé les yeux n'est plus, mais les cruels qui ont donné à Coloman ce conseil affreux, vivent encore; ils jouissent de la vue, ces perfides qui en ont privé mon époux* ». La multitude, pour témoigner, à sa manière, son attachement au souverain, massacra aussitôt les hommes désignés à sa fureur. Béla triompha de tous les partis qui s'élevèrent contre son autorité, et régna avec autant de sagesse que de douceur; prince qui paroîtroit plus estimable, si la passion pour le vin n'eût point terni l'éclat de ses vertus : il mourut (1141), et laissa le sceptre à son fils Geysa II.

Toutes les fureurs de l'ambition désoloient la Bohême; plusieurs souverains se disputèrent le trône, et se signalèrent par de lâches et d'atro-

ces vengeances durant la captivité du roi légitime Borivori. Il est presqu'impossible de suivre le récit de ces horribles révolutions, d'ailleurs peu intéressantes; les Polonais mirent à feu et à sang la Bohême; Borivori, remonté sur le trône, se comporta comme un tigre, en fut précipité de nouveau, et alla mourir de regrets en Hongrie. Une nouvelle guerre civile embrasa ce pays, et Sobieslas victorieux rétablit le calme parmi ses sujets, pourvut habilement à la défense du royaume, fit de sages loix, et porta la terreur de ses armes dans la Pologne. Ladislas, son neveu, lui succéda tranquillement (1140), et mérita, par son humanité, l'estime ainsi que l'affection de ses sujets.

En Pologne, sous Boleslas II, couvert de crimes, haï de ses sujets, les Russes vainquirent les Polonais. A sa mort (1139), il eut pour successeur Ladislas II, prince imbécille, dont la foiblesse encouragea les ambitieux, et causa la guerre civile.

Le Danemarck se trouva également en proie aux fureurs de la discorde, durant les dernières années de Nicolas qui se conduisit avec une horrible férocité à l'égard de ses ennemis: des scélérats massacrèrent ce prince à la porte d'une église (1135). Son neveu Éric, complice des assassins,

ne jouit que peu de temps du fruit de son forfait ; d'autres scélérats le poignardèrent lui-même, au moment qu'assis sur son tribunal, ce roi alloit rendre la justice qu'il avoit foulée aux pieds avec tant d'inhumanité. Après cet assassinat (1135), l'ambition de trois compétiteurs, tous trois décorés du titre de roi, mit le royaume en feu.

En Italie, les Normands affermis dans leurs conquêtes, présentent une puissance respectable. Roger, duc de la Poutlle, prit le titre de roi des Deux-Siciles (1130) : ces aventuriers ne tardèrent point à dégénérer de leurs ancêtres ; les richesses qu'ils avoient retirées de différentes expéditions en Afrique, ainsi qu'en Orient, avoient déjà corrompu leurs mœurs.

Les Vénitiens, après avoir rendu les services les plus utiles aux Croisés, en Syrie ainsi que dans la Palestine, se voyant provoqués par l'empereur Jean-Comnène, tournèrent leurs armes contre les Grecs, pillèrent les îles de Rhodes et de Samos, toutes les Cyclades, s'emparèrent de quelques villes du Péloponèse, et leur doge, Dominique Michiéli, n'entra dans Venise que couvert de lauriers. Dans le cours de ses exploits, les soldats vénitiens manquant de paie, leur chef imagina de fabriquer une monnoie de cuir qu'ils reçurent pour de l'argent : c'est, dans l'histoire des na-

tions européennes, le premier exemple de cette espèce de monnoie figurative, substituée aux espèces d'or et d'argent. Venise acquitta avec honneur la dette imprimée, en quelque sorte, sur ce cuir où le doge avoit gravé sa marque. Les Pisans et les Vénitiens se firent une guerre opiniâtre; le pape Calixte II, par ses exhortations et ses menaces, parvint à suspendre les hostilités entre les deux peuples.

Dans Rome, les papes qui font trembler tous les souverains, trembloient eux-mêmes devant une poignée de factieux. Durant les dernières années de Pascal II, sous le pontificat de Gélase II, de Calixte II, d'Honoré II et d'Innocent II, les Romains livrés à l'anarchie, égarés par de faux principes de liberté, ne laissèrent aucun moment de repos aux souverains pontifes. L'anti-pape Anaclet força deux fois Innocent II de quitter Rome, et ce pape tomba au pouvoir de Roger, le principal instigateur de l'anarchie romaine.

Soixante-douze conciles : les deux plus célèbres, celui de Latran, neuvième concile général, où la seconde croisade fut indiquée en 1123, et le deuxième de Latran, dixième concile général, contre un anti-pape; les autres traitent de la discipline, de la punition du vol, et

des affaires politiques. Les conciles de Sens et de Soissons condamnèrent la doctrine d'Abailard.

En Orient, s'affoiblit, s'épuise l'empire des Arabes; en Occident, commence à s'élever le petit royaume de Portugal conquis sur ces mêmes Musulmans qui dégénèrent en Espagne. Le meilleur prince de l'Univers, Jean-Comnène; l'un des plus guerriers, Massoud; le plus souvent couronné par la victoire, Alphonse VIII; le plus habile, Henri Ier, et Béla II, le meilleur des monarques de l'Europe. Dans les contrées septentrionales de cette partie du monde, se jouent des tragédies du même genre que celles dont, tant de fois, nous avons été les témoins parmi les Arabes, et le fanatisme de l'ambition produit, à cette époque, les mêmes effets que le fanatisme religieux des disciples de Mahomet.

Coup d'œil sur l'esprit humain.

Au milieu du tumulte des armes, l'empire des califes, entouré de nations barbares, étoit toujours l'asile inviolable des sciences et des lettres; dans les horreurs du sang et du carnage, on vit aussi quelques princes turcomans, accueillir les savans, et se montrer sensibles aux charmes de la poésie.

Il est à présumer qu'en Europe, même dans les siècles de la plus grossière ignorance et de la plus grande barbarie, les facultés intellectuelles de l'homme s'exercèrent avec plus ou moins d'activité ; elles se dissipoient le plus souvent dans les subtilités de la dialectique ; les savans n'aspiroient qu'à la gloire d'étonner leurs contemporains, par les prodiges de la science mal appliquée à leurs raisonnemens ; le plus souvent on se livroit à l'étude des connoissances purement spéculatives et spirituelles : la plupart de ceux qui se distinguèrent de leur temps, sont restés dans l'oubli, parce qu'on ne pouvoit les suivre dans un vol aussi audacieux, parce qu'ils se séparoient, en quelque sorte, du monde entier qui ne pouvoit apprécier ce qu'ils valoient, et qu'ils n'offroient presqu'aucune image sensible à la multitude : vivant au milieu des intelligences célestes, toujours les yeux fixés vers des objets immatériels, ils vouloient tout puiser dans leur génie rempli des grandeurs surnaturelles, et il n'en sortit que des monstres. Ils ignoroient, sans doute, ces hommes doués d'une imagination si vive, que pour être appréciés sur la terre, il faut se familiariser davantage avec les idées terrestres.

Chez les Grecs, Eusthate, évêque de Thes-

salonique, commenta Homère, et dans Constantinople, le goût des sciences et des lettres se conservoit, quoiqu'en s'affoiblissant de jours en jours.

En Italie, le goût des beaux-arts n'étoit pas entièrement perdu; Cimabuë se distingua dans la peinture : la poésie, dans ce pays si favorisé de la nature, paroissoit alors sombre comme la politique elle-même; les poëtes ne pouvoient avoir que des idées terribles, puisque leur pays ne présentoit qu'un théâtre d'horreurs, sur lequel les Guelfes et les Gibelins se battoient avec un incroyable acharnement. Vernérus ouvrit, dans Bologne, une école célèbre où l'on étudia le droit romain, et d'où se répandirent les premiers principes solides de législation qui contribuèrent beaucoup à diminuer les vices de la féodalité, ainsi qu'à rectifier les idées des peuples et des rois.

En France, la philosophie ancienne, défigurée par les commentateurs arabes, renversoit le jugement des esprits les plus vigoureux; mais les connoissances des moines étoient réellement prodigieuses, et les langues grecque, latine, hébraïque et syriaque, leur fournissoient des sources immenses d'érudition; une femme, Héloïse elle-même, possédoit les trois premières de ces langues savantes.

L'abbé Suger, S. Bernard, ainsi qu'un grand nombre de leurs contemporains, esprits vastes, hommes supérieurs excitent encore aujourd'hui notre étonnement, celui-ci, par l'éloquence de ses écrits, celui-là, par la sagesse de son ministère. On n'entend point, sans une émotion mêlée d'une agréable surprise, la voix et les soupirs de deux amans malheureux, dont le style brûlant et les pensées énergiques sont loin d'appartenir à un siècle d'ignorance; la flamme de leur génie perce la nuit sombre qui couvre leur siècle, et nous éclaire encore en même temps qu'elle nous attendrit.

Quelques réflexions sur la politique européenne.

Un des plus grands bienfaits du christianisme, est d'avoir multiplié les relations des peuples, d'avoir diminué les horreurs de la guerre, et conservé des sentimens d'honneur, ainsi que de modération, dans les divers gouvernemens de la chrétienté. Chez les anciens, l'esprit de patriotisme étouffoit la voix de la nature; c'étoit une espèce de fureur qui les aveugloit continuellement, et ne laissoit dans le cœur, aucune entrée aux principes de l'humanité. L'Univers se concentroit dans Sparte, dans Athènes ou dans

dans Rome, pour les citoyens de ces trois célèbres républiques ; ils eussent bouleversé le monde entier, ils eussent commis tous les crimes imaginables pour l'avantage et pour la gloire de la patrie.

Les anciens, il est vrai, admirent un droit des gens. Les Spartiates encensoient les statues de Thalytibius, dieu des hérault's ; les Athéniens partageoient la même superstition, mais ils ressembloient aux Égyptiens inconséquens qui, tantôt se prosternoient devant des crocodiles, et tantôt faisoient une guerre opiniâtre à ces bizarres et monstrueuses divinités. Les Grecs outragèrent souvent le droit des gens avec la plus insigne barbarie, principalement à l'époque de la première guerre médique. Quand des hérault's se présentèrent dans Sparte et dans Athènes, pour demander *la terre* et *l'eau*, suivant la formule usitée parmi les Perses, on les égorgea dans la première de ces villes, et la seconde fit jeter ces malheureux dans un puits, en leur disant, avec une atroce ironie, que « *là ils trouveroient l'un et l'autre de ces élémens* ».

Dans Corinthe, dans Thèbes, dans Argos, dans Corcyre, etc., les habitans ne violèrent pas moins barbarement les loix de la sagesse et de la politique. La plupart des colonies grec-

ques se jouèrent également du droit des gens, si respecté de nos jours, et que l'on n'outragea jamais, sans exciter une indignation universelle. Ne voyons-nous pas les Tarentins souiller la robe d'un ambassadeur romain qui, se tournant vers la multitude, dit gravement : « *C'est dans le sang que cette tache se lavera* ». Nous ne parlerons point des peuples barbares de l'antiquité ; ils ne se faisoient aucun scrupule de massacrer les hommes revêtus d'un caractère public, et tous, comme les Illyriens, chez lesquels la reine Teuta fit assassiner des ambassadeurs romains, s'inquiétèrent fort peu de l'avenir, ne songeant, pour le moment, qu'à satisfaire leur aveugle vengeance sur les représentans d'une nation ennemie.

A Rome, il faut en convenir, le droit des gens fut assez respecté dans la personne des ambassadeurs : les cérémonies religieuses qui précédoient et qui accompagnoient la rupture d'un traité, étoient imposantes ; mais une fois que le sénat avoit déclaré la guerre, les Romains ne valoient pas mieux que les autres nations, et se comportèrent avec autant de férocité que les Tartares, aux douzième et treizième siècles après Jésus-Christ. Rome, à demi-sauvage, se montra plus modérée, plus hu-

maine que Rome civilisée et triomphante ; celle-ci méconnut presque toujours le droit des gens. Paul-Émile, après la journée de Pydna, sans aucune déclaration de guerre, se jeta sur l'Épire, détruisit, de fond en comble, soixante et dix villes, et emmena en captivité plus de cent mille Épirotes. Avec quelle atroce perfidie ne traita-t-elle point la ligue des Achéens et la malheureuse Carthage, sa rivale ? N'étoit-ce pas violer le droit des gens, les loix les plus sacrées de l'honneur, que d'enlever à celle-ci ses vaisseaux, ses éléphans, ses armes, et ensuite d'annoncer aux Carthaginois qu'il falloit se résoudre à renoncer aux tombeaux de leurs pères, pour aller fonder plus loin une autre patrie ?

Chez les anciens, dans les républiques, la politique se gouvernoit au gré des passions populaires, et il ne pouvoit en résulter qu'une cruelle bizarrerie de conduite ; le peuple outrageoit tous les principes de la saine raison. Dans la fameuse guerre du Péloponèse, les Grecs ne connurent aucune espèce de droit des gens, ils se firent une guerre de cannibales ; et cependant l'esprit humain brilloit, à cette époque, de l'éclat le plus vif ; ces hommes si cruels étoient ces mêmes Athéniens si spirituels et si délicats dans leurs

discours. La culture des lettres fournissoit, sans doute un préservatif bien foible, pour adoucir le caractère des hommes ; ils auroient eu besoin d'une morale plus pure, d'une religion plus douce, plus charitable et plus éclairée que celle du paganisme.

Aucun principe fixe ne régna dans la diplomatie des nations, avant la conversion des empereurs romains aux christianisme : depuis la chute de l'empire romain d'Occident, Rome, devenue le centre commun de la religion, devint aussi le centre d'une politique humaine et généreuse. Cette savante tactique des cabinets, que nous admirons aujourd'hui, se prit à la cour des papes qui, pour manier l'esprit des rois, les réconcilier entre eux, ménager les intérêts du saint Siége, augmenter leur propre puissance, durent nécessairement recourir à la politique la plus délicate et la plus sage.

Le respect pour le droit des gens est, à proprement parler, le sceau distinctif des nations chrétiennes ; les nations musulmanes le méconnoissent. Dès la naissance de l'islamisme, les Arabes insultèrent les ambassadeurs, et ne se firent aucun scrupule de manquer à la foi des traités.

Si les nations observent aujourd'hui un cer-

tain ordre au milieu même du désordre de la guerre ; si on traite les prisonniers, après la victoire, avec humanité, les plus grands ennemis du christianisme sont forcés de reconnoître que l'on doit ce bienfait à la religion : elle a civilisé la politique des princes, et c'est à la cour des pontifes romains que se formèrent les premiers élémens de cette politique qui tendoit à rapprocher les peuples les uns des autres. On a essayé de rendre odieuse celle du Vatican : sans doute elle ne reçut pas toujours une direction que la sagesse et la raison puissent avouer sans honte ; mais, du moins, on est forcé de convenir qu'elle rendit d'importans services aux nations de l'Europe, opprimées par le système féodal. Cette grande dictature religieuse étoit devenue nécessaire dans l'état malheureux et avilissant où se trouvoit l'espèce humaine ; des loix et des usages barbares l'enchaînoient de toutes parts. La face de cette partie du monde avoit été changée par ce graud nombre de hordes sauvages qui étoient venues subitement prendre la place des peuples civilisés, et qui n'avoient toutes qu'un code sanguinaire. Cette grande dictature, religieuse et politique à la fois, retint les passions des grands vassaux, et vint au secours des serfs accablés sous le poids de la ty-

rannie féodale, et garrottés par les plus bizarres institutions.

Nous ne sommes accoutumés à juger des siècles passés, que d'après les idées, les mœurs et les impressions du siècle actuel; nous ne voulons pas voir que le monde est un théâtre mobile sur lequel les hommes et les choses changent perpétuellement, et qu'une puissance qui seroit aujourd'hui absurde et odieuse, ne paroît pas telle aux yeux des personnes habituées à se reporter en esprit dans les siècles de *fer* où elle s'éleva. Il faut, pour en juger sainement, renoncer un moment à son propre siècle, et se retirer du milieu de la génération actuelle.

Le despotisme spirituel servit de contre-poids au despotisme temporel; il falloit des moyens extraordinaires pour des circonstances et des hommes qui ne l'étoient pas moins. Grégoire VII, dont le nom rappelle le souvenir d'une hauteur injurieuse pour toutes les têtes couronnées, au milieu même des excès de son ambition, effrayoit moins les peuples que leurs chefs eux-mêmes. Si nous lisons le récit des démêlés de ce pontife dans l'histoire d'Allemagne, nous verrons que l'empereur Henri IV n'étoit pas exempt de reproches, et que la fameuse querelle du sa-

cerdoce et de l'empire, fut aussi déshonorante pour la puissance temporelle que pour la puissance spirituelle.

C'est uniquement à la religion que l'on doit l'usage des ambassades permanentes, chargées de maintenir la bonne harmonie entre les nations; institution qui rendit la politique moins barbare, et la guerre moins meurtrière.

Sans le christianisme, l'Europe, quant aux mœurs, ressembleroit à la grande Tartarie. Il a tempéré le courage bouillant et brutal des peuples modernes; il a policé et adouci leur caractère. Lorsqu'on parle des siècles de barbarie dans laquelle l'Europe a été plongée, on ne devroit point attribuer ce funeste état de choses à l'ignorance des prêtres, c'est une injustice grossière; on devroit plutôt l'attribuer exclusivement à l'invasion des Septentrionaux. C'est à dater de cette époque de l'histoire, que nos historiens philosophes se montrent fort étrangers à la connoissance des causes, eux qui, d'ordinaire, paroissent si fort jaloux de les démêler: c'est là que la passion les aveugle, au point de leur faire méconnoître l'origine de tous les usages barbares et ridicules qui ont déshonoré si long-temps la raison humaine. L'écrivain impartial va jusqu'à l'extrémité du nord de l'Europe; il va en Asie,

jusqu'aux montagnes du Mauréhannaer, découvrir la source commune de l'ignorance et de la barbarie, source que le christianisme, à force de zèle, parvint à purifier.

CINQUANTE-NEUVIÈME SYNCHRONISME.

De 1143 *à* 1180 *après J. C.*

Manuel-Comnène, fils d'Alexis, passa sa vie sous la tente; actif, intrépide, mais téméraire, avare et perfide, plus soldat que capitaine, plus aventurier que souverain, il écrasa les peuples d'impôts, et sacrifia les intérêts de l'État à ses vues chimériques d'ambition. La seconde croisade alarma cet empereur autant que les infidèles eux-mêmes; les Latins l'accusèrent d'avoir fait empoisonner les puits, les fontaines, de leur avoir dressé des embuscades, et de s'être allié secrètement contre eux avec les Musulmans : il est vrai de dire que les Croisés traitèrent le souverain de Constantinople comme ils eussent traité les soudans d'Égypte, et se conduisirent
1154. avec une indiscrétion condamnable.

Manuel chassa les Normands de ses États, les attaqua dans la Sicile, les vainquit et leur dicta la paix; ensuite il dompta les Serves,

triompha des Hongrois, revint sur ses pas, débarqua en Asie, défit les Sarrasins, et porta la terreur de ses armes dans Alep et dans Icone. 1166.
Il échoua dans le projet qu'il avoit formé de reconquérir l'Égypte; sous les murs d'Iconium, il commit, au hasard d'une bataille, les destinées de son empire, fut vaincu complétement, et, dans les années suivantes, répara ce 1175.
revers par de nouvelles victoires: il mourut sur la fin de 1180. Le plus grave reproche qu'on 1180.
puisse faire à Manuel, c'est d'avoir payé trop souvent de sa personne dans les combats; mais il n'en est pas moins digne d'exciter l'admiration des siècles pour ses exploits, et les Serves, les Hongrois, les Siciliens, ainsi que les Turcs tant de fois vaincus, attesteront toujours sa bravoure: à sa mort, l'empire des Grecs tombe en décadence. Les Lange, qui bientôt remplaceront les Comnène sur le trône, ne furent que des imbécilles ou des scélérats, dont les crimes font frémir; ils précipitèrent, par leur lâcheté, la chute d'un empire que les Comnène avoient retenu, d'une main ferme, sur le penchant de sa ruine.

Dans Bagdad, l'habile Moktaphi II, à la mort de Massoud, saisit l'occasion épiée, depuis long-temps, de secouer le joug des Seljoucides

qui avoient déjà oublié, dans l'ivresse de la prospérité, les vertus des Thogrul-Beck et des Alp-Arslan. Cette révolution s'opéra sans effusion de sang, et Moktaphi, marchant sur les traces des meilleurs princes, s'appliqua uniquement à faire jouir ses peuples des bienfaits d'une sage administration. Monstanger, fils et successeur de ce grand homme (1160), découvrit une conspiration tramée contre le prince, en punit les chefs, et maintint la tranquillité dans ses États; les Arabes jouirent sans inquiétude de la douceur d'un gouvernement paternel. Le commerce, les lettres, la justice furent également les objets de la tendre sollicitude du calife : jamais peut-être il n'exista une nation plus privilégiée, à cette époque, que celle des Arabes; elle jouissoit d'une félicité pure, tandis que les révolutions bouleversoient le reste de la terre. Sous Moktadi, fils et successeur de Monstanser (1170), le bonheur habite encore exclusivement sur les bords du Tigre : le règne de ce prince se termina en 1179, et Nasser, son fils, s'assit paisiblement sur le trône de Bagdad.

La Perse n'offroit plus qu'un théâtre de dissentions cruelles; les Seljoucides avoient jeté tout leur feu; des crimes, marques ordinaires de la foiblesse, remplacèrent des actions héroïques;

de sanglantes batailles se livrèrent entre les divers partis qui, chacun, soutenoient un compétiteur. Mohamed sortit victorieux de cette guerre civile; il ne put jouir long-temps de son triomphe (1159). Tourmenté par la maladie qui le conduisit au tombeau, ce sultan, après avoir fait passer en revue, devant son lit de mort, ses troupes, ses serviteurs, ses femmes, exhala, en ces termes, ses regrets sur la perte du pouvoir suprême : « *Comment est-il possible qu'une puissance aussi grande que la mienne ne soit pas capable de rendre mon mal plus léger, ni de prolonger ma vie d'un seul moment* » ? Avant d'expirer, il dit ces autres paroles si religieuses : « *Malheureux est celui qui s'attache à amasser toutes ces choses périssables, et qui ne fait pas son capital de celui en qui toutes choses se trouvent* » ! A Mohamed finit, à proprement parler, l'histoire des Seljoucides; cette dynastie, dépouillée de ses immenses conquêtes par les atabeks et par d'autres gouverneurs ambitieux, ne posséda plus qu'un petit nombre de provinces, et s'ensevelit dans une entière obscurité.

Dans Icone, régnoit Kilig-Arslan, la terreur des Croisés et des Grecs, mais en même temps pour eux un objet d'estime, à cause de sa valeur, de ses exploits et de ses vertus : ses enfans le

trahirent et le chassèrent. Nouradin, sultan d'Alep, non moins terrible à la guerre, posséda toutes les qualités capables d'honorer l'homme et un grand roi, prudence, générosité, douceur, amour de la justice et tendresse pour ses sujets qui le perdirent en 1173; Saladin détrôna son fils Al-Malek-Al-Salek.

L'usurpateur étoit Curde d'origine; le calife Adhed, successeur de son père d'Haer, mort en 1160, voulant se délivrer de l'insupportable tyrannie de l'émir Schaüer, avoit imploré le secours du sultan d'Alep, qui lui envoya une armée sous la conduite de Schirkouch, lequel vainquit et tua l'émir rebelle : le général de Nouradin étant mort quelque temps après, Adhed demanda Salah-Eddin, neveu de ce général, et le créa premier émir. Au lieu de protéger son bienfaiteur, l'ingrat Saladin (1) lui enleva les plus belles prérogatives de la royauté, fit supprimer des prières publiques le nom d'Adhed qui en mourut de chagrin à la fleur de l'âge, jeune prince digne d'un meilleur sort pour ses bonnes qualités (1171). Avec ce calife, s'éteignit la dynastie des Fatimites, et le fameux schisme qui divisoit les Musulmans. Quelques peuples de

(1) On dit Salah-Eddin, ou Saladin, indistinctement.

l'Afrique, et les Maures de l'Espagne persistèrent cependant à ne pas reconnoître le calife des Arabes ; Bagdad redevint le centre commun de la religion musulmane, et le nom de Moktadi fut seul publié dans les mosquées. Dix princes fatimites avoient successivement régné sur l'Égypte, qui n'eut point à se plaindre d'être gouvernée par eux.

Saladin se rendit maître d'un si beau pays, dépouilla la famille de son ancien souverain, et l'ingratitude éleva ce sultan au plus haut point de grandeur. Parvenu à cette hauteur, ses mœurs changèrent, et son ambition une fois satisfaite, il s'efforça de faire oublier, par des vertus, l'injustice de ses procédés et le crime de son élévation.

Dans Jérusalem, Baudouin III, fils, Foulques, Amauri son frère et Baudouin IV, régnèrent successivement : ces princes entreprenans tentoient des expéditions au-dessus de leurs forces, harceloient les Musulmans qui, de leur côté, leur enlevoient des places, et resserroient, dans les plus étroites bornes, le royaume fondé par les chrétiens. Baudouin IV défit, et mit en fuite l'armée de Saladin, sous les murs mêmes de la cité sainte.

Le même mouvement qui ébranle l'Asie,

ainsi que l'Afrique, entraîne l'Europe, et ces trois parties du monde, sous le rapport politique, semblent se confondre entre elles.

L'Espagne chrétienne, suffisamment tenue en haleine par les Maures, ne prit aucune part aux expéditions lointaines des croisades. Les Almohades, ou Unitaires, secte nouvelle, aussi anarchique que celle des Karmates, après avoir ravagé une partie de l'Afrique, débarquèrent en Espagne où ils commirent les mêmes cruautés, les mêmes brigandages que les brigands de l'Asie. L'épouvante gagna le cœur des chrétiens; le vaillant Alphonse VIII mourut (1157), lorsque ses sujets avoient le plus besoin de ses talens militaires. Dans cette consternation universelle, l'arrivée de quelques troupes fançaises ranima le courage des Espagnols, et de Sanche-le-Désiré, roi de Castille; on vit deux moines de Cîteaux, défendre Calatrava avec la plus grande intrépidité, et leur belle défense donner le temps aux chrétiens de se reconnoître. En mémoire de ce glorieux événement, les Espagnols instituèrent l'ordre militaire religieux de Calatrava. Les Almohades auroient écrasé les chrétiens, si ces fanatiques n'eussent indisposé contre eux-mêmes les rois musulmans de l'Espagne. Sanche-le-Désiré triompha de ces

brigands (1159) qui, malgré leur défaite, ne continuèrent pas moins d'être la terreur des monarchies chrétiennes.

Sous le commandement de Louis-le-Jeune, l'élite de la nation française, à la voix de S. Bernard, passa en Orient. Le roi, d'abord vainqueur des Musulmans sur les bords du Méandre (1148), essuya presqu'aussitôt défaites sur défaites, et n'échappa qu'avec peine au cimetère des Turcomans; il eut du moins la satisfaction de visiter les saints lieux; mais Éléonore, son épouse, le déshonora publiquement. Louis-le-Jeune, à son retour, tomba au pouvoir des pirates, et délivré de captivité, alla dans Constantinople se faire insulter par l'empereur Manuel-Comnène, trop heureux de revenir dans ses États avec les tristes débris de sa nombreuse armée. Durant son absence, l'abbé Suger administra le royaume avec des talens et une sagesse qui méritent les éloges de la postérité.

En voulant conquérir la terre-sainte, la France perdit (1150) de riches provinces, par le divorce d'Éléonore qui se remaria avec Henri de Plantagenet, auquel cette reine apporta, pour dot, la Guienne. Louis le jeune mourut la même année que Manuel-Comnène.

L'Angleterre, sous le roi Étienne, fut en

combustion ; fait prisonnier par ses ennemis, il recouvra sa liberté, du consentement de Mathilde, princesse du sang saxon, que la nation anglaise chérissoit, et qui s'étoit mise à la tête d'un puissant parti. A la mort d'Étienne (1154), Henri III, fils de Mathilde, chef de la maison Plantagenet, hérita de la couronne d'Angleterre, et la porta avec autant de fermeté que de gloire. La face du royaume changea sous l'administration de ce monarque, tout à la fois intrépide général, habile législateur, et politique consommé ; il accorda de nombreux priviléges aux bourgeois dans l'assemblée des nobles et des évêques, dite assemblée de Clarendon (1174) : la fortune seconda son courage dans toutes les expéditions militaires qu'il entreprit. Thomas Becket, d'abord chancelier de la couronne, puis archevêque de Cantorbéry, empoisonna le reste des jours d'Henri II. Un horrible souhait échappé indiscrettement à ce prince, dans un transport de colère, fut malheureusement entendu, et accompli par quatre gentilshommes qui allèrent égorger l'inflexible prélat au pied des autels (1170). En vain Henri II se soumit à une expiation humiliante sur le tombeau du martyr ; il désarma le ciel, sans pouvoir désarmer l'ambition et la vengeance des hommes.

hommes. Il venoit de subjuguer l'Irlande (1172), conquête qui lui coûta peu d'efforts, et de se réconcilier avec la cour de Rome, lorsque ses enfans, excités par la France, se révoltèrent : le saint Siége prit la défense d'un père injustement attaqué ; Henri soumit les rebelles, sans éteindre l'ingratitude dans leur cœur.

L'empereur Conrad III, entraîné par le même enthousiasme que le roi de France, l'avoit devancé en Orient, à la tête de plus de cent mille hommes, et les Allemands échouèrent, ainsi que les Français, dans cette fatale expédition. Le terrible Kilig-Arslan, sultan d'Iconium, extermina l'armée allemande, et Conrad repassa dans ses États presque sans aucunes troupes. A sa mort (1152), Frédéric Ier, surnommé Barberousse, réunit les suffrages des électeurs, et monta sur le trône impérial. Ce valeureux capitaine eut toujours les armes à la main, pour repousser les efforts des papes qui le persécutèrent avec acharnement. Les Polonais ayant attaqué l'Allemagne, il punit ce peuple de son audace, et lui dicta la paix en 1157. Toujours en mouvement, il passa en Italie, châtia les Milanais qui, à deux reprises, le battirent à leur tour ; Frédéric trop fier pour se plier aux vues du saint Siége, soutint

l'anti-pape Pascal, et, victorieux des Romains, entra dans leur ville.

En Hongrie, Geysa II, aussi vertueux que son père, aussi ferme, aussi brave, triompha des Autrichiens ainsi que des Russes. Le passage des Croisés sur le territoire de son royaume, alarma justement ce bon prince qui eut beaucoup de peine à contenir l'indignation de ses sujets. La Hongrie resta paisible et heureuse tant que vécut Geysa, et ce prince descendit (1161) dans le tombeau, emportant les regrets de toute la nation. Sous Étienne III, son fils et son successeur, d'abord l'idole et ensuite le fléau des Hongrois, la guerre civile replongea dans un abyme de malheurs ce peuple qui eut deux rois en même temps.

Le nord de l'Europe est toujours en combustion, et le théâtre de plus tragiques événemens. En Pologne, Boleslas IV détrône son frère Ladislas, tourne ses armes contre les Prussiens, force ce peuple à renoncer au culte des idoles, conversion qui dura peu de temps; les Prussiens marchèrent contre les Polonais, et battirent leurs ennemis imprudens qui annonçoient des vues sinistres contre l'indépendance de la Prusse. Micislas III, successeur de Boleslas II, fit gémir la Pologne sous une dure tyrannie qui ne finit

qu'à l'avènement au trône de son frère Casimir (1177) : ce prince n'y monta qu'en cédant aux pressantes sollicitations des Polonais dont il se montra le bienfaicteur et le père.

Un roi de Suède, Surcher, est mis à mort par ses sujets (1154).

En Danemarck, Canut V est tué, la même année, par les ordres de Suénon son collégue; Valdemar fait subir le même sort à l'assassin (1157). Ce nouveau monarque qui avoit des vertus et de l'élévation dans les sentimens, rendit le Danemarck heureux, et contint, par la force des armes, les Vandales idolâtres.

En Russie, Iouri, fondateur de la ville de Moscou, prince efféminé, cruel, vrai sardanapale, consuma sa vie dans la débauche; les habitans de Kief célébrèrent, comme un jour de fête, sa mort. Son fils André, vainqueur des Bulgares et des Suédois, tranféra le siége de l'empire de Kief à Volodimer, et par ses belles qualités mérita de commander à une nation moins sauvage. Une troupe des conjurés le perça de mille coups, et son corps resta trois jours exposé aux outrages de la populace.

Sous Uladislas, les Bohémiens entraînés par le même enthousiasme religieux que les autres peuples de l'Europe, se croisèrent contre les

infidèles, et portèrent la guerre en Palestine. Leur prince revint de cette expédition dans un état de pauvreté et de misère, avec les tristes débris d'une nombreuse armée.

Roger, roi des Deux-Siciles, envahit l'Orient, à la tête d'une armée sicilienne, pilla l'empire grec, le ravagea, et en tira d'immenses richesses; Manuel-Comnène mit un terme à ces conquêtes, ou plutôt à ce brigandage, et força l'ennemi à se rembarquer. Guillaume, surnommé le Mauvais, succéda à son père Roger, mort en 1154 : l'indolence et la cruauté du nouveau monarque produisirent les scènes les plus atroces; d'indignes favoris firent gémir le royaume sous le fardeau des impôts, et la ville de Naples vit éclater des horreurs aussi exécrables que celles des Caligula et des Néron. Les Deux-Siciles débarrassées en 1166 de ce tigre couronné, et respirant sous Guillaume II, rentrèrent dans une heureuse obscurité, mille fois préférable à la renommée qui, d'ordinaire, s'achète au prix du sang le plus pur des nations.

Les Vénitiens, déposant leur haine contre l'empire grec, secoururent l'empereur Manuel-Comnène, et le doge Polani prenant le commandement d'un flotte, chassa les Siciliens de Corfou, débarqua en Sicile où les troupes véni-

tiennes se signalèrent par d'affreux excès : cette diversion délivra les Grecs de la présence de Roger qui accourut pour défendre ses propres États. Venise goûta paisiblement les fruits d'une politique aussi sage que prévoyante, châtia l'insolence des pirates, et humilia l'orgueil du patriarche d'Aquilée. L'ingrat et perfide Manuel-Comnène, suscita une querelle aux Vénitiens qui armèrent, contre cet empereur, une flotte dont la peste détruisit presque tous les équipages ; ce fléau se répandit dans Venise même, et rendit cette ville veuve de ses plus illustres citoyens. Le peuple, injuste dans sa fureur, rendant le doge Vital Michieli responsable des malheurs de la nature, assassina le chef de la république : ce crime ouvrit aux sénateurs les yeux sur les dangers d'une liberté excessive, et leur fit instituer le conseil des onze qui enleva à la multitude le privilége de nommer le doge (1173). Les Vénitiens chassés de l'empire grec par Manuel, se virent réduits à la position la plus critique.

Cette même année, un nouveau danger plus alarmant les menaça ; l'empereur Frédéric leur demandoit le pape Alexandre III, son ennemi, réfugié dans Venise. Loin de se laisser abattre, ils équipèrent une flotte, et l'an 1175, remportèrent une victoire complète sur

Othon, fils de l'empereur Frédéric Barberousse, qui tomba en leur pouvoir. Le pape Alexandre III, pour la défense duquel les Vénitiens s'étoient armés, transporté de joie en apprenant cette nouvelle, alla au-devant du doge vainqueur, et lui dit : *Il faut que la postérité sache qu'une mer sur laquelle les Vénitiens sont si puissans, doit leur être soumise comme la femme à son mari.* Pour immortaliser le souvenir d'un exploit si glorieux, il remit son anneau au chef suprême de la république, qui le jeta dans la mer en signe d'union, proférant ces paroles, depuis répétées solennellement pour la même cérémonie, par les successeurs du doge : *Nous t'épousons en signe d'une véritable et perpétuelle souveraineté.* Cet orgueilleux hymen avec la Méditerranée redoubla le courage des Vénitiens.

Ils eurent le bonheur de voir Frédéric, se réconcilier avec le pape Alexandre dans l'enceinte de leurs murs ; une victoire aussi éclatante releva leur puissance, et depuis, ces Phéniciens de l'Europe, occupant en Asie des provinces entières, naviguèrent en maîtres sur l'Archipel, la Propontide, le Pont-Euxin, aussi bien que sur la mer Rouge, l'Océan indien et l'Océan éthiopien. Venise s'enrichit considérablement, et dans l'Europe, alors si pauvre, si simple, si

grossière, cette république étala tout le faste de l'Asie. Les Vénitiens avoient déjà soutenu, tour à tour, la guerre contre les Sarrasins, les Grecs, les Hongrois, les Siciliens, les Génois et les Pisans, avec une intrépidité qui tenoit du prodige, attachant quelquefois, dans les batailles, leurs vaisseaux les uns aux autres, afin de se mettre dans la terrible nécessité de vaincre ou de mourir.

A dater du règne de l'empereur Frédéric-Barberousse, l'Italie défend sa liberté, tandis que le reste de l'Europe est esclave. Les Milanais, républicains déterminés, flétrirent les lauriers de ce grand monarque, le forcèrent à prendre la fuite à la journée de Lignano, et le réduisirent aux dernières extrémités (1170).

Le fanatisme de la liberté fait de Rome un séjour affreux; Arnaud de Bresse, hérétique et chef de parti, ordonne l'assassinat (1150) du pape Luce II, rebâtit le capitole, rétablit le sénat, l'ordre des chevaliers, gouverne despotiquement cette nouvelle république romaine, et fait trembler les papes. Ce frénétique lassa ses admirateurs eux-mêmes qui le brûlèrent vif, jetèrent ses cendres au vent, et la république périt avec lui.

Luce II, Eugène III, Anastase IV, Adrien IV,

Alexandre III et plusieurs anti-papes occupèrent la chaire de S. Pierre. Eugène III, disciple de S. Bernard, fit prêcher la deuxième croisade. Adrien IV, ayant blessé la fierté de Frédéric-Barberousse, cet empereur lui suscita des ennemis qui occasionnèrent un schisme dans l'Église. Louis VII et Henri II rendirent à Adrien les plus humbles hommages : ce pontife ne tarda point à retourner dans Rome; le peuple romain ayant su l'apprécier, estima ce pontife autant qu'il le chérit.

Soixante-seize conciles : le plus célèbre, celui de Latran, onzième concile général contre les Albigeois, hérétiques, qui avoient embrassé la fausse doctrine du manichéisme (1179). Les plus connus, après ce concile œcuménique, sont relatifs aux différends d'Henri II avec Thomas Becket.

Moktadi et Nouradin, les deux plus grands monarques de l'Orient; Manuel - Comnène et Kilig-Arslan, les deux plus guerriers; Henri II et Frédéric-Barberousse, les deux plus habiles princes de l'Occident; Geysa II, le plus vertueux, le plus doux; Guillaume-le-Mauvais, le plus scélérat; et le plus infortuné des peuples, les Espagnols.

Le spectacle le plus extraordinaire, le plus

piquant, est celui que présente l'Italie, et surtout la ville de Rome; les papes font trembler les rois, et tremblent eux-mêmes devant une populace mutine et insolente; l'ambition se réveille parmi ces Romains abâtardis qui tiennent le langage de leurs ancêtres, affectent hautement les mêmes prétentions, et songent à faire de leur ville le siége de l'empire du monde. Les pontifes, obligés de fuir de ce dangereux séjour de la liberté, vont implorer l'assistance de l'empereur, des rois de Sicile et de France : l'orgueilleuse Rome résiste avec opiniâtreté, dans l'enceinte de ses murs, aux troupes impériales; ses citoyens, quoique vaincus, n'en relèvent pas moins audacieusement la tête, et n'en reprennent pas moins leurs idées chimériques d'égalité et de république universelle.

SOIXANTIÈME SYNCHRONISME.

De 1180 *à* 1221 *après J. C.*

Un injuste et dur ministre soulève les peuples contre le gouvernement de Marie, mère du jeune Alexis-Comnène; Andronic-Comnène, grand oncle de l'empereur, usurpe la régence, fait

périr Marie, puis, quelque temps après, détrône,
1183. et fait étrangler son souverain. Le barbare usurpateur, foulant aux pieds le cadavre de cet innocent, lui dit : « *Ton père fut un perfide, ta mère une prostituée, et toi un imbécille* ». Des crimes atroces se renouvellent à chaque instant; à chaque instant nous sommes forcés de considérer d'affreux massacres, et de nous traîner dans une fange ensanglantée avec ce monstre, que des évêques ne rougirent pas d'absoudre de son régicide. Andronic-Comnène, un des plus féroces souverains qui ayent existé, un des plus implacables dans ses vengeances, ne fut pourtant pas un des moins habiles ni un des moins éclairés; il déchargea sur la ville de Nicée tout le poids de sa rage excitée par un ressentiment personnel, et les Grecs, sous une tyrannie si dévorante, s'abâtardirent entièrement.

1185. La fin d'un règne si exécrable répondit au commencement; le monstre se perdit par l'excès de sa cruauté. Isaac-Lange, qu'il vouloit faire égorger, courut se réfugier dans un église auprès de laquelle la multitude attroupée, proclama empereur le malheureux proscrit. Andronic-Comnène resté sans défenseur, sans appui, livré à la rage du peuple, subit, durant deux jours, avant de périr, des tourmens inouis dont le

récit effraieroit même des bourreaux. Ce prince, ainsi que Néron et Chilpéric, étoit lettré, et composa des ouvrages, entre autres un dialogue assez estimé contre les Juifs.

Isaac-Lange ne valoit guères mieux que son prédécesseur ; comme tant de méchans princes, il débuta par des actions louables ; mais quand il se crut affermi sur le trône, il leva le masque, et le tyran se montra à découvert. Il vainquit, sous les murs de Constantinople, un compétiteur qui lui disputoit le pouvoir suprême, et après l'avoir fait mourir, envoya la tête de ce malheureux à sa femme, en lui faisant demander si elle la reconnoissoit : « *Je reconnois*, dit cette femme héroïque, *la tête de mon mari, quelque défigurée qu'elle soit, et c'est pour moi le comble du malheur, d'avoir vécu jusqu'à ce jour* ».

Les Allemands humilièrent l'orgueil de ce prince féroce qui avoit insulté leur souverain : au bout de neuf années de tyrannie, son propre frère, Alexis-Lange-Comnène, lui fit crever les yeux, et usurpa le sceptre impérial : 1194.
désormais nous n'avons plus qu'à suivre les traces hideuses de la bassesse et du crime. Les barbares attaquent, à l'envi, les provinces du parricide, et désolent l'empire ; Alexis s'oublia au

point de faire le métier de pirate contre ses sujets eux-mêmes, afin d'augmenter ses ressources pécuniaires, et d'entasser des trésors : aussi lâche que cruel, il s'enfuit de Constantinople à l'approche des Croisés, abandonnant le sceptre impérial à Isaac-Lange, ainsi qu'à son fils Alexis-Lange III, esclave et créature des Croisés, auprès desquels ce dernier s'étoit réfugié pour les engager à rétablir son père sur le trône. Le feu devora une partie de la capitale, et les Grecs attribuèrent, non sans quelque fondement, cette catastrophe aux Latins.

Alexis-Ducas, surnommé Murtzulphe, à cause de ses longs sourcils, profita du mécontentement général, se débarrassa des deux fantômes d'empereurs, étrangla lui-même le jeune Alexis, et fit prendre les armes aux habitans. Alors les Vénitiens et les Français attaquèrent Constan-
1204. tinople, s'en rendirent maîtres, mirent à mort le féroce Murtzulphe, pillèrent cette grande ville, dépouillèrent les églises, partagèrent entre eux un immense butin, et, après un court interrègne, placèrent Baudouin sur le trône impérial.

Les Grecs fugitifs et méprisés, en Occident, retrouvèrent leur ancienne audace sous Théodore-Lascaris qui retrempa le courage de ses

sujets, dans cette même Asie dont les délices avoient corrompu Rome républicaine. Mais la pourpre impériale devint bien funeste aux princes français qui en furent décorés ; Baudouin, tombé dans une bataille au pouvoir des Bulgares, périt 1206.
plus douloureusement qu'un criminel étendu sur la roue; Henri, son frère et son successeur, mourut empoisonné l'an 1216. Des princes re- 1216.
fusèrent un trône si dangereux ; Pierre de Courtenai qui l'accepta, n'essuya que des revers, et finit par être trahi et assassiné par Théodore-Ange-Comnène. Robert de Courtenai, un de ses fils, 1219.
serré de près par l'empereur d'Asie, quitta sa capitale pour aller mendier des secours dans tout l'Occident. Théodore-Lascaris, au contraire, régna avec gloire dans Nicée en Bythinie, nouvelle capitale de l'empire grec. Alexis-Lange-Comnène eut les yeux crevés par ordre de ce prince, et mourut renfermé dans un couvent; l'auteur de son supplice descendit au tombeau en 1221.

Nasser, dont certains chroniqueurs parlent avec mépris, parce qu'ils ne connoissent point ce calife rempli de zèle pour le bien public, fonda une bibliothèque dans Bagdad, ainsi que des colléges, des hôpitaux, des mosquées, et d'autres édifices consacrés, soit à l'ornement

de sa capitale, soit aux besoins du peuple; le règne de Nasser ne présente qu'un enchaînement de bienfaits, et ce souverain pacifique persévéra dans un zèle aussi louable jusqu'aux derniers jours de sa vie.

Mais après une longue tranquillité, les générations suivantes paieront bien cher le bonheur de leurs ancêtres; l'empire des Arabes restoit immobile dans sa félicité, lorsqu'un orage terrible se formoit, et grondoit déjà auprès de ses frontières, lorsque des hordes inconnues et barbares, menaçoient l'indépendance de toutes les nations, et leur préparoient à toutes les fers de l'esclavage.

Dans la Perse, des traîtres appelèrent Tekesch, roi de Samarkande, qui renversa du trône le présomptueux Thogrul-Beck-Alp-Arslan, et mit fin à la dynastie des Seljoucides (1194) dont plusieurs branches subsistèrent néanmoins en Asie. Mohamed, fils et successeur de Tekesch, maître de la Perse, d'une partie de la Tartarie, le plus puissant, le plus redoutable monarque de l'Orient, se disposoit à renverser l'empire des califes, quand un autre conquérant, encore plus puissant, plus formidable, vint attaquer lui-même ce prince ébloui de l'éclat de sa fortune.

C'étoit le fameux Gengis-Kan (1), dont les États s'étendoient de la grande muraille de la Chine, aux rives du Shion ou Oxus : créateur de sa puissance, par un génie actif, une valeur impétueuse, il avoit rangé sous ses étendards, les Tartares mogols et mantcheoux. Dans la solitude des déserts de la Tartarie, s'étoit formé, s'étoit grossi ce torrent qui va se déborder pour renverser les villes les plus florissantes et les empires les plus anciens.

Mohamed provoqua le ressentiment de ce fier ennemi qui, vainqueur dans plusieurs batailles, détruisit la vaste monarchie de Samarkande, ou des rois Kourasmeïens. L'infortuné Mohamed, nouvel exemple des vicissitudes humaines, expira de douleur dans une île de la mer Caspienne où il avoit été chercher un asile, et dans une si grande misère, qu'on ne put trouver de linge pour l'ensevelir (1220). Son fils, Jélaledin, recueillit courageusement quelques foibles débris de la puissance de son père, se défendit deux années avec une rare valeur, se mit en marche pour se retirer dans les Indes, déploya, au passage de l'Indus, un imperturbable courage, que le farouche Gengis-Kan ne put s'empêcher d'ad-

(1) Ce nom signifie *roi des rois*.

mirer, en s'écriant : « *Voilà un fils digne de son père : heureux celui qui a de tels enfans* » !

Dans Iconium, des trahisons, des mouvemens séditieux, des tyrans odieux, des règnes d'un moment ; telle est, en peu de mots, l'histoire de cette sultanie. Aladin, prince guerrier et conquérant, mais en même-temps monstre ivre de sang humain, usa toujours de la victoire avec la dernière férocité.

Saladin (1), premier souverain de la dynastie des Aïoubites, ainsi nommée de son père Aïoub, régnoit sur la Syrie, la Phénicie, la Palestine et l'Égypte : après s'être agrandi par les voies du crime, il devint un grand homme, et supporta même, avec magnanimité, les reproches de ses victimes. Interrogeant un jour le fils d'une de ses victimes, sur les progrès qu'il faisoit dans l'alcoran, il reçut de l'enfant cette réponse qui le fit sourire : « *J'en sais déja beaucoup, seigneur, et je suis actuellement à l'endroit où il est écrit que ceux qui ravissent le bien des orphelins, mangent un feu dévorant qui les consumera dans ce monde, pour les précipiter ensuite dans les enfers* ».

(1) Ce nom, en langue orientale, veut dire *lion de la foi.*

Saladin

Saladin écrasa l'armée des Croisés à la journée de Tibériade (1187), et souilla sa victoire par le meurtre des deux grands maîtres hospitaliers et templiers, ainsi que de leurs chevaliers contre lesquels le sultan étoit animé d'une haine personnelle, à cause de leurs cruautés. Gui-de-Lusignan, roi de Jérusalem, tombé en son pouvoir, reçut cependant du vainqueur un traitement plein d'humanité; mais Saladin, impétueux dans sa fureur, fendit la tête, d'un coup de cimeterre, à Renaud, gentilhomme français. Avant de se livrer à cette barbare vengeance, il lui adressa ces paroles foudroyantes : « *Tu n'as jamais usé de clémence à l'égard des Musulmans; tu t'es toujours conduit à mon égard, d'une manière toute contraire à celle dont je me suis comporté envers toi* ». Jérusalem capitula, et se rendit au héros des Musulmans qui, peu de temps après, ayant mis le siége devant Tyr, échoua devant cette ville où il essuya une très-grande perte, et ne put empêcher la ville d'Acre de se rendre aux chrétiens.

Quoique sans cesse occupé à combattre les Croisés, Saladin fit revivre, sur les bords du Nil, les vertus de Sésostris, et ce sultan, effaçant presque la tache de son ingratitude envers Nouradin, usa de ses victoires avec plus de modéra-

tion que les chrétiens eux-mêmes, épargna le sang des vaincus, et se montra sensible aux peines des malheureux ; sa bonté s'étendit, avec une égale complaisance, sur les chrétiens et sur les musulmans. Sous l'heureux sceptre de ce sultan, fleurirent la justice, le commerce et les lettres : il mourut aussi admiré de l'Occident que de l'Orient. Avant de rendre le dernier soupir (1191), Saladin dit à l'officier qui portoit son étendard dans les combats : « *Tiens, mon ami, prends ce vil linge, mets-le au bout de ta lance, et va crier dans les rues de Damas : Voilà tout ce que le grand Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte avec lui dans la tombe* ». Il laissa pour héritiers de son empire, un grand nombre de fils que son frère Adel dépouilla de leur succession : celui-ci continua, avec beaucoup de bravoure, la guerre contre les Occidentaux, eut toute l'ambition de Saladin, et l'imita dans ses injustices ainsi que dans ses vertus.

L'Europe éprouve d'aussi violentes commotions que l'Asie.

En Espagne, les Almohades, sous le règne d'Alphonse-le-Noble, fils et successeur de Sanche-le-Désiré, tentèrent de nouveaux efforts pour accabler les chrétiens divisés entre eux ; mais les infidèles eux-mêmes essuyèrent une sanglante

défaite, et deux cent mille d'entre eux restèrent sur le champ de bataille de Muradel, près des bords du Guadalquivir.

Les Musulmans d'Afrique, opérèrent (1195) un second débarquement en Espagne, pour secourir leurs compatriotes qui, avec ce renfort, remportèrent sur Alphonse VIII, roi de Castille, la victoire d'Alarcos, aussi mémorable que celle de leurs ancêtres à Xérès. Heureusement l'esprit de patriotisme et de religion régnoit parmi les chrétiens; malgré leur effroyable perte, évaluée à plus de cinquante mille hommes, ils s'opposèrent courageusement aux progrès du vainqueur: Pierre II, roi d'Arragon, les rassura en défaisant l'ennemi à la journée d'Alcoras, en 1212; cependant, quelque temps après, les Almohades repoussèrent les vainqueurs. Alphonse IX, roi de Castille, battit de son côté, l'empereur de Maroc, à celle de Muradat (1212). Après la mort d'Alphonse-le-Noble, et durant la minorité d'Henri Ier, tous les Almohades furent massacrés dans l'Andalousie, par les Maures indignés de la sujétion dans laquelle les tenoit ces barbares hérétiques musulmans. Les Portugais unis aux Français, remportèrent une éclatante victoire sur les infidèles, à la journée d'Alacar (1217). Henri Ier étant mort cette

année même, eut pour successeur Ferdinand III qui réunit le royaume de Léon à la Castille.

En France, Philippe-Auguste, pénétré de la dignité de roi, dompte l'orgueil des vassaux, les force de lui obéir, et s'annonce par d'éminentes qualités ainsi que par une politique adroite, mais que réprouve la nature, puisqu'il protégea les enfans armés contre Henri II, le plus tendre des pères. Le besoin des finances se faisoit sentir dans le royaume; Philippe chasse les Juifs, puis les rappele, afin de se procurer de l'argent. L'Occident se réveille au bruit des exploits du soudan de l'Égypte; le pape Léon III meurt de chagrin de la perte de Jérusalem. Quelques hostilités entre les Anglais et les Français précèdent la troisième croisade; enfin Philippe et Richard-*Cœur-de-Lion*, attendris par le récit des malheurs de Jérusalem, s'embarquent (1190) pour reconquérir ce royaume.

La mésintelligence se met dans le camp des Croisés, et tous leurs efforts se réduisent à la prise de S. Jean d'Acre qui opposa la plus opiniâtre résistance. La jalousie divise Richard et Philippe; le roi de France attaqué par une cruelle maladie, retourne dans ses États, et peu généreux, peu fidèle à sa parole, se jette sur les provinces du roi d'Angleterre, qui se

sacrifioit en Asie pour la gloire de la chrétienté.

Né avec des passions fougueuses, Philippe-Auguste répudie Ingelburge, fille d'un roi de Danemarck, pour épouser Méranie, jeune et belle, divorce qui justement scandalise la cour de Rome. Le roi frappé des foudres du Vatican, reprend Ingelburge. Richard sorti de captivité, excité par un juste ressentiment, prend les armes contre son rival, et fait une guerre opiniâtre à la France. Après la mort de ce prince, Philippe cite devant la cour des pairs, Jean, fils du roi d'Angleterre, et au défaut de comparution, s'empare de la Normandie, de l'Anjou, de la Touraine, et de toutes les provinces qui appartenoient au prince anglais.

Philippe laisse prêcher la cinquième croisade par Foulques, curé de Neuilly (1208); les Français s'engagent dans cette expédition, mais heureusement leur souverain demeure dans le royaume, où s'allume (1206), contre les Albigeois, une guerre civile et religieuse dont l'humanité déplorera toujours les cruels résultats. Simple spectateur de cette guerre, il se contente d'envoyer quelques troupes au fameux Simon de Montfort, chef de la croisade contre ces hérétiques qui avoient pour souverain Raymond VI, comte de Toulouse, et pour protecteur Pierre II,

roi d'Arragon, que les Croisés défirent à la sanglante journée de Muret où trente mille Arragonais, ainsi que leur roi, restèrent sur le champ de bataille.

Philippe-Auguste voit une ligue puissante se former contre lui ; l'empereur Othon IV, embrassant la défense de Jean *sans terre*, envahit la France à la tête d'une armée formidable ; des vassaux rebelles se joignent à cet ennemi. Le monarque français étonne l'Europe dans les plaines de Bouvines (1214), en terrassant l'armée de l'empereur, deux fois supérieure en nombre à l'armée française. Avant de livrer bataille, Philippe-Auguste abdiquant généreusement la couronne, pour l'offrir au plus digne, fournit dans l'histoire de l'Europe, un des plus beaux exemples que l'on puisse citer. De nouvelles victoires, contre les Anglais et contre les Albigeois, signalent la valeur du monarque ; l'Angleterre, fatiguée de la tyrannie de Jean, reçoit pour roi, Louis, fils de Philippe-Auguste (1216). Une révolution avoit appelé le jeune prince dans cette île, une autre révolution l'oblige d'en sortir la même année. Les Albigeois, malgré leurs défaites, rappellent leur duc Raimond VI, se défendent avec courage dans Toulouse ; et Simon de Montfort, ce sanguinaire héros de la

croisade, est tué en voulant forcer cette ville (1218) qui oppose, avec le même succès, une vive résistance aux troupes françaises.

En Angleterre, Henri II, le plus infortuné des pères comme le plus grand des monarques, eut le cœur déchiré par la méchanceté de son épouse Eléonore, ainsi que par la révolte de ses enfans qui s'armèrent contre lui, et que protégea Philippe-Auguste. Le sensible Henri expira de douleur, en 1183. La postérité qui n'est pas toujours équitable, ni éclairée, admire Richard, successeur et fils de Henri : ce sentiment d'admiration seroit bien affoibli, si elle songeoit davantage à la conduite que ce monarque tint à l'égard de son père ; ni la valeur, ni les exploits de Richard dans la Palestine, ne peuvent faire oublier le crime qu'il commit en déclarant la guerre à l'auteur de ses jours, coupable seulement d'un excès de tendresse pour ses enfans. Richard quitta la terre sainte, après s'y être distingué par des actions d'éclat ; et lorsqu'il traversoit l'Allemagne, pour revenir dans son royaume, l'archiduc d'Autriche arrêta le héros de la croisade, le remit à l'empereur d'Allemagne, qui le retint prisonnier, et ne le relâcha qu'au prix d'une énorme rançon : après s'être vengé de Philippe, dont il défit une armée sous les murs de Gisors, Ri-

chard périt misérablement au siége d'une bicoque, en 1199.

Son frère, Jean *sans terre*, foible, parjure, assassina Arthus de Bretagne, et n'eut d'énergie que pour commettre des forfaits. La cour de Rome l'excommunia, et jeta sur l'Angleterre un interdit, levé aussitôt que le prince anglais eut donné quelques marques de repentir. Philippe-Auguste, auquel le pape avoit conféré les États de Jean, n'en persista pas moins dans le projet de les conquérir. Les Français, favorisés par un puissant parti, firent couronner, dans Londres, le fils de leur illustre souverain; les factieux et anarchiques barons anglais, aussi lâches, aussi scélérats que Jean *sans terre*, abandonnèrent leur prince légitime, ou le servirent suivant leurs intérêts. A la mort de Jean (1216), le peuple se rangea du côté de son fils Henri III, innocent des crimes de son père, et dont le caractère ne causoit aucun ombrage. Pembrock, tuteur du jeune prince, gagna une grande bataille sur les Français, les obligea de capituler, et de quitter l'Angleterre : le général vainqueur mourut trop tôt pour son pays et pour son roi. Les seigneurs reprirent leur insolence; des séditieux troublèrent le royaume, sous prétexte de veiller au maintien de la grande charte; la religion,

pour un moment, désarmant les rebelles, procura quelques années de paix à l'Angleterre.

En Allemagne, Frédéric-Barberousse parvenu à l'âge de soixante-dix ans, comblé de gloire, mais troublé par le souvenir des maux qu'il avoit faits à l'Église, voulant terminer religieusement sa carrière, et se dégager des liens de l'excommunication, partit pour l'expédition de la terre sainte : il s'ouvrit un passage, l'épée à la main, à travers les provinces de l'empire grec, débarqua en Asie, assiégea Icone, s'empara de cette ville, après avoir taillé en pièces une armée musulmane, et renversant en chemin tous les obstacles, se disposa à marcher sur Jérusalem qu'il auroit probablement recouvrée, s'il ne se fût noyé dans le Calycadnus (et non le Cydnus), près de l'ancienne Séleucie : à peine huit mille hommes de cette armée victorieuse revirent leur patrie. L'ordre religieux et militaire teutonique venoit d'être fondé en Allemagne. Henri VI, fils de Barberousse, élu empereur (1190), retraça l'image des plus affreux monstres, principalement dans le royaume des Deux-Siciles qu'il subjugua : il mourut en 1197, exécré de tous les peuples soumis à sa vaste domination.

L'anarchie désola l'Allemagne après la mort de Henri VI : on vit deux empereurs à la fois,

Philippe, frère du défunt, et Othon, duc de Saxe; les deux rivaux s'accommodèrent ensemble (1207). L'année suivante, Philippe ayant été tué, Othon demeura seul possesseur du trône impérial : le pape Innocent III ne le laissant pas jouir long-temps en paix du rang suprême, l'excommunia, et fit élire empereur (1212) Frédéric II, roi de Sicile, fils d'Henri VI. Othon IV conserva néanmoins la réalité de la puissance; mais la défaite de ce prince par les Français, à Bouvines, le rendit méprisable aux yeux des Allemands : il mourut en 1216. Frédéric II, quoique débarrassé de ce compétiteur, n'en fut pas moins en butte aux traits de la fortune; des révoltes continuelles le tinrent en haleine, et l'empêchèrent de goûter les jouissances de la grandeur.

En 1188, les Hollandais, ou plutôt les Frisons, du temps de leur duc Florent III, firent des courses maritimes contre les Maures d'Espagne qu'ils battirent dans plusieurs rencontres, et portèrent des secours à dom Sanche, roi de Portugal. En 1212, l'Océan rompit les digues de la Hollande, et s'avança jusqu'à Utrecht.

Béla III, un des meilleurs rois de Hongrie, veilla constamment au bonheur de ses sujets; les pleurs qu'ils versèrent à sa mort (1190),

sont le plus beau témoignage que l'on puisse recueillir en son honneur. Son fils Eymeric, par une intrépide et noble confiance, désarma les Hongrois rebelles qui vouloient lui ôter la couronne, pour la poser sur la tête de son frère André. Se montrant, le sceptre à la main, à leur armée près d'en venir aux mains avec la sienne : « *Soldats*, s'écria-t-il, *lequel de vous osera tremper ses mains dans le sang de son roi* (1)*? acceptez le pardon que je vous offre* ». Les magnanimes Hongrois l'acceptèrent ce glorieux pardon, et le frère rebelle, auquel Eymeric pardonna, devint le plus ferme soutien de l'État. Eymeric vécut heureux et respecté, jusqu'à sa mort arrivée en 1204. Ladislas II, son fils, ne fit que passer du trône dans le tombeau.

André II, frère d'Eymeric, déploya les plus estimables qualités, les plus douces vertus, et

(1) M. de Sacy, dans son *Histoire de Hongrie*, t. I, p. 126, fait tenir à ce roi un discours qui n'est pas d'une beauté moins frappante ; le voici : « *Je ne vous apporte point la mort, mais une amnistie générale ; rentrez dans le devoir, et tout est oublié. Mais si vous persistez dans votre rebellion, je vous apprendrai dans un moment, que si je pardonne, ce n'est point par foiblesse, et que mon courage égale ma clémence* ».

montra le plus vif attachement pour ses sujets que ce prince ne refusa jamais d'écouter. A son retour d'une croisade, il poussa l'amour pour la justice, au point d'absoudre lui-même un grand de sa cour qui avoit tué la reine son épouse, coupable des plus monstrueux excès : ce fut le Henri IV de la Hongrie; mais aveuglé par un zèle mal-entendu, il affoiblit l'autorité souveraine, et pour favoriser la noblesse, prépara des chaînes au peuple ainsi qu'à ses successeurs (1222).

Dans cette période, la Bohême, dont l'histoire ne présente jusqu'alors qu'un foible intérêt, commence à jouer un rôle important; les jeux bizarres de la fortune la tirèrent de l'obscurité. Prémislas, fils de Ladislas II, duc de Bohême, régnoit avec hauteur sur les Moraves, affectant le plus grand mépris pour ses sujets qui, révoltés contre lui, le chassèrent de la Moravie. Le prince fugitif, réduit à subsister du travail de ses mains, alla chercher de l'ouvrage à Ratisbonne, et mania la truelle pour gagner sa vie : cet état si humiliant d'adversité, loin de l'abattre, le faisant rentrer en lui-même, lui inspira de solides réflexions, et lui apprit enfin à connoître que les souverains eux-mêmes ne sont que des hommes.

Une révolution survenue en Bohême, le retira de cet excès d'opprobre, et les députés envoyés pour le rappeler, le trouvèrent confondu parmi les ouvriers occupés à construire un pont dans Ratisbonne. Prémislas, n'usant du pouvoir suprême qu'avec modération, repoussa les Tartares, se rendit le bienfaicteur de ses sujets, et le protecteur de l'empereur d'Allemagne, Othon qui, par reconnoissance, érigea la Bohême en royaume. Les grandes qualités de Prémislas lui valurent le glorieux titre d'*Ottocare* (1), titre que ses descendans portèrent dans la suite.

Ces jeux de la fortune n'étoient pas nouveaux; déjà un simple laboureur, du même nom, étoit devenu, au septième siècle, l'époux d'une prin-

(1) Ce titre signifie *cher à Othon*, et par extension, *vainqueur*. Dans la grande *Histoire universelle* composée par des savans anglais, il n'est aucunement question de ces particularités intéressantes. On doit excuser, il est vrai, les erreurs historiques, lorsqu'il s'agit de tous ces royaumes obscurs; il n'y a pas deux historiens qui s'accordent sur le nom même des princes et sur les principaux événemens. Le parti le plus sage est de se borner à des aperçus généraux, et de gémir ensuite de l'incertitude de nos connoissances, ainsi que de nos jugemens sur une foule de nations. Nous défions l'homme le plus patient, le plus habile, d'établir quelque concordance entre la vérité et le roman.

cesse, Lybussa, qui l'avoit tiré de la charrue pour le faire régner avec elle. Prémislas Ier conserva précieusement ses vêtemens champêtres, et même les déposa religieusement dans un temple : on les en retiroit toutes les fois que l'on proclamoit un souverain, et ces ornemens simples et rustiques tirés à l'avénement des princes au trône, leur servoient de leçon, et sembloient leur rappeler les jeux de la fortune, en même temps que leur retracer les devoirs de la royauté.

En Pologne, Casimir II, surnommé le Juste, usurpa le sceptre sur son frère Micislas qu'il vainquit, et que les Polonais chassèrent de leur pays. Le vainqueur s'étudia, depuis, à se faire chérir, embellit les villes du royaume, encouragea le commerce, l'agriculture, détruisit des usages barbares (1) soulagea son peuple, guérit les plaies causées par la guerre civile, et mérita le surnom de Juste, parce que effectivement, rendre la justice a ses sujets, forma constamment la principale occupation de ce bon prince qui (1194) eut pour successeur son fils Lesko, en-

(1) Entre autres le privilége des gentilshommes polonais qui, dans leurs voyages, exigeoient, dans un village, le logement et la nourriture pour eux ainsi que pour leur suite, et rançonnoient impitoyablement leurs hôtes.

core dans l'enfance. La guerre civile affligea de nouveau la Pologne; Micislas le vieux en profita pour remonter sur le trône (1200), dont la mort le fit descendre l'année suivante. Deux rois, Uladislas et Lesko, se disputent le pouvoir suprême; Lesko, vainqueur des Russes dans une grande bataille, se concilie l'estime de la nation polonaise, vient à bout de faire déposer son rival (1205), et règne seul pour la gloire et pour l'avantage de ses sujets.

Dans le Danemarck, après la mort de Valdemar Ier (1182), Canut VI le pieux, son fils et son successeur, vainquit les Vandales sur mer, maria sa sœur Ingelburge à Philippe-Auguste, roi de France: aussi vertueux que guerrier, il améliora le sort des Danois, laissa à sa mort (1202), la religion florissante, et à Valdemar II, un trône affermi par la sagesse.

Durant les six dernières années de Guillaume II, ainsi que pendant le règne de Tancrède, l'espace de neuf années, les Deux-Siciles continuèrent à jouir du bonheur: le premier, par sa bonté, sa douceur; le second, par sa clémence et les plus rares qualités, méritèrent l'estime et l'attachement de leurs sujets. Guillaume II, à la sollicitation d'un Comnène, avoit fait une invasion dans la Grèce où il fit quelques conquêtes im-

portantes, entre autres celles du Durazzo et de Thessalonique. Tancrède, à son retour, repoussa les Allemands qui avoient envahi son royaume, et mourut environné de gloire, mais n'ayant pour héritier qu'un fils incapable de le remplacer. Le sceptre passa, en 1195, des foibles mains du jeune Guillaume III, fils de Tancrède, entre celles de l'empereur Henri VI, l'exterminateur de tous les princes normands, scélérat qui, par ses forfaits, ne justifia que trop bien le surnom de *Néron de la Sicile.* Après avoir fait crever les yeux au malheureux Guillaume, Henri, comme un autre Cambyse, étendit sa vengeance sur les morts mêmes de la dynastie détrônée, fit tirer du tombeau le cadavre de Guillaume II, et clouer sur la tête de deux seigneurs dévoués au sang de leurs maîtres, les couronnes que ce cadavre avoit conservées dans le séjour funèbre de la destruction. Le ciel punit tant de forfaits dans les descendans du monstre, malgré les vertus de Frédéric son fils et son successeur, en 1198, fondateur de l'école de Salerne, qui fit fleurir les sciences, et les cultiva lui-même avec beaucoup de succès.

Les Vénitiens semblent se multiplier pour la gloire : on les voit, en Palestine, soutenir le trône chancelant de Jérusalem, résister, en Europe,

rope, aux Hongrois, leur enlever Zara, chasser du golfe adriatique les Pisans, et, dans la quatrième croisade, renverser, sous le commandement du célèbre Henri d'Andolo, l'empire de Constantinople. Ce doge, âgé de quatre-vingts ans, aveugle, mais plein d'habileté, de vigueur et de politique, jouissoit de l'estime universelle de ses contemporains : les Croisés lui offrirent le sceptre impérial que ce grand homme refusa, content d'assurer à sa patrie la meilleure partie des conquêtes que les Français et les Vénitiens venoient de faire sur les Grecs : il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, pleuré de tous ses concitoyens (1206). Corcyre, Candie, et beaucoup d'autres îles augmentèrent les ressources de Venise; cette augmentation de puissance éveilla la jalousie de Gênes sa rivale, et dès ce moment les deux républiques devinrent des ennemies irréconciliables : la guerre fut d'abord très-favorable aux Vénitiens.

L'Italie est républicaine, tandis que le reste de l'Europe est esclave : Pise, Milan, Sienne, et beaucoup d'autres villes très-florissantes, renfermoient une jeunesse guerrière qui défendoit leur liberté : au milieu de la barbarie de ce siècle, on se livroit aux plaisirs les plus raffinés de la volupté, et de la galanterie la plus

agréable. A Padoue, on célébroit, tous les ans, une fête que le plaisir sembloit lui-même ordonner; toutes les villes d'Italie envoyoient des quadrilles qui assiégeoient, avec des armes innocentes, un bâtiment nommé *le Palais de l'Amour*, et dans lequel se renfermoient les plus belles filles parées avec tout l'art de la plus séduisante coquetterie. Une douce et mélodieuse symphonie guidoit les pas des jeunes gens qui montoient à l'assaut. Pour l'attaque et pour la défense on se servoit uniquement de fleurs et de parfums. Dans ces jeux si galans éclata cependant une rixe sérieuse entre les Vénitiens et les habitans de Padoue : de part et d'autre on courut aux armes; mais ceux-ci ayant été vaincus, demandèrent la paix.

Dans Rome, Léon III, Urbain III, Grégoire VIII, Clément III, Célestin III, Innocent III occupèrent la chaire apostolique : cette période comprend aussi les six premières années du pontificat d'Honoré III. A la voix de Grégoire VIII l'Europe s'émut; l'Angleterre, la France et l'Allemagne s'ébranlèrent contre les infidèles. Innocent III, aussi fier, aussi fougueux, aussi inflexible que Grégoire VII, excommunia Philippe-Auguste; mais déjà ni les circonstances, ni les hommes n'étant plus tout-à-fait les mêmes, ce pape

n'obtint point le même succès que son prédécesseur.

Quatre-vingt-dix-huit conciles : le plus célèbre, celui de Latran, douzième concile général tenu en 1215, contre les Maures et les Albigeois ; les autres furent relatifs au rétablissement de la paix dans la chrétienté, à la répression des crimes, au respect dû aux ecclésiastiques.

Les croisades donnent naissance à d'utiles institutions ; les princes, éclairés sur leurs véritables intérêts, commencent à affranchir les villes du joug des grands vassaux, et la puissance spirituelle des papes consolide insensiblement ce nouvel état de choses ; le droit romain est déjà enseigné dans l'intérieur de la France. La religion proscrit des jeux barbares, vient au secours des chrétiens tombés au pouvoir des infidèles, et dans cette vue, Jean de Matha avoit fondé l'*ordre de la rédemption* (1189) : les moines ouvrirent un grand nombre d'écoles pour instruire la jeunesse, et la nourrir des grands modèles de l'antiquité. Chez les Anglais se jouent déjà, en langue latine, des tragédies dont l'intrigue se tiroit des livres saints. Le règne de la courtoisie s'établit sur le continent de l'Europe, et les chansons des *Ménestrels*, les poëmes galans des Troubadours et des *Syrventes* fortifient la passion des mœurs

chevaleresques, passion douce, passion heureuse pour l'humanité, et qui contribua le plus efficacement à diminuer les excès de la barbarie : la France cesse de présenter l'image de la destruction ; les douces affections de l'amour pour les dames civilisent les mœurs, et resserrent les liens de la société.

L'Orient nous montre avec orgueil Saladin et Théodore-Lascaris, avec pitié Mohamed, avec un effroi mêlé d'admiration Gengis-Kan, avec horreur Andronic-Comnène. L'Occident offre à notre admiration Philippe-Auguste, Richard, Frédéric-Barberousse et Guillaume II ; elle nous présente avec peine Henri VI et Jean *sans terre ;* Henri VI objet d'exécration, Jean *sans terre*, objet d'exécration et de mépris en même temps. La Hongrie fournit les rois les plus sages, la chaire pontificale la tête la plus forte (Innocent III). L'Allemagne fut le pays le plus malheureux, la Hongrie le plus fortuné.

Les événemens les plus remarquables sont, la destruction de l'empire de Samarcande, la conquête d'une partie de la Chine, la journée de Tibériade, la prise de Constantinople, et la fondation de l'empire de Trébisonde par les Comnène ; pour l'Occident, les journées de Muradel, d'Alcoras en Espagne ; en France, la jour-

née de Bouvines, le sac de Béziers, et la bataille de Muret où Pierre II, roi d'Arragon, perdit la vie. Les Albigeois, aussi courageux que les anciens Pauliciens de l'Orient, déployèrent une énergie surprenante, et tout en condamnant leurs principes, on ne sauroit s'empêcher d'admirer leur héroïque résistance.

SOIXANTE ET UNIÈME SYNCHRONISME.

De 1223 *à* 1259 *après J. C.*

Les Grecs fugitifs, rendus, dans Nicée, à la simplicité, aux vertus de leurs ancêtres, s'exercent et s'aguerrissent contre les Latins. La Providence sembloit vouloir ressusciter cet empire, puisqu'elle fit naître, sans interruption, tant de princes recommandables par leurs talens. Jean-Ducas Vatace, que Théodore Lascaris remplaça sur le trône, fut encore plus grand homme que son prédécesseur, et ne laissa aucun moment de repos aux Français ni à leur empereur. Le foible Robert de Courtenai qui, après avoir obtenu la paix du héros grec, expira de douleur de l'horrible 1228.
traitement fait à son épouse, par la jalousie d'un gentilhomme bourguignon. L'infatigable et terrible Vatace ne fit pas une guerre moins opiniâtre au frère de Courtenai, Baudouin II. Uni au roi

des Bulgares, le prince grec assiégea Constantinople que sauva la valeur de Jean de Brienne, régent de l'empire, durant l'enfance du souve-
1236. rain. Vatace et son allié mirent une seconde fois devant cette capitale, le siége que les Vénitiens et les Génois firent lever.

Une troisième tentative ne réussit pas davantage; le jeune Baudouin II, accouru à la tête d'une
1240. armée latine, triompha de Vatace qui, après la mort du roi des Bulgares, répara promptement cette perte, subjugua une partie de la Bulgarie, et répandit de nouveau la terreur dans Constantinople. En vain cette capitale réclame les secours de l'Occident, l'Occident est sourd à ses prières; les papes seuls assemblent des conciles en faveur de cette ville, et lui procurent quelques secours. Vatace vola de conquêtes en conquêtes, et réduisit l'empire des Latins à peu près à l'enceinte
1255. de Constantinople: il descendit dans le tombeau avec la consolation de transmettre à son fils Théodore-Lascaris II, peu de chose à faire pour recouvrer en entier l'héritage des empereurs grecs. Le nouveau prince, aussi guerrier que savant et éclairé, repoussa les attaques des Bulgares, les battit, et les contraignit de faire la paix. Les peuples avoient droit d'attendre de sa valeur les plus glorieux exploits, lorsque attaqué

d'épilepsie, il se sentit accabler par cette cruelle infirmité qui l'enleva à la fleur de l'âge, en 1259.

Le féroce Gengis-Kan, heureusement pour les Arabes et pour les Grecs, étoit retourné dans la Tartarie, et de là avoit envoyé de grandes armées subjuguer une partie de la Russie. Ce conquérant, maître du plus grand empire de l'Univers, ce héros, mille fois exécrable, qui faisoit périr les principaux monarques, en leur faisant plonger la tête dans des chaudières d'eau bouillante, mourut en 1227. Semblable à ces comètes qui, malgré leur distance, effraient les peuples, Gengis-Kan, du fond de l'Asie, inspira une alarme universelle, et son nom porté sur les ailes de la terreur, vola d'une extrémité du monde à l'autre : le vaste empire du kan des Tartares, fut partagé entre ses fils; Octaï, le plus habile, le plus puissant d'entre eux, poursuivit le cours des exploits de son père, en achevant la conquête de la Chine. On vit, dans cette contrée, un roi poussé au désespoir, se brûler dans un palais avec ses femmes, ses enfans et ses principaux officiers. Octaï se préparoit à détruire les sultanies de l'Asie, à renverser l'empire grec, et à subjuguer l'Europe entière, lorsque la mort l'arrêta dans ses projets d'ambition (1241). Mangu-Kan, un de ses succes-

seurs, ne parut ni moins actif, ni moins terrible qu'Octaï.

A peine Gengis-Kan étoit repassé en Tartarie, que Jélaleddin, maître d'un nouvel État conquis par sa valeur dans les Indes, rentra, les armes à la main dans la Perse, et recouvra ce beau royaume. Aussi fier que vaillant, Jélaleddin, à la mort de Gengis-Kan, ne put se résoudre à faire hommage de ce qu'il possédoit à Octaï. Les Tartares le battirent, l'obligèrent de prendre la fuite, et des voleurs assassinèrent ce monarque fugitif, un des hommes les plus admirables pour les vertus guerrieres qui ayent jamais existé (1230). Des princes du sang de Gengis régnèrent dans la Perse, et cette contrée, théâtre mobile de tant de changemens, de révolutions, devint la proie des Tartares mogols et mantcheoux.

Un phénomène vraiment extraordinaire, c'étoit de voir la religion musulmane subsister encore dans l'Asie : le fanatisme s'éteignit dans le cœur des Arabes, lorsque le feu de cette passion religieuse s'alluma dans le cœur des Tartares idolâtres qui, du temps de Gengis-Kan, avoient fait une guerre cruelle aux Musulmans, brûlant les mosquées, et massacrant les imans et les derviches. C'en étoit fait encore une fois

de cette religion, lorsque, tout à coup, ses plus grands ennemis en devinrent les plus intrépides défenseurs, et la propagèrent eux-mêmes dans les déserts de la Tartarie.

Dans Bagdad, Nasser termina (1225) un règne de quarante-sept années, durant lequel les Arabes jouirent constamment de la plus heureuse tranquillité. Son fils et son successeur, d'Haher, âgé de cinquante ans, et jusque-là confiné dans une prison, ne s'assit qu'avec regret sur le trône des califes, et proféra ces paroles remarquables devant les seigneurs qui vinrent le tirer de sa retraite : « *Il semble qu'il n'est guère à propos d'ouvrir la boutique sur le soir* » : il mourut après neuf mois de règne. Monstanser-Billah, doux, clément, libéral, regardoit les richesses comme étant le bien de ses sujets. Titus chez les Romains, ne se montra ni meilleur, ni plus humain, ni plus compatissant, et ne fut pas plus chéri que ce calife, cependant si peu connu de l'ingrate postérité.

La monarchie des Arabes, sur le déclin, nous intéresse beaucoup plus vivement que dans ses années de splendeur et de puissance : auprès du tombeau de cette monarchie fleurissent les arts, les sciences, les lettres, et sont pratiquées les vertus les plus touchantes et les

plus aimables; Monstanser lui-même surveilloit l'éducation de la jeunesse, et versoit ses bienfaits dans le sein de l'indigence. Dans tous les autres empires mourans, on ne voit que des actions cruelles, et les derniers momens de leur vieillesse sont marqués par des scènes de carnage et de la plus monstrueuse tyrannie. Chez les Arabes, au contraire, la vertu accompagne au tombeau, l'empire des califes, et des princes que toutes les nations, dans tous les siècles, eussent adorés, se succèdent les uns aux autres.

Monstanser, des murs de Bagdad, vit en quelque sorte, les approches de la destruction de son empire, et d'innombrables escadrons de Tartares voltiger dans les plaines de la Mésopotamie : à la nouvelle de sa mort (1241), ses sujets pleurèrent ce bon prince comme leur père et leur ami. L'humanité dicta à Monstanser un vœu qui auroit suffi pour immortaliser un souverain de l'Europe civilisée. Ayant découvert une citerne pleine d'or, il s'écria, dans les transports de son amour pour le peuple: « *Plût à Dieu que je pécusse autant qu'il faut pour distribuer à propos tout ce que je vois ici renfermé* » !

Avec Mostazem son fils, reparurent le faste, la mollesse et la débauche des plus mauvais califes : au lieu de songer à opposer une vi-

gourcuse résistance, il s'ensevelit dans les plaisirs, et se regardant comme une espèce de divinité, exigea des hommages qui déplurent aux Arabes, depuis long-temps accoutumés à chérir la prudence et la bonté de leurs princes. Mostazem auroit encore trouvé quelques ressources dans le courage et la fidélité des habitans de Bagdad, si la trahison d'un émir n'eût livré l'empire entre les mains des ennemis : de misérables disputes sur la religion, détournèrent le calife du soin des affaires publiques, et l'étourdirent sur la grandeur du danger qui le menaçoit; le perfide ministre diminua le nombre des troupes, éloigna du service militaire, les officiers les plus attachés au calife.

Holagu, frère de Mangu-Kan qui venoit d'exterminer la nation horrible des *Assassins*, se jeta brusquement sur la Mésopotamie, battit, dispersa les troupes indisciplinées de Mostazem, assiégea Bagdad, prit d'assaut cette ville (1258), fit mourir avec ignominie, Mostazem, cinquante-sixième et dernier calife, et l'affreux Holagu éteignit dans le sang, la dynastie des Abassides, ainsi que l'empire des Arabes.

Le califat s'étoit établi au milieu des horreurs du carnage, sur les débris des nations : des fanatiques et des barbares en avoient été les fon-

dateurs ; des barbares aussi en furent les destructeurs. Mahomet et Holagu se valoient pour le caractère sanguinaire et l'humeur belliqueuse ; la dynastie des Abassides s'éleva sur les cadavres des Ommiades ; celle de Gengis-Kan, non moins féroce, s'éleva également sur les cadavres des Abassides qui furent tous égorgés. Ils avoient commencé en même temps que les Carlovingiens, ils finirent lorsque la dynastie des Capétiens étoit inébranlablement assise sur le trône de France.

Les Tartares glaçoient d'épouvante tous les peuples de le terre, principalement ceux de l'Asie : cette partie du monde offroit le plus triste, le plus hideux des spectacles ; le sultan d'Icone, devenu leur vassal, ne donnoit plus aucun signe de vigueur. Bientôt les malheurs de l'Asie s'accrurent, et produisirent, en Europe, un nouvel enthousiasme et de nouveaux mouvemens militaires qui entretinrent la guerre entre l'Orient et l'Occident. Les Chorasmins, ou Khouaresmiens, qui habitoient cette partie de la Tartarie, dont Samarcande est la capitale, effrayés eux-mêmes des ravages des Tartares mantcheoux, chassés de leur pays par la faim, traversèrent l'Asie (1244), se mirent à la solde du sultan d'Égypte, Maleck-Al-Schah qui, re-

doutant lui-même de pareils auxiliaires, les invita à conquérir la Palestine : les barbares s'y précipitèrent aussitôt, massacrèrent, sur leur passage, tous les chrétiens, entrèrent dans Jérusalem sans éprouver de résistance, pillèrent cette ville, en tuèrent les habitans, profanèrent le saint sépulcre, dispersèrent les cendres des rois chrétiens, et s'attachèrent, avec un fanatisme non moins opiniâtre, à souiller les lieux, objets de la vénération des chrétiens.

Le récit de ces profanations et de ces horreurs émut l'Europe entière; mais les Français seuls résolurent d'en tirer vengeance, et leur roi, S. Louis, entreprit de subjuguer l'Égypte, avant d'arracher la terre sainte aux Korasmins. Maleck, pour repousser les efforts des chrétiens, commit l'imprudence de confier la défense des côtes maritimes à des esclaves étrangers que, pour cette raison, l'on nomma *Baharites* (1). A l'arrivée des Français, le sultan venoit de mourir (1250); Tourah-Kan, jeune, plein d'ardeur et de talens militaires, défit l'armée française à la journée de la Massoure. Peu de jours après, les Baharites ou Mamelucs, excités par la mère même

(1) Ce mot, en langue arabe, signifie *gardiens de la mer.*

de Tourah-Kan, le percèrent de flèches, reconnurent pour souveraine Schalgrador, cette mère dénaturée qui épousa un certain Ibek, premier souverain de la fameuse dynastie des Mamelucs, avec lequel S. Louis traita de sa rançon.

Ainsi finit la dynastie des Aïoubites, dont le premier et le dernier sultan furent également recommandables par leurs qualités civiles et militaires; elle n'avoit guère occupé le trône que l'espace de quatre-vingts années: jamais famille ne jeta un plus vif éclat, et ne s'éteignit plus rapidement.

Les Tartares crurent pouvoir subjuguer cette fertile contrée avec la même facilité que la Perse, la Mésopotamie et la Syrie; mais Catouz, sultan des Mamelucs à la place d'Ibek, marcha bravement contre eux, détruisit toute leur armée (1257), et, l'année suivante, ayant été tué dans une conspiration, eut pour successeur Bibars, chef des conjurés.

Les *Assassins*, autrement appelés Ismaëliens, originairement sortis des contrées voisines de la Perse, s'étoient emparés, dans la Phénicie, de quelques forteresses bâties sur des rochers inaccessibles. Leur chef, si vulgairement connu sous le nom *de Vieux* ou *Seigneur de la mon-*

tagne, disposoit, à son gré, des volontés de ses farouches sujets, pour lesquels les musulmans et les chrétiens avoient une égale horreur. Les Ismaéliens, aveugles instrumens de l'ambition et de la vengeance de leur prince, lui obéissoient sans réplique, et alloient poignarder ses ennemis : c'est ainsi que périt sous leurs coups (1231), Louis de Bavière. Leur chef respecta les jours de S. Louis, et envoya même des présens à ce monarque. En 1256, avant la prise de Bagdad, le tartare Holagu, délivra l'Univers de cette effroyable nation d'égorgeurs qui, depuis, ont donné leur nom aux scélérats qui se rendent coupables d'un homicide; elle s'étoit maintenue l'espace de cent soixante et dix années sur les montagnes de la Phénicie.

L'Occident tout entier, est dans les plus mortelles alarmes; les Tartares menaçoient aussi cette partie du monde, et déjà ils inondoient les plaines de la Pologne, pilloient la Hongrie, ravageoient les frontières de l'Allemagne, faisoient trembler la France et l'Italie : heureusement leurs hordes dévastatrices s'enfoncèrent dans le nord de l'Europe, et allèrent se dissiper et se fondre devant l'Égypte.

L'Espagne musulmane fournit deux traits frappans, l'un d'une noble simplicité, l'autre d'une

affreuse terreur. Abdalla, roi de Cordoue, jugé, condamné solennellement à mort par ses sujets, porta sa tête sur un échafaud dressé au milieu de la place publique de cette ville (1227). Un laboureur, Mahomet-Alhamat, fonda le royaume de Grenade, et apporta sur le trône toutes les vertus de la vie privée, et toutes les qualités d'un grand roi (1237). Chez les chrétiens, Ferdinand II, roi de Castille, ne se distingua pas moins par la douceur de son gouvernement et par ses vertus qui en firent un des plus admirables monarques de l'Espagne. Le roi d'Arragon, Jacques, enleva aux Maures les îles Baléares qui composoient un royaume musulman. Ferdinand II, en mourant (1252), laissa le sceptre à Alphonse X, surnommé le Sage, on ne sait à quel titre, car toute sa sagesse n'empêcha point les Castillans d'être les plus malheureux des peuples: au lieu de composer des *tables astronomiques*, au lieu d'écrire l'histoire d'Espagne, et de faire des dissertations philosophiques et des expériences physiques, il se seroit comporté plus sagement en mettant ordre aux finances, en pourvoyant aux besoins de ses sujets que la famine tourmentoit, en repoussant enfin les Maures, ennemis toujours dangereux.

En

En France, Philippe-Auguste, aussi habile législateur que monarque intrépide, étoit descendu au tombeau (1223), comblé de gloire et de prospérité. Son fils, Louis VIII, déjà dans un âge mûr, signala la première année de son règne, par une victoire sur les Anglais, marcha ensuite contre les Albigeois, s'empara d'Avignon, et quelque temps après (1226), mourut. Louis IX, son fils, étoit en bas âge; la piété, la sagesse, la fermeté et les lumières de la reine Blanche qui tint les rênes du gouvernement, en qualité de régente, épargnèrent au royaume les calamités qui accompagnent d'ordinaire la minorité d'un prince. S. Louis devenu majeur, conserva toujours pour cette mère la plus grande tendresse, et lui témoigna la plus grande déférence : l'amour du fils pour la justice, son zèle religieux, la pureté, la saintete de ses mœurs, sa valeur héroïque contre les Anglais sur le pont de Taillebourg où il défit l'armée de leur roi Henri III, son expédition en Égypte, ses premiers succès, sa défaite à la journée de la Massoure (1250), sa captivité, sa résignation dans les fers, le respect qu'il imprima aux infidèles, réveilleront toujours dans les cœurs l'estime et l'admiration. A la nouvelle des désastres arrivés à S. Louis, la France entière

vouloit se lever pour le délivrer ; de simples bergers, sous le nom de Pastoureaux, se montroient résolus de concourir à cet acte de dévouement ; mais leur troupe anarchique augmenta la consternation universelle, et l'on fut obligé de recourir à la voie des armes, pour faire rentrer ces fanatiques dans le devoir. La reine mère, Blanche de Castille, régente du royaume, étoit morte (1253); Louis IX, se rendant aux vœux de la nation, en 1254, retourna en France : le peuple sensible à tant d'héroïsme, accueillit avec transport son roi qui, sensible à cet amour, s'appliqua à faire observer les loix, la justice, la religion, à réprimer les violences des grands, à supprimer les abus, à punir les brigandages affreux, mais qui, par un excès de générosité mal entendue, céda au roi d'Angleterre, Henri VIII, quatre provinces du royaume, et par cette cession impolitique, conserva, en France même, les plus grands ennemis de la monarchie.

En Angleterre, Henri III, prince sans caractère, se priva lui-même des conseils et des talens de Hubert du Bourg, son ministre, se livra aveuglément à des Gascons, à des Poitevins, et s'attira la haine des Anglais, en éveillant leur jalousie. Les seigneurs, mécontens du ministère de l'évêque de Winchester, demandè-

rent et obtinrent le renvoi de ce prélat (1235). Henri III, malheureux dans la guerre contre les Français, devint plus méprisable encore aux yeux de ses sujets, et les barons osèrent lui adresser les plaintes les plus violentes. Des partis se formèrent, la guerre civile s'organisa; le chef des factieux, Leicester, fils du fameux comte de Montfort, pour se rendre plus agréable à la nation, fit entrer les députés des communes dans le parlement d'Angleterre, en 1258 : tous les symptômes d'une révolution près d'éclater se manifestent.

Frédéric II, empereur d'Allemagne, sans cesse en guerre avec les papes qui l'excommunièrent, passa en Syrie (1228) pour faire lever l'excommunication, conclut un traité avec le sultan d'Égypte, entra dans Jérusalem, et se couronna lui-même roi (1229) dans cette ville. A son retour, il éprouva de plus cuisans chagrins encore de la part d'un fils rebelle, et les foudres du Vatican frappèrent de nouveau le chef de l'empire germanique; l'ambition s'arma contre Frédéric qui éprouva de nouveaux revers, et mourut en 1250 : son fils Conrad IV fut élu empereur.

Celui-ci se dégoûtant d'un sceptre si dangereux, quitta brusquement l'Allemagne, pour al-

ler chercher quelque repos sous le beau ciel de l'Italie, dans son royaume héréditaire de Naples; démarche imprudente qui entraîna les plus affreuses calamités; lui-même livra, en quelque sorte, sa famille au fer des assassins, sans trouver le bonheur qu'il s'étoit promis : son propre frère naturel, Mainfroi, l'empoisonna en 1553. L'anarchie désola toute l'Allemagne avec plus de fureur qu'auparavant; Guillaume, comte de Hollande, élevé à l'empire, mourut presque aussitôt. A dater de cette mort, commence le plus long comme le plus désastreux interrègne; d'une part, les électeurs choisissent pour empereur Richard, frère du roi d'Angleterre; de l'autre, Alphonse, roi de Castille : des bandes de brigands parcourent les campagnes, pillent, saccagent, brûlent les habitations, et répandent la terreur dans les villes.

En Bohême, Venceslas-Ottocare, fils de Prémislas, repoussa les Tartares de la Moravie; son fils et son successeur Prémislas II, l'Alexandre de la Bohême, ne se crut roi que pour faire la guerre et des conquêtes.

En Hongrie, les dernières années du règne d'André II répondirent aux premières, et les regrets de son peuple l'accompagnèrent au tombeau (1235) : cependant, sur la fin, il n'opposa

point aux Tartares qui fondirent sur ses États, toute la résistance qu'on auroit dû attendre d'un prince si brave. Son fils, Béla IV, haï des grands, haï du peuple, gouvernoit néanmoins en paix ses sujets, lorsque les Tartares, en 1247, fondirent de nouveau sur la Hongrie, et l'inondèrent de leurs troupes; avec eux, marchoit la barbarie : des évêques, plus courageux que leur roi, se mettant à la tête des Hongrois, combattirent et moururent avec résolution, les armes à la main ; les Tartares vainqueurs subjuguèrent le royaume. Béla IV, obligé de fuir ce torrent dévastateur, se retira en Autriche où le duc de ce pays le retint prisonnier, et ne lui rendit la liberté qu'au moyen d'une forte rançon ; le monarque passa dans l'Esclavonie. La peste et la famine se joignirent aux calamités de la guerre, et forcèrent bientôt les Tartares eux-mêmes de quitter le théâtre de leur sanglante gloire. Ces conquérans ayant évacué la Hongrie, Béla IV, avec le secours des chevaliers de Rhodes, se remit en possession de ses États où il ramena le bonheur et l'abondance.

En Pologne, le roi Lesko tomba au pouvoir des Russes qui l'égorgèrent (1227). Durant la minorité de son fils et de son successeur Boleslas-le-Chaste, de nouveaux troubles éclatèrent ; les

Prussiens dévastèrent le royaume. Pour se défendre contre ces ennemis, les Polonais appelèrent à leur secours (1230) les chevaliers de l'ordre teutonique : ces religieux militaires envahirent la Prusse, gardèrent pour eux-mêmes ce pays, y construisirent des forteresses, des villes, et leur ordre forma dès-lors une puissance redoutable. Les Tartares pénétrèrent dans la Pologne (1240), taillèrent en pièces les armées polonaises, forcèrent Boleslas de s'enfuir, et traitèrent cette contrée avec la même barbarie que la Russie, la Hongrie, et tant d'autres pays soumis par leurs armes.

Valdémar II, en Danemarck, travailloit au bonheur de ses sujets, lorsque l'un d'eux chargea de chaînes ce grand roi, et l'enleva. Le pape Honoré III prit la défense du monarque qui, relâché à la prière du pontife, continua à régner sagement, rendit ses peuples heureux, et en fut adoré : il mourut en 1241. Son fils Éric IV n'avoit ni la même vertu, ni les mêmes talens; des divisions intestines ravirent aux Danois leur félicité, et le roi lui-même expira sous les coups de son frère Abel (1250); l'assassin, au bout de deux années de règne, périt dans une bataille, et les vainqueurs jetèrent, avec mépris, son corps dans un marais. Christophe Ier,

frère d'Abel, laissa le clergé acquérir une puissance illimitée, fatale au monarque lui-même qui mourut, dit-on, empoisonné par des ecclésiastiques (1259). La ville de Lubeck jouoit, à cette époque, un rôle important par son commerce, par l'industrie de ses citoyens, et par le grand nombre de ses vaisseaux de guerre.

Les Tartares envahirent la Russie avec une armée de six cent mille hommes; tout plia devant eux, tout céda à l'effort de leurs armes : la mésintelligence qui régnoit entre les divers princes russes, favorisa les progrès de l'ennemi; l'armée du *grand prince* Iouri II fut taillée en pièces, et lui-même resta sur le champ de bataille. Les implacables Tartares ne laissèrent, sur leur passage, que des cendres et des cadavres; ils étouffèrent, ou bien firent périr par l'épée les princes qui leur opposèrent quelque résistance. Ceux d'entre ces souverains que le fer des conquérans n'avoit point encore atteints, s'empressèrent de les désarmer par une entière soumission, et se rendirent tributaires du grand Kan. Bati-Kan, général des Tartares, s'empara de Moscow ainsi que de Volodimer; les soldats, par ses ordres, firent main-basse sur les habitans de ces deux villes, et les massacrèrent sans distinction d'âge ni de sexe. Dans Volodimer, les

Tartares mirent le feu à la cathédrale, et brûlèrent les princesses du sang, avec tous les malheureux qui s'y étoient réfugiés.

Une preuve qu'un certain sentiment de justice et d'humanité n'abandonne jamais les peuples civilisés; une preuve que la terreur des armes, la gloire militaire ne suffisent pas pour immortaliser les conquérans, c'est que toutes les victoires de Bati-Kan sont, à peu près, ignorées, ainsi que son nom même, et qu'aucun monument historique ne retrace les affreux exploits de ce général. On vit, dans cette invasion, tous les citoyens d'une petite ville, transportés par le désespoir, se précipiter, tête baissée, parmi les Tartares, y donner, et y recevoir courageusement la mort.

L'Italie, partagée en différentes républiques, offroit toujours le phénomène étonnant de peuples industrieux, spirituels, riches, et pourtant tourmentés par mille factions. Le fratricide Mainfroi dépouilla Conradin, son jeune pupille, de la couronne des Deux-Siciles, et la garda pour lui-même (1253). La cour de Rome animée contre l'usurpateur, l'excommunia. Bravant les foudres ecclésiastiques, Mainfroi prit les armes contre elle; alors, alarmé des dangers qui le menaçoient, le pape donna à Charles d'Anjou,

frère de S. Louis, un royaume dont il ne pouvoit disposer sans injustice.

Les deux partis, guelfe et gibelin, s'étant réunis dans Florence, cette ville se constitua en république (1250), et tous les sentimens de grandeur et de patriotisme, si fort admirés chez les Grecs anciens et chez les Romains, reparurent sur les bords de l'Arno. Si la discorde n'eût divisé les Florentins, si la sage constitution qu'ils s'étoient donnée eût long-temps été en vigueur, ils eussent pu élever la gloire et la puissance de leur patrie, aussi haut qu'Athènes et Rome : en peu d'années ils se composèrent un État respectable.

En 1228, les quatre magnifiques chevaux de Corinthe, ouvrage du célèbre sculpteur Lysippe, que nous voyons aujourd'hui placés au Carrousel devant le palais des Tuileries, furent remis par les Français croisés, aux Vénitiens. Jamais chef-d'œuvre, sorti de la main des hommes, ne passa plus souvent d'un peuple à l'autre : on vit, ces quatre chevaux, tour à tour, à Corinthe, en Arménie (1), à Rome, à Constantinople, à Venise, à Paris ; et, dans cette dernière ville, ce

(1) Tiridate, roi d'Arménie, en fit présent à l'empereur Néron.

sont les trophées les plus glorieux, les plus propres à retracer le souvenir des victoires de Bonaparte.

La république de Venise, durant toute cette période, travailla à l'affermissement de sa domination dans l'île de Crète, à combattre les partis qui s'élevèrent contre elle, ainsi qu'à étendre son commerce en Asie. Les Vénitiens s'armèrent pour défendre Constantinople menacée par Jean Vatace, et leur flotte défit deux fois celle de l'empereur grec (1233); ils épousèrent la défense du pape Grégoire IX, contre Frédéric Barberousse. Le tyran Ezzelin IV, allié de l'empereur, battit les troupes vénitiennes, et le fils du doge, prisonnier, eut la tête tranchée par ordre de l'implacable Frédéric (1241). Ezzelin épouvantoit l'Italie par sa cruauté, qu'il déchargeoit principalement sur les nobles. En vain le pape Innocent IV l'excommunia; en vain Padoue, Vicence s'armèrent contre ce monstre sanguinaire, il fallut recourir à la puissance des Vénitiens qui le vainquirent (1256). Le tyran se vengea de cette défaite sur les Padouans qui combattoient dans ses armées, et les fit tous massacrer, au nombre de douze mille; enfin Ezzelin périt des suites d'une blessure (1259), et l'Italie se vit délivrée des fureurs de cette bête féroce.

Les Vénitiens étoient les protecteurs des chrétiens en Orient : si Venise n'avoit point été inquiétée en Occident par les Génois, cette république, avec ses nombreuses flottes, eût infailliblement assuré le succès des croisades et la conservation des lieux saints ; mais la rivalité des Génois et des Vénitiens enleva tout espoir de succès, et fit perdre de vue la conquête de la Syrie et de la Palestine ; la guerre éclata entre eux dans la ville de S. Jean-d'Acre ; les deux peuples se battirent sur mer avec acharnement devant ce port célèbre, et les Vénitiens vainqueurs se vengèrent de leurs ennemis avec la plus grande barbarie.

Les quatre dernières années d'Honoré III ; Grégoire IX, Célestin IV, Innocent IV et Alexandre IV lui succédèrent. Innocent IV affecta le même despotisme, eut les mêmes vues que Grégoire VII ; Honoré III mourut de chagrin à la vue des malheurs qui affligeoient l'Église ; Célestin IV n'occupa la chaire apostolique que peu de jours, et un interregne de vingt mois suivit la mort de ce pontife. Innocent IV, acharné à la perte de la maison de Suabe, se réjouit publiquement de la mort de Frédéric II, flétrit la mémoire de cet empereur, ainsi que de sa postérité, et tint constamment contre les Suabes un

langage capable de faire rougir la religion et l'humanité. Alexandre IV se fit estimer par sa sagesse, sa piété et son zèle vraiment louables; on ne peut que lui reprocher d'avoir poursuivi la famille de Frédéric II, contre laquelle le saint Siége montra toujours une haine implacable. Quatre-vingt-trois conciles : celui de Lyon, treizième concile général, est le plus célèbre de tous (1245); les autres furent tenus contre les Albigeois, et contre les usurpateurs des biens des églises.

Que de tragédies et de catastrophes dans cette période! sur tous les points du globe, les peuples sont malheureux, et les rois encore bien davantage. En Perse, en Mésopotamie, dans Icone, en Égypte, dans Constantinople, en Espagne, en Pologne, en Danemarck, etc., des assassins terminent les jours des monarques. S. Louis reste seul inébranlable sur le trône, entouré de l'amour de ses sujets.

La chevalerie sape, en France, les fondemens des usages gothiques, et rétablit l'ordre dans ce pays; l'agriculture, protégée par les rois, augmente les ressources de l'État. Les nobles, changés par les mœurs chevaleresques, de tyrans qu'ils étoient, se montrèrent les défenseurs du foible, purgèrent les grands chemins de brigands, assurèrent la tranquillité du voyageur,

garantirent le droit de propriété, et, défenseurs de la vertu, apaisèrent les haines ainsi que les divisions intestines; les dames, choisies pour arbitres dans les différends, réconcilièrent les rivaux, et les arrêts de ces aimables juges, respectés des deux partis, servirent de loix inviolables. Le clergé s'empressa de favoriser ces heureuses institutions, et contribua à l'affranchissement des villes, ainsi qu'à l'accroissement de la prérogative royale.

Cette galanterie romanesque, passant de France en Angleterre, adoucit la dureté des loix saxonnes.

L'Allemagne, dans un affreux bouleversement, rejeta ces généreux sentimens, et la tyrannie féodale s'appesantit, avec une nouvelle force, sur cette contrée déchirée par les factions, et qui ne renfermoit qu'un peuple de sauvages, sans cesse en proie aux fureurs de l'anarchie : cependant quatre-vingt villes, environ, voulant se séparer, s'isoler, en quelque sorte, de cette anarchie, se liguèrent entre elles contre les tyrans qui opprimoient la Germanie, formèrent *la ligue anséatique*, pour renoncer à une atroce législation, à des préjugés grossiers, se livrer plus librement au commerce, et pour exercer leur industrie avec plus de sûreté.

Le monde s'agrandit au milieu des scènes de carnage et d'horreur. En 1253, deux nobles Vénitiens, à la suite d'un ambassadeur tartare, se rendirent par terre, dans l'immense empire de la Chine, phénomène toujours subsistant de sagesse et de grandeur, au milieu d'un monde qui change et se renouvelle sans cesse. Marc-Paul séjourna, l'espace de dix-sept années, dans cet empire, et de retour dans Venise, publia de son voyage une relation qui parut fabuleuse : l'auteur reçut de ses compatriotes le sobriquet de *millionnaire*, à cause de ses récits sur l'immense quantité d'hommes qui, dans la Chine, s'étoit offerte à ses regards. L'Europe, plongée dans l'ignorance, ne put croire qu'il existât un empire où les arts et les sciences étoient en honneur, et les productions territoriales suffisantes pour nourrir une population si nombreuse, que le simple calcul en effraie, et trouve des incrédules, même de nos jours, quoiqu'un voyageur de marque, l'ambassadeur lord Macartney, ait vu le tableau de cette prodigieuse population, dont les missionnaires jésuites nous avoient déjà donné un aperçu.

Chez les Arabes parurent un grand nombre de philosophes, d'historiens, de médecins et de poëtes qui charmèrent les loisirs du dernier calife; les princes seljoucides eux-mêmes pro-

tégeoient les lettres dans Icone. En Espagne, Raymond-Tulle, philosophe et chimiste, acquit une grande célébrité.

En France, on distingue le sire de Joinville, auteur du livre de la *Vie de S. Louis;* S. Thomas d'Aquin, génie fécond, auteur d'ouvrages qui renferment le germe des plus belles idées, mais qui se ressentent beaucoup trop des puériles subtilités de la scolastique. Jean Scot, Écossais, ne se distingua pas moins dans cette science ténébreuse, et son nom servit de point de ralliement dans les écoles publiques. Pierre Lombard venoit d'organiser l'Université de Paris, S. Louis d'établir, à la sainte chapelle, une bibliothèque, et de fonder la Sorbonne.

Dans cet âge de ténèbres, on fabriqua l'aventure fabuleuse concernant la merveilleuse fécondité de Marguerite de Hollande, épouse de ce même Guillaume qui parvint à l'empire d'Allemagne.

SOIXANTE-DEUXIÈME SYNCHRONISME.

De 1259 *à* 1282 *après J. C.*

Dans Nicée, Michel-Paléologue, adroit à déguiser ses vices, parvint à rendre odieux et à faire massacrer Muzalon, régent de l'empire durant la minorité de Jean Lascaris; l'ambitieux assassin ne tarda point à s'asseoir sur le trône impérial, à côté de son jeune maître Lascaris auquel il ne resta plus qu'un vain titre. Le crime ne fit qu'augmenter l'audace et l'énergie de Paléologue qui serra de plus près les Français dans
1261. Constantinople; enfin, un de ses généraux, Stratégopule, presque sans coup férir, surprit le dernier empereur de cette nation. Michel-Paléologue eut le bonheur de rentrer en triomphe dans les murs de cette grande cité que les Grecs avoient perdue depuis cinquante-sept ans : ce succès inspiré termina le règne de l'adolescent Jean Lascaris qui eut les yeux crevés, et fut confiné dans un cloître. Michel-Paléologue, pour dé-
1274. sarmer les peuples de l'Occident, et pour se les rendre favorables, opéra la réunion de l'Église grecque à l'Église latine; cette politique dissipa la tempête qu'il redoutoit, mais excita le ressentiment

sentiment de ses sujets, qu'il rendoit cependant heureux; car on ne peut refuser à cet usurpateur un rare talent pour l'administration, et toutes les qualités nécessaires pour gouverner : il mourut sur la fin de 1282.

Un gardeur de pourceaux, Lacane, tua (1264) Constantin, roi des Bulgares, et monta lui-même sur le trône, après avoir épousé Marie, veuve de la victime, princesse ambitieuse qui ne rougit point de donner sa main à un vil scélérat; les Tartares alliés, ou plutôt oppresseurs de la Bulgarie, ayant eux-mêmes horreur d'un pareil attentat, fondirent sur les troupes du régicide qui, peu de temps après, périt misérablement, assassiné dans un repas.

Les Tartares étoient maîtres de la plus grande partie de l'Asie, et les foibles sultans d'Icone régnoient sous la dépendanee de ces conquérans gouvernés par Kublai. Ce grand kan avoit fixé sa résidence dans la Tartarie, et de cette contrée, envoyoit de nombreuses troupes, afin de subjuguer l'Univers. Des ambassadeurs de cette nation allèrent jusqu'en France, sommer S. Louis de reconnoître la suprématie de leur souverain. Peut-être seroient-ils venus à bout de l'exécution de ce projet, sans la redoutable milice des Mamelucs, établie en Égypte. Le soudan Bibars,

battit les Tartares, à diverses reprises, les obligea, par sa bravoure, de renoncer à leur dessein, et l'Égypte fut la mer d'airain contre lequel vint se briser toute leur fureur.

Bibars eut continuellement les armes à la main contre les Croisés. Après la mort de ce grand capitaine (1276), l'anarchie militaire déchira l'Égypte sous Al-Malck-Al-Saïd, ainsi que sous Salameth qui régnèrent peu de temps : l'élection de Calaün (1279) fit cesser cette anarchie. Aussi vaillant que Bibars, le nouveau sultan alla attaquer les Tartares dans la Syrie, et les battit complétement.

On peut dire que les exploits de Bibars et de Calaün, noms si peu connus, même des savans, sauvèrent le monde entier, puisque ces deux chefs de Mamelucs apprirent enfin aux autres nations que les successeurs de Gengis-Kan n'étoient pas invincibles.

La terreur règne en Asie, la terreur règne en Europe, et le nom des Tartares trouble l'imagination de tous les peuples.

Alphonse X, roi de Castille, se réveillant enfin de sa léthargie, marche contre les Maures, les défait à la journée d'Alcala (1263), enlève Murcie, et resserre tellement leur puissance, qu'il ne reste plus aux Musulmans que le seul

royaume de Grenade ; mais les infidèles vont chercher en Afrique une puissante armée qui, débarquée en Espagne, triomphe des chrétiens dans deux grandes batailles. Alphonse s'aliène le cœur des Castillans, se fait mépriser, s'égaie aux dépens de la divinité, et met la division dans sa propre famille ; il dit un jour ces paroles étranges : « *Si Dieu m'avoit admis à son conseil, au moment qu'il lui plut de créer l'Univers, je lui aurois donné de bons avis* ». Il ne put se gouverner lui-même, et, détrôné par ses sujets, ayant à leur tête son fils Sanche, Alphonse implore le secours du roi de Maroc qui passe en Espagne, à la tête d'un nombreux corps de troupes. Le prince musulman, fier de combattre en faveur d'un père contre un fils dénaturé, tint ce discours vraiment magnanime au monarque castillan : « *Je viens venger les droits sacrés des rois et des princes, en combattant pour toi. Quand je t'aurai replacé sur le trône, toi, chrétien, moi, musulman, nous reprendrons la haine qui nous est naturelle : je ne la suspens que pour venger la nature et la majesté royale, violées dans ta personne.* Les efforts du roi de Maroc furent inutiles, et la haine des Castillans contre leur souverain prévalut ; Alphonse se vit sans États et sans sujets.

En France, le pieux Louis IX fit goûter quelque temps à ses sujets le bienfait de la paix, se fit chérir universellement, se rendit l'arbitre des nations et des rois, par la réputation de ses vertus, affranchit un grand nombre de fiefs, abolit plusieurs usages aussi superstitieux que barbares, abaissa l'orgueil tyrannique des vassaux, créa une marine rédoutable, s'appliqua à faire observer les loix, en publia de nouvelles qui toutes sont marquées au coin de la sagesse; en un mot, fit toutes les réformes, et tout le bien que l'on pouvoit attendre des hommes et des circonstances. Une nouvelle croisade contre les Tunisiens l'entraîna hors du royaume.

La peste enleva, sous les murs d'Alger, le plus intrépide, le plus saint, le meilleur des rois de France, qui, avant d'expirer sur un sol étranger, et tendrement affecté de sa tendresse pour les Français, les recommanda à son fils Philippe (1270).

Le nouveau monarque, surnommé *le Hardi*, à cause de son courage contre les infidèles, après les avoir battus, s'empressa de recueillir les tristes débris de l'armée française, conclut la paix avec le souverain de Tunis, et les ramena en France. La valeur de la nation se soutint au même degré que sous le règne précédent;

Philippe-le-Hardi, instruit par une fatale expérience, renonça aux expéditions d'outre-mer, pour réprimer et châtier l'audace de quelques seigneurs rebelles : il réunit le comté de Toulouse à la monarchie française, et suivit l'exemple que lui avoit laissé son père, en protégeant le commerce des villes, et l'exercice des droits primitifs et sacrés de l'homme; mais il eut le malheur de se laisser gouverner par Labrosse, homme de néant, qui osa imputer le crime d'empoisonnement à la reine, Marie de Brabant, et recourut à la plus grossière imposture, afin de perdre cette reine. Un si noir complot ayant été découvert, Labrosse expia ce crime par le supplice de la potence.

La guerre que Philippe-le-Hardi entreprit contre l'Arragon, ne présente aucun résultat intéressant.

En Angleterre, le comte de Leicester refusa de se soumettre à la sentence de S. Louis que la nation anglaise avoit choisi pour médiateur entre elle et son monarque, et, foulant aux pieds la majesté royale, fit prisonnier Henri III, à la bataille de Lewes (1264). Le jeune Édouard se constitua prisonnier à la place de son père, puis étant parvenu à s'échapper, prit les armes, gagna la célèbre bataille d'Évesham, dans

le comté de Vorcester (1266), et délivra son roi et sa patrie. Le traître Leicester périt, et sa mort fit cesser pour quelque temps, la guerre civile qui, depuis quinze années, désoloit l'Angleterre. Malgré l'absence du héros qui suivit Louis IX, en Afrique, ce royaume demeura assez paisible. Édouard Ier succéda à Henri III (1272); il apprit, tout à la fois, en Sicile, la mort de son fils et celle de son père: il paroissoit plus affligé de cette dernière perte, et comme on lui en témoiguoit quelque surprise : « *On peut réparer*, dit-il, *la perte d'un fils, mais celle d'un père est irréparable* ». Il affermit, par sa valeur, par sa prudence, une couronne qu'il avoit reconquise pour son père, d'une manière si glorieuse, respecta la grande charte, chère à la nation anglaise, se concilia l'affection de ses sujets par sa clémence, et se montra inflexible dans l'exécution des loix.

Enfin, l'an 1273, sur ce trône impérial d'Allemagne que se disputoient tant de compétiteurs, sur ce trône entouré des images de la plus monstrueuse anarchie, s'assied un simple chambellan d'Ottocare, roi de Bohême, Rodolphe de Hapsbourg : son ame s'éleva en même-temps que sa fortune, et ses premières actions décelèrent un prince aussi ferme qu'éclairé. Dans

la cérémonie du couronnement ; on ne trouvoit point de sceptre : des esprits superstitieux pouvoient regarder cette cérémonie auguste, comme nulle. Rodolphe, pour terminer les débats, et pour lever tous les scrupules, alla prendre un crucifix sur l'autel, en disant : « *Ce crucifix qui est l'image de votre maître et du mien ; peut bien aujourd'hui servir de sceptre* ». Les calamités publiques cessèrent, le bon ordre fut rétabli, et des mariages avantageux élevèrent aussitôt la puissance de sa maison, en même temps que sa soumission au saint Siége lui attira la protection des papes. Ottocare, son ancien maître, jaloux de cette grandeur, voulut en détruire les fondemens ; mais Rodolphe (1278) battit, tua le roi de Bohême sous les murs de Vienne, et cette victoire consolida sa puissance, en même temps qu'elle assura la tranquillité de l'empire.

Après la mort de Venceslas, son fils Prémislas III, marcha en Hongrie contre les Tartares, les défit, marcha ensuite contre les Prussiens, les battit, fonda, dans ce pays, la ville de Kœnisberg, et, maître de vastes états conquis par sa bravoure, refusa avec mépris la couronne impériale que lui offroient les électeurs. Rodolphe de Hapsbourg, son chambellan, l'ayant acceptée, réclama l'Autriche, la Carinthie, la Styrie dont

ce roi s'étoit emparé, et lui demanda même l'hommage pour le royaume de Bohême. Le roi, étourdi par l'audace de son ancien serviteur, voulut bien condescendre à cette dernière demande, et, du moins, par un reste de fierté, exigea que cette cérémonie eût lieu sous une tente; mais au moment qu'il se tenoit prosterné aux pieds de l'empereur, les pans du pavillon tombèrent, et le roi de Bohême parut, dans cet état d'humiliation, en présence des deux armées, bohémienne et allemande (1). Ottocare, quoique frémissant de rage, n'ose attaquer Rodolphe, et retourne précipitamment en Bohême: « *Lâche*, lui dit la reine son épouse, Cunégonde, en l'apercevant, *c'étoit donc trop peu pour vous d'avoir cédé tant d'États? l'honneur vous restoit, et vous venez de le perdre! L'Allemagne et la Bohême vous ont vu prosterné aux pieds d'un de vos sujets; allez, soyez son esclave, et rampez à sa cour: la Bohême ne veut point d'un roi sans gloire, ni moi d'un époux sans honneur. Ah! si j'avois votre épée, ou si vous aviez mon courage, comme cet affront seroit vengé!* Ottocare, réveillé par les reproches de

(1) On ne sait trop d'après quelle autorité l'auteur des *Élémens de l'histoire d'Allemagne*, révoque en doute ce fait qui se trouve consigné dans la grande histoire de Bohême, intitulée: *Historia Bohemica*.

cette femme intrépide, marche contre Rodolphe de Hapsbourg, et, vaincu dans une grande bataille (1278), périt vaillamment, les armes à la main. La Bohême, durant la minorité de son fils Venceslas III, jouit d'une assez grande tranquillité.

Béla IV, rentré en Hongrie, après la retraite des Tartares, ne régna plus que sur des ruines; les malheurs publics exaltèrent l'esprit de quelques fanatiques, connus sous le nom de *Flagellans*, qui répandirent la consternation et le deuil dans le royaume. Béla IV étant mort (1270), son fils et son successeur, Étienne IV, releva le courage de ses sujets, vainquit les Bohémiens, les Moraves, les Bulgares, et soumit ces derniers au tribut: la mort l'enleva trop tôt (1272) à la Hongrie qui avoit besoin des talens et de la valeur de ce grand roi. Ladislas III, son fils, sembla devoir remplacer dignement un tel père, en triomphant des Bohémiens qui perdirent leur roi; Venceslas III (1), sur le champ

(1) Sans vouloir dénigrer les auteurs de la grande *Histoire universelle*, nous leur reprocherons cependant de confondre la plupart des événemens dans leur immense compilation. Ces auteurs gardent le silence sur une victoire si mémorable, et l'on seroit tenté de

de bataille. Le vainqueur cessa de paroître le même homme en présence des Tartares qui revinrent à la charge. Les historiens nous font, à cette époque, un affreux tableau de la Hongrie ; les conquérans emmenèrent les bestiaux, et les nobles Hongrois, pour labourer la terre, se virent contraints de s'attacher eux-mêmes à la charrue : comme l'esprit humain s'égaie aux dépens de l'infortune même des peuples, on appela ces malheureux *les charrues de Ladislas*.

Durant la minorité d'Éric V, fils de Christophe Ier, la guerre civile déchira le royaume de Danemarck. Les Danois, dociles aux remontrances paternelles du concile de Lyon, mirent bas les armes, et réconciliés entre eux, vécurent dans le calme du bonheur.

La Pologne, ravagée par les Tartares, n'eut pas un instant de tranquillité ; Boleslas-le-

croire que Venceslas III s'éteignit tranquillement. Nous avouons que nous n'avons fait aucune espèce d'usage de leur ouvrage si volumineux, dont les faits, quant à la partie du moyen âge, nous semblent rassemblés sans ordre et sans critique. Pour composer notre *Tableau historique des nations*, nous avons remonté aux sources mêmes de l'histoire universelle, et travaillé sur des notes faites dès notre plus tendre jeunesse.

Chaste s'étoit hasardé à rentrer dans ses États, d'où les malheurs de la guerre le contraignirent une seconde fois de sortir : son fils adoptif et son héritier (1279), Lesko le noir, repoussa les Russes et les Lithuaniens; mais toute sa bravoure disparut en présence des Tartares qui le chassèrent comme Boleslas-le-Chaste.

Le cours des prospérités du barbare Mainfroi ne fut pas de longue durée; le tyran expira dans une bataille, près de Bénévent (1266), sous les coups des *Ribauds*, ou enfans perdus de Charles d'Anjou qui, en moins de trois mois, se vit possesseur des Deux-Siciles. Conradin, à peine sorti de l'adolescence, accompagné de son jeune cousin, Frédéric d'Autriche, revendiqua, les armes à la main, le patrimoine de ses pères. La fortune seconda d'abord le bouillant courage du prince allemand; Rome lui ouvrit ses portes, et plusieurs provinces se rendirent à ses armes; mais vaincu, par la plus fatale des méprises, au sein de la victoire même, livré au plus implacable, au plus méchant des ennemis (1268), il subit le sort le plus déplorable. L'Europe entière versa des larmes d'attendrissement, et frémit au récit de la catastrophe qui, dans Naples, termina sur un échafaud les jours de Conradin immolé par l'ambition, ainsi que Frédéric. Le

frère du saint roi Louis IX, outrageant la majesté royale, donna, le premier, aux peuples accoutumés à respecter les rois, le contagieux exemple de faire tomber une tête couronnée sous la hache du bourreau. Avant de recevoir le coup mortel, Conradin qui chérissoit tendrement sa mère Élisabeth, s'écria douloureusement: « *Ah! ma mère, que ma mort va vous causer de chagrins!* Des actes d'une barbarie raffinée précédèrent cette mort tragique; sur la tête des deux princes vivans, des prêtres récitèrent les prières des défunts, et l'on célébra devant eux leurs propres funérailles.

Ainsi finit, frappée des foudres du Vatican, dans les liens de l'excommunication, l'illustre et malheureuse maison des Suabes. A peu d'années de différence, les Abassides et les Suabes s'éteignent dans leur propre sang, tandis que la maison d'Autriche s'élève sur le trône impérial.

L'impitoyable Charles ne sut pas régner comme il avoit su vaincre; il lâcha la bride à toutes les passions de ses Provençaux, malgré les remontrances des papes qui prévoyoient une révolution dans ses États, et apercevoient déjà le feu destructeur qui couvoit dans le calme perfide d'une soumission apparente. Un gentilhomme sicilien, Jean de Procida, actif, dis-

cret, souple, éloquent, fier, blessé vivement d'être négligé par le vainqueur, alla lui susciter des ennemis en Arragon, dans Constantinople, et reçut de puissans secours de l'empereur grec, ennemi déclaré de Charles d'Anjou. Tout à coup le nouveau Protée se rendit invisible, et, caché sous l'habit de cordelier, soufflant dans tous les cœurs la haine contre les Français, souleva toute la Sicile contre eux : c'étoit une révolte générale que ce chef habile avoit méditée, et non un massacre. Les historiens les plus judicieux conviennent que l'on doit attribuer à un effet du hasard, la boucherie nommée *Vêpres siciliennes*. Ce ne fut point la cloche de Palerme qui sonna le massacre, le lundi de Pâques (1282); un Français lui-même donna le véritable signal, et les cris de la pudeur brutalement outragée par lui, en pleine rue, dans une jeune personne qui alloit à vêpres, furent le véritable toscin qui rassembla le peuple, et lui inspira cette rage meurtrière qui coûta la vie à vingt-huit mille Français : la preuve que ce massacre ne fut point prémédité, c'est qu'il ne fut pas simultané dans l'île.

Si les historiens se disputent sur les causes des *Vêpres siciliennes*, tous s'accordent pour en vouer les auteurs à l'exécration des siècles. Un

grand nombre de Provençaux, déguisés en paysans, essayèrent de quitter la Sicile ; mais aucun d'eux ne se sauva, parce que les Siciliens, doués d'un esprit infernal, s'avisèrent d'attaquer grammaticalement les fugitifs, et *ciceri* fut le mot que les insulaires choisirent pour reconnoître leurs victimes. Ce mot si cruellement immortalisé, et dont la prononciation est très-difficile, servit d'arrêt de mort aux étrangers qui ne purent venir à bout de le répéter avec la même délicatesse et le même accent que les naturels. La populace de Palerme poussa la fureur au point d'éventrer les Siciliennes enceintes des Français, afin d'exterminer leurs ennemis jusque dans les entrailles de ces infortunées. Il nous répugne de représenter toutes les horreurs dont la Sicile devint le théâtre : on sait assez que la multitude est capable des plus violens excès, et que, dans tous les âges, chez tous les peuples, elle joueroit souvent de sanglantes tragédies, si elle n'étoit contenue par un gouvernement sage et vigoureux.

Charles d'Anjou rouloit dans sa tête les projets les plus ambitieux, entre autres, celui de détrôner l'empereur grec, lorsque cette nouvelle vint l'écraser et l'anéantir en quelque sorte. Il tenta vainement les plus grands efforts pour re-

couvrer la Sicile sur dom Pédro, roi d'Arragon, qui étoit venu régner, non sans quelque crainte et sans hésiter, sur ce théâtre de carnage et parmi tant d'assassins. Au bout de trois ans, le frère de S. Louis, dévoré par le chagrin, rendit le dernier soupir, maudissant trop tard sa cruelle ambition : il eut pour successeur son fils, Charles II, le boiteux, qui, fait prisonnier par dom Pèdre, recouvra la liberté, en renonçant au royaume de Sicile.

La reprise de Constantinople par les Grecs jeta l'épouvante dans Venise ; les Génois ligués avec les empereurs d'Orient, ennemis naturels de cette république, vinrent braver leur rivale jusque dans le golfe Adriatique (1263); l'année suivante, la flotte vénitienne les défit si complétement, que l'on regarda Gênes comme perdue : cette ville animée par l'ambition, par la haine, se releva néanmoins de cette défaite, et reparut avec autant d'éclat qu'auparavant. La famine replongea dans le désespoir les Vénitiens; ils déclarèrent la guerre aux Boulonnois qui eurent l'inhumanité de leur refuser du blé, même à prix d'argent, et vainquirent de nouveau ces ennemis (1272). A peine sortis de ce danger, ils se virent obligés de combattre et de réduire les villes de leur domination qui s'étoient

révoltées, et d'en venir aux mains avec les habitans d'Ancone qu'ils soumirent également par la voie des armes : ils se tirèrent, avec le même avantage, de la guerre que leur suscita le patriarche d'Aquilée.

Les factions des Guelfes et des Gibelins divisoient tout le reste de l'Italie ; l'empereur Frédéric II les avoit, en quelque sorte, multipliées, par une politique barbare et funeste au bonheur de toute cette contrée.

Dans Florence, des hommes, Gibelins au fond du cœur, quoique citoyens d'une république libre, se révoltèrent contre elle, et ces traîtres unis aux Napolitains, marchant contre leur patrie, y entrèrent les armes à la main. La mort de Mainfroi sauva Florence que ce tyran avoit voulu détruire de fond en comble ; mais elle renfermoit, dans son propre sein, de nombreux ennemis : les factions s'agitèrent avec une nouvelle fureur ; un combat s'engagea dans l'enceinte de la ville, et le peuple victorieux rétablit la république (1266), et non la concorde, quoique les Gibelins eussent été rappelés : on ne fit le bien, on ne se réconcilia, pour ainsi dire, qu'à demi, et l'on enleva à ceux-ci une partie de leurs richesses, injustice qu'ils ne purent ni oublier ni pardonner. Des partis se formèrent presqu'aussitôt,

sitôt, et commirent toutes sortes de désordres.

Les deux dernières années du pontificat d'Alexandre IV. A ce pape succédèrent Urbain IV, Clément IV, Grégoire X, Adrien V, Jean XXI, Nicolas III, et Martin IV. Alexandre IV soutint les ordres mendians contre l'Université de Paris, et les fit triompher; Urbain IV institua (1064) la fête du saint Sacrement. Soixante-trois conciles; plusieurs relatifs à la terreur que répandoient les Tartares, d'autres pour ranimer la ferveur des croisades; le plus célèbre de tous, celui de Constantinople, pour l'extirpation du schisme (1277).

De noires intrigues se trament dans les trois parties du monde. Le prince le plus redoutable de la terre, Kublay; le plus perfide, Michel-Paléologue; le plus odieux des tyrans, Charles d'Anjou; le plus effronté des ambitieux, Leicester; le plus heureux des hommes, Rodolphe de Hapsbourg; la plus infortunée des victimes, Conradin; le plus tragique événement, les *Vêpres siciliennes;* le plus rusé des conspirateurs, Jean de Procida; le pays qui joue le plus glorieux rôle, l'Égypte où nous ne trouvons cependant que de grands hommes barbares, sanguinaires et parricides, tels que Catoux et Bibars.

En Angleterre, Roger Bacon, moine cordelier, mort en 1284, devina, avec les seules ressources de son génie, les principaux secrets de la chimie et des sciences naturelles dans lesquelles les Arabes avoient déjà fait des progrès étonnans; on croit qu'il inventa la poudre : il passa pour un magicien aux yeux de ses compatriotes; mais l'orgueil de la science troubla le jugement de ce moine qui s'éleva contre Aristote, en disant qu'il falloit brûler tous les livres du philosophe grec : c'étoit parler comme Caracalla, et non comme un savant. Guillaume de Nangis, en France, fit admirer sa prodigieuse érudition; Jean de Benedictis composa le *Stabat Mater*, et le moine grec Planude, des fables que l'on admire encore pour leur élégante simplicité. L'historien Pachymère doit aussi être remarqué.

Jean Mandeville visita les principales contrées de l'Asie, recueillit dans ses voyages les premières notions faites sur les peuples nouveaux qui s'étoient établis dans cette partie du monde.

Nous avons déjà remarqué bien des siècles désastreux; nous en avons vu quelques-uns durant lesquels tous les fléaux du ciel affligeoient la terre; les peuples effrayés sembloient reconnoître la main qui les punissoit. Mais on ne remarque point de ces crimes qui souillent une

nation entière, et lui laissent une tache ineffaçable; les Romains avoient donné, les premiers, le spectacle d'un roi jugé, condamné solennellement dans la personne d'Antigone, fils d'Aristobule II, roi des Juifs : à cette époque, ce peuple républicain avoit le nom de roi en horreur : au contraire, dans le siècle dont il s'agit, tous les peuples étoient gouvernés par des souverains, et cependant jamais les peuples et les princes eux-mêmes n'outragèrent, et ne foulèrent plus souvent aux pieds la majesté royale. Le treizième siècle n'est pas encore écoulé, et déjà nous apercevons trois echafauds dressés en Europe ; un en Suède pour Suercher, un en Espagne pour Abdalla, un troisième dans Naples pour Conradin, et la hache du bourreau abattre la tête à ces trois souverains : nous apercevons Mostassem cousu ignominieusement dans un sac de cuir, et jeté dans les eaux du Tigre : en ce siècle si chargé, si noirci de crimes, tous les rois de la terre sont égorgés, ou meurent de mélancolie. Le roi de France seul, entouré de l'estime et de l'amour de ses sujets, emporte avec lui dans le tombeau la consolation de mourir paisiblement.

SOIXANTE-TROISIÈME SYNCHRONISME.

De 1282 *à* 1332 *après J. C.*

L'empire grec sent déjà les approches de la vieillesse : désormais nous nous arrêterons moins long-temps auprès de ce corps languissant et caduc ; d'autres nations s'élèvent, et réclament plus particulièrement notre intérêt.

Andronic-Paléologue, fils de Michel-Paléologue, détruit l'ouvrage de son père en se séparant de l'Église romaine ; le règne de ce prince est celui de la timidité, de la foiblesse, de l'ineptie et de la superstition ; les moines grecs troublent la tranquillité publique, et veulent se mêler du gouvernement ; l'empire tombe dans une sorte de marasme ; une fausse piété pousse Michel-Paléologue aux mesures les plus inconsidérées, les plus extravagantes, et ne l'empêche point d'être cruel, puisqu'il fit mettre dans une cage de fer son propre frère Constantin. Il ne sut tirer aucun parti des talens militaires de Philantropène, le bouclier des Grecs : ce général qui avoit vaincu les Turcs, qui pouvoit les vaincre encore, et servir utilement l'État, réduit au désespoir par

les indignes traitemens qu'il éprouva, prit les armes contre sa patrie. La plus infâme trahison débarrasse Andronic d'un si redoutable concurrent. 1290.

Une poignée d'aventuriers catalans, d'abord auxiliaires des Grecs contre les Turcs, devinrent ensuite le fléau de l'empire. Durant sept années consécutives, malgré la perte de leur chef Roger, ils commirent impunément les excès les plus criminels; l'empire ressembloit à la France aux temps de Charles-le-Chauve et de Charles-le-Gros. Les progrès et les ravages des Turcs recommencent, lorsque les Catalans disparoissent: rien ne les arrête, aucun homme de résolution ne se présentoit pour les combattre. Un simple prêtre, Philès-Paléologue, saisi tout à coup d'un noble enthousiasme, inspiré, sans doute, par le ciel, et général, en un moment rassemble une armée, joint, bat, repousse, 1312. poursuit, extermine les Turcs, et reprend ensuite les augustes et paisibles fonctions du sacerdoce. De nouvelles divisions éclatèrent entre 1321. le vieil Andronic et son petit-fils, du même nom, et achevèrent de désorganiser l'empire; ils ne sont occupés qu'à se réconcilier, et à se brouiller alternativement. Le jeune Andronic avoit su gagner le cœur des peuples qui le soutinrent

dans toutes ses entreprises : l'armée du jeune Andronic traita la ville de Constantinople comme auroient pu le faire les Bulgares ou les Turcs. Le vieil Andronic, confiné dans un palais, ne retint qu'un vain titre de sa grandeur passée; il mourut en 1332.

Jusqu'à présent les Turcs, dont il a été question tant de fois, avoient été tantôt les alliés, tantôt les ennemis des Grecs, et, dans l'une comme dans l'autre de ces positions, s'étoient conduits assez habilement pour des barbares. La dynastie des Seljoucides subsistoit encore dans Icone : un homme de cette illustre famille, Othman, général d'Aladin, auquel il ne manquoit que le titre de sultan pour être le maître, attendit la mort de son bienfaicteur, pour prendre ce titre, si capable cependant d'égarer le cœur des ambitieux (1321). Son fils Orkan, héros vertueux et tendrement chéri, conduisit à la victoire, les Turcs qui, en peu d'années, ébranlèrent dans l'Asie, les fondemens de la puissance grecque : sous le commandement de ce jeune prince, ils s'emparèrent de la ville de Pruse qui devint la capitale de leur empire. Othman mourut de joie en revoyant ce cher fils victorieux qu'il croyoit perdu, et qu'il bénit

mille fois avant d'expirer (1326). Orkan, non plus que son père, n'eut rien de barbare que le nom ; les qualités les plus estimables du cœur et de l'esprit rehaussèrent les exploits de ce sultan qui prit Nicomédie, Nicée, et subjugua la Bythinie entière. Il excella dans l'art si difficile de rapprocher les vaincus des vainqueurs, et, pour s'assurer la possession de ses conquêtes, il imagina d'unir, par les liens de l'hymenée, les soldats turcs avec les veuves des soldats grecs, moyen qui réussit au gré de ses désirs.

Le centre de l'Asie étoit dans une espèce d'anarchie ; cette belle partie du monde commence à se couvrir de ruines, et les chefs-d'œuvres de l'antiquité à disparoître : lorsque l'aurore de la civilisation luit sur l'Europe, le berceau même de la civilisation est enveloppé d'épaisses ténèbres qui ne sont point encore dissipées de nos jours.

L'Égypte, sous les rois baharites, conserve au dehors sa puissance, et au dedans est déchirée par les troubles ; les tragédies se succèdent ; un de ces rois déposé trois fois, trois fois remonte sur le trône : la peste désole cette contrée, et ce terrible fléau effraie les farouches mamelucs eux-mêmes. Désormais nous allons perdre de vue cette monarchie des mamelucs qu'un voile

sanglant, élevé par la barbarie, dérobe à nos yeux.

En Espagne, Alphonse X étoit mort (1284), haï, méprisé de ses sujets, et chargeant de malédictions son barbare fils, Sanche, qu'il déshérita, et qui lui succéda pourtant. Sanche III dissipa les révoltes, et vint à bout de rétablir dans ses États la paix que, jusqu'alors, avoit troublée l'ambition des Lacerda, famille riche et puissante qui vouloit rivaliser, pour les prétentions, avec les rois eux-mêmes. Une croisade prêchée contre Pierre III, roi d'Arragon, ne devint fatale qu'aux Français; les Arragonois les battirent sur mer, et une armée française ayant pénétré dans l'Espagne, se vit affamée par l'ennemi et obligée de rétrograder. A la mort de Sanche (1295), les Lacerda occasionnèrent de nouveaux troubles en Espagne, sous le règne de Ferdinand IV, surnommé *l'ajourné :* une cruelle famine affligea toute la nation (1302). Ferdinand, loin de porter remède aux malheurs du royaume, ne faisoit que les aggraver par sa conduite tyrannique; détesté de ses peuples, méprisé par eux, il mourut ajourné, dit-on, comme Philippe-le-Bel, par les nombreuses victimes de sa tyrannie (1312). L'Arragon, sous Jacques, successeur de Pierre III, jouissoit, au

contraire, du calme et du bonheur d'être gouverné par un prince vertueux.

Durant la minorité d'Alphonse XI, surnommé *le Vengeur*, les chrétiens essuyèrent une grande défaite sous les murs de Grenade, défaite célèbre, sous le nom de *journée des Infants* (1319), et d'horribles guerres civiles suivirent immédiatement la perte de cette bataille. Alphonse, parvenu à l'âge de régner, rétablit la tranquillité publique, non sans faire couler des flots de sang : prince fier, inflexible, d'un caractère grand et vraiment extraordinaire, il sut maintenir le respect pour l'autorité royale. Les Castillans avoient besoin d'être gouvernés par un tel monarque, à l'approche d'une nouvelle tempête qui menaçoit de bouleverser toutes les Espagnes.

Philippe-le-Hardi, roi de France, règne encore deux années; il meurt en 1282, au retour d'une expédition malheureuse contre le royaume d'Arragon. Philippe-le-Bel, son fils et son successeur, se débarrasse de la guerre contre les Arragonois, attaque les Anglais, et obtient sur eux des avantages signalés. Les Flamands défaits à la journée de Furnes, par Robert, comte d'Artois, vengèrent leur honte à la journée de Courtrai, dite *des éperons*, où plus de vingt mille

hommes, et Robert même restèrent sur le champ de bataille (1302). Le roi alarmé du danger de l'État, inquiété par le pape Boniface VIII, convoque, cette même année, les États-généraux, y brave les foudres du Vatican, avec une hauteur et une violence inexcusables. Au moment où la nation française gémit le plus sous le poids des impôts, il la réintègre dans une partie de ses droits les plus précieux, admet le tiers-état dans l'assemblée des représentans du royaume, et la puissance royale se relève, en même temps que le peuple français, de ses longues humiliations. Philippe-le-Bel, deux années après, répare, à la bataille de Mons-en-Puelle, l'échec reçu à Courtrai, et terrasse les indomptables Flamands qui firent la paix en 1304. Philippe-le-Bel, de concert avec le pape Clément VII, entièrement dévoué à ce prince, eut recours à des voies iniques pour punir les Templiers que la voix publique accusoit des vices les plus infâmes, les plus monstrueux, et fit brûler un grand nombre de ces religieux militaires, ainsi que leur grand-maître, Molay, qui tous, jusqu'au dernier soupir, protestèrent de leur innocence. Une grande dissolution de mœurs régnoit à la cour, et nous voyons le fils du monarque, faire étrangler sa femme, Marguerite de

Bourgogne, convaincue d'adultère : une autre princesse, coupable du même crime, est sauvée par son mari. Philippe-le-Bel mourut en 1313, abhorré du peuple français qui le surnomma *le faux monnoyeur*.

Ses trois fils, Louis X le Hutin, Philippe-le-Long et Charles IV, dit le Bel, régnèrent successivement, et, dans un espace de temps fort court. Sous Louis-le-Hutin, mort en 1316, on remarque l'affranchissement des serfs, le monarque, pour me servir de ses belles paroles, *voulant que dans le royaume des Francs la réalité répondît au nom*. Il rappela aussi les Juifs bannis sous le règne précédent ; mais l'injuste supplice du ministre des finances, Enguerrand de Marigny, victime de la haine que lui portoit le comte de Valois, oncle du roi, couvrit d'opprobre Louis-le-Hutin qui n'eut pas assez de courage pour sauver un innocent.

Sous Philippe-le-Long, mort en 1322, un grand nombre de Juifs et de lépreux, accusés d'avoir empoisonné les puits et les fontaines, périrent sur un bûcher. Aussi avide d'argent que son père et son frère, ses prédécesseurs, il trafiqua indignement des charges publiques, et ses bienfaits mêmes n'eurent pour mobile qu'une sordide avarice : ce vice procura à la nation fran-

çaise l'avantage de pouvoir s'affranchir plus aisément de la tyrannie féodale, et les sujets achetèrent le privilége d'être hommes. Sous Charles IV, mort en 1328, aucun événement mémorable, si ce n'est le divorce du roi, ainsi qu'une guerre peu meurtrière entre l'Angleterre et la France. Avec ce prince, aussi habile qu'éclairé et ferme, s'éteignit la branche directe des Capétiens; une branche collatérale monta alors sur le trône.

Les quatre premières années du règne de Philippe de Valois furent assez glorieuses; il vainquit en personne les Flamands à la journée de Cassel. Les rebelles orgueilleux portoient sur un de leurs étendards un coq, avec ces mots insultans : « *Quand ce coq chanté aura, le roi Cassel conquerra* ». Édouard III, roi d'Angleterre, étoit venu en France, faire hommage à Philippe; le royaume goûtoit les douceurs de la paix, lorsque le procès et le bannissement de Robert, comte d'Artois, réveillèrent l'ambition dans le cœur du monarque anglais, et lui firent concevoir de trop réelles espérances.

En Angleterre, Édouard Ier tint le sceptre jusqu'en l'an 1307 : par la sagesse de son administration, il répondit pleinement à la haute idée que le héros inspiroit; il réunit, par la voie

des armes, la principauté de Galles à la monarchie anglaise, battit plusieurs fois les Écossais, et justifia le titre de Grand qu'une adroite politique, d'étonnans exploits et une rare modération lui firent décerner par ses contemporains : heureux, si dans quelques circonstances, il n'eût poussé au delà de toutes les bornes la sévérité de la vengeance !

L'esprit de faction, comprimé par le génie de ce roi soldat, se réveilla sous Édouard II son fils, prince voluptueux, sans caractère, ennemi du travail, et qui se laissa subjuguer par d'infâmes mignons, tels que Gaveston et Spencer. La fière Isabelle son épouse, princesse du sang français, brûlant d'un feu criminel pour Mortimer, mit fin à l'insolente prospérité de Spencer qui avoit osé faire exécuter à mort le duc de Lancaster, prince du sang, tombé, dans un combat, au pouvoir de ses ennemis. La reine fit pendre ce scélérat ; plus scélérate elle-même que le favori, Isabelle fit juger le roi par le parlement, et, par son ordre, ainsi que par celui de Mortimer, digne amant d'une pareille furie, Édouard II, en 1227, périt de la mort la plus ignoble comme la plus douloureuse ; effroyable régicide qui ne resta point impuni.

Édouard III, fils d'Édouard II, vengeur de la

majesté outragée, vengeur du crime, s'arma d'une juste sévérité, et l'infâme Mortimer, en outre coupable du meurtre du comte de Kent, termina son exécrable vie, attaché à une potence. Isabelle termina la sienne dans l'oubli, dans le mépris universel, et le ciel ne prolongea ses jours que pour la faire servir d'exemple à la terre. Édouard III, durant les premières années de son règne, s'occupa à réprimer l'humeur rebelle des Anglais, à repousser les Ecossais qui envahirent le royaume, et pour désarmer ces ennemis, toujours terribles, reconnut leur roi Robert Bruce.

En Allemagne, Rodolphe de Hapsbourg, après avoir affermi la puissance impériale, réprimé l'ambition, laissa, avant de mourir (1291), l'empire heureux et florissant jusqu'à un certain point. Adolphe de Nassau, élu empereur, commit tant d'injustices et de violences, que les Allemands indignés le déposèrent pour élire Albert, duc d'Autriche. Adolphe, brave, actif, fier, impétueux, se mit aussitôt à la tête d'une armée, et sous les murs de Worms, livra bataille à son rival qui le tua dans le feu de l'action.

Le vainqueur abaissa l'orgueil des grands, travailla sans relâche à l'agrandissement de sa maison, et, par sa fermeté, ses exploits, autant que par sa politique éclairée, obtint sur la nation

allemande le même ascendant que Rodolphe de Hapsbourg ; mais lorsqu'Albert étoit en marche pour aller réduire les Suisses insurgés, un de ses neveux l'assassina (1308) : c'est le seul empereur d'Allemagne qui ait terminé aussi tragiquement sa vie. Le trône resta vacant l'espace de sept mois; enfin, Henri, comte de Luxembourg, nommé à l'empire, l'occupa quatre années seulement, et mourut (1313) empoisonné, après s'être fait couronner dans Rome, non sans être obligé de se battre au milieu de cette ville même, pour jouir de l'éclat de cette imposante cérémonie. Durant un interrègne de quatre mois la guerre civile embrasa l'Allemagne, et la peste ainsi que la famine enlevèrent un grand nombre d'habitans. Enfin, Louis IV de Bavière ravit le sceptre au fils d'Albert, Frédéric, qu'il vainquit à la journée de Muldorf. Cette fois l'ambition ne fit point taire l'humanité ; Louis remit en liberté son rival devenu son prisonnier, et n'eut pas lieu de se repentir d'un acte si héroïque de magnanimité : l'empire respira sous ce généreux et vaillant prince.

Venceslas III, guidé par une sage politique, plus curieux de faire le bonheur de ses peuples que de s'illustrer par la voie des armes, procura à la Bohême une longue paix, et jouit lui-même

du fruit de ses vertus qui lui attirèrent le respect des étrangers. Les Polonais, mécontens de leur roi Ladislas, lui déférèrent la couronne, présent funeste qui ne coûta que des soucis au prince bohémien. La Pologne rappela Ladislas, et Venceslas, chassé de ce pays, mourut, quelque temps après, de regrets (1305). Vençeslas IV son fils, périt l'année suivante, assassiné par un seigneur. La Bohême, après cet assassinat, se vit en proie à toutes les horreurs de la discorde; Henri de Luxembourg, duc de Carinthie, ne sut pas défendre le sceptre que lui déférèrent les Bohémiens; Jean de Luxembourg, son fils et son successeur (1322), un des héros de ce siècle, après avoir fait de grandes conquêtes, perdit la vue; cet accident ne diminua rien de l'activité ni de la valeur du roi de Bohême.

Une nation pauvre, ignorée, perdue dans les étroites vallées d'un pays hérissé de montagnes, paroît sur la scène du monde en même temps que les Turcs. La cruauté de Gesler, bailli ou gouverneur de ce pays, et le dévouement de Guillaume Tell opérèrent une révolution : à la vue d'une maison commode et d'un agréable aspect, le tyran eut l'imprudence de s'écrier : « *Peut-on souffrir qu'un paysan soit aussi bien logé* »? L'honneur des femmes outragé, des insultes journalières,

lières, des excès de tous les genres indignèrent des cœurs magnanimes et nés pour la liberté; trois habitans, Walter-Furst, Stou-Fach et Arnold de Melchtal se mirent à la tête de leurs compatriotes (1308) qui se contentèrent de renvoyer les tyrans qui contristoient, par des violences inouies, des hommes qui sentoient tout le prix de la liberté et de la vertu.

Léopold, duc d'Autriche, s'avança pour détruire cette république naissante de montagnards (1315), postés sur les hauteurs de Morgarten, près de Zug; ils écrasèrent, avec des quartiers de rocher, la cavalerie ennemie, mirent en déroute l'armée autrichienne; et les vainqueurs, dans les transports de leur enthousiasme religieux, tombèrent à genoux sur le champ de bataille, pour remercier le ciel qui venoit de leur accorder un si glorieux triomphe. Bientôt la confédération helvétique reçut dans son sein de nouvelles villes, Lucerne, Zurich et Appenzell.

En Hongrie, Ladislas III, devenu éperdument amoureux des femmes tartares, s'attira le mépris de ce peuple qui le massacra en 1291. André (le Vénitien), réveillant le courage des Hongrois, combattit, chassa les Tartares, et ensuite subjugua une partie de l'Autriche. Avec

ce brave prince s'éteignit l'illustre famille de Saint-Étienne (1301) : les commencemens et la fin de cette dynastie sont également glorieux ; c'est peut-être la seule famille royale qui soit descendue au tombeau avec tant de gloire et de trophées. Le pape Bouiface VIII, voulant disposer du trône de Naples, en écarta plusieurs priuces, tels que Venceslas et Othon de Bavière, et nomma (1309), Charles-Robert, petit-fils de Charles d'Aujou. Appelé à régner sur les Hongrois, il les rendit heureux par sa sagesse et ses vertus, après avoir essuyé d'abord toutes sortes d'outrages de la part des grands, et avoir échappé au fer des assassins, ainsi qu'aux embûches des Valaques. La nation s'empressa bientôt de faire oublier à ce roi l'injustice d'une haiue aveugle.

En Pologne, Lesko *le noir*, attristé du malheur et des revers de ses peuples, mourut de mélancolie (1289) : une violente anarchie suivit la mort de ce prince, et la succession des rois ne fut rétablie qu'en 1306, par Ladislas ; cependant la puissance des teutoniques s'accroissoit chaque jour, et ces religieux militaires semoient l'effroi parmi cette même nation polonaise qui les avoit accueillis si généreusement dans leur détresse, lorsqu'ils furent chassés de la Prusse.

Les teutoniques déshonoroient la religion par d'horribles cruautés, et ces hôtes ingrats causèrent plus de malheurs que la peste et la famine qui tourmentoient alors la Pologne. L'Église lança, mais inutilement, ses foudres contre les chevaliers; enfin, Ladislas, s'armant d'une noble résolution, marcha contre eux, les défit à la célèbre journée de Plowkre, et leur tua vingt mille hommes.

En Danemarck, des seigneurs égorgèrent dans son lit Éric V, le *Clignoteur* (1286). Son fils, Éric VI, prince modéré, mais ferme, ayant essayé de contenir le clergé devenu factieux et turbulent, fut excommunié : un interdit jeté sur tout le royaume, intimida le peuple durant plusieurs années, et contraignit le monarque de céder à la crainte. En mourant (1319), la couronne passa sur la tête de son frère Christophe II auquel les États du royaume dictèrent la loi : ils déposèrent, puis rétablirent ce monarque dégradé par eux et tombé dans le mépris public (1326). Aussi malheureux au dehors qu'au dedans, une armée ennemie le battit, le fit prisonnier, et le Danemarck se vit en proie à toutes les calamités imaginables.

Le doge, Pierre Gradénigo, changea le gouvernement de Venise, le rendit décidément

aristocratique, en 1298, et le courage, les belles qualités de ce grand homme affermirent la puissance, déjà respectable, de la république.

Robert succéda à son père Charles II, *le boiteux* (1319), et la paix se rétablit dans le pays de Naples; mais la Sicile fut détachée de ce royaume. Les Napolitains goûtèrent enfin le bonheur, et bénirent la douceur du gouvernement paternel de leur souverain; toutes les divisions furent éteintes, toutes les animosités cessèrent, et le flambeau des lettres éclaira de sa douce lumière les esprits jusqu'alors aveuglés par les ténèbres de la barbarie. Robert, le Salomon de son siècle, pieux, charitable, humain, pacifique, chérit la justice, se montra grand dans les combats, et toujours grand, même après les revers: on peut lui reprocher son excessive passion pour les femmes, seule tache répandue sur les éminentes qualités de ce prince: parce qu'il veilloit au soulagement de ses peuples, parce qu'il refusoit de prodiguer l'or pour de frivoles dépenses, les seigneurs le taxèrent d'avarice. Non content de rendre ses sujets heureux, il fit consister sa principale gloire à fermer les plaies des États voisins, et dans plusieurs villes d'Italie, à se porter comme médiateur entre les Guelfes et les Gibelins. Robert échoua dans le généreux projet qu'il con-

çut d'apaiser les malheurs de Florence déchirée par les factions qui faisoient de cette cité l'enfer de l'Italie.

Dans le reste de cette contrée, autant de villes, autant de républiques dont les habitans s'égorgent pour des opinions différentes : d'affreux tyrans usurpent quelquefois la souveraineté ; ils s'efforcent de la garder, et le peuple de la leur ravir ; efforts qui occasionnent fréquemment des scènes de carnage et de terreur. En 1315, Jean Galéas-Visconti, usurpa, sous le titre de duc, la souveraineté dans la ville de Milan.

Amédée-le-Grand, duc de Savoie, un des hommes les plus habiles de cette période, vola au secours d'Albert d'Autriche, puis à celui d'Édouard Ier, roi d'Angleterre, et toujours infatigable se joignit aux chevaliers de l'île de Rhodes, qui vainquirent les Turcs dans un combat naval. Son fils Édouard, surnommé *le Libéral*, tout dévoué aux intérêts de la France, assista Philippe-le-Bel aux journées de Mons-en-Puelle : à cette époque déjà se fait remarquer l'influence de la maison de Savoie.

Florence, durant quelques années de tranquillité, accrut considérablement sa puissance et ses richesses, par l'industrieuse activité des habitans : le peuple, plus sage, plus modéré que

les nobles, ne pensoit qu'au maintien de la constitution; ceux-ci prétendoient se mettre au-dessus des loix, et journellement insultoient les plébéïens : pour faire cesser de pareils outrages, on nomma un gonfalonier (1293), ou magistrat suprême, auquel le peuple imprévoyant confia le commandement de mille hommes, mesure qui ne fit point cesser les excès. Les nobles se virent exclus des premières places de la république, et l'un d'eux, ennemi de son corps, fit rendre la plus dangereuse, la plus incroyable de toutes les loix, qui devoit glacer d'effroi la noblesse entière : c'est que *la voix publique suffiroit pour juger.*

Les Génois, sans cesse aux prises avec les Pisans, permirent à la république de Venise de respirer, et de soumettre les villes de sa domination qui s'étoient de nouveau révoltées. Le pape Martin IV jeta l'interdit sur cette république qui refusoit de se croiser en faveur de Charles d'Anjou : elle brava les foudres ecclésiastiques, et Honorius IV, successeur de Martin, leva cet interdit. Le peuple tenta de recouvrer le privilége qu'il avoit autrefois d'élire les doges; mais ses tentatives devinrent inutiles.

Les Vénitiens ayant irrité par leurs violences le soudan d'Égypte, perdirent la ville de Saint-

Jean-d'Acre, après un siége des plus meurtriers ; et les chrétiens, après cet événement, évacuèrent précipitamment les villes qu'ils occupoient encore dans la Phénicie (1291). La guerre se ralluma, avec plus de fureur, contre les Génois auxquels les Vénitiens enlevèrent la ville de Caffa, située sur les bords de la mer Noire. Les deux républiques de Venise et de Gênes déployèrent toutes leurs forces ; les Génois triomphèrent, à leur tour, complétement de leurs rivaux près de Corzola en Dalmatie, par l'habileté de leur général Lambadoria ; l'amiral vénitien, André Dandolo, fait prisonnier, se brisa la tête contre une galère, pour ne pas survivre à la honte de sa défaite (1295). L'année suivante, les Vénitiens ayant été encore vaincus, Venise, dans une situation aussi critique, montra un courage, une magnanimité dignes de l'ancienne Rome. Une armistice suspendit le danger ; elle étoit à peine conclue, que le peuple vénitien fit entendre de nouveaux murmures contre les nobles, et mit la république à deux doigts de sa perte ; la noblesse victorieuse riva les fers du peuple, et une jalouse aristocratie tint désormais la multitude en respect (1303). Des hostilités contre la ville de Ferrare attirèrent contre Venise l'excommunication du pape Clément V, et les Véni-

tiens, proscrits dans toute l'Europe, s'effrayèrent, cette fois, des foudres du saint Siége. Pour comble de malheur, une conjuration éclata dans Venise, et un combat terrible s'engagea, sur la place Saint-Marc, entre les bons citoyens et les conjurés : ceux-ci furent mis en déroute, on en fit un affreux carnage; les chefs de la conjuration eurent la tête tranchée, et l'on établit, à perpétuité, une fête en mémoire de la délivrance de la république : alors, pour prévenir désormais de semblables événemens, on institua le célèbre *conseil des dix*, espèce d'inquisition politique, chargée de surveiller la conduite des particuliers. Le saint Siége, ayant levé l'interdit qui frappoit Venise, cette république commença à jouir des douceurs de la paix jusqu'en 1329, époque à laquelle les hostilités se renouvelèrent entre les Vénitiens et les Génois, hostilités qui ne furent pas aussi meurtrières que les précédentes.

Dans Rome, Nicolas IV, Célestin V, Boniface VIII, Benoît XI, Clément V et Jean XXII remplissent cette période.

Célestin V mourut en prison, victime de la perfidie ainsi que de la cruauté de Boniface VIII. Celui-ci manifesta toutes les prétentions des Grégoire VII et des Pascal II; mais les rois

n'étoient plus aussi timides, ni aussi débonnaires qu'autrefois.

Boniface érigea la ville de Pamiers en évêché, sans daigner consulter le monarque français; ce fut l'origine des démêlés entre Philippe-le-Bel et le pontife romain : ces deux rivaux se firent une guerre à outrance, sans s'épargner les menaces et les injures. La bulle *Unam sanctam*, et l'offre faite par Boniface de la couronne de France à Albert d'Autriche, inspirèrent une sorte de fureur au roi. Guillaume de Nogaret, envoyé par ses ordres, se saisit dans Aguanie de la personne du pape qui souffrit, avec beaucoup de fermeté, les outrages les plus sanglans: *Voilà ma tête*, disoit-il à ses ennemis, *je mourrai sur le trône où Dieu m'a placé*. Boniface arraché d'entre les mains de ses ennemis par les habitans d'Aguanie ses compatriotes, mourut dans les transports de la vengeance qu'il méditoit contre les auteurs de ses humiliations et de ses maux, et avec tous les excès d'un violent désespoir (1303). Ce pape institua la cérémonie du jubilé, qui rappeloit le souvenir des jeux siculaires, autrefois célébrés dans Rome païenne.

Le sage Benoît XI révoqua les fameuses bulles d'excommunication lancées, par son prédécesseur, contre le roi de France.

Clément V institua la fête solennelle du saint Sacrement ; il fixa le lieu de la résidence des papes dans Avignon, et les Italiens appelèrent cette translation, *la captivité de Babylone*. Après un interregne de deux années, Jacques d'Ossa, chargé de choisir un pape, se nomma lui-même, et s'appela Jean XXII.

Cent cinquante-trois conciles environ : le plus célèbre de tous, celui de Vienne en Dauphiné, quinzième concile général où plusieurs hérésies furent frappées d'anathème, et où l'on abolit l'ordre.

Les deux plus illustres souverains, Othman et Orchan; le plus ferme, Philippe-le-Bel; le plus vaillant, Édouard Ier; le plus habile capitaine, Amédée-le-Grand; l'un des plus vaillans, André III; le meilleur des monarques, Robert; le plus infortuné, Édouard II; le peuple le plus agité, celui d'Angleterre; les peuples les plus heureux et les plus tranquilles, les Napolitains et les Français.

Du sein de la barbarie, du milieu des ruines, s'élève l'empire ottoman qui restera toujours aussi barbare qu'il l'étoit à son origine : il eut, ainsi que l'État fédératif des Suisses, de foibles commencemens ; le premier, s'est étendu; le second n'a point dépassé les limites des montagnes helvétiques.

SIÈCLE LITTÉRAIRE DE ROBERT.

En Italie, l'esprit humain avoit déjà tenté des efforts sublimes. Le Dante, l'un des restaurateurs des lettres, qui mourut en 1321, s'étoit illustré par un poëme où le génie, malgré l'ignorance du siècle, étincelle de beautés du premier ordre. Cette contrée, sur plusieurs points, présentoit alors un aspect sinistre et des images terribles; un grand nombre de tyrans, semblables aux Phalaris de l'antiquité, exerçoient d'horribles actes de cruauté parmi leurs concitoyens qu'ils avoient enchaînés.

Robert, roi de Naples, protecteur des savans et des poëtes, savant et poëte lui-même, encouragea l'étude de la saine philosophie, des mathématiques, de l'astronomie, de la médecine, fit traduire Aristote en latin, et recueillit dans sa bibliothèque les ouvrages les plus précieux de l'antiquité. Robert honora d'une amitié particulière Bocace et Pétrarque, jugea digne du laurier poétique l'ouvrage de celui-ci, intitulé : l'*Afrique*, et ne put s'empêcher d'envier à Rome l'honneur de célébrer, dans Naples, le triomphe littéraire de Pétrarque, le seul peut-être qui n'ait point coûté de larmes à l'humanité. Ce fut à cette époque que Flavio

Gioïa, habitant d'Amalfi, inventa, ou plutôt perfectionna la boussole, ce guide qui nous a ouvert les barrières du nouveau monde. Sans doute une pareille incertitude surprendra au sujet d'un fait qui, communément, ne semble point problématique : il est néanmoins démontré que cet instrument fut inventé en France, et qu'il y étoit connu sous le nom *de la marinière*. Dans un poëme, en style gaulois, de Guyot de Provins, qui vivoit au milieu du douzième siècle, on lit ces vers :

Une pierre laide et brunière
Où le fers volontiers se joinct,
Quand la mer est obscure et brune,
Quand ne voist estoile ne lune
Contre l'estoile va la pointe.

Le cardinal de Vitry, qui écrivoit au commencement du treizième siècle, parle de cette marinière en termes plus précis encore : *Acus ferrea ad stellam septentrionalem convertitur.* Hist. Hierosol. cap. 29.

L'Italie n'étoit pas la seule contrée où l'esprit humain se distinguoit par ses travaux littéraires : en France, Jean de Meun, composa le roman de la *Rose*, production d'un style original. Les foibles rayons de lumière qui parois-

sent, commencent à éclairer les peuples de l'Occident sur les droits respectifs de la puissance temporelle et de la puissance spirituelle. Pierre de Cugnières, avocat du roi Philippe-de-Valois, eut le courage d'établir les limites qui devoient séparer l'une de l'autre : de hardis monumens étoient déjà construits, entre autres le clocher de Strasbourg et le pont Saint-Esprit ; on avoit déjà inventé l'usage des vitres, et celui des lunettes pour suppléer à la vue, découverte attribuée à l'Italien Alexandre Spina ; l'émulation des gens de lettres étoit déjà excitée par l'établissement des jeux floraux dans Toulouse.

SOIXANTE-QUATRIÈME SYNCHRONISME.

De 1332 *à* 1341 *après J. C.*

Dans Constantinople, une timide superstition resserroit les esprits ; des querelles théologiques devenoient des affaires d'État ; une piété mal entendue détournoit le souverain du soin de gouverner les peuples, et les empereurs n'étoient plus que des espèces de moines revêtus de la pourpre : les mœurs n'en étoient pas plus pures, la superstition se montrant aussi indulgente qu'ingénieuse en faveur des crimi-

nels; la haine, la jalousie, la perfidie, la trahison sembloient être ses ministres. Andronic-Paléologue II s'efforça, mais vainement, de faire le bonheur des Grecs : quand le prince seul est ferme, éclairé, plein de modération, l'Etat ne peut se soutenir. Les Turcs, aussi redoutables que ce prince étoit sage, s'agrandissoient tous les jours aux dépens de l'empire : les finances épuisées, les frontières dégarnies de places fortes, le patriotisme éteint, la marine affoiblie présageoient sa ruine, et ce grand corps flétri par la vieillesse, s'affaissoit sous le poids de sa propre grandeur : les Grecs ne possédoient presque plus de territoire en Asie ; en Europe, les Turcs bravoient Constantinople. Une croisade auroit pu leur en imposer, et les arrêter dans le cours de leurs conquêtes ; mais les louables efforts du pape Benoît XII devinrent inutiles ; la guerre, alors allumée entre l'Angleterre et la France, priva les Grecs d'un secours qu'ils attendoient avec impatience. Les Vénitiens, seuls intéressés à s'opposer aux progrès des Turcs, équipèrent une flotte et battirent les infidèles : quoique vaincus sur mer, les Turcs n'en furent sur terre ni moins puissans, ni moins redoutables. Après un règne de dix années, Andronic-Paléologue II mourut avec la douleur de voir

ce peuple conquérant enlever, parties par parties, les provinces de l'empire grec. 1341.

La Perse, la Mésopotamie, et presque toute l'Asie soumise aux successeurs de Gengis-Kan, sont toujours dérobées à nos regards; on sait vaguement que cette vaste monarchie fut morcelée. Un sultan régnoit dans l'intérieur de la Perse, un autre dans Bagdad, et ces princes se faisoient une guerre opiniâtre. L'Égypte, après des scènes sanglantes, recouvra quelques années de tranquillité, sous Al-Maleck-Al-Nasser qui, pour la troisième fois, étoit remonté sur le trône des mamelucs. La monarchie égyptienne, sous la domination de ces esclaves circassiens, comprenoit la Syrie, la Palestine, et même plusieurs provinces de la Nubie.

Sous le règne du sage Orkan, l'empire des Turcs s'affermit autant par la prudence du prince que par la valeur de ses sujets; ils passèrent, pour la première fois, d'Asie en Europe, sous la conduite de son fils Soliman qui prit Gallipoli, et y arbora l'étendard de Mahomet (1338). Orkan établit une discipline sévère dans ses troupes, traita les peuples conquis avec douceur, et fit un grand nombre de réglemens militaires pour retenir ses soldats dans les bornes de la modération.

L'histoire de l'Orient diminue chaque jour d'intérêt; les ténèbres s'élèvent sur toute l'Asie; l'histoire de l'Occident acquiert, chaque jour, un plus haut degré d'importance, et une lumière plus vive commencent à nous éclairer dans notre marche.

En Espagne, Abomélic, fils du roi de Maroc, débarqué à la tête d'une armée innombrable, fut vaincu et tué à la journée de Pagano (1339). La valeur d'Alphonse-le-Vengeur, roi de Castille, fit des Castillans autant de héros, et dans une seconde bataille, celle de Salado, ils tuèrent, disent les historiens espagnols, deux cent mille musulmans, récit vraisemblablement exagéré. Une telle boucherie découragea les infidèles, et depuis ce temps, l'Espagne chrétienne n'eut plus à redouter ces grandes invasions qui la menaçoient, chaque fois, d'une ruine totale.

En France, Philippe de Valois se vit disputer la couronne par Édouard III, qui espéroit de trouver de puissans renforts parmi les Flamands gouvernés par le fameux Artevelle, brasseur de bière, entièrement vendu au roi d'Angleterre. Le pape Benoît XII, zélé pour la foi, essaya de réunir les princes chrétiens, et de prêcher une nouvelle croisade. Le roi de France auroit désiré s'embarquer dans cette pieuse expédition, mais l'ambition

l'ambition de son rival le détourna de cette résolution. Édouard, sous un frivole prétexte, passa en France, et ravagea la Picardie.

Les Anglais, unis aux Flamands, ne se distinguèrent dans cette première campagne par aucun exploit; dans la seconde (1340), ils gagnèrent la bataille navale de l'Écluse où les Français perdirent trente mille hommes avec leur amiral. Le monarque vainqueur envahit la France, assiégea la ville de Tournai qu'il ne put prendre, et faute de subsides, conclut une trève avec Philippe de Valois.

Édouard III, vainqueur des Écossais, plaça sur le trône Baliol que ce peuple, fier et jaloux de sa liberté, chassa du pays où rentra le monarque anglais, pour y reporter la terreur, sans pouvoir vaincre leur opiniâtreté. Le monarque anglais, malgré son orgueil, malgré ses prétentions, politique habile et dissimulé, vint rendre hommage à Philippe de Valois, en attendant l'occasion de pouvoir se venger de son rival et de cette humiliation : ce soin l'emporta sur les intérêts mêmes de l'ambition, et l'Écosse affoiblie par de nombreuses défaites, échappa à la honte d'être asservie à l'Angleterre. Pour lever les scrupules des Flamands, Édouard prit le titre de roi de France, et par cette ruse, trompa un peuple grossier et

naturellement superstitieux, qui ne refusa plus de se ranger sous des drapeaux étrangers. Les Anglais, pleins de défiance contre leur souverain, redoutant ce nouveau titre qui leur rendoit son autorité plus dangereuse, ne lui accordèrent des subsides qu'avec une extrême circonspection.

Édouard, débarqué de nouveau en France à la tête d'une armée, éprouvant une résistance invincible, envoya, dans son dépit, un cartel à Philippe de Valois, lequel lui répondit avec la noblesse convenable à un souverain, qu'il l'accepteroit, *si le royaume d'Angleterre étoit proposé, comme celui de France, pour prix du vainqueur*. Le clergé anglais lui suscita de nouvelles tracasseries qui l'obligèrent de plier, et de laisser la France respirer un moment.

En Allemagne, Louis de Bavière se soutenoit courageusement sur le trône impérial, malgré les foudres du Vatican; il opposoit vengeance à vengeance, et, ferme au milieu d'une nation superstitieuse, se roidissoit avec énergie contre l'injustice des pontifes. La guerre entre le sacerdoce et l'empire continua avec la même fureur.

Chez les Suisses, la liberté conquise avec tant de valeur, ne fut souillée par aucun forfait; aussi cette nation, récompensée de sa justice et

de son humanité, vivant au sein de la gloire, jouit d'un bonheur durable, occupée tranquillement à organiser sa constitution politique. Il y eut une généreuse rivalité de patriotisme et de vertu entre les habitans des campagnes et les habitans des villes, qui tous se distinguèrent par leur attachement inviolable à la religion, et par leur soumission aux loix ainsi qu'aux magistrats: cette république fédérative, n'offre, à cette époque, que des traits paisibles de modération, une aimable monotonie de prospérité, de calme, peu propres à orner les fastes de l'histoire qui ne vit, pour ainsi dire, que de grandes révolutions. Desormais, c'est parmi les bergers des Alpes que l'imagination, fatiguée du récit des combats et des guerres civiles, doit se transporter pour se distraire un moment. Glaris, Zug et Berne entrèrent dans la confédération helvétique, et cette dernière ville, par son accession à la république des Suisses, se guérit des maux de l'anarchie, et partagea le sort fortuné des cantons.

Charobert, adoré des Hongrois, continuoit à les rendre heureux; les peuples durent bénir la cour de Rome qui leur avoit donné un prince si accompli: pour plaire à une nation naturellement guerrière, il prit les armes, et soumit

la Bosnie, la Croatie, la Bulgarie et la Servie.

Après avoir conquis la Silésie, Jean, roi de Bohême, ne se proposoit rien moins que de subjuguer la Pologne, et de monter sur le trône de ce pays; mais après avoir fait de grandes conquêtes, les habitans de Cracovie arrêtèrent les progrès de ses armes. Jean ayant eu le malheur de perdre un œil, donna sa confiance à un médecin juif qui lui fit perdre l'autre; malgré cet état d'aveuglement, le monarque n'en fut ni moins estimé, ni moins chéri des Bohémiens.

En Pologne, sous Ladislas, les chevaliers de l'ordre teutonique alloient être écrasés sans la protection de Jean, roi de Bohême, qui sauva les débris de cet ordre religieux. Casimir III, le Grand, successeur de Ladislas, promettoit à la Pologne un règne glorieux.

Le Danemarck, durant un affreux interrègne de deux années, ne présente que des scènes de carnage. Valdémar III, fils de Christophe II, mort en 1332, rétablit enfin l'ordre dans le royaume, réprima le brigandage, et fit régner la justice.

Dans Naples, Robert, le modèle des bons monarques, ne démentoit point la haute réputation qu'il s'étoit acquise.

Les Vénitiens avoient équipé une nombreuse flotte, dans l'espoir qu'une nouvelle croisade prêchée par le pape Jean XXII, armeroit de nouveau l'Occident contre l'Orient; mais l'expédition projetée n'ayant pas eu lieu, ils ne voulurent point rester dans l'inaction. Leur général, Pierre Zéno, battit sur mer les Turcs, et assura à ses compatriotes l'empire de l'Archipel: durant cette période, ils firent avec succès la guerre contre les habitans de Vérone ainsi que de Padoue, affoiblirent considérablement la puissance des tyrans de la Lombardie, et se déclarèrent les défenseurs de l'empire grec.

Dans Vérone, Mastin de l'Escale, tyran de Vérone, souverain d'un État assez puissant formé par la hardiesse de son génie ainsi que par ses exploits, rassembla dans sa cour les gens de lettres les plus distingués qu'il combla de faveurs. Les savans, protégés par ce prince, célébrèrent à l'envi ses vertus, et Vérone offrit l'agréable spectacle des talens réunis qui s'empressoient, au milieu de la barbarie du siècle, de faire éclore les œuvres informes, il est vrai, de leur esprit, mais qui servirent néanmoins à policer les mœurs, et à répandre une sorte d'émulation parmi les Italiens.

Mastin de l'Escale ayant assassiné l'évêque de

Vérone, les Vénitiens profitant de la haine publique causée par cet attentat, parvinrent à renverser une partie de sa puissance; il se soumit à une pénitence publique, et demanda pardon, à haute voix, du crime qu'il avoit commis; l'adversité lui fit faire un retour sur lui-même, et vraisemblablement, la politique, autant que la vertu, le porta à donner les marques les plus frappantes de repentir.

Une conspiration troubla un moment la tranquillité dont les Florentins jouirent durant cette période (1240); le peuple assemblé au son de la fameuse cloche de Florence, marcha contre les conspirateurs qui, résolus de vendre chèrement leur vie, se retranchèrent dans leurs maisons. Un généreux magistrat, nommé Massée, épargna l'effusion du sang humain par une sage intrépidité, et les conspirateurs cessant d'être dangereux, puisqu'ils étoient démasqués, obtinrent la permission de quitter la ville. Les nobles ne respiroient que la vengeance; ils ne pouvoient s'habituer à obéir aux loix comme les simples citoyens; une guerre malheureuse contre les Pisans, obligea la république de Florence d'implorer l'assistance des peuples voisins.

PAPES : Jean XXII occupa encore cinq années la chaire apostolique, et eut pour suc-

cesseur Benoît XI : celui-ci s'obstina à refuser l'absolution à Louis de Bavière, son ennemi, et s'écarta, seulement à l'égard de cet empereur, des voies de la charité évangélique. Vingt et un conciles ; celui de Nicosie, dans l'île de Chypre, le plus célèbre.

SOIXANTE-CINQUIÈME SYNCHRONISME.

De 1341 à 1355 après J.-C.

Jean-Paléologue Ier, fils d'Andronic III, encore dans l'enfance, étoit incapable de tenir les rênes du gouvernement. Cantacuzène, ami d'Andronic, grand capitaine, habile politique et chargé de la régence, réussit à s'opposer aux progrès des Turcs ; mais l'intrigue et l'ambition agitoient ouvertement cet empire usé de vieillesse. En butte aux traits de la plus basse jalousie, Cantacuzène, dépouillé de l'autorité suprême, recourut à la voie des armes pour se venger ; les Turcs embrassèrent le parti du régent ; le secondèrent, et, par leur moyen, il rentra dans Constantinople, devenue, durant son absence, le théâtre de toutes les horreurs. Les malheureux renfermés dans les prisons, avoient été

massacrés par les ordres d'Apocauque, rival de Cantacuzène : les Génois profitèrent de ces troubles pour se rendre indépendans au milieu même du siége de l'empire grec, et les Turcs en pro-
1347. fitèrent encore bien davantage.

Le courage des Grecs se consuma dans les ardeurs de la guerre civile, et la plus humiliante misère avilit la majesté impériale. Les Romains, transplantés à l'extrémité de la Grèce, retournèrent par lâcheté, ou plutôt par l'inévitable effet de la vieillesse, à l'état de pauvreté où leurs ancêtres s'étoient, pendant plusieurs siècles, maintenus en Italie par vertu et par grandeur d'ame. Dans la cérémonie du couronnement de Cantacuzène, on ne servit les convives qu'avec de la vaisselle d'étain et de terre, et les couronnes des empereurs n'étoient ornées que de pierreries fausses. Plus les Grecs s'affoiblissent, et plus ils se divisent ; on vit trois souverains à la fois dans cet empire mourant.

Cantacuzène, dégoûté des honneurs du rang suprême qu'il partageoit avec Jean-Paléologue, et d'ailleurs s'apercevant des fâcheuses dispositions du peuple contre lui, quitta la pourpre
1355. impériale pour se confiner dans un couvent.

La Perse n'a plus d'annales à nous offrir, elles nous sont inconnues. Nous avons vu, dès le pre-

mier âge du monde, avec une espèce d'étonnement, l'empire d'Assyrie disparoître et se perdre dans les ténèbres, l'espace de huit siècles : le même empire, sous une dénomination différente, s'éclipse à nos yeux, et son histoire, jusqu'à nos jours, est encore presque ignorée : les trônes fondés par les descendans de Gengis-Kan, sont tous enveloppés du voile de la barbarie, et nous ne les entreverrons que pour être les témoins de leur chute.

L'Asie se couvre de deuil; les Chorasmins et les Turcs changent en solitude les plus fertiles régions de cette belle partie de notre continent; elle devient le repaire des brigands qui se cachent dans les ruines de l'antiquité. Des villes jadis florissantes, et dès-lors abandonnées, sont l'effroi du voyageur; tous les canaux de l'industrie humaine disparoissent. On cherche l'Asie dans l'Asie elle-même, et on ne la trouve plus : en tous lieux les arts étouffés, les sciences éteintes nous attristent; la barbarie souille, mutile et défigure les plus beaux chefs-d'œuvres.

Chez les Turcs, Orkan, presque toujours victorieux, régnoit avec la même prudence, la même sagesse, et par le moyen d'une adroite politique, reculoit chaque jour les bornes de l'empire ottoman.

L'Orient ne dut point porter envie à l'Occident ; le malheur accable partout les nations. En Espagne, Alphonse-le-Vengeur étoit mort de la peste qui affligea toute la Castille, ainsi que les pays de l'Europe (1350).

Pierre-le-Cruel, son fils, épris d'un amour criminel pour Marie Padilla ennemie de la reine Blanche de Bourbon, épouse du roi, devient par ses vices, sa tyrannie, sa cruauté, ses excès de tout genre, l'objet de l'exécration universelle : ses sujets prennent les armes ; il est vainqueur, et leur chef, Henri de Transtamare, son frère naturel, obligé de s'enfuir, va chercher un asile en France (1355).

Édouard III, roi d'Angleterre, recommence les hostilités au sujet de la succession du duché de Bretagne, et vient au secours de Jeanne de Montfort, contre Charles de Blois, neveu de Philippe de Valois : une trêve conclue à la fin de 1342, suspend encore les malheurs de la guerre ; mais le supplice d'Olivier de Clisson auquel le roi de France avoit fait trancher la tête, fournit à Édouard III un prétexte de reprendre les armes. Un traître, Geoffroi d'Harcourt, lui persuade d'opérer un débarquement dans la Normandie ; ce conseil est suivi. Les Anglais y descendent, traversent cette pro-

vince, pénètrent jusqu'à Paris : une armée française se forme, poursuit à son tour les Anglais qui se retirent précipitamment en Picardie, et passent à gué la Somme. Ils étoient perdus, si Philippe de Valois eût su retenir la bouillante ardeur de ses soldats; l'armée anglaise, en se battant pour la vie, remporte une victoire complète à Crécy (1346), grâce à la valeur, à l'habileté du fils d'Édouard : trente mille Français et la fleur de la noblesse, un grand nombre de princes du sang, ainsi que le roi de Bohême, Jean de Luxembourg, ami de Philippe, restent sur le champ de bataille; Philippe lui-même cherche son salut dans la fuite.

Édouard, charmé de la conduite héroïque du *prince noir* (ainsi nommé à cause de la couleur de son armure), lui dit dans les transports de la joie que lui inspiroit une si belle victoire : « *Mon cher fils, tu viens de te montrer digne de la couronne* ». La courageuse défense des Calésiens, et la prise de leur ville suivirent de près ce mémorable événement. Tandis qu'Édouard III obtenoit des succès si glorieux, son épouse, digne d'appartenir à un héros, triomphe des Écossais, et fait prisonnier leur roi David. Édouard, de retour en Angleterre, s'occupe de tournois, de bals, et dans une de ces parties de plaisir,

institue l'ordre de la *Jarretière*, monument célèbre des mœurs chevaleresques de ce siècle.

En France, Philippe de Valois, vaincu à la sanglante journée de Crécy, trouve encore le moyen de s'illustrer dans son malheur, par ces paroles héroïques adressées au propriétaire d'un château qui, avant de le recevoir, lui demandoit son nom : « *Ouvrez*, dit le monarque, *c'est la fortune de la France* ». Triste fortune, à la vérité : la peste, la famine et la guerre épuisoient ce royaume ; la conduite même du roi n'étoit guères propre à rassurer les malheureux Français. La prise de Calais, les conquêtes des Anglais, dans différentes provinces du royaume, jetèrent le découragement dans les troupes ; la peste engourdissoit tous les cœurs ; ce fléau éteignit tous les sentimens de la nature, et fit cesser toutes les relations sociales. La France entière étoit agonisante ; elle se couvrit de pénitens, célèbres sous le nom de *Flagellans* : en vain, le roi s'opposa, par des édits sévères, aux processions de ces fanatiques ; tant que la crainte du fléau agit sur leur ame, ils se contentèrent de montrer les instrumens de pénitence avec lesquels ces hommes se déchiroient publiquement le corps ; mais une fois le danger passé, ils de-

vinrent des brigands que l'autorité se vit contrainte de faire rentrer dans le devoir. Philippe de Valois descendit au tombeau, sans emporter les regrets de ses sujets (1355). Au milieu de tous ces désastres, la monarchie française acquit cependant le Dauphiné que Humbert, dernier prince de cette province, légua à Philippe de Valois (1349).

En Allemagne, l'empereur Louis V frappé des foudres ecclésiastiques, les brave longtemps, et cède enfin à l'orage; la guerre civile s'allume dans l'empire. Louis triomphe, menace de nouveau la cour de Rome, et meurt (1348), au moment d'aller porter la guerre en Italie. Charles IV, fils de Jean, roi de Bohême, et déjà empereur, du vivant de Louis V, après quelques troubles, ayant été unanimement reconnu, va se faire couronner empereur dans Rome, refuse d'y rétablir la tranquillité publique, s'y fait mépriser par la bassesse de sa conduite, et ne dévore que des affronts à son retour en Allemagne.

Jean de Luxembourg, roi de Bohême, appelé en France au secours de Philippe de Valois, ne désiroit qu'une mort glorieuse : « *Philippe est mon ami*, disoit-il aux courtisans qui vouloient le détourner de ce projet; *je combattrai*

pour lui, dût-il m'en coûter la vie, et l'Univers entier s'opposeroit en vain à mon passage ». Ce généreux monarque, à la journée de Crécy, pouvoit mettre ses jours en sûreté ; on le pressoit de quitter le champ de bataille : « *Quoi !* s'écria-t-il, *un roi de Bohême fuiroit devant des Anglais ! je ne rapporterois dans mes États que l'opprobre d'une retraite ! non pas : la mort, ou la victoire, je n'ai pas d'autre choix* ». Il la trouva effectivement cette mort glorieuse, et son fils Charles, couvert de blessures, échappé aux désastres de cette journée, alla (1346) régner sur la Bohême, et peu de temps après, l'Allemagne le choisit pour empereur.

En Pologne, Casimir III, roi franc, intrépide, mais de mœurs scandaleuses, après avoir vaincu les Tartares, fit lever le siége de Cracovie à Jean, roi de Bohême, battit cet ennemi étranger, et fit jouir ses peuples des bienfaits d'une sage administration.

Le Danemarck, sous Valdemar III, jouissoit du même bonheur, lorsque les paysans de l'Esthonie massacrèrent tous les Allemands établis en cette province (1345) : les calamités de la guerre civile, furent le triste résultat de ce massacre ; la peste désola tout le royaume, ainsi que le reste de l'Univers.

A Naples, Robert, après trente-trois années de règne, venoit de mourir (1343), emportant dans le tombeau, l'estime et les regrets de l'Europe entière. Sous le règne de Jeanne, son héritière, arrivèrent de nouvelles révolutions moins sanglantes que les précédentes, mais non moins criminelles; des seigneurs napolitains étranglèrent, dans Averse, André son mari, à la veille d'être sacré roi des Deux-Siciles. Cette reine, légère, inconséquente, soupçonnée plutôt que convaincue d'un attentat qui la glaça elle-même d'effroi, chercha de toutes parts des tribunaux pour se faire absoudre, et s'abaissa au point de s'adresser au fameux Rienzi qui, dans Rome, jouoit le rôle de Brutus; il étoit trop politique pour prononcer dans une cause aussi délicate. La postérité, sévère dans ses jugemens, regardera cependant Jeanne comme coupable, pour avoir manifesté trop ouvertement, avant la mort d'André, de l'aversion pour cet infortuné mari : son mariage trop prompt avec le prince de Tarente, contribua beaucoup à fortifier les soupçons contre elle. Louis-le-Grand, roi de Hongrie, accourut irrité, à la tête de ses troupes, précédées dans leur marche d'une bannière sur laquelle étoit peinte la mort cruelle de son frère. A la vue de cet étendard funèbre, les Napolitains pâlirent,

et sans opposer la moindre résistance, laissèrent immoler les auteurs du crime dans le couvent même de Majelle d'Averse où il avoit été consommé. Jeanne qui avoit pris la fuite, ne revint dans son royaume qu'après la retraite des Hongrois, et après avoir été elle-même le jouet de la fortune, les Provençaux ses sujets ayant réduit en captivité leur souveraine : elle vendit la ville d'Avignon au pape, pour obtenir l'absolution du crime qu'on lui reprochoit. Louis reparut dans le royaume de Naples (1350) : Jeanne s'enfuit de nouveau ; mais cette fois les Napolitains opposèrent une assez vive résistance ; le roi de Hongrie se vit forcé de se retirer, et d'accorder la paix à Jeanne qui resta en possession du trône.

En Hongrie, Charobert venoit d'achever (1342) un règne glorieux de trente-cinq années, pleuré de ses peuples comme leur soutien au dehors par sa valeur, et leur consolation au dedans par sa douceur et sa bonté. Son fils, Louis, justifia le titre de Grand par des victoires signalées, et par des vertus qui ne le furent pas moins : vainqueur des Saxons, il marcha contre les Tartares, les vainquit, et, animé d'un juste courroux, il passa, comme nous venons de le dire, à la tête de son armée victorieuse,

dans

dans le royaume de Naples, pour venger l'assassinat de son frère André. Reçu par les habitans d'Averse, Louis se rend dans le couvent de cette ville où son frère avoit péri. Saisi par la douleur : « *C'est dans ces murs*, dit-il, *que mon malheureux frère expira entre les mains de ses bourreaux ; c'est là que son corps resta long-temps sans sépulture. Je veux voir le lieu même où il rendit les derniers soupirs ; je veux l'arroser de mes larmes. Duras, conduisez-moi à ce lieu fatal, vous le connoissez* » La voix publique accusoit ce seigneur napolitain d'un pareil attentat. « *Moi, sire!* répondit Duras, *j'atteste le ciel que je ne suis jamais entré dans ce lieu funeste ; bannissez de votre esprit ces lugubres idées ; ce n'est pas dans un jour de triomphe qu'il faut verser des pleurs, et honorer les morts* ». Le roi s'approche de la fenêtre par laquelle on avoit jeté le cadavre d'André, et se tournant tout à coup vers Duras : « *Traître, c'est donc ici que tu tranchas le cours d'une si belle vie.... Ton sang va couler au lieu même où tu fis répandre celui de mon frère, et ton cadavre aura le même sort que le sien : c'est bien le moins que le coupable soit traité comme l'innocent.* Il dit : aussitôt Duras est percé de mille coups, et jeté par la fenêtre, en présence de toute la cour (1347).

Louis, après avoir puni les assassins sur le théâtre même de leur crime, se fit reconnoître roi des Deux-Siciles, quitta ce royaume où rentra aussitôt la reine Jeanne ; mais Louis accourut de nouveau avec ses Hongrois, mit en fuite cette reine, essuya quelques échecs, accorda la paix à Jeanne, et alla porter ensuite la terreur de ses armes au fond de la Lithuanie.

Les Vénitiens, perpétuellement en guerre contre les Génois, furent complétement battus par leurs ennemis : ceux-ci ne surent pas profiter d'une victoire qui consterna la ville de Venise. A peine remise de son effroi, cette ville faillit succomber par la perfidie de quelques conspirateurs : il s'agissoit de confier l'autorité suprême au doge Marin Faliéri, et d'égorger tous les nobles. Faliéri ou Tagliéri, convaincu d'en être le chef, fut décapité à l'âge de quatre-vingts ans, dans l'endroit même où l'on couronnoit les doges ; tous les conjurés subirent également la peine de mort, et les nobles élurent à sa place, Jean Gradénigo.

De nouvelles discussions éclatent dans Florence ; cette république, afin de mettre un terme à la discorde, nomme pour chef, Gauthier, duc d'Athènes, qui voulant gagner le peuple, exile un grand nombre de nobles (1342) : la

multitude toujours aveugle, toujours inconsidérée dans sa haine ou dans son amitié, se forge elle-même des fers. Le duc subtitue sa volonté aux loix républicaines, effraie par sa tyrannie les Florentins qui, indignés, ouvrent enfin les yeux, se réunissent, l'assiégent dans son palais, égorgent ses partisans, et le forcent de se retirer : à peine délivrés d'un joug étranger, la discorde se met entre le peuple et la noblesse, les conspirations recommencent, la ville devient un champ de bataille, et les nobles sont vaincus. Dans ce corps privilégié résidoient la sagesse et la valeur ; la noblesse, contrainte de plier devant le peuple, tombe dans l'abjection, et la république en même temps; de nouveaux partis s'élèvent pour être abaissés, les désordres publics s'accroissent chaque jour ; le gouvernement change au gré des passions et des caprices de la multitude : dans le dessein de captiver les suffrages de leurs concitoyens, le gonfalonier et les autres chefs de la république, prononcent les mêmes harangues séditieuses que les tribuns prononçoient autrefois dans Rome; chaque maison un peu apparente ressembloit à une citadelle dans laquelle se retranchoient les mutins, bien assurés de faire trembler une ville dont les habitans n'étoient pas très-renommés pour la valeur.

La populace (1278) ayant renversé l'ancien gouvernement, établit la démocratie, et nomma gonfalonier, Michel de Lando, simple cardeur de laine, homme d'un esprit supérieur, doué d'un caractère admirable, et qui sut faire respecter l'autorité dont ses concitoyens l'avoient investi. Cette populace, dont il étoit la créature, s'arma pourtant contre lui; mais Michel de Lando fondit sur les rebelles, les battit et les dispersa; ce fut certainement le personnage le plus extraordinaire de ce siècle. Florence ne paya un semblable service que de la plus noire ingratitude, en condamnant à l'exil son bienfaiteur (1382). La guerre élevée entre cette république et Galéas-Visconti, duc de Milan, ne suspendit point les maux de l'anarchie.

Nicolas Rienzi, autrement nommé Lorenzo, usurpa l'autorité dans Rome, sous le titre de *tribun auguste* de l'Univers (1347): son imagination s'étoit exaltée à la vue des magnifiques débris de l'antiquité; c'étoit là qu'il haranguoit la multitude, et que cet enthousiaste réveilloit la fierté des Romains: il n'abusa point du pouvoir suprême, et Rienzi acquit même une si grande réputation de bon sens et d'équité, que le roi de Hongrie, ainsi que la reine de Naples le choisirent pour arbitre; mais cet homme qui

inspiroit une si haute confiance, n'en avoit presque aucune dans ses propres talens, puisque, si nous en croyons Machiavel, il « *s'enfuit secrétement sans y être contraint par personne* ». Le roi de Bohême, à la cour duquel Rienzi s'étoit réfugié, le livra au pape : un autre enthousiaste moins humain, moins habile que cet homme, s'étant fait nommer tribun par les Romains, le pontife renvoya dans Rome son prisonnier qui rétablit l'ordre; mais les Colonnes, jaloux de Rienzi, le firent mettre à mort, quelque temps après.

PAPES. Clément VI et Innocent VI.

Orkan, le plus sage prince de l'Univers; Édouard III et Louis, roi de Hongrie, les plus grands; Pierre-le-Cruel, le plus barbare; l'esprit le plus extraordinaire, Rienzi.

Quelle époque désastreuse que celle dont nous venons de présenter le tableau! aucun refuge sur la terre pour l'homme paisible; la guerre, la peste et la famine se suivent sur toute la surface de la terre; des nuées de sauterelles, durant trois années consécutives, causèrent, en beaucoup de pays, d'effroyables ravages, et furent en France, comme en Allemagne, les messagères des fléaux qui alloient fondre sur les peuples; des secousses répétées de tremblement

de terre, des tourbillons de vapeurs mortelles sortis de son sein, précédèrent la peste, et l'occasionnèrent, disent un grand nombre d'historiens : on croit le plus communément, que des vaisseaux marchands en apportèrent le funeste germe en Europe. Ce terrible fléau se promena sur toute la surface du globe, et moissonna, sur son passage, le tiers de la population, dans les campagnes aussi bien que dans les villes ; les animaux de même que les hommes en furent atteints : les grandes cités ressembloient à des cimetières, et les morts étoient traînés au tombeau par les mourans : on ne regardoit le ciel que pour y lire les plus sinistres présages qui aggravoient encore le mal. Dans presque toute l'Asie, les campagnes désertes restèrent sans culture, et la famine fit périr ceux que la peste avoit épargnés ; la contagion étoit générale : pour ne parler que de l'Europe, on compta, dans Londres, cinquante mille victimes de la peste, soixante mille à Florence, quatre-vingt-dix mille à Lubeck, plus de soixante mille à Basle : plus de cinq cents morts sortoient, par jour, du seul *Hôtel-Dieu* de Paris. Venise demeura presque sans habitans ; le nombre des nobles du grand conseil se trouva réduit, de douze cent cinquante à trois cent quatre-

vingt. Le doge, André Dandolo, effrayé de la solitude de sa patrie, attira de nouveaux habitans dans Venise, en leur accordant les priviléges les plus avantageux : presque tous les malades mouroient dans l'abandon.

Le sénat de Berne, en Suisse, pour distraire la jeunesse de ces pensées funèbres qui agitoient les cœurs, l'envoya, escortée d'un grand nombre de musiciens, dans la belle vallée de Simmenthal: « *Que celui qui veut faire pénitence*, disoient les jeunes gens, *vienne plutôt prendre part à nos festins, et se réjouir avec nous d'avoir échappé à la grande mortalité* ».

Dans plusieurs villes d'Italie, au rapport de Bocace, un grand nombre d'hommes, « *pensoient que boire, chanter, satisfaire tous ses appétits, et n'avoir ni souci, ni crainte, étoit le meilleur remède qu'on pût opposer à la contagion* ». Cependant, si nous en exceptons ce petit nombre d'exemples, la consternation étoit générale; les peuples n'avoient les yeux fixés que sur la tombe, et sembloient tous se trouver devant le tribunal redoutable de la divinité; on n'entendoit de tous côtés que pleurs et gémissemens; un voyageur isolé étoit regardé comme l'antechrist.

Une terreur religieuse glaça tous les esprits

exaltés par le spectacle des calamités publiques; ils crurent voir dans ces fléaux, les avant-coureurs de la destruction de l'Univers : un passage de l'Apocalypse, faussement interprété, fortifioit ce préjugé superstitieux. Les guerriers uniquement occupés de leur salut, ne songeoient plus à la défense de l'État; les travaux de l'agriculture furent interrompus; le bruit de la fin du monde se répandoit en tous lieux; on n'entendoit plus que des gémissemens et des cris de pénitence; on ne voyoit de toutes parts que des bandes d'hommes et de femmes qui se flagelloient et se déchiroient le corps; on auroit cru que la trompette fatale, dont le son doit réveiller un jour la cendre de toutes les générations, retentissoit aux oreilles des peuples.

Mais l'ambition de quelques rois ne parut pas fort effrayée, et ils ne se montroient pas moins attentifs à s'agrandir sur cette terre arrosée de pleurs, et menacée d'une destruction prochaine.

Comme si la peste n'eût pas détruit assez d'hommes, les Juifs furent poursuivis avec acharnement, et l'on imputoit les malheurs de la nature à ces étrangers proscrits, dont le peuple en fureur, brûla une grande quantité, en France, en Allemagne, en Bohême, ainsi qu'en Italie.

Le spectacle que présente l'Egypte ne paroît

pas moins lugubre; ce fut, dans cette période, la contrée la plus malheureuse de la terre, sans en excepter la France elle-même; la peste et la famine désolèrent cette contrée. Les Égyptiens consternés, crurent que des esprits mal-faisans, sortis des ruines des anciennes cités, avoient corrompu l'air : une si grande famine désola l'Égypte que les hommes, dit l'histoire, dévoroient les animaux morts, recouroient aux plus vils alimens, et que des mères mangeoient leurs propres enfans. Traités comme des esclaves par une milice étrangère, accablés par tant de maux, les Égyptiens perdirent jusqu'au souvenir de la gloire de leurs ancêtres.

Il semble que l'Univers vacille et menace ruine; c'est pourtant, au milieu de ces malheurs, de ces convulsions, que l'homme augmente les moyens de destruction, par l'invention de la poudre et de l'artillerie.

SOIXANTE-SIXIÈME SYNCHRONISME.

De 1355 *à* 1391 *après J. C.*

Jean-Paléologue, jusque-là, éclipsé par les talens de Cantacuzène, voulut agir en maître, après la retraite de son collégue. Mathieu, fils du prince mort au monde, ne vécut pas long-temps en bonne intelligence avec l'empereur; il prit les armes; mais ayant été vaincu, il se trouva trop heureux de rentrer dans la condition privée, et de vivre des bienfaits de son généreux ennemi. Cependant les Turcs portèrent de nouveaux coups à l'empire, et Jean-Paléologue épouvanté de leurs progrès, alla mendier des secours dans toute l'Europe, n'en obtint aucun, et se résigna à
1361. payer tribut aux infidèles. Son fils Andronic se révolta; il fut vaincu et puni: il se révolta une seconde fois, et, secouru par les Turcs, détrôna son père, l'enferma dans une prison d'où le malheureux Paléologue fut tiré au bout de deux années, avec le secours de ces mêmes Turcs qui combattoient avec joie contre le père ou contre le fils, dans l'espoir d'arracher quelques lambeaux à la monarchie grecque. Andronic s'enfuit; JeanPaléologue ne fit plus que languir, et

termina un long règne que le malheur et le crime remplirent presque tout entier, après avoir été condamné une grande partie de ses jours à la nullité. 1391.

Chez les Turcs, Orkan expira de douleur, en apprenant la mort de son cher fils Soliman (1360); Amurath Ier, autre fils du sultan, passa en Europe, établit le siége de l'empire ottoman dans Andrinople, conquit, sur les Grecs, la Macédoine, l'Épire, et gagna la bataille de Cassovie sur les Serves unis aux Valaques. Un blessé s'étant levé du milieu des morts, tua, sur le champ de bataille même (1389), ce sultan qui jouissoit insolemment du plaisir de sa victoire. Amurath forma la milice des janissaires, et donna, par cette institution, un nouveau nerf à la puissance ottomane. A cette époque, les sultans commencent à se montrer sanguinaires, et à présenter un mélange monstrueux de grandeur et de férocité; les armes turques, chose étonnante, ne prospérèrent jamais mieux que sous le gouvernement des tigres qui, depuis, régnèrent dans Constantinople. Les Turcs, aussi singuliers que leurs despotes, ne commencèrent à dégénérer que sous des sultans d'un caractère doux et paisibles.

Le fils d'Amurath, Bajazet Ier, surnommé le

Foudre, tout aussi guerrier que son père, n'éprouva point le même bonheur ; Étienne, roi des Moldaves, le battit (1398) ; mais ce sultan répara cet échec, et enleva de nouvelles places à l'empire grec.

Une foule de princes, la plupart du sang des Gengis-Kan, occupent des principautés en Asie, et couvrent cette belle partie du monde du voile épais de l'ignorance et de la barbarie.

Tamerlan, né en 1336, au rapport de la plupart des historiens arabes, garda les troupeaux jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans : des troubles s'étant élevés dans l'intérieur de la Tartarie, il se fit remarquer par son activité, son audace, sa valeur, et sa patience à supporter les plus rudes travaux, toutes qualités propres, chez un peuple grossier, et dans un temps de révolution, à tirer de l'oubli un homme doué d'un grand caractère : il tua son roi Adil, et ce crime fut le premier de ses exploits. Tamerlan se fit un nom, acquit de la puissance, parvint à se former un empire, et, peu de temps après, étendit ses conquêtes en Russie, en Géorgie, en Perse et dans les Indes. Il est inutile de le suivre dans le cours de ses expéditions militaires, c'est toujours l'image monotone de la barbarie ; des villes

rasées jusqu'aux fondemens, les habitans passés au fil de l'épée, des prisonniers égorgés, et des scènes sanglantes jusque dans la cour de ce conquérant, aussi terrible pour ses proches que pour ses ennemis.

L'Occident est encore bien plus bouleversé que l'Orient.

En Espagne, Pierre-le-Cruel, jaloux, ombrageux, assassina son épouse, l'infortunée Blanche de Bourbon : dans le même temps, en Portugal, on vit un roi éperdu de douleur, faire déterrer Inès de Castro, la placer sur un trône, et lui faire rendre des hommages par tous ses sujets. Henri de Transtamare, frère naturel de Pierre-le-Cruel, leva une armée en France, marcha en Espagne, conquit la Castille qui venoit d'être ravagée par la peste ; mais le fameux *prince noir* épousa la cause de Pierre, et les Anglais unis aux Castillans, vainquirent les Français à la journée de Navarette, firent prisonnier Dugueſclin, général des troupes françaises. Henri de Transtamare vint à bout de se soustraire, par la fuite, à la vengeance d'un implacable ennemi (1367). Les fureurs, les crimes du Néron de la Castille effrayèrent le héros anglais qui abandonna ce monstre ; Pierre se baignoit dans le sang de ses sujets, et sa farouche jalousie n'épargnoit aucune

tête. Henri de Transtamare et Dugueselin remis en liberté, retournèrent dans la Castille à la tête d'une nouvelle armée. La journée de Montiel (1369) termina les crimes et la vie de Pierre-le-Cruel qui expira sous le fer de son frère Henri de Transtamare : avec ce tyran, s'éteignit la famille des princes espagnols, issus de la maison de Bourgogne.

Le nouveau monarque régna assez paisiblement, si nous en exceptons quelques hostilités contre le Portugal. Jean, son fils, lui succéda (1379); les Portugais le défirent complétement à la bataille d'Aljubarotz (1385), malgré les renforts que le roi de Castille avoit reçus de la France, alliée fidèle de sa couronne : il périt d'une chute de cheval (1390), et laissa le sceptre à son fils Henri III, le *Valétudinaire* encore enfant : la guerre civile s'alluma au commencement même de la régence.

La leçon reçue sous le règne précédent, ne rendit pas plus sage le roi Jean, fils de Philippe de Valois; il révolta la nation par des exécutions sanglantes, et des actes d'un barbare despotisme, entre autres, le supplice du connétable d'En. L'institution de l'ordre de l'Étoile, ne put lui gagner le cœur de la noblesse; son gendre, Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, l'en-

nemi le plus dangereux, le plus scélérat des Français, fomentoit le mécontentement au milieu du royaume, et par ses horribles manœuvres, arma de nouveau Édouard III contre la France. Ce fier monarque auroit pu se repentir de cette démarche, si Jean eût montré quelque prudence; mais de nouvelles exécutions, à l'approche du danger, aigrirent ses sujets; le frère d'une victime de sa cruauté étant passé en Angleterre, excita l'ambition d'Édouard contre sa patrie. Les Anglais, sous le commandement du *prince noir*, ravageoient le Poitou; Jean, aussitôt, marcha contre eux : il étoit assuré de la victoire, s'il eût su se modérer lui-même. Une témérité insensée fit négliger à ce prince les mesures les plus communes de la prudence; et une poignée d'Anglais, reduits au désespoir, défirent, près de Potiers, non loin du marais de Maupertuis, une armée de près de quatre-vingt mille hommes (1356).

Cette honteuse défaite mit le comble aux désastres du royaume : les États-généraux, que le roi Jean avoit convoqués avant la journée de Poitiers, se constituèrent, durant sa captivité, en assemblée nationale, et répandirent des germes de républicanisme qui, heureusement, ne tardèrent pas à être étouffés. La révolution

qu'ils méditoient, se fût opérée, sans la noblesse qui avoit conservé toute la bravoure de ses ancêtres ; Paris devint un séjour de carnage et de terreur. Le roi de Navarre, Charles-le-Mauvais, étoit l'ame des scélérats qui bouleversoient la monarchie ; le dauphin, par sa fermeté, effaça la tache de la conduite tenue à la journée de Potiers où il ne s'étoit pas comporté comme on auroit dû l'attendre de l'héritier présomptif de la couronne : il opposa politiquement la résignation à la tempête, arborant lui-même le signe de la révolte, pour mieux tromper les rebelles. Les égorgeurs massacrèrent, sous ses yeux, des seigneurs ainsi que des évêques, et le sang de ces victimes rejaillit jusque sur ses vêtemens. Charles enfin, échappé de Paris, leva une armée ; de tous les côtés la noblesse se rallia sous ses étendards : un moment elle avoit craint d'être anéantie dans les provinces où les paysans firent la guerre aux châteaux, brûlant les nobles qu'ils pouvoient saisir, les torturant, et se mettant à exercer leurs droits de liberté et de souveraineté avec toute la férocité des cannibales. Marcel, prévôt des marchands, dictoit des arrêts de mort dans Paris, et vouloit s'opposer à la rentrée du dauphin ; un brave citoyen, Jean Maillard, délivra, d'un coup de massue, le

royaume

royaume des fureurs de ce brigand, et Paris ouvrit ses portes à Charles.

Jean avoit recouvré sa liberté; il la perdit volontairement, pour ne point manquer à sa parole, et mourut (1363) en Angleterre : le dauphin son fils, devenu roi sous le nom de Charles V, purgea la France des bandes de soldats qui la pilloient, et, du fond de son cabinet, détruisit, pour ainsi parler, magiquement la puissance des Anglais, leur suscita des ennemis en Ecosse, rétablit l'ordre dans les finances, et la tranquillité dans ses États. Duguesclin, son bras droit, vengea, en Bretagne, l'honneur français, en battant, près d'Auray, les Anglais venus au secours de Charles de Blois, et, dans la même année (1364), défit le perfide roi de Navarre uni à ces insulaires : le héros termina sa carrrière devant Châteauneuf-Randon qu'il assiégeoit, et le gouverneur de cette place vint en déposer les clefs sur le cercueil d'un capitaine admiré des ennemis eux-mêmes. Le sage Charles V mourut des suites du poison que, pendant sa jeunesse, lui avoit fait administrer Charles-le-Mauvais, roi de Navarre.

Charles VI, à l'âge de douze ans, s'annonça comme un grand roi (1380); l'avarice de ses oncles troubla cependant la minorité de ce prince.

Le gain de la bataille de Rosebecq (1382) sur les indomptables Flamands, lui procura une brillante réputation militaire : vainqueur des ennemis du dehors, il réprima avec énergie les ennemis du dedans, châtia les Parisiens révoltés, et dissipa le parti des Maillotins. Le royaume tranquille et florissant, grâce à la fermeté ainsi qu'à la sagesse du monarque, étoit loin d'appréhender aucune tempête politique. Sur la fin de cette période, la France voyoit avec plaisir le mariage de son souverain avec la trop fameuse Isabelle de Bavière (1389), et ne s'occupoit que de fêtes, de tournois et de carrousels.

L'histoire d'Angleterre et celle de France se confondent ensemble, sous les deux règnes de Jean et de Charles V; les Anglais, après la journée de Poitiers, ravagèrent les provinces de l'intérieur de la monarchie; une paix désavantageuse pour la France, conclue à Brétigni (1360), fit rentrer Édouard dans ses États : sur la fin de son règne, la prospérité qui l'avoit accompagné dans toutes ses expéditions, l'abandonna, et la valeur, les talens de Duguesclin, la sagesse de Charles V changèrent sa gloire en humiliation; les Anglais furent presque entièrement chassés de

la France. La mort d'Édouard suivit de près celle de son fils le *prince noir* (1377); jamais on n'avoit vu jusqu'alors, dans une seule famille, autant d'héroïsme; le père, son épouse Philippine et leur fils, se distinguèrent également par de grands exploits militaires.

Sous le règne de Richard II, fils du *prince noir*, les scènes de carnage se renouvelèrent. Dans les commencemens, le jeune prince, âgé seulement de quinze ans, déploya un caractère admirable; cent mille de ses sujets, levés en masse (1381), se jetèrent sur les nobles, pénétrèrent dans Londres pour réclamer la liberté, et ranger la nation sous le même niveau. Richard II sortit intrépidement au-devant d'eux: pendant qu'il parloit aux rebelles, leur chef Tyles, qui vomissoit les menaces les plus sanguinaires contre des seigneurs de la cour, fut tué d'un coup d'épée par l'alderman de Londres: c'en étoit fait de toute la cour, sans l'héroïque présence d'esprit de Richard II qui dit aux rebelles furieux: « *Qu'est-ce que ce tumulte, mon cher peuple? êtes-vous fâché de la mort de votre chef? je suis votre roi, je vous conduirai, suivez-moi* ». Un souverain ne se montre jamais devant la multitude, sans la désarmer; les insurgés frappés de cette noble

audace, se débandèrent ; Richard II, secondé par les talens du général Robert-Knolle, à la tête de quarante mille hommes, repoussa les séditieux, punit leurs chefs, et rétablit le calme en Angleterre. Un effort si prodigieux de courage, sembla avoir épuisé toutes ses facultés, et depuis, il ne donna plus aucun signe de vigueur : des oncles ambitieux s'emparèrent de l'autorité ; ne pouvant supporter leur tyrannie, il donna toute sa confiance à un favori, Robert de Vère, sur la tête duquel le roi accumula les honneurs (1386). Les communes dirigées par Glocester, un des oncles de Richard II, renvoyèrent les ministres du monarque, et poussèrent l'audace jusqu'à le tenir en tutelle (1388) ; il recouvra, durant quelques années, la plénitude de l'autorité royale.

En Allemagne, Charles IV faisoit des loix, fondoit l'Université de Prague, donnoit la célèbre *bulle d'or* qui détermine le nombre des électeurs, vendoit la liberté aux villes d'Italie, cultivoit les arts, les sciences, consacroit presque tout son temps à l'étiquette, à la représentation, et, au milieu du bouleversement général, régna assez paisiblement, malgré sa petitesse et

ses vices. Il mourut à son retour d'un voyage en France ; ses peuples l'appeloient *la peste de l'empire ;* ce fut effectivement plutôt un marchand qu'un souverain. Son fils, Venceslas, qui le remplaça sur le trône impérial (1378), fit paroître aussitôt un penchant irrésistible à la mollesse, et finit par se plonger dans la plus honteuse débauche. Les Bohémiens affligés par la peste qui couvroit de deuil leur pays, massacrèrent les Juifs, et crurent désarmer le ciel par cette vengeance sacrilége.

Une confusion générale régna dans l'empire où la guerre civile fut, pour ainsi dire, régulièrement organisée : les villes formèrent entre elles de nouvelles associations, et l'empereur ne jouit plus que d'une ombre d'autorité ; les électeurs, aussi bien que les autres princes, se réunirent contre elles, et par de nombreux avantages, humilièrent cette puissante ligue qui divisoit l'Allemagne en plusieurs républiques dont les intérêts se croisoient à l'infini.

Léopold, archiduc d'Autriche, résolu d'écraser la nouvelle confédération helvétique, marcha contre les cantons, à la tête d'une petite armée formée de l'élite de la noblesse alle-

mande. « *Je serai*, dit-il à ses soldats, *vainqueur ici, sur cette terre qui m'appartient, ou je périrai avec vous en défendant mes sujets* ». Les Autrichiens, en bataillon carré, présentoient à l'ennemi une forêt hérissée de piques; les Suisses, au nombre de quatorze cents hommes seulement, retranchés à Stempach (138), non loin du lac de Sursée, étoient près de succomber, lorsqu'un d'eux, Arnold de Vinkelried, nouveau Décius, s'écria : « *Mes compagnons d'armes, ayez soin de ma femme et de mes enfans, je vais vous ouvrir un passage* » ; et aussitôt se jetant, tête baissée, au milieu des ennemis, il ménagea effectivement, par cet acte de dévouement, une ouverture à ses compatriotes qui, passant sur son cadavre, enfoncèrent l'armée autrichienne. Léopold auroit pu se sauver; mais ce vaillant et généreux prince ne pouvant survivre à la perte de tant de seigneurs couchés sur le champ de bataille : « *Puisque tant de braves sont morts*, dit-il, *je veux mourir comme eux avec honneur* »; et aussitôt il s'élança dans les rangs des Suisses où il trouva un trépas glorieux. Les vainqueurs se défendirent avec la même valeur contre le fils de Léopold, à la journée de Naefels, et usèrent toujours de la victoire avec une modération qu'on ne sauroit trop admirer. Les habitans

de Glaris triomphèrent, près du mont Rutile, d'une armée autrichienne, avec une bravoure qui tient du prodige : ces hommes simples et religieux, étonnés eux-mêmes de leurs succès, en attribuèrent au ciel tout le mérite, et voulurent éterniser leur reconnoissance par de pieuses fondations qui, tous les ans, rassemblent encore les habitans de l'Helvétie. Une paix aussi avantageuse qu'honorable, leur permit bientôt de goûter les douceurs d'une liberté si glorieusement conquise.

Louis-le-Grand, roi de Hongrie, vainquit les Russes, et enleva la Dalmatie aux Vénitiens : les Polonois admirant les exploits de ce héros, le choisirent pour leur roi. Louis n'étoit pas seulement grand sous les drapeaux, il l'étoit dans l'administration de ses États ; s'élevant au-dessus des préjugés de son siècle, il abolit l'épreuve par *le feu et l'eau bouillante*, réforma les loix hongroises, protégea les lettres, les sciences, et veilla scrupuleusement au bonheur de ses sujets : généreux, clément, magnanime, il gagna tellement le cœur des Hongrois, qu'à sa mort (1382), ils le pleurèrent universellement, et prirent le deuil pour trois années :

de pareils regrets accompagnèrent peu de conquérans dans la tombe.

Des scènes atroces suivirent la mort de Louis ; les Hongrois en proclamant *roi* sa fille, Marie, épouse de Sigismond, frère de Venceslas, la forcèrent, pour ainsi dire, d'abjurer son sexe, comme si, pleins d'une fierté romaine, ils eussent rougi d'obéir à une femme. Marie, foible, cruelle par caractère, autant que par ambition, d'ailleurs, gouvernée par Elisabeth, sa mère, aussi ambitieuse que sa fille, indisposa la nation qui, mécontente, appela Charles *Petit*, roi de Naples, pour régner sur la Hongrie. A peine le nouveau prince fut couronné, que les deux reines le firent assassiner. Les Croates (1384), s'armant en faveur de la victime, égorgèrent Elisabeth, ainsi que les principaux ministres, et emmenèrent prisonnière Marie. Sigismond, roi de Bohême, tira de captivité (1386) son épouse, qui ne survécut pas long-temps à son triomphe : la hache du bourreau abattit les têtes les plus illustres de la Hongrie, et Sigismond, par les excès de sa vengeance, irrita contre lui un peuple fier qui avoit besoin d'être ménagé.

En Pologne, Casimir-le-Grand, législateur

de ses peuples, après en avoir été le défenseur le plus intrépide, fit cesser leurs maux, prit les paysans sous sa protection, corrigea les abus, et adoucit la barbarie des loix : ce roi qui savoit si bien réformer, si bien policer toute une nation, ne put se vaincre lui-même ; il mourut épuisé de débauche (1370) : avec Casimir finit la dynastie des Piast, qui avoit occupé le trône de Pologne, l'espace de cinq cent vingt-huit ans. Les Polonais donnèrent le sceptre à Louis-le-Grand, roi de Hongrie ; cette élection devint une source de malheurs pour le pays : la noblesse, se prévalant de l'absence d'un prince étranger, se fit accorder des priviléges extraordinaires, acquit une influence prodigieuse, et jeta les fondemens de la république, ou plutôt de l'anarchie polonaise. Après la mort du prince hongrois, un interrègne de quatre années, marqué par toutes les horreurs de la guerre civile, se termina par l'élection de Jagellon, duc de Lithuanie, connu sous le nom de Ladislas V, qui annexa son duché au royaume de Pologne, et se montra assez sage pour refuser la couronne de Bohême.

En Danemarck, Valdemar II, vivant au milieu

d'un peuple affligé par la peste, par la famine et par la guerre civile, se vit obligé de s'exiler : sa fille, Marguerite, à la mort de cet infortuné monarque (1375), saisit, d'une main ferme, les rênes du gouvernement, en qualité de régente du royaume et de tutrice d'Olaüs, son fils, qui vécut seulement cinq années. Le royaume, affoibli sous les règnes précédens, sortit de cet état de langueur ; la Norwège unie au Danemarck, accrut les forces et les ressources de ce pays. Marguerite de Valdemar, aussi guerrière que reine éclairée et prudente, conquit la Suède sur Albert, et une seule victoire, celle de Falkopink (1389), en Vestro-Gothie, lui valut cette importante conquête. Les peuples ravis d'avoir pour souveraine une femme de ce caractère, lui obéirent docilement.

La Russie, jusqu'à l'époque de 1380, avoit présenté le plus affligeant des spectacles, opprobre au dehors, misère au dedans : les monarques russes étoient mandés comme des esclaves à la cour du grand kan de Tartarie, qui disposoit, à son gré, de leur sort : le ciel sembloit s'être armé contre la Russie ; les fleuves se débordoient fréquemment ; la peste et la famine avoient exercé d'affreux ravages : pen-

dant ce dur esclavage et ces longs malheurs, Alexandre Newski (ou vainqueur sur le Neva) consola ses peuples par les vertus les plus rares, et sa piété le fit révérer, après sa mort, comme un saint. Enfin les Russes commencèrent à respirer, à se reconnoître, en 1380, sous le règne de Dimitri IV, Donski (ou vainqueur sur le Don) qui ranimant le patriotisme de la nation, rassembla une armée contre les Tartares, s'affranchit de leur joug, et répandit la terreur parmi leurs hordes barbares, alors en proie aux discordes civiles : les Russes doivent regarder Dimitri IV, comme le vengeur et le restaurateur de leur empire. Quelque temps après, les Tartares revenus à la charge, en plus grand nombre, vainquirent à leur tour les Russes, s'emparèrent de la ville de Moscou, en égorgèrent les habitans, et réduisirent en cendres cette grande ville qui bientôt se repeupla.

Les Vénitiens, rejetant toute idée de vassalité, répondirent, les armes à la main, aux propositions d'hommage qu'exigeoit de leur part Louis-le-Grand, roi de Hongrie, et résistèrent à tonte la puissance d'un ennemi si formidable. Cette guerre leur fut préjudiciable, et ils ne pu-

rent obtenir la paix (1358) qu'en cédant toute la Dalmatie : les Candiotes se révoltèrent contre leur autorité, mais une flotte les fit rentrer dans le devoir. Les Vénitiens unis aux troupes de Lusignan, roi de Chypre, s'emparèrent d'Alexandrie, et abandonnèrent cette ville après l'avoir pillée. Contarini, élu doge après la mort de Marc - Cornaro, refusa opiniâtrement cette éminente dignité, et le sénat menaça cet homme si désintéressé, de le punir comme rebelle s'il persistoit dans son refus ; les Vénitiens n'éprouvèrent que des malheurs durant sa magistrature. François de Carrare, seigneur de Padoue, envoya dans Venise des assassins chargés d'égorger les principaux personnages de la république : ce noir complot ayant été découvert par les inquisiteurs de l'État, les criminels ainsi que leurs complices, au nombre desquels se trouvoient des nobles, expirèrent dans les tortures d'un supplice aussi exemplaire que terrible. De nouvelles guerres contre les Hongrois et les Padouans se terminèrent à l'avantage des Vénitiens qui durent leurs succès à l'invention du canon ; ils firent tonner cette nouvelle foudre (1376) contre les remparts des villes ennemies qui, effrayées, s'empressèrent de capituler. Carlo-Zéno, un des plus grands hommes

de ce siècle, se distingua dans les diverses campagnes faites contre les Génois et les Padouans ligués. Pisani, autre général non moins habile, relevant la gloire de Venise, s'empara de Cattaro, et ses belles manœuvres militaires furent admirées de toute l'Europe: les Génois animés par l'ambition, combattant pour l'honneur de leur patrie, défirent sur mer les Vénitiens qui, ayant l'injustice d'attribuer leur défaite à Pisani, le dégradèrent, et le mirent en prison.

L'audacieux Carlo-Zéno, pour venger sa patrie, alla porter la guerre dans le golfe de Gênes même, et ravagea toutes les côtes de cette république; les Génois à leur tour, secondés par les ennemis de Venise, parurent dans le golfe adriatique (1379), assiégèrent la ville de Chiozza, et s'en rendirent maîtres. Venise eût été perdue, sans l'habileté de Pisani que le doge fit tirer de la prison, en lui disant: « *Oubliez une disgrace que la loi et l'usage ont dû vous faire subir; ne songez qu'à mettre en œuvre tout ce que le ciel vous a donné de talens et de lumières, pour prévenir la chute de cet État; Venise met en vous toutes ses espérances* ». Le vertueux Pisani oubliant l'injustice de ses concitoyens, répondit avec une magnanimité vraiment romaine: « *Me voilà prêt à donner ma vie pour*

le salut de ma patrie ». Les Vénitiens, un moment intimidés par le danger, reprirent courage; tous voulurent combattre. Le doge lui-même, quoiqu'âgé de quatre-vingt ans, monta sur la flotte destinée : « *Mes enfans*, dit ce généreux vieillard, *il est temps que nous nous réunissions tous, pour combattre des ennemis qui en veulent à notre liberté*». Une partie du sénat s'embarqua aussi avec le doge : ce dévouement héroïque sauva Venise. L'intrépide Carlo-Zéno, accouru des mers du Levant, augmenta la confiance générale, défit complétement les Génois, et les força de se rendre à discrétion dans Chiozza. Zéno, Pisani, André Contarini concoururent, avec une égale ardeur, au salut de leur patrie, et les Vénitiens donnèrent à ces grands hommes les marques les plus touchantes de reconnoissance. Pisani étant mort, ses compatriotes assistèrent à ses obsèques, et honorèrent de leurs larmes la mémoire de cet excellent citoyen. Enfin la paix rendit (1381) à Venise son ancienne tranquillité, son ancien lustre, mais perdit la ville de Gênes qui, un moment, s'étoit vue maîtresse des destinées de sa rivale. La puissance des Vénitiens alla toujours en croissant; vainqueurs des Carrares, leurs plus mortels ennemis, maîtres d'un grand nombre de places de la Morée et de

l'Albanie, ils reparurent plus formidables qu'auparavant.

Dans le royaume de Naples, Jeanne, durant quinze années, jouit d'une assez heureuse tranquillité. L'adoption de Charles de Duras, qu'elle déclara son héritier (1370), son mariage avec Othon de Brunswick, sa légéreté, ses inconséquences la perdirent enfin. Charles, jaloux du prince étranger, se voyant déshérité, prit les armes contre Jeanne, et s'en débarrassa par un crime (1381). L'assassin resta sur le trône de Naples que Louis d'Anjou vint lui disputer, et que la mort surprit au moment d'un triomphe entier. Charles de Duras, surnommé *le Petit*, n'alla prendre possession d'une seconde couronne, celle de Hongrie, que pour recevoir le juste châtiment de son affreux forfait.

Son fils Ladislas, encore enfant, lui succéda dans Naples; Marguerite, mère du jeune prince, gouverna le royaume avec autant de sagesse que d'habileté. L'Italie toute entière se ressentoit des malheurs du schisme qui déchiroit le sein de l'Église, et se voyoit, comme au temps de la chute de l'empire romain, ravagée par des troupes de différentes nations.

Innocent VI, Urbain V et Grégoire X occupèrent la chaire pontificale. En 1378, éclata le grand schisme d'Occident; les Romains séditieux causèrent ce scandale, source des plus grands maux, en forçant les cardinaux d'élire un pape. Retirés à Fondi, ceux-ci protestèrent contre la violence qu'on leur avoit faite, et nommèrent Clément VII à la place d'Urbain VI : ils se fussent comportés beaucoup plus sagement de s'en tenir au premier choix. L'Europe se partage, pour l'obédience, entre les papes qui siégent dans Rome, et ceux qui siégent dans Avignon. En France se font entendre, mais inutilement, les premières paroles de paix et de réconciliation; ces divers papes se lancent réciproquement des bulles d'excommunication.

Soixante-six conciles environ, presque tous relatifs au schisme, à la discipline ecclésiastique, ainsi qu'à la réforme des mœurs; le concile d'Oxfort contre Wiclef, en 1382, est un des plus célèbres : l'hérésie de cet Anglais porta la plus cruelle atteinte au christianisme.

Le crime couvre toujours la surface de la terre, et des révolutions sans nombre la bouleversent.

leversent. En Europe, des idées de liberté et d'égalité soulèvent la multitude ; l'esprit des *Bagaudes* ou anciens paysans gaulois, revit en France dans les *Jacques* : la fortune se signale par ses caprices et ses jeux bizarres. Marguerite de Valdemar au fond de l'Europe, Charles V en France, Louis en Hongrie, déployèrent un caractère vraiment digne de nos éloges.

SOIXANTE-SEPTIÈME SYNCHRONISME.

De 1391 *à* 1425 *après J. C.*

Manuel - Paléologue s'échappe de la cour de Bajazet 1er, et prend le sceptre impérial à l'exclusion de son frère Andronic que ses crimes avoient rendu odieux. Les Turcs serrent de plus en plus Constantinople, et les murs de cette ville deviennent, à peu près, les limites d'un empire qui, long-temps, embrassa l'universalité des nations connues. Constantinople alloit succomber, lorsqu'une diversion causée par les chrétiens sauve cette capitale ; mais l'armée de Sigismond, roi de Hongrie, écrasée devant Nicopolis, Constantinople est assiégée 1396.

une seconde fois, et une seconde fois sauvée par l'irruption subite des Tartares mogols qui, sous la conduite de Tamerlan, battirent les
1402. Turcs à la journée d'Angoury ou d'Ancyre. Manuel-Paléologue manqua de politique et d'habileté; l'empire ottoman périssoit, si cet empereur avoit eu quelque prudence et quelque énergie. Les Grecs reprirent un moment courage, et firent quelques conquêtes sur leurs ennemis; ce ne fut qu'une lueur de prospérité. Les Turcs, que la guerre civile avoit pendant quelque temps affoiblis, se réunissent pour marcher sur Constan-
1410. tinople: une nouvelle guerre civile éclatée parmi eux, sauve une troisième fois cette capitale. Amurath II, successeur de Mahomet Ier, l'assiége une quatrième fois avec de l'artillerie, et une quatrième fois (1423) cette ville est, comme par miracle, sauvée par une nouvelle
1425. diversion. Manuel, esprit vif, original, mourut après avoir été, malgré sa politique, son adresse, le jouet des Turcs contre lesquels il auroit fallu déployer une vigueur que ce prince n'avoit pas. Dans un temps moins critique, cet empereur eût pu faire le bonheur de son peuple.

Bajazet Ier recule les bornes de l'empire otto-

man en Asie, subjugue toute la Caramanie, ainsi nommée de Caraman, un des généraux de Gengis-Kan; moitié par perfidie, moitié par force, il renverse les diverses principautés établies par les Seljoucides et les Gengiscanides, repasse en Europe, en apprenant la nouvelle que les chrétiens ont formé une ligue contre lui, marche contre Sigismond, roi de Hongrie, défait l'armée hongroise près de Nicopolis (1394), et, songeant à isoler Constantinople de l'Orient comme de l'Occident, il ferme à cette malheureuse ville toute communication avec l'Asie. La chrétienté tremblait au nom de Bajazet; ce prince étoit au comble de la gloire et de la prospérité, lorsqu'un autre conquérant vint lui arracher ses conquêtes, l'honneur, la liberté et la vie.

C'étoit Timur-Lenck ou le boiteux, plus connu sous le nom de Tamerlan, dont nous avons parlé dans le synchronisme qui précède. A la tête d'une armée mogole, il avoit déjà conquis la Perse, et mis fin à la dynastie fondée dans Bagdad, par Holagu, un des fils de Gengis-Kan. Les rois de Perse de cette dynastie conquérante, la plupart se plongèrent dans la mollesse, et leur histoire se borne à une simple nomenclature de crimes hideux. On vit, comme au temps des Sassanides, des fils égorger leur père, afin de régner plus

promptement, et les parricides recevoir bientôt après, le juste prix de leur scélératesse.

Tamerlan, zélé pour la religion musulmane, animé d'un zèle barbare, poursuivit les anciens Perses, adorateurs du feu, et les extermina dans tous les lieux où il put les rencontrer. Ceux de ces infortunés proscrits qui purent échapper au glaive des Tartares, allèrent chercher un asile dans l'Indostan, où l'on en trouve encore aujourd'hui un grand nombre qui, sous le nom de *Guèbres*, *Parsis*, ou *Gaures*, vivent méprisés universellement des Indiens idolâtres.

De tous les peuples qui lui opposèrent quelque résistance, les Géorgiens commandés par une femme non moins courageuse que criminelle, déployèrent le plus de bravoure; mais ils furent vaincus près de Teflis, et Tamerlan fit mettre à mort deux rois de ce pays (1394). Il subjugua l'Inde, détruisit toutes les pagodes, extermina tous les fakirs païens, ordonna, en un seul jour, le massacre de cent mille Indiens ses prisonniers, et dans la ville de Delhi, fit périr tous les adorateurs des idoles, contre lesquels cet homme se sentoit une haine invétérée.

Bajazet lui-même irrita par son orgueil ce terrible conquérant qui, maître du plus puis-

sant empire de la terre, et d'ailleurs sollicité par Manuel-Paléologue, accourut à la tête d'une armée victorieuse, et se jeta sur le territoire des Turcs. Les deux peuples en vinrent aux mains dans les plaines d'Angoury (autrefois Ancyre), déjà célèbre par une grande bataille livrée du temps des Séleucides, deux siècles environ avant l'ère chrétienne. Trois cent quarante mille hommes restèrent, dit-on, sur le champ de bataille, du côté des Turcs (1402), et tous les janissaires périrent (1).

Les Tartares ayant fait prisonnier Bajazet Ier, le conduisirent devant leur kan qui, à l'aspect du prince vaincu, se mit à rire : « *Il n'est pas d'un grand cœur*, dit Bajazet, *d'insulter un malheureux* ». « *Je n'insulte point à ton état*, répondit Tamerlan, *mais je ris de ce que la fortune a partagé l'empire du monde entre un borgne comme toi, et un boiteux* (2) *comme moi* ». Bajazet, qu'un pa-

---

(1) Marmol, dans son *Afrique*, prétend que l'armée de Tamerlan montoit à douze cent mille hommes, dont cinq cent mille de cavalerie.

(2) Le véritable nom de ce conquérant est Timur-Lenck, c'est-à-dire, Timur-le-Boiteux.

reil compliment égayoit fort peu, répliqua fièrement à son ennemi: « *Profite de ta fortune, et ne te mêle point de me donner des leçons* ». Le vainqueur fit renfermer, comme un animal, son prisonnier dans une cage de fer: l'infortuné Bajazet ne put survivre long-temps à cet excès d'humiliation, de barbarie, et se cassa la tête contre les barreaux de sa cage. On ne sait pour quelle raison des historiens essaient de révoquer en doute ce trait de férocité de la part de Tamerlan, comme s'il n'eût pas déjà fait ses preuves, et donné des gages suffisans de sa cruauté.

En traversant la Phénicie, le féroce conquérant qui affectoit des sentimens religieux, voulut gravir lui-même jusqu'au sommet du Liban, et passa un jour et une nuit en prière, au pied des cèdres de Salomon, arbres révérés dans tout l'Orient, comme les plus anciens monumens du monde. Quoique ennemi déclaré des chrétiens, le kan des Tartares ne put se défendre d'un certain sentiment de vénération à la vue des solitaires d'un couvent, qui le reçurent les yeux baissés, et dans l'attitude d'hommes entièrement morts au monde. Le vainqueur de Bajazet, frappé d'une scène si nouvelle pour lui, les honora des plus grandes marques d'affection, assista à tous leurs exer-

cices de piété, et leur prodigua tous les éloges imaginables.

Une cruauté d'un raffinement aussi rare qu'affreux, ternit les exploits de Tamerlan, et l'éclat de quelques bonnes actions. Les mamelucs circassiens d'Égypte arrêtèrent la marche de ses troupes victorieuses : heureusement pour les chrétiens et pour les Turcs, il quitta l'Asie mineure, et se dissipant comme un affreux météore, s'enfonça dans la Tartarie pour aller conquérir la Chine; mais la mort le surprit en route, à l'âge de quatre-vingts ans (1415). Avant d'expirer, il parla en ces termes à ses principaux officiers : « *Me voici enfin arrivé au terme fatal où toute puissance et toute grandeur humaine doivent finir..... Je n'avois désiré la vie que pour une entreprise méritoire, Dieu en dispose autrement.... J'ai toujours protégé le foible contre les puissans; j'ai puni le crime et récompensé la vertu* ». C'est ainsi que ce barbare, à l'approche de la mort, se déguisoit à lui-même l'horreur de ses injustes exploits et de ses massacres : c'est ainsi qu'il s'adressoit à un Dieu vengeur de tant de nations détruites par le fer et par la flamme : il étoit, quelquefois, humain par caprice. Un jour il demanda à un poëte : « *A quel prix me mettez-vous? A quatre-vingts aspres*, répondit cet

homme ». Tamerlan reprit : « *Votre estimation n'est pas juste, le linge seul dont je suis ceint en vaut autant* ». Ahmedi, c'étoit le nom du poëte, repartit : « *Je parle aussi de ce linge, car pour votre personne, elle ne vaut pas une maille* ».

Tamerlan étoit un fanatique, un enthousiaste, un illuminé, ou qui du moins feignoit de l'être : « *Quand je suis monté à cheval*, disoit-il, *cent cinquante cavaliers, visibles à moi seul, marchent devant moi, et me servent de guides* (1) ».

Cependant il étoit très-spirituel : le même homme qui éleva des tours avec des prisonniers vivans, entassés symétriquement les uns sur les autres, composa des ouvrages remarquables pour le bon sens, la finesse, et quelquefois la délicatesse des pensées : aucun prince n'eut la repartie plus vive, ni des saillies d'esprit plus agréables ; c'étoit un tigre à demi civilisé.. Les troupes de Tamerlan remuant, si je puis m'exprimer ainsi, les cendres de l'Asie, achevèrent de défigurer le tableau des merveilles que l'art, depuis tant de siècles, y avoit rassemblées.

A peine ce conquérant eut les yeux fermés, que la discorde mit les armes entre les mains

(1) Bibli. Orient. par d'Herbelot, f. 6. p. 50.

de ses fils, et la guerre civile affoiblit le vaste empire formé subitement sur les ruines de l'Asie. Jehan-Ghir, l'un d'eux, fixa le séjour de l'empire dans l'Indostan.

Il est encore parlé de Bagdad à cette époque ; les Tartares en firent le siége d'une monarchie qui subsista peu de temps. On voit en 1414, un soudan de Bagdad faire des conquêtes en Syrie, prendre de vive force Damas, et piller cette ville opulente, sans épargner les commerçans vénitiens qui, du reste, défendirent, les armes à la main, leurs richesses.

Chez les Turcs, après la défaite de Bajazet, ses deux fils se disputèrent le sceptre ; l'empire ottoman en dissolution périssoit, si les Grecs eux-mêmes ne l'eussent secouru. Manuel-Paléologue, plus généreux que politique, termina lui-même ces guerres sanglantes, et, du consentement des infidèles, plaça sur le trône Mahomet Ier, fils de Bajazet, qui fit mourir son frère Musa, et fut le restaurateur de l'empire des Turcs. Ce sultan purgea ses États des brigands qui l'infestoient, raffermit les diverses parties de l'administration publique, rendit les Valaques tributaires, renversa la puissance formidable d'un

imposteur, et mourut couvert de gloire, en 1421, non sans faire repentir les Grecs de la ridicule magnanimité de Jean-Paléologue.

Amurath II, fils et successeur de Mahomet Ier, faillit être aussi détrôné par un second imposteur; mais bientôt il se montra avec toute l'énergie de caractère que la nature lui avoit donné. Au règne de ce sultan, commence la période de gloire des Turcs.

En Égypte, les mamelucs circassiens vainqueurs des mamelucs baharites, régnoient despotiquement sur les bords du Nil; l'humeur belliqueuse de cette milice s'entretenoit au milieu des discordes et des révolutions. Presque tous les monarques circassiens, esclaves eux-mêmes de leurs féroces compagnons d'armes, meurent tragiquement. Barcok, l'un d'eux, osa seul, dans ce temps, résister courageusement aux Tartares, et repousser les efforts de Tamerlan. Les Vénitiens, ne perdant point de vue les intérêts de leur commerce, envoyèrent (1422) une célèbre ambassade au chef des mamelucs, et s'efforcèrent d'obtenir ses bonnes grâces: ils en vinrent à bout, et reçurent toutes les marques de protection que l'on pouvoit attendre dans un

pays exposé à toute les chances continuelles des révolutions sanglantes.

L'Occident, ainsi que l'Orient, n'est qu'un théâtre de dissentions, et même nous présente des scènes encore plus cruelles et plus désastreuses ; mais l'Asie s'ensevelit pour toujours dans les ténèbres de l'ignorance. La barbarie des conquérans éteint les dernières étincelles du feu sacré des lettres et des sciences, tandis qu'en Occident, au sein des révolutions les plus terribles, il commence à se rallumer, et à jeter déjà une foible clarté.

L'Espagne, sous la minorité de Henri III le *Valétudinaire*, diffère très-peu de la France : mêmes fureurs, mêmes désastres, mêmes résultats ; la guerre civile épuise les ressources du royaume, et relâche les liens de la subordination. Les Juifs eurent à souffrir plus que tous les autres hommes ; le peuple les massacra en divers endroits : après ce violent orage, le monarque rétablit la tranquillité pour un moment, et meurt en 1406. Tous les malheurs précédens se renouvellent durant l'enfance de son fils, Jean II. Chez les Maures se passent les mêmes scènes d'anarchie. L'histoire d'Espagne nous

fournit un trait bien propre à faire connoître le prix du temps, et l'importance du moindre délai chez un peuple soumis au despotisme. Un Mahomet, roi de Grenade, près de mourir, envoya un officier couper la tête à son frère, Abul-Hages : ce prince jouant aux échecs, demanda seulement la permission d'achever la partie ; elle n'étoit pas encore finie, que Mahomet n'étoit déjà plus, et que les grands proclamant souverain Abul-Hages, allèrent le délivrer (1410). Aucun autre événement mémorable n'eut lieu chez les chrétiens et chez les musulmans.

En France, Charles VI plein d'énergie, d'intrépidité, arrête les prétentions des États-généraux qui se disposoient à empiéter sur l'autorité royale, et déploie contre eux une fermeté héroïque : toutes ses actions, jusque-là, annonçoient un grand roi. En 1400, l'empereur grec, Manuel-Paléologue, se rendit à Paris pour implorer le secours d'une monarchie qui, dans peu, ne devoit plus inspirer elle-même que de la pitié et de l'effroi ; un accident imprévu changea Charles et les destinées de la France. L'an 1412, il marchoit contre le duc de Bretagne qui s'étoit révolté, lorsqu'un fantôme que le roi

vit, ou qu'il crut voir au sortir d'un bois, troubla sa raison; avec elle disparut la tranquillité publique : il tomba en démence, et cette incurable maladie sembla se communiquer à la nation entière. Des oncles ambitieux, avides, inhumains, les ducs de Berry, d'Anjou, d'Orléans et de Bourgogne, se disputèrent l'autorité ainsi que les trésors de l'État, remplirent la cour de leurs intrigues, et Paris de factions.

Dès ce moment, le ciel se déchaîne contre le royaume; le duc d'Orléans est tué par des assassins aux gages du duc de Bourgogne; les Français se divisent d'intérêts : Armagnacs et Bourguignons arborent leurs couleurs, et se signalent par d'affreuses représailles; ceux-ci triomphent dans la capitale. Les bouchers, ayant à leur tête Caboche, se dévouent au duc de Bourgogne, et le sang le plus pur coule sous le fer de ces atroces brigands. Isabeau de Bavière, reine ambitieuse, mère dénaturée, épouse barbare, attise le feu de la discorde, trahit la France et Charles VI, appelle Henri V, roi d'Angleterre, qui, charmé de cette invitation, débarque dans le royaume, et terrasse, en 1415, à la journée d'Azincourt, l'armée française aux ordres du connétable d'Albret, lequel, sans habileté, sans expérience, commit les mêmes fautes que Philippe de Valois

et le roi Jean. Il resta sur le champ de bataille avec la fleur de la noblesse ; le monarque anglais se fit couronner roi de France, et fut reconnu en cette qualité dans Paris.

L'assassinat du duc de Bourgogne, Jean *sans peur* (1419), sur le pont de Montereau, augmente les malheurs de la nation. Le dauphin, secondé par un corps de huit mille Ecossais, relève (1421) le courage des Français, en battant à Baugé, en Anjou, les Anglais qui perdent le duc de Glocester, frère d'Henri VI. Dans la même année, le comte de Richemond bat ces insulaires à Formigny, et l'année suivante, le dauphin les bat en personne à Castillon en Périgord ; les vaincus perdent leur général Talbot, leur plus ferme appui. Charles VI meurt en 1422, sur les débris de la monarchie, objet de compassion, de pleurs et de regrets, pour le peuple qui chérissoit tendrement cet infortuné monarque. Charles VII, son fils, se trouvoit réduit à un petit nombre de provinces, mais la valeur française rendoit ce petit État redoutable. La victoire de Verneuil, remportée par le duc de Bedford sur les troupes de Charles, sembloit avoir consommé la perte du roi ; la monarchie sembloit avoir expiré : l'imprudente passion du duc de Glocester, frère du duc de Bedford, change

la face des affaires, en irritant le duc de Bourgogne, intéressé à défendre l'honneur de son cousin, le duc de Brabant, honneur qu'avoit blessé le prince anglais. Le zèle de Jean-le-Bon se réfroidit pour la cause de l'Angleterre, en même temps que diminue sa haine contre le monarque français. Des héros paroissent en foule, les Dunois, les La Trémouille, les Lahire, les Richemond, les Buchan, etc.

En Angleterre, Richard II qui avoit d'abord annoncé un grand caractère, se démentit, et devint le jouet des factieux; les troupes abandonnèrent ce roi, le parlement le déposa solennellement. L'auteur de cette révolution, le duc de Lancaster, usurpa le trône, et fit assassiner Richard II, âgé de trente-trois ans (1399). Ce fut donc au sein de la gloire militaire, au milieu des triomphes, que l'on vit éclore le germe des guerres civiles de la *rose blanche* et de la *rose rouge*, germe que nous verrons plus tard se développer d'une manière si effrayante. Durant les premières années du règne de l'usurpateur Henri IV, les Anglais continuèrent à s'entre-déchirer; de grandes batailles furent livrées, entre autres celle de Schresbury; de sanglan-

tes exécutions eurent lieu, et toutes les plaies de l'Angleterre se rouvrirent; mais Henri IV les ferma sur la fin de sa vie, et par ses bonnes qualités s'efforça, avant de descendre au tombeau, de faire oublier son régicide.

Son fils et son successeur (1412), Henri V, avoit fait, durant la guerre civile, l'apprentissage de ces talens militaires qui ne tardèrent pas à être si funestes à la France. Avant de porter le sceptre, il étoit généralement décrié pour sa vie licencieuse; devenu roi, il changea de conduite, et apprit à se vaincre lui-même avant de vaincre les Français; son premier soin fut de châtier les Lollards ou Wicléfistes, de les décrier entièrement, et de les réduire à l'impuissance de nuire à la tranquillité publique : il passa ensuite en France, fit, comme nous l'avons dit plus haut, la conquête de la plus grande partie de ce pays, et mourut d'une fistule, au château de Vincennes (1422), à l'âge de trente-trois ans. Sa veuve, Catherine de France, se remaria avec Owen-Tudor, gentilhomme gallois, dont les descendans parvinrent à la couronne d'Angleterre.

Dès le berceau, Henri VI son fils, ne connut que des perfides, des traîtres et le malheur. Le duc de Bedford, régent du royaume, se soutint quelque

quelque temps en France par une grande habileté ; mais la valeur française se préparoit à tenter de plus grands efforts, et à chasser entièrement les Anglais de la France.

L'empereur Venceslas, méprisé des Allemands pour ses débauches, se retira en Bohême où il éprouva les plus humilians revers de la fortune. Les seigneurs bohémiens, honteux d'obéir à un souverain de cette trempe, qui pendant la nuit confioit la garde de sa personne à une meute de chiens, le renfermèrent dans une prison d'où il s'évada tout nu, pour se retirer dans une forteresse, sur la rive opposée de la Muldaw (1394) ; mais l'adversité n'avoit point éteint dans son cœur le feu des plus honteuses passions, et il indisposa de nouveau ses sujets contre lui. Les Hussites, dont il partageoit les erreurs, rassemblés au nombre de trente mille, mirent la Bohême en feu, déclamant contre les prêtres, les rois, l'inégalité des conditions, et furieux, égorgèrent les magistrats de Prague.

Bientôt les sectaires combattirent contre leur roi Venceslas même, qui les avoit favorisés, l'assiégèrent dans un château, et le prince expira de chagrin et de douleur, à l'aspect des maux que sa funeste conduite avoit enfantés

(1419). Les rebelles refusèrent de reconnoître pour roi son frère Sigismond : ces troubles furent le prélude de toutes les guerres religieuses qui finirent par s'étendre dans toute l'Europe. Le supplice de Jean Hus et de Jérôme de Prague aigrit le ressentiment de leurs prosélytes qui, pour se venger, décernèrent le commandement à Zisca, l'un des chambellans de l'empereur. Sur un autre point, les passions les plus honteuses secouèrent en même temps le joug, et parurent à découvert ; les disciples du fanatique Nikard prêchèrent la communauté des femmes.

Zisca terrassa, avec une poignée de fanatiques, toutes les forces de l'Allemagne croisée contre lui ; il mourut, objet de terreur et d'admiration pour ses ennemis (1) (1423), et eut pour successeur dans le commandement, le moine Procope.

---

(1) On lisoit sur sa tombe l'épitaphe suivante : « Cigît Jean Zisca qui ne le céda à aucun général dans l'art militaire : rigoureux vengeur de l'orgueil et de l'avarice des ecclésiastiques, ardent défenseur de la patrie, ce que fit en faveur de la république romaine Appius-Claudius l'aveugle, par ses conseils, et Marcus-Curius-Camillus par sa valeur, je l'ai fait en faveur de ma patrie. Je n'ai jamais manqué à la fortune, et elle ne m'a jamais manqué. Tout aveugle que

En Allemagne, Frédéric, duc de Brunswick, élu empereur, ayant été tué deux jours après, Robert, comte palatin, fut élevé à l'empire.

Dans un temps aussi critique, le nouveau souverain, au lieu de se maintenir dans ses États, marche en Italie, et revendique, les armes à la main, le Milanais; mais Jean Galéas-Visconti bat les troupes du foible Robert qui n'essuie que des humiliations dans ce pays, aussi bien qu'en Allemagne même. Malgré sa bonté, la droiture de ses intentions, cet empereur ne put jouir d'un moment de tranquillité, et toutes ses lumières,

---

j'étois, j'ai toujours vu les occasions d'agir; j'ai vaincu onze fois en bataille rangée; j'ai pris en main la cause des malheureux et celle des indigens, contre les prêtres sensuels et chargés de graisse, et j'ai éprouvé le secours de Dieu dans cette entreprise. Si leur haine ne m'avoit calomnié, je tiendrois un rang parmi les plus illustres personnages; cependant malgré le passé, mes os reposent dans ce lieu sacré.....» Cent ans après, disent les auteurs de l'*Histoire universelle*, l'empereur Ferdinand étant venu à Czaslau, lieu de la sépulture de Zisca, et s'étant approché, sans le savoir, du tombeau de ce général, dès qu'on l'en eut averti, s'enfuit en criant: « *Cette mauvaise bête, toute morte qu'elle est, fait encore peur aux vivans* ».

toute sa sagesse s'éclipsèrent dans l'orage des révolutions : il laissa, par sa mort (1314) le trône impérial vacant. Après un assez long interrègne, Sigismond enfin réunit les suffrages des électeurs (1410).

La vie de ce prince avoit été aussi agitée que celle de son prédécesseur. Après la défaite de Nicopolis, les Hongrois indignés, l'ayant renversé du trône, avoient reconnu pour leur roi Ladislas, et renfermé Sigismond dans une tour, d'où il fut tiré par ceux mêmes qui le gardoient ; les mains d'un souverain que ses sujets avoient chargées de fers, portèrent le sceptre impérial, et sa tête fut ceinte de la triple couronne d'Allemagne, de Hongrie et de Bohême. Cet empereur zélé pour la religion, se donna tous les mouvemens imaginables pour faire cesser le scandale causé par le grand schisme de l'Occident, et fut l'ame du concile de Constance.

Les Suisses vivant sous les loix d'une douce égalité, étrangers aux arts du luxe, exaltés par le spectacle austère et majestueux de leurs montagnes, sans cesse rappelés au sentiment de la liberté par les scènes imposantes de la nature, redoutés des princes de la maison d'Autriche,

firent la guerre au prince abbé de Saint-Gall, et repoussèrent les troupes des villes allemandes armées pour sa cause. Un seul canton, celui d'Appenzell, uni aux Saints-Gallois mécontens de leur souverain, assura l'indépendance de ses alliés.

Les chevaliers teutoniques, sans cesse occupés de projets d'agrandissement, ne se proposoient pas moins que de faire la conquête de la Pologne; mais Ladislas V Jagellon, écrasa ces ambitieux à la journée de Tannemberg où cinquante mille hommes et le graud-maître de l'ordre restèrent sur le champ de bataille (1410). Le monarque, les armes à la main, savoit vaincre, mais non tirer parti de la victoire; l'ordre des chevaliers étoit anéanti, s'il en eût poursuivi les foibles restes : ménagés impolitiquement, les teutoniques, eurent le temps de se recruter, et d'engager dans leur corps de nouveaux gentilshommes. Ladislas ne fut pas moins heureux dans un grand combat contre les Hongrois, et ne sut pas mieux profiter de la fortune.

Quoique redoutable au dehors, les nobles au dedans lui dictèrent la loi, et lui arrachèrent de nouveaux priviléges qui tous resserroient l'autorité royale dans les plus étroites limites. Le duché de Lithuanie avoit pour souverain son

cousin Vitolde, un des plus habiles guerriers de son siècle et la terreur des teutoniques. Aussi fier, aussi intrépide que Barkok, roi des mamelucs, il osa braver la vengeance de Tamerlan, vainquit les Tartares, s'acharna imprudemment à leur poursuite et passa le Dou; mais toute l'armée lithuanienne périt, à l'exception de Vitolde.

En Danemarck, Marguerite de Valdemar, par la célèbre *union de Calmar* (497), essaya d'affermir, sur la tête des rois danois qui devoient lui succéder, la triple couronne de Suède, de Norwège et de Danemarck, qu'elle porta elle-même avec la plus grande gloire : les peuples admirant les belles qualités de cette souveraine, la surnommèrent *la Sémiramis du Nord*. Marguerite, en mourant (1412), transmit cette grande puissance, mais non son génie, à son petit-neveu Éric VII qui, bientôt, par ses débordemens, perdit tout le fruit des travaux d'une si habile princesse.

L'histoire de Suède, jusqu'à l'époque de 1477, se trouve enveloppée de ténèbres tellement impénétrables, que nous avons négligé d'en parler. Avant cette époque, les peuples et les princes

se ressembloient également, quant à l'ambition, à l'ignorance et à la barbarie. Le premier roi chrétien de ce pays, fut Éric-le-Saint.

Le sceptre devint fatal à la plupart de ceux qui le portèrent; les Suédois, nation pauvre, mais fière, inquiète, souvent tourmentée par le fanatisme de la liberté, ne laissèrent goûter aucun moment de repos à leurs chefs; le parti le plus nouveau, et non le plus juste, flattoit les esprits enclins au changement. La Suède égorgea sans pitié plusieurs de ses rois; on vit les États du royaume condamner à mort Magnus, en haine de son père Éric-Birger qui s'étoit rendu coupable d'un double *fratricide*.

Venise envoya une flotte pour fermer aux Turcs l'entrée du Bosphore, et défendre la ville de Constantinople. Le doge, Antoine Vénier, aussi barbare que Junius-Brutus, laissa périr dans une prison son fils coupable d'un léger délit, quoique les principaux citoyens demandassent la grâce du jeune homme. Cette république, grâce à l'habileté de Carlo-Zéno, se distingua par de nouveaux progrès en Italie; mais orgueilleuse, inhumaine, elle fit périr, par la

main du bourreau, les Carrares, princes de Padoue, et viola, dans leur personne, la majesté des souverains (1405). Avant l'exécution, un des Carrares écrivit ces mots à sa femme : « *Ma chère épouse, on permet à votre malheureux époux, Jacques de Carrare, de vous écrire ce billet; lorsque vous le recevrez, je ne serai plus: adieu; consolez-vous, ne cessez de prier Dieu pour moi, nous ne nous reverrons plus que dans le ciel* ». Le terrible *tribunal des dix* condamna le sauveur de Venise, ce même Carlo-Zéno, à deux années de prison, et ce grand homme aussi patient qu'Aristide, se soumit patriotiquement, sans murmurer, à un arrêt si injuste. Les Vénitiens s'établirent dans la Morée, dans la Thessalie, et résistèrent à la puissance du roi de Hongrie : par l'habileté, les talens de leur général Malatesta, ils s'emparèrent de tout le Frioul, et sur tous les points, s'illustrèrent par leurs faits d'armes. Les Turcs n'eurent pas d'ennemis plus terribles que les Vénitiens qui battirent plusieurs fois sur mer les infidèles.

Venise, le centre des richesses du monde, attentive à se menager l'amitié des monarques mamelucs, à leur envoyer des préseus et de fréquentes ambassades, faisoit tranquillement le commerce des Indes par la voie de l'Égypte,

commerce qui lui permettoit d'entretenir de nombreuses flottes, et de soutenir des guerres opiniâtres contre les Génois, les rois de Hongrie et contre les Turcs.

Dans le royaume de Naples se faisoit redouter et mépriser tout à la fois Ladislas ou Lancelot, prince que de grands talens militaires rendoient recommandable. Plusieurs fois il se rendit maître de Rome d'où il chassa le pape Jean XXIII. Toujours victorieux dans les combats, il ne sut vaincre aucun de ses penchans. Despote, oppresseur, sanguinaire, incontinent, il expira, épuisé de plaisirs, dans des transports de frénésie, en 1414. Jeanne II, sa sœur et son héritière, fut la Messaline des Napolitains : insatiable de voluptés, cette reine lascive, pour s'y livrer entièrement, congédia Jacques de Bourbon, son époux. Les indignes amans de Jeanne, débarrassés d'une semblable contrainte, se nourrirent des larmes et du sang des malheureux Napolitains.

Dans presque toutes les villes d'Italie régnoient de petits tyrans qui combattoient sans cesse les uns contre les autres ; la guerre civile

désoloit cette contrée; une foule de soldats étrangers venoient vendre leurs services, et se battre pour une cause qui leur étoit étrangère. Gênes, après avoir été si long-temps, ainsi que Pise, la rivale de Venise, n'étoit plus qu'une république dégénérée, inconstante, qui tantôt se donnoit aux rois de France, et tantôt aux ducs de Milan.

Les fureurs de l'*ochlocratie* (1) avoient presque anéanti la noblesse de Florence, et fait de cette république un séjour d'horreur : des bannis, rentrés furtivement dans cette ville, essayèrent d'opérer une révolution aux cris de *liberté et de mort aux tyrans;* mais le peuple ne répondit point à cet appel, et tous périrent. Sur la fin de cette période (1420), la famille des Médicis, à l'aide de ses richesses, de ses manières populaires et insinuantes, acquit une grande considération parmi les flatteurs qui soutinrent, contre le duc de Milan, une guerre opiniâtre, dont les résultats ne furent pas heureux pour Florence.

Soixante et un conciles : les deux plus célèbres, ceux de Constance et de Bâle; les deux

(1) Gouvernement de la populace.

plus célèbres après, celui de Pise (1409), et celui de Londres contre l'hérésie des Wiclésistes, en 1396.

Jamais le christianisme n'eut plus à gémir que durant toute la durée du grand schisme d'Occident : il n'existoit plus de médiateurs capables de désarmer l'ambition; cette passion elle-même troubloit le sein de l'Église; le schisme avoit détruit tous les liens de la concorde, et le frein salutaire de la religion ne retenoit plus la plupart des peuples scandalisés de voir cette foule de papes qui se traitoient d'antéchrist, et s'anathématisoient réciproquement. L'un d'eux, Jean XXII, rempli d'un zèle apostolique, s'étoit cependant efforcé de faire renaître le calme dans la France embrasée par la guerre civile. Les gens sages de tous les pays demandèrent à grands cris la convocation d'un concile. Celui de Pise ne put réunir les papes rivaux, parce que tous avoient des partisans; aucun d'eux ne vouloit remettre paisiblement les clefs de S. Pierre à un successeur légitime (1409). En France, on prit le parti de n'en reconnoître aucun.

Au milieu de ces scènes scandaleuses, l'hérésie releva la tête avec une audace inouie. Jean Wiclef, docteur d'Oxford, donnant le branle à toutes les révolutions religieuses, se mit à dé-

clamer contre la puissance temporelle des papes, et bientôt attaqua les dogmes mêmes de l'Église. Ses partisans, nommés Lollards, tout-puissans en Angleterre, appuyés de tout le crédit du duc de Lancaster, obtinrent d'abord de funestes succès; mais le clergé, la nation et le roi réprimèrent bientôt les fureurs de ces sectaires, qui même renoncèrent à une partie de leurs erreurs.

Malheureusement un seigneur bohémien en porta le dangereux germe dans sa patrie. Le disciple de Wiclef poussant la témérité plus loin que son maître, prêcha en tout lieux : « *que le pape étoit simoniaque, hérétique, qu'il n'avoit point d'ordres dans l'Église de Dieu, mais dans la société des démons* ». Il prêchoit que « *les papes et les cardinaux etoient institués, non par Jésus-Christ, mais par l'ennemi des fidèles..... qu'ils étoient des pharisiens et des scribes* ».

Des idées de liberté, d'égalité et de fraternite se mêlèrent à cette hérésie, et gagnèrent un grand nombre de partisans aux propagateurs du wicléfisme, nommés en Bohême hussites, à cause de Jean Hus, jeune professeur de l'Université de Prague, et l'un des hommes les plus propres à faire valoir l'hérésie par sa science et par ses talens. Les gens du peuple s'enflammèrent aussitôt d'un fanatisme qui favorisoit leur

haine naturelle contre les riches et contre les grands, et l'amour de l'anarchie se confondit dans leur cœur, avec le fanatisme religieux.

Jérôme de Prague, amené devant les pères du concile de Constance, au lieu d'abjurer ses erreurs fit l'éloge de Jean Hus, en ces termes : « *C'étoit un homme honnête, juste et saint ; je lui ressemblerai dans ma mort ; heureux si je puis lui ressembler dans ma vie* » ! Il alla au supplice en chantant des hymnes. « *Approche*, dit-il, *au bourreau, mets le feu par devant : si j'en avois craint l'atteinte, je ne serois pas venu ici ; j'ai eu des occasions de fuir, et ne l'ai pas voulu* ».

Jean XII, après avoir abdiqué la thiare, s'enfuit de cette ville, et, abandonné de ses protecteurs, revint à Constance où il abdiqua de nouveau. Deux papes restoient encore ; Grégoire XII renonça à son titre. L'inflexible Benoît XII, dans les montagnes de l'Arragon, excommunioit toutes les nations de la terre. En vain l'empereur Sigismond se hasarda à faire un voyage pour le ramener à son devoir ; en vain il employa les sollicitations, les prières ; l'entêté Benoît XII demeura sourd à toute proposition. L'élévation de Martin V au trône pontifical (1414), apporta quelque remède aux maux de l'Église, sans les faire cesser entièrement. Le concile de

Bâle, dont les sessions se continuèrent pendant seize années, guérit radicalement tant de blessures ; l'union de l'Église servit à rapprocher les peuples entre eux, et les pères de ce concile eurent plus grande part à la paix qui se conclut entre la France et l'Angleterre.

Quelles convulsions en Europe et quel temps ! le sang ruissele dans toutes les contrées ; le schisme règne dans l'Église ; le schisme politique règne dans les États : on voit deux rois en France, trois empereurs en Allemagne, et l'empire grec est sur le penchant de sa ruine, ainsi que la monarchie française ; celle-ci est près de succomber par ses propres fureurs : l'empire grec meurt, pour parler ainsi, de consomption ; l'empire germanique est également près de sa chute, par l'indolence et la foiblesse de ses souverains ; la grandeur morale et guerrière se trouve aux extrémités septentrionales de l'Europe : la religion elle-même, déshonorée par l'ambition des pontifes, sembloit menacée d'un triste naufrage ; mais la saine doctrine ne soutenoit pas moins les peuples au milieu de ces violentes secousses, et l'on ne sauroit trop louer le zèle ainsi que les lumières de l'Université de Paris : si l'on eût

écouté les avis de ce corps respectable, le scandale du schisme eût cessé promptement.

Tamerlan, le conquérant le plus redoutable de l'Orient; Henri V le plus grand souverain de l'Occident; Venceslas le plus méprisable; Ladislas-Jagellon le plus guerrier; la reine la plus corrompue, Jeanne II; le peuple le plus hardi les Vénitiens; le plus heureux, le plus actif, les Portugais.

Le duc de Bedfort chez les Anglais; le connétable de Richemont, le comte de Dunois chez les Français; Ziska chez les Allemands; Carlo-Zéno et Malatesta chez les Vénitiens; Vitolde chez les Lithuaniens, sont les plus habiles généraux de leur temps. Les journées d'Ancyre et de Tannemberg sont les deux plus remarquables événemens.

C'est dans cette crise universelle, qu'un peuple jusque-là presqu'ignoré, excite notre admiration par son génie audacieux. Jean Ier occupoit alors le trône de Portugal; depuis l'année 1410, la mer devint l'élément de ses sujets, ainsi que le théâtre de leur gloire. Le zèle de la religion, le désir de faire prêcher l'Évangile dans des terres lointaines et inconnues à une foule de nations idolâtres, engagea Henri, duc de Visco, fils du roi. Ce prince, savant astronome, habile

cosmographe, mathématicien profond, stimulé par le double motif de la religion et de la science, inspira le désir des grandes découvertes à ses compatriotes, et consacra une partie de ses biens à l'exécution de ce noble projet : il falloit un protecteur aussi éclairé, aussi libéral, pour enflammer le courage des Portugais. Henri alla fixer son séjour dans une petite ville des Algarves, près du cap Saint-Vincent, afin d'être plus à portée de surveiller les progrès de l'art nautique. Dans cette retraite, il étudioit, jour et nuit, les voyages faits par les anciens autour de l'Afrique, et cette lecture qui enflammoit son imagination, lui suggéra l'heureuse idée de faire tenter au loin des reconnoissances sur les côtes. Après plusieurs tentatives infructueuses, Jean de Gonsalve, le premier, dit-on, qui se soit servi d'artillerie à bord d'un vaisseau, dépassant les limites ordinaires des navigateurs, reconnut (1420) l'île de Madère (1) où peu d'années auparavant, l'anglais Macham avoit abordé avec sa maîtresse.

Ainsi les Portugais s'ouvrirent une nouvelle carrière de gloire, et s'y élancèrent courageusement, tandis que les autres nations n'étoient occupées qu'à s'entre-détruire. Resserrés dans

(1) Ce mot, suivant Marmol, signifie montagne.

une

une petite langue de terre, mais tout à coup animés d'une noble émulation, pleins d'ardeur, ils s'agrandirent sur l'océan, et reculèrent les limites du monde; on leur doit toutes les découvertes postérieures opérées sous l'un et sous l'autre hémisphère, et tous les changemens politiques qu'elles ont occasionnés.

En peu de temps, la marine portugaise prit des accroissemens rapides, et fit trembler cette même Europe, qui compte à peine, de nos jours, le Portugal au nombre des puissances : la ville de Ceuta, en Afrique, une des premières conquêtes des Portugais, les servit merveilleusement pour l'exécution de leurs grands desseins.

SOIXANTE-HUITIÈME SYNCHRONISME.

De 1425 *à* 1448 *après J. C.*

Tous les symptômes de mort se manifestent autour du trône de Jean-Paléologue II, fils aîné de Manuel - Paléologue; les Turcs l'abreuvent d'humiliations, lui font, de jours en jours, de nouvelles demandes suivies de nouvelles concessions, et circonscrivent les bornes de ce déplorable empire. De tous les côtés, le souverain cherche

un protecteur, un appui ; il se voit abandonné universellement : en vain il tâche d'intéresser en sa faveur l'Europe chrétienne, elle étoit en combustion ; lui-même se rend en Italie, à la tête des plus illustres prélats de l'Orient, et, par politique, propose la réunion de l'Église grecque à l'Église latine, réunion qui enfin, après bien des
1439. débats, s'opère au concile de Florence, suite de celui de Ferrare, dont la peste avoit terminé les sessions.

Le spectacle des infortunes de l'empereur grec touchèrent foiblement les peuples ; le pape Eugène seul se comporta avec un héroïsme paternel : quelques troupes, à la persuasion du pontife, marchèrent au secours de Constantinople, et, par leur bravoure, retardèrent la perte de cette capitale. Les Grecs fanatiques, aveuglés par le sort, rejetèrent le projet de réunion : par cette conduite imprudente, aigrissant contre eux les monarques catholiques, ils se privèrent de toute protection, et s'isolèrent encore bien davantage des autres nations. Amurath les pressoit avec vigueur, et ces malheureux se déchiroient avec plus de fureur qu'auparavant ; une guerre civile, éclatée dans Constantinople, épuisa les dernières forces de cet empire mourant. Scanderberg, d'une part, Huniade de l'autre, cherchent inu-

tilement, par leurs exploits, à sauver un peuple qui court au-devant de sa perte. Jean-Paléologue mourut en 1448; cet empereur avoit toutes les qualités qui font les grands monarques, dans des temps moins critiques, mais les *hommes* lui manquoient.

L'Asie toute entière est barbare; les Mogols, maîtres de la Perse, gouvernent cette contrée avec tout le despotisme d'un peuple à demi-sauvage, accoutumé à mépriser les peuples vaincus; mais les conquérans ne tardèrent pas à se laisser vaincre eux-mêmes par la mollesse, à se diviser entre eux, et l'ambition, dans un gouvernement purement militaire, ensanglanta les marches du trône. On vit un des kans, Vlubek, être battu et tué par son fils Abdala. Les Turcomans, nation nomade, ne laissèrent aucun moment de repos aux successeurs de Tamerlan.

Trébizonde, sur les bords du Pont-Euxin, étoit, depuis plus d'un demi-siècle, la capitale d'un empire grec où régnoit l'illustre famille des Comnènes : la vie de ces princes est, à peu près, ignorée, et les annales de cet empire sont mor-

tes : de grands généraux, des hommes de génie vécurent en ce lieu ; mais leur gloire s'est effacée comme une grande ombre. On sait que les Vénitiens et les Génois entretenoient des relations intimes avec Trébizonde, et que leur commerce y étoit très-florissant ; on sait encore qu'un de ces empereurs grecs, Basile II, écrivit, en 1434, au pape Eugène IV, une lettre pleine de piété, dans le dessein de réunir l'Église grecque à l'Église latine.

En Égypte, les souverains mamelucs passent du trône dans les fers, ou bien sont assassinés par leurs sujets ; leur puissance se soutenoit néanmoins avec éclat au dehors, et leur monarchie étoit alors une des plus considérables de la terre. Les Vénitiens, protégés par les Mamelucs, versoient en Égypte les richesses de l'Inde, d'où ils les transportoient ensuite dans leur patrie.

Chez les Turcs, Amurath II, dans les commencemens de son règne, ne jouit point avec tranquillité du pouvoir suprême ; son frère Mustapha lui disputa le trône : ce compétiteur ayant été vaincu et tué (1426), Amurath II, libre alors

au dedans, dirigea ses efforts contre la ville de Constantinople qui lui opposa toujours la plus vive résistance. Il descendit volontairement du faîte de la grandeur, pour se renfermer dans la retraite (1443) : au bout de quelque temps, les janissaires le contraignirent d'y remonter, parce qu'ils avoient besoin de ses talens contre les Hongrois qui, à la persuasion du cardinal Julien Cæsarini, légat du pape, venoient de rompre un traité de paix juré solennellement. Les chrétiens (1) furent entièrement vaincus sur les bords de la Varne, et leur sang teignit les eaux de cette rivière. Amurath II, dans le fort de la mêlée, s'écria: « *Dieu des chrétiens, si tu es le vrai Dieu, venge-*

(1) Huniade s'étoit élevé avec chaleur contre cette rupture : « *Il n'est point de pontife*, dit-il au roi Ladislas, *qui puisse vous affranchir des loix de l'honneur. Vous avez juré la paix ; ce serment est plus sacré que toutes les bulles* »..... « *Vous, prélat*, en s'adressant au cardinal Julien Cæsarini, *vous dont le ministère pacifique ne doit avoir d'autre but que le repos de l'Univers, vous qui devez chercher à convertir les infidèles, vous tentez de les détruire ; est-ce à vous à souffler dans le cœur du roi toutes les fureurs de la guerre ? Qui le croiroit qu'un vieux soldat parle en faveur de la paix, tandis qu'un cardinal ne respire que le carnage* ».

toi, venge-moi de la perfidie de tes disciples ». Le sultan jouit de la victoire avec autant de barbarie qu'en avoit, auparavant, montré Amurath Ier, un de ses prédécesseurs : « *Regardez tous ces morts,* disoit-il à l'un de ses officiers, *c'étoient tous des guerriers dans la fleur de l'âge* ». « *Il est vrai*, répondit un vieux pacha, *que des vieillards n'auroient pas commis l'imprudence qui nous a fait vaincre* ». Amurath II avoit affaire à une nation intrépide qui, malgré cette effroyable défaite, lui résistant avec intrépidité, le força de s'éloigner : il abdiqua une seconde fois le trône, et une seconde fois il y remonta pour réprimer l'insolence des janissaires rebelles, et dans l'intention de chasser de l'Épire George Scanderberg ; mais ce guerrier qui s'étoit formé, par son courage, une principauté que les Vénitiens protégeoient, repoussa toutes les attaques des Ottomans.

La Hongrie jouit d'une assez grande tranquillité sous le règne de Sigismond, ainsi que sous celui de son gendre Albert ; cependant une grande antipathie nationale s'alluma entre les Allemands et les Hongrois. Ceux-ci (1440) donnèrent le sceptre à Ladislas IV, fils de Jagellon, roi de

Pologne, prince jeune encore, et qui annonçoit les plus belles qualités. Sa présence dissipa les troubles que des factieux, mécontens de cette élection, cherchoient à susciter : « *Je ne suis point venu*, dit-il *pour conquérir une couronne, mais pour la recevoir* ». Les Hongrois, naturellement magnanimes, s'empressèrent de retenir au milieu d'eux un prince d'un si noble caractère.

Les Turcs n'étoient pas des ennemis aussi faciles à vaincre ; cependant Jean Corvin-Huniade obligea Amurath II, sultan des Turcs, à lever le siége de Belgrade, les battit complétement, et mit en déroute une armée autrichienne qui vouloit détrôner Ladislas ; mais les Hongrois furent terrassés à la journée de Varne (1444) ; leur jeune roi Ladislas tué, et sa tête mise au bout d'une lance par les vainqueurs (1). Huniade ne fit pas dans cette bataille ce que l'honneur et le devoir lui commandoient, et on le soupçonna, sans doute injustement, d'avoir trahi ses com-

(1) La plupart des historiens rejettent la cause de cette grande défaite sur les Génois qui, moyennant un écu pour chaque soldat, laissèrent passer, sur leurs galères, toute l'armée turque qui manquoit de bâtimens pour se rendre de l'Asie en Europe.

patriotes qui, pourtant, le nommèrent administrateur du royaume (1).

Le héros, quelque temps éclipsé, reparut, et le reste de sa vie, travaillant à faire oublier tant de malheurs, il effaça un injurieux soupçon qui eût flétri sa mémoire. Huniade remporta une victoire complète sur les infidèles : ce grand homme n'obtint pas des succès moins brillans sur les Bohémiens. Durant la minorité et l'absence de Ladislas *le posthume*, l'administrateur repoussa les infidèles.

La Hongrie étoit le vrai rempart de la chrétienté : vainqueurs ou vaincus, les Hongrois tenoient perpétuellement en haleine les Ottomans.

Dans aucune contrée de l'Europe, les peuples ne goûtoient les douceurs de la paix.

En Espagne, sous le règne de Jean II, le fanatisme de la liberté égara les paysans de la Galice, et on ne put les faire rentrer dans le devoir que par la force des armes. Lorsque le monarque fut en état de régner, l'esprit de sédition

---

(1) M. de Sacy, dans son *Histoire de Hongrie*, lave Jean Huniade de cette odieuse accusation.

se calma, et les Castillans firent la guerre aux Maures, avec plus de succès que leurs ancêtres. Ils vainquirent le roi de Grenade à la journée de Siguras (1431), mais de nouvelles révoltes occupèrent Jean II ; le roi resta comme en tutelle entre les mains des factieux, et la Castille, aussi malheureuse que la France elle-même, se vit en proie à la discorde civile.

Les révolutions se succédoient, d'une manière effrayante, dans le royaume de Grenade; toute la barbarie africaine sembloit être concentrée dans cette grande ville d'Espagne. On voit un de ses monarques détrônés, se réfugier à Tunis, et, peu de temps après, repassant la mer, précipiter du trône l'usurpateur, et lui faire couper la tête.

La monarchie française, resserrée dans des bornes presque aussi étroites que l'empire grec, se débattoit avec courage contre les Anglais; mais la bataille de Verneuil (1424) gagnée par le duc de Bedford sur les troupes de Charles VII, sembloit devoir terminer ses destinées. Les Français aussi téméraires, aussi malheureux que leurs ancêtres à Poitiers, perdirent le connétable de Buchan, et l'élite de la noblesse. La France étoit réduite aux abois; les Anglais avoient enlevé les

plus fortes places; la ville d'Orléans seule étoit l'espoir des Français: les Anglais la tenoient assiégée, et la perte de ce dernier boulevard, devoit entraîner la perte de la dynastie capétienne.

Tout à coup le ciel suscite une libératrice au royaume; une jeune fille, sortie de la plus basse condition, paroît, relève les esprits abattus, leur redonne de la confiance, et les plus vieux guerriers suivent ses étendards avec une admiration mêlée d'un respect religieux; une force surnaturelle semble animer les soldats. Devenue général par inspiration, Jeanne d'Arc marche au secours d'Orléans, fait lever le siége de cette importante ville (1428), bat les Anglais, et, victorieuse, semant la terreur sur son passage, conduit, à travers les provinces soumises à l'ennemi, son roi Charles VII, pour être sacré dans Rheims: on diroit que la victoire a pris les traits de cette jeune et intéressante personne. Satisfaite d'avoir porté un coup mortel aux Anglais, et d'avoir vu la couronne posée sur la tête du monarque, elle veut se retirer; mais elle est retenue, et cette héroïne, l'année suivante, tombe au pouvoir des Anglais qui la firent brûler vive. Tant de sagesse, de prudence, d'habileté, de valeur, dans un âge si tendre, et dans un sexe naturellement si foible, ne purent lui faire trouver grâce

devant les infâmes juges qui la traitèrent comme *sorcière.*

La noblesse, dévouée au sang de ses rois, s'immortalisa par des efforts extraordinaires; le duc de Bourgogne venoit d'abandonner la cause des Anglais, et par le traité d'Arras (1435), de se lier définitivement, avec le roi de France; le patriotisme se réveilloit de toutes parts, ainsi que l'honneur national. Charles VII, donnant l'exemple à ses sujets, partagea leurs dangers, et se battit avec toute la bravoure d'un simple soldat. Maître enfin du royaume, rentré dans Paris, le roi s'appliqua à rétablir le règne des loix que la puissance des Anglais avoit fait taire si longtemps, et pour se mettre à l'abri de l'ambition des papes, assembla dans Bourges le clergé de France, qui donna la célèbre *Pragmatique sanction* destinée à diminuer l'excessive influence politique des souverains pontifes (1438). La France, après tant de malheurs, respiroit; la sagesse, la bonté du roi guérissoient insensiblement les plaies du royaume, quand le mauvais naturel du dauphin empoisonna le bonheur de Charles VII. Ce fils ingrat prit les armes contre son père; cette guerre civile, connue sous le nom de la *Praguerie*, fut bientôt terminée par la soumission du dauphin.

Charles VII acheva de chasser les Anglais de

la France, et pour se mettre désormais en état de défense, leva des corps de troupes réglées (1445), qui devoient toujours être prêtes à se porter où le besoin de l'État exigeoit leur présence : cette milice perpétuelle lui servit en même temps à rendre plus respectable l'autorité royale. C'est à cette institution militaire, que nos monarques furent effectivement redevables de l'accroissement de leur autorité ; ils purent du moins réprimer les prétentions des grands vassaux, et jouir enfin de la réalité du titre de *rois* de France. Ce pays, dont le sol est si fertile, changea bientôt de face, et présenta l'image de l'abondance et du bonheur.

Tant que le duc de Bedford vécut, les Anglais respectèrent l'autorité du jeune Henri VI. A la mort de cet habile général (1436), dont les talens avoient été si funestes à la France, les factions osèrent relever la tête à la cour d'un prince sans caractère ; de noires intrigues causèrent de nouveaux forfaits, et les Anglais chassés de la France, imputèrent cette honte à leur monarque. Marguerite d'Anjou, épouse d'Henri VI, opposoit vainement à la sédition une fermeté inébranlable ; la nation entière, accoutumée au

bruit des armes, à l'esprit de domination, n'attendoit qu'un moment favorable pour exercer contre elle-même cette bravoure qui avoit ébranlé les fondemens de la monarchie française. Il auroit fallu toute la sagesse d'un législateur, pour calmer cette effervescence nationale; mais Henri VI n'avoit aucune des qualités capables d'en imposer à ses sujets.

Les Hussites, sous la conduite de Procope, ravagèrent, inondèrent de sang l'Allemagne, pillant, brûlant les églises, massacrant les prêtres, et proclamant la liberté et l'égalité sur leur passage en Autriche ainsi qu'en Moravie. Aucune armeé n'osoit plus tenir la campagne devant ces terribles sectaires: la division se mit heureusement entre eux, et deux partis bien prononcés, se formèrent, sous le nom de *modérés* et d'*enthousiastes*. La noblesse que l'ambition, la cupidité, le désir de partager les dépouilles du clergé avoient jeté dans leurs troupes, alarmée à son tour pour sa propre existence, tremblant d'être rangée sous le niveau de l'égalité, implora le secours de Sigismond, tout à la fois empereur d'Allemagne et roi de Bohême; les *enthousiastes* furent vaincus, et leur chef Pro-

cope tué : le concile de Bâle gagna un grand nombre d'Hussites ; les plus obstinés propagèrent dans l'ombre leur doctrine, que le moine Martin Luther recueillit ensuite, pour en distiller le vénin contre les papes.

Sigismond, occupé à pacifier l'Église, à résister aux Hussites, à remédier aux maux de toute espèce qui affligeoient l'empire et ses États héréditaires, mourut (1437) dans le cours de ces louables occupations : ce dernier empereur de la maison de Luxembourg, guerrier actif, ne put, dans des temps aussi orageux, faire tout le bien que son cœur et son esprit lui suggéroient.

Son gendre, Albert II, duc d'Autriche, réunit les suffrages des électeurs, et porta en même temps les sceptres de Hongrie et de Bohême. Son règne forme l'époque de la succession définitive, quoique tacite, de l'empire dans la maison d'Autriche. Après avoir accordé de grands priviléges à la nation hongroise, après avoir pacifié les troubles religieux, il mourut universellement regretté pour ses vertus (1440). Albert n'avoit qu'un fils encore au berceau ; les Bohémiens ne vouloient point d'un enfant sur le trône : « *Le roi*, disoient-ils, *est fait pour le royaume, et non pas le royaume pour le roi.* Ce peuple si fier offrit la couronne à l'électeur de Bavière, qui ré-

pondit aux ambassadeurs de Bohême : « *Je n'oublierai jamais un choix qui m'honore ; vous m'avez cru vertueux et digne de régner sur vous, et c'est par mon refus que je veux justifier la haute opinion que vous avez de moi. Albert a laissé un fils ; vous me mépriseriez vous-mêmes, si j'acceptois une couronne qui est son héritage ; pourrois-je goûter les douceurs du rang suprême, quand je songerois comment j'y suis parvenu ? Comment oserois-je vous donner des loix, ayant violé moi-même les loix les plus sacrées ?... Ladislas a une mère qui réunit les vertus de son sexe, ainsi que les lumières et le courage du nôtre... vous voulez que je vous commande ; hé bien ! je vais vous satisfaire, et vous donner le seul ordre que vous recevrez jamais de ma bouche : allez déposer la couronne sur le berceau de Ladislas ; je n'ai plus rien à vous dire* ». Comment les Bohémiens auroient-ils pu être insensibles à un désintéressement si magnanime, si rare, et ne pas s'empresser d'obéir à un prince aussi vertueux ? ils reconnurent aussitôt le fils d'Albert pour leur souverain (1442).

Frédéric III, cousin d'Albert, ne monta qu'avec répugnance sur le trône impérial. Le nouveau souverain érigea le duché d'Autriche en archiduché ; la guerre contre les Suisses l'occupa du-

rant les premières années : il la fit d'abord, non sans quelque succès, avec le secours d'un puissant renfort de soldats français accoutumés aux périls; elle se termina par un traité de paix conclu en 1347. Une institution célèbre, sous le nom de *Concordat germanique*, et peu différente de la *Pragmatique sanction*, mit entièrement fin, en Allemagne, au schisme ainsi qu'aux dissentions religieuses; l'Allemagne, par les soins de Frédéric, changea de face, et l'ordre se rétablit.

La liberté consolidée dans les montagnes de l'Helvétie, avoit fait des progrès sensibles; la jalousie, l'ambition enfantèrent bientôt la guerre civile, et rallumèrent dans le cœur des princes de la maison d'Autriche, le désir et l'espérance de reconquérir un pays contre lequel, jusqu'alors, ils n'avoient tenté que des entreprises infructueuses, parce que la concorde avoit rendu les Suisses invincibles. Les Zurichois, armés contre le pays de Schwitz et de Glaris, et battus par les troupes de ces deux cantons, s'allièrent avec l'empereur Frédéric III (1442), et jurèrent la destruction de Schwitz; les soldats de ce petit canton, ainsi que ceux de Glaris et de Zug, firent des merveilles contre leurs ennemis unis aux Autrichiens. Ceux-ci avoient pour auxiliaires

auxiliaires, des bandes de soldats français, connus sous le nom d'*Armagnacs*, gens accoutumés au pillage, au meurtre, et que les Suisses nommèrent les *écorcheurs*. Les confédérés républicains se battirent avec toute l'intrépidité des anciens Spartiates; un de leurs corps se fit tailler en pièces plutôt que de se rendre. Le dauphin, depuis Louis XI, perdit six mille hommes en écrasant cette poignée de braves; les Français, si bons juges de la valeur, apprirent à estimer une nation si intrépide : de nouvelles victoires remportées par les habitans des petits cantons sur les Autrichiens, valurent à la Suisse une paix glorieuse, conclue en 1444.

Si Frédéric III avoit été plus entreprenant, plus politique, il eût cependant fini par réduire cette république fédérative, divisée alors d'intérêts.

En Pologne, Ladislas VI Jagellon, se reposant sur ses propres trophées, s'appliqua, dans l'intérieur du royaume, à faire fleurir la justice et le commerce : en mourant (1433), il laissa un trône environné de l'éclat des victoires, à son fils Ladislas VII qui avoit une belle ame et de

belles inclinations. Ce jeune prince quitta son royaume pour aller résider en Hongrie ; il périt à la sanglante journée de Varne (1444), et à la fleur de l'âge. Les Polonais catholiques, par antipathie contre les empereurs d'Allemagne, secondèrent les efforts des Hussites. Casimir IV, frère et successeur de Ladislas VII, livra aux Turcs une grande bataille dans laquelle, au rapport des historiens, plus de quatre-vingt mille hommes périrent de part et d'autre ; la victoire ne se décida ni pour l'un ni pour l'autre peuple (1446). Casimir indisposa les Polonais contre lui, par sa prédilection marquée pour les Lithuaniens ses premiers sujets, et bientôt la bizarrerie de son caractère lui attira le mépris de la nation entière.

En Danemarck, Éric VII, jouet de ses passions, s'attira le mépris des peuples ; endormi dans le sein d'une honteuse mollesse, il perdit jusqu'à l'amour même du pouvoir suprême : cédant sans effort aux Danois rebelles qui venoient d'élire pour souverain son neveu Christophe, duc d'Oldenbourg, il se vit privé du sceptre sans pousser aucun murmure, et, dans l'île de Gothland, vécut en paix avec son successeur (1430) et son neveu Christophe qui ne troubla point les

plaisirs de cet oncle. Les Suédois n'usèrent pas de la même modération ; ils forcèrent Éric de quitter ce séjour de délices, et d'aller mourir tristement dans la Poméranie. A la mort de Christophe, en 1447, Christiern Ier, de la maison d'Oldenbourg monta sur le trône : jamais famille, chez aucun peuple, ne fournit autant de vertueux monarques. Au dehors, la puissance danoise alla en décroissant.

La Suède renonçant à l'*union de Calmar*, en 1445, se donna pour roi Canutson ; cette rupture fut le signal des guerres opiniâtres qui s'élevèrent entre les deux pays. Christiern Ier fut juste, magnanime, brave, pieux, humain, et le protecteur des lettres.

Dans le quatorzième siècle, et dans les commencemens du quinzième, la Russie présenta le même spectacle que le reste de l'Europe ; famine, peste, anarchie, excès de tout genre, désolèrent ce vaste empire. Les Tartares prirent une seconde fois Moskou (1441), et détruisirent encore cette grande ville qui ne tarda point à se relever de ses ruines. Les défaites mêmes aguerrirent les Russes ; la puissance des Tartares s'affoiblissoit, et ces peuples conquérans, déchirés par la guerre civile, eurent bientôt

besoin eux-mêmes de se défendre ; chaque jour les Russes se rendant plus redoutables à leurs oppresseurs, gagnèrent sur eux du terrain, les poussèrent de places en places, dans le même temps que la France humilioit les Anglais, se délivroit d'un joug honteux, et chassoit ces insulaires de son territoire.

Naples, durant les dernières années de la reine Jeanne II, présenta le même spectacle de débauche que dans la période précédente. Alphonse Ier succéda à cette reine en 1434 ; le nouveau roi livra en personne bataille sur mer, près de Ponzio, aux Génois qui le firent prisonnier, et le remirent à Visconti, duc de Milan. Alphonse, d'un esprit délié, vint à bout de gagner la confiance de ce duc qui le combla d'amitié, et le renvoya dans le royaume de Naples ; il eut pour compétiteurs Jean d'Anjou ainsi que le bon René, et, par ses exploits autant que par sa politique, parvint à les écarter du trône. Il réunit au royaume de Naples la Sicile, qui en étoit séparée depuis cent ans ; durant cet espace, l'anarchie avoit continuellement désolé cette île fertile, dont l'histoire est vide de faits intéressans.

Les Florentins, d'une humeur inquiète et versatile, ayant provoqué le ressentiment du duc de Milan, furent battus; cette défaite augmenta la haine du peuple contre les grands. On discouroit, sur la place publique de Florence, avec autant de chaleur que dans l'ancienne ville d'Athènes; les orateurs y jouoient le même rôle, et obtenoient la même considération: on y remarquoit également une espèce de prytanée dans lequel étoient entretenus, aux frais du public, les enfans des hommes qui avoient bien mérité de la patrie. Malgré tout le talent de Machiavel, Florence n'a pu être immortalisée comme Athènes. A l'époque même dont nous parlons, un Florentin, Biagio, assiégé dans une forteresse, refusa toutes conditions de la part des ennemis: ne pouvant plus tenir contre eux, il se précipita dans les flammes, et mourut victime de son patriotisme.

Les Florentins tentèrent de nouveaux efforts contre les Milanais, et les ayant vaincus, firent une paix honorable (1428). Une guerre s'éleva ensuite contre la ville de Lucques, et cette guerre ne fut pas heureuse pour Florence; les revers causèrent de nouvelles divisions dans la république, et la fin des hostilités fut le com-

mencement des troubles. On bannit de la ville, Cosme de Médicis, le plus puissant et le plus riche des citoyens; on le rappela pour bannir son ennemi, Rinaldo-d'Albizzi, et un grand nombre d'autres habitans qui armèrent le duc de Milan contre leur patrie; cette fois, les Florentins déployèrent un grand courage, et restèrent vainqueurs : ils bravèrent, avec la même énergie, la puissance d'Alphonse, roi de Naples, et déconcertèrent tous les projets des bannis.

La puissance des ducs de Milan alarmoit l'Italie; sans les efforts de Venise, ils eussent fini par envahir cette contrée toute entière : les Génois capricieux, inconstans, renoncèrent à la domination de Visconti, et se virent fortement appuyés par les Florentins. Après la mort de ce duc, Milan voulut s'organiser en république, et nomma pour son général, Sforce, homme habile, mais fourbe, qui cachoit ses desseins ambitieux sous le masque de la popularité.

Venise avoit pour général Carmagnole, qui renonça au service de Visconti pour entrer à celui de cette république; il étonna l'Italie par ses manœuvres aussi hardies que savantes.

Après avoir défait complétement les troupes de Philippe Visconti, duc de Milan, il se rendit justement suspect aux yeux des vainqueurs, et ménagea son ancien souverain dont il auroit pu ruiner les armées (1427). Les Vénitiens dissimulèrent adroitement leur indignation, et même comblèrent Carmagnole d'éloges et d'honneurs. Ayant trahi ouvertement dans une autre occasion les intérêts de Venise (1432), les nobles eurent recours à la *perfidie* (1), pour punir ce *perfide* qui eut la tête tranchée sur la place publique de Saint-Marc.

L'Italie étoit redevenue l'école des guerriers; sur ce théâtre, se formèrent les meilleurs généraux. Là, Pichinna, Carmagnole, François Sforce, le marquis de Mantoue se firent admirer par la rapidité de leurs marches, par leurs stratagèmes, et par toutes les ressources de leur génie militaire.

---

(1) Ce général, accompagné d'un grand nombre de nobles, se rendoit dans sa maison, lorsqu'ils lui dirent : « *Seigneur Carmagnole, passez du côté des prisons;* il répondit : *mais ce n'est pas là le chemin. Allez, allez*, répliquèrent-ils, *c'est le chemin le plus droit.* En entrant dans ce lieu, il s'écria : *Ah! je suis mort.*

Martin V occupa encore treize années la chaire de S. Pierre. Félix V, Eugène IV et Nicolas V lui succédèrent. Martin V recommença la nouvelle série des légitimes successeurs de l'Église romaine. Le peuple chassa de Rome Eugène IV; le concile de Bâle (1) procéda contre ce pontife, le déposa, et lui substitua Amédée, duc de Savoie. Celui-ci eut le bonheur de réunir, un moment, dans le concile de Florence, l'Église grecque à l'Église latine: en France, on persista à reconnoître Eugène IV.

Vingt-trois conciles : celui de Bâle, dix-huitième concile général, fut le plus célèbre. Les plus remarquables, après le concile de Bâle, fut celui de Florence, continuation du concile de Ferrare, et le concile de Constantinople, où les Grecs aveuglés par leurs passions, se prononcèrent, en 1450, contre leur réunion à l'Église latine, quoiqu'à la veille d'être attaqués par toutes les forces de l'empire ottoman.

En Italie, la passion des lettres, ainsi que le

---

(1) Nous avons commis, par distraction, la faute de mettre le concile de Bâle dans le synchronisme précédent.

goût pour la peinture, se conserve au milieu des agitations politiques; on exhume les écrits des anciens; on s'empresse de les traduire; les beautés des langues grecque et latine commencent à être senties; des professeurs enseignent ces deux langues à Ferrare, à Padoue, à Venise et à Milan. Les Tartares eux-mêmes, si féroces, cultivent les sciences, et l'on cite un de leurs princes, Ulugbeg, comme un des plus grands astronomes de ce temps. Chez les Grecs, Bessarion, George Gémislas, Michel Glycas; chez les Italiens, Léonard-Arétin, Ambroise-Camaldule, le Pogge et Laurent Valla; chez les Français, Alain-Chartier, Juvenal des Ursins furent les hommes les plus recommandables de ce temps, pour leurs lumières et leurs connoissances.

L'an 1440, est inventé l'art de l'imprimerie, qui devoit bientôt produire une nouvelle révolution parmi les peuples, les unir plus rapidement entre eux, et hâter les progrès des lettres : on ignore quel est le véritable inventeur de cet art, si utile et si dangereux à la fois. Quelques historiens nomment Jean Mentel : plusieurs autres s'accordent à dire que deux bourgeois de Mayence, Jean Guttemberg et Jean Faust, réunirent leurs moyens, leurs efforts pour opérer cette découverte, et que Pierre Schœffer, do-

mestique de Faust, portant plus loin ses vues, inventa les caractères.

Les Portugais s'immortalisoient par d'autres découvertes d'un autre genre, et qui n'étoient pas moins importantes ; leur ardeur ne faisoit qu'augmenter : ni les écueils, ni les caps nouveaux, ni les tempêtes, ni les éclats de la foudre, ni les trombes, ni les phénomènes les plus terribles ne purent les intimider ; leur courage croissoit avec les obstacles et les dangers. Nugno-Tristan découvrit le cap Blanc, ainsi nommé à cause de la terre blanche et sablonneuse que l'on y trouve ; Gilles-Annius, un de leurs marins, brava le premier les courans du cap Bojador, et doubla ce cap redoutable (1435). Antoine Gonzale, le premier, commerça avec les noirs de l'Afrique ; le sang des Européens, conduits par Cintra, coula aussi, pour la première fois, sous ces climats brûlans, près des îles d'Arguïn.

Alphonse V, successeur de Jean Ier, encouragé par ces divers succès, tenta de plus grands efforts ; des pilotes expérimentés découvrirent, doublèrent le cap Vert (1446), et reconnurent l'embouchure du Sénégal, appelé d'un nom que le portugais Lancelot entendit proférer par les noirs.

La croix fut plantée sur les côtes barbares de la Guinée, et les navigateurs rapportèrent de ces voyages, des productions et des animaux qui devinrent les objets de l'étonnement, aussi bien que l'admiration de leurs compatriotes.

SOIXANTE-NEUVIÈME SYNCHRONISME.

De 1448 à 1453, après J. C.

Constantin-Dragosès, fils de Manuel-Paléologue, ne fit que recueillir une succession d'alarmes et de dangers. Il ne restoit plus qu'un souffle à ce corps languissant de l'empire romain; Amurath II étoit mort; son fils Ma- 1451.
homet II, deux fois souverain et deux fois sujet, resta enfin en possession du pouvoir suprême à l'âge de vingt-deux ans; ce fut le fléau de la chrétienté, et ses exploits éclipsèrent ceux de ses prédécesseurs : Constantinople étoit le but de l'ambition du jeune sultan. Avant d'en venir à la force ouverte, il recourut à la ruse, à la perfidie, pour endormir la vigilance des Grecs. Quand tous ses préparatifs eurent été faits, il ne déguisa plus ses projets, et signifia à Constantin-Dragosès, l'ordre de quitter Cons-

tantinople, en proposant à cet empereur une souveraineté en Asie; mais Constantin ne vouloit que régner ou mourir dans sa capitale. Recueillant en lui tout le courage des héros de Rome, Dragosès résolut de se défendre jusqu'au dernier soupir. « *Ma confiance est en Dieu*, disoit-il, *il est de mon devoir de vivre et de mourir pour mon peuple* ».

Lorsque l'empire s'éteint, la valeur romaine se ranime dans le cœur d'un petit nombre de sujets qui secondèrent Dragosès, et partagèrent son généreux désespoir : quoique réduits à sept mille combattans, dont trois mille étrangers, les Grecs se défendirent comme des lions. Le Bosphore couvert de vaisseaux turcs, deux cent cinquante mille ennemis devant les murs de sa capitale, le bruit de la grosse artillerie des infidèles qui, nuit et jour, tonnoit contre les remparts de Constantinople, avec un épouvantable fracas, la longue et forte chaîne qui fermoit l'entrée du port aux vaisseaux vénitiens et génois, rien ne put intimider ces intrépides défenseurs; jusqu'au dernier moment ils se souvinrent qu'ils étoient Romains. Leur vaillant empereur prévoyant qu'il seroit écrasé, communia
1453. dans Sainte-Sophie, demanda pardon à tous ceux qu'il auroit pu offenser, et, fortifié des secours

célestes, se porta aussitôt contre les Turcs : les voyant maîtres de la porte romaine, il crie à ses soldats épouvantés : *Lâches, si vous ne voulez pas me conserver ma couronne, arrachez-moi la vie ; épargnez-vous l'horreur de voir votre empereur entre les mains des infidèles.* Il dit, se précipite, l'épée à la main, au milieu des bataillons ennemis, et périt dans la mêlée (1).

Quelle mort que celle de Constantin-Dragosès qui, sourd à toutes les flatteuses propositions de Mahomet II, périt, à la tête d'une poignée de ses braves sujets, et s'ensevelit sous les ruines d'un empire qu'il ne pouvoit plus conserver ! Mort éternellement mémorable ! mort trop peu célébrée par les poëtes, ainsi que par les historiens ! mort dont le récit fait couler les larmes

(1) Ainsi la ville de Constantinople, fondée par Constantin-le-Grand, eut pour dernier souverain, un empereur du même nom. Rome fondée par Romulus, offrit également ce singulier phénomène. Tous les historiens ont remarqué cette surprenante conformité, mais aucun n'a saisi le rapprochement qui suit : La mère de Constantin-Dragosès s'appeloit Hélène, comme la mère de Constantin-le-Grand. Constantinople, à l'époque de sa fondation, eut un Grégoire pour patriarche ; le même nom se retrouve aussi à l'époque de la prise de cette ville par Mahomet II.

de l'attendrissement et de l'admiration ! Oui, encore une fois, la postérité est aveugle et injuste ; elle ferme les yeux sur l'héroïsme le plus touchant, pour les ouvrir sur de barbares exploits. Cependant Dragosès est le seul souverains des quatre grands empires, qui succombe avec gloire, et dont le trépas doit exciter nos regrets. Le marbre et la toile n'offrent jamais les traits de ce pieux héros, bien supérieur aux Curtius, aux Décius, si connus, si célébrés dans nos écoles. Il est facile de le voir, l'immortalité est sujette à des caprices aussi bizarres que l'homme lui-même. Un chef de brigands, un fratricide, le premier des Romains, est immortel ; le dernier, et le plus vertueux de tous, est presque ignoré. Les peuples ne méritent réellement pas d'avoir d'aussi grands hommes, et d'un héroïsme aussi pur, aussi vertueux. La postérité, ingrate et légère dans les jugemens, ainsi que dans le choix de ses héros, apprend ce qu'elle devroit oublier, elle oublie ce qui devroit vivre éternellement dans la mémoire des hommes.

Romulus avoit présidé en Italie aux destinées de Rome ; un plus grand prince, Constantin-Dragosès, les termina dans le même état de pauvreté, aussi vaillamment qu'elle avoit commencé sur les bords du Tibre, et le laurier de

la gloire ombragea le tombeau aussi bien que le berceau de ces maîtres des nations.

Quand le trône du grand Constantin s'écroule, la Russie lève la tête du milieu des ruines, et brise ses fers sur la tête des Tartares; l'Espagne sort de l'obscurité, et achève de vaincre un peuple de la même religion que celle des Ottomans, destructeurs de l'empire romain. La monarchie anglaise se replonge dans les horreurs de la guerre civile. La monarchie française ressuscite, pour ainsi dire, et semble se ranimer pour hériter, dans peu de siècles, de la grandeur romaine. A peine celle-ci a disparu, que les révolutions de tous genres se multiplient, et agrandissent le tableau de l'histoire moderne. Le grand rideau qui cachoit une partie de l'Univers, va bientôt se tirer, et un immense continent perdu au milieu de l'Océan atlantique, être découvert par l'audace et le génie d'un Génois, tandis que Vasco de Gama ira se frayer une route nouvelle vers les Indes orientales; mais le sang des Européens va s'appauvrir, leurs forces physiques vont diminuer, et des maladies inconnues jusqu'alors, corrompre la source même de la vie. Tout va changer autour de nous; l'esprit humain engourdi depuis tant siècles, va se réveiller, reparoître avec toutes les grâces, toute la frai-

cheur de la jeunesse, et prendre un vol plus hardi : le génie de l'ancienne Grèce ainsi que de l'ancienne Rome, échappé de Constantinople, va se faire jour à travers les débris, et mettre en mouvement l'imagination des peuples de l'Europe entière.

Dernières observations sur l'empire romain d'Orient.

La vieillesse de l'empire d'Orient avoit été longue et vigoureuse ; s'il subsista l'espace de onze cent cinquante-quatre ans, sous quatre-vingt-deux empereurs, à compter de la mort de Théodose-le-Grand, jusqu'en 1453, c'est que les parties à l'extrémité de l'Asie furent longtemps intactes et saines ; l'esprit belliqueux des Romains fut entretenu par les attaques continuelles des Perses ; toute la frontière, du côté de la Mésopotamie, offrit toujours le plus formidable aspect, jusqu'à l'époque de l'invasion de la Syrie par Abul-Obeïdah et Caled, généraux musulmans. Les Perses et les Romains, ennemis irréconciliables, depuis la défaite de Crassus, différoient entièrement de mœurs et de religion ; et leur antipathie, les cruelles représailles exercées par les deux nations, ne leur laissèrent guères le temps de s'amollir dans les douceurs du repos.

L'Asie

L'Asie fournit une pépinière de bons soldats, et rassura le petit point de l'Europe orientale où les Romains luttoient si péniblement contre une foule de peuples barbares. L'Asie seule, jusqu'à la fin du règne d'Héraclius, jouit, dans un grand nombre de provinces, de tous les avantages que garantit la victoire; l'empire romain d'Europe n'en jouit presque jamais. Lorsque, sous Justinien, les armées triomphoient des Perses, lorsqu'elles arrachoient l'Afrique aux Vandales, et l'Italie aux Goths, les Avares, les Bulgares, les Esclavons pilloient, incendioient, dévastoient les provinces voisines de Constantinople. L'empire, sur les confins de l'Europe, se bornoit souvent à l'enceinte de la capitale que son heureuse position sur le Bosphore, aussi bien que l'ignorance de ces barbares, préservoient du danger.

En Asie, au contraire, les liens de la subordination furent moins relâchés, il y régnoit plus de vigueur et de patriotisme. Lorsque les Musulmans eurent enlevé la Syrie aux Romains, rien n'étoit perdu, si les empereurs eussent voulu seconder l'ardeur guerrière des Maronites qui vivoient retranchés dans les montagnes de la Phénicie. Ces braves gens, quoique abandonnés à eux-mêmes, repoussèrent constamment

les efforts des infidèles : ils auroient repris infailliblement la Syrie, et peut-être anéanti la puissance des Arabes, si Justinien II ne les eût punis de leurs victoires, en dispersant douze mille de ces montagnards, et s'il n'eût renversé lui-même la seule barrière capable d'arrêter les Musulmans.

La populace de Constantinople se montra aussi redoutable pour les empereurs que tous ces ennemis ; elle n'aimoit que les jeux du cirque : transportée d'un enthousiasme meurtrier pour des cochers, plus d'une fois, dans une aveugle fureur, elle se précipita sur la garde impériale, égorgea les hommes de la faction qu'elle détestoit, et mettant le feu dans les divers quartiers de la ville, n'en fit qu'un immense bûcher : des querelles de religion remplirent de sang le palais, la capitale, Alexandrie, Antioche et tout l'empire. Nestor fut un des premiers auteurs de ces troubles ; ensuite vinrent les Eutychiens, puis les Monothélites et les Iconoclastes ; les souverains souffloient un feu que l'Église s'efforçoit d'éteindre.

Après de grandes catastrophes, des élans d'audace sauvèrent Constantinople ; l'effrayante énergie de Zimiscès raffermit l'empire, et des éclairs de prospérité éblouirent les nations ennemies

qui attendoient en silence la chute de cet empire. Il semble remonter à la hauteur du génie des illustres souverains, Nicéphore-Phocas, Basile, Alexis et Jean-Comnène, etc; mais il redescend sous d'indignes successeurs, pour se relever de nouveau et redescendre. Le génie des Grecs s'agrandit ou se resserre en même temps que celui des empereurs; à chaque instant c'est une grandeur qui se choque et qui se repousse. Dans aucun pays la fortune ne se signala davantage par la bizarrerie de ses jeux; des mendians mêmes s'assirent sur le trône du grand Constantin: tels furent Justin Ier, Léon III l'isaurien, Basile le macédonien, Michel Calaphate, etc.

L'histoire du bas-empire, il faut l'avouer, ne présente le plus souvent qu'une affreuse nomenclature d'empoisonneurs, d'assassins, de parricides, de monstres tremblans sous le poids de leur propre grandeur, qui ne respectent ni les loix divines, ni les loix humaines, et qui, presque tous, finissent par avoir la tête tranchée ou les yeux crevés.

La prise de Constantinople affermit la puissance des Ottomans, et fit concevoir à Mahomet II de nouveaux projets d'agrandissement.

Les Musulmans triomphent dans la Grèce, et sont battus en Espagne : la puissance des Maures va toujours en déclinant ; Alphonse VI, *le magnanime*, roi d'Arragon, les affoiblit par ses exploits. Les chrétiens se fussent emparés de la ville de Grenade, dernier rempart des infidèles, si la jalousie entre les rois de Castille et d'Arragon, et si l'insolence des grands n'eussent retardé la perte de ce royaume. Dans cette même année 1453, si fatale à l'empire grec, Huniade remet le sceptre de Hongrie entre les mains de Ladislas, fils d'Albert, et se signale contre les Turcs par de nombreux faits d'armes.

La France, après tant de désastres, reprenant une face nouvelle, battoit à Formigny les Anglais, leur enlevoit la Normandie ainsi que la Guienne; et la nation française, animée d'un beau zèle, enrichie par le commerce, l'agriculture, défendue par d'habiles généraux, pleine d'horreur pour le passé, et d'espérance pour l'avenir, sembloit ressusciter dans toute sa force et dans toute sa gloire.

La nation anglaise présentoit un spectacle bien

différent ; la mort du brave Talbot, qui périt, les armes à la main, dans la Guienne, achève de ruiner en France le parti anglais. Un imposteur irlandais, Jean Cade, lève une armée (1450), entre dans Londres, y est reçu avec enthousiasme par les bourgeois ; mais bientôt sa mauvaise conduite, ses manières basses le décelèrent, et, chassé par eux de cette capitale, il est assassiné. Les communes, excitées par le duc d'Yorck, présentent une requête séditieuse à Henri VI, forcent ce monarque pusillanime de faire leurs volontés, et le duc d'Yorck, pour un moment, devient tout-puissant sous le nom de protecteur.

Frédéric III, empereur pacifique mais foible, alla se faire couronner dans Rome, et s'exposer à des humiliations qui avilissoient la majesté impériale. Il retint le jeune Ladislas, roi de Hongrie ; mais les Hongrois marchèrent contre Frédéric, le battirent, et le forcèrent de leur rendre leur prince.

En Pologne, Casimir IV, d'un caractère inquiet, bizarre, plein de hauteur, s'aliénoit le cœur de ses sujets : les habitans de la Prusse se

levoient simultanément en masse, contre les chevaliers teutoniques, et se préparoient à se délivrer du joug de ces oppresseurs.

La maison d'Oldenbourg monte sur le trône de Danemarck, et l'*union de Calmar* est rétablie par Christiern Ier, prince de cette dynastie, lorsque les Paléologues sont précipités du trône de Byzance.

Salstat, archevêque d'Upsal, en Suède, mécontent de Canutson, qui ménageoit peu le clergé, excommunia ce monarque, appela les Danois, et, fortifié de leurs secours, battit Canutson qui s'enfuit. Christiern, effrayé de la puissance du prélat, auquel cependant il étoit redevable d'un nouveau sceptre, le fit arrêter; un autre évêque suédois, Catil, prit les armes contre les Danois, affoiblit ce peuple, et gouverna despotiquement la Suède.

Dans le royaume de Naples, Alphonse, servi à son gré par la fortune, rendoit ses peuples heureux, fomentoit la discorde parmi ses voi-

sins, et s'armoit contre les Florentins. La nouvelle de la prise de Constantinople répandit l'effroi dans toute l'Italie; on croyoit déjà voir les Turcs victorieux, et prêts à faire subir le même sort à Milan, à Rome et à Florence. Calixte III proposa une croisade contre l'ennemi commun de la chrétienté; mais ce zèle religieux se refroidit, lorsque les premiers sentimens de la terreur furent, quelques années après, affoiblis par la valeur de Jean Huniade qui repoussa les infidèles.

François Sforce, général des Milanais, peu content de ce titre, après avoir triomphé des Vénitiens à Caravaggio, voulut régner : Milan lui ferma ses portes; mais les Florentins à la persuasion de Cosme de Médicis, accordèrent des troupes à cet ambitieux qui, après un siége de courte durée, entra dans la ville (1450), et s'y fit proclamer souverain.

Le doge de Venise, François Foscari, après la défaite de Caravaggio, qui mit cette république à deux doigts de sa perte, déploya une fermeté, un sang froid vraiment héroïque. La jalousie des Milanais contre Sforce leur géné-

ral, autant que la sagesse du doge, sauva cette fois les Vénitiens : cet homme extraordinaire, presque toujours vainqueur de ces républicains, les fit repentir de s'être déclarés ses ennemis pour l'empêcher d'usurper dans Milan l'autorité souveraine. Cependant Venise et Gênes, intéressées à défendre Constantinople, envoyèrent, l'une Jacques Lorédan, et l'autre Jean Justiniani, au secours des Grecs; les Vénitiens arrivèrent trop tard.

Des bandes indisciplinées de soldats, ravageant le territoire de l'État ecclésiastique, furent heureusement vaincues, et mises dans l'impossibilité de nuire davantage.

Dans Rome, un enthousiaste, nommé Stéphano Porcari, essaya de jouer le même rôle que Crescentius ainsi que Nicolas Rienzi, et de rétablir l'antique majesté de la république romaine; les projets de cet ambitieux ayant été découverts, tous les conjurés, ainsi que leur chef Porcari, furent punis de mort.

Les plaies de l'Eglise se guérissent, la religion triomphe, tandis que l'empire romain s'écroule; le schisme cessa entièrement en Europe, par l'abdication de Félix V (1449), et l'intronisation de Nicolas V. Les troupes du nouveau pape

marchèrent au secours de Belgrade, délivrèrent cette ville, et firent essuyer aux Turcs une perte considérable. Protecteur des malheureux Grecs, Nicolas V tenta, mais inutilement, d'armer l'Europe en leur faveur; le moment de la destruction de leur empire étoit arrivé, et aucun effort des hommes ne pouvoit le sauver. La prise de Constantinople ruina une partie du commerce des deux peuples génois et vénitien.

SOIXANTE-DIXIÈME SYNCHRONISME.

De 1453 *à* 1461 *après J. C.*

Jusqu'à présent l'empire romain, malgré sa foiblesse, nous avoit, dans ces derniers siècles, servi comme de point de ralliement : c'est aux Français, aujourd'hui, la première des nations pour les exploits, la puissance et le génie, que nous transmettrons désormais cet honneur, et autour desquels viendront, en quelque sorte, se ranger les événemens arrivés sur la terre.

Charles VII, restaurateur de la monarchie française, n'avoit plus d'ennemis à combattre, et s'occupoit uniquement du bonheur de la France; mais son propre fils, le dauphin,

abreuva d'amertumes ce monarque victorieux, et troubla la tranquillité publique. Depuis longtemps ce cœur dénaturé méconnoissant, outrageant l'autorité paternelle, se conduisoit despotiquement dans les États de son père. Louis, sur le point d'être enfin réprimé dans ses projets criminels, se retira à la cour de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, qui le reçut avec beaucoup d'égards. « *Le duc de Bourgogne*, dit le roi, *nourrit un renard qui mangera ses poules* » : paroles prophétiques, et qui peignoient trop justement, et le caractère du rebelle, et l'imprudence du duc. Un autre prince du sang, le duc d'Alençon, traître à la patrie, éprouva toute la sévérité de Charles VII. Le dauphin, du fond de sa retraite, entretenoit de coupables intelligences avec les ennemis de l'État. Charles VII ne pouvoit trouver de consolations dans son malheur ; l'image d'un fils rebelle lui troubloit l'i-
1461. magination : on prétend qu'il se laissa mourir de faim, pour épargner un parricide à Louis.

En Angleterre, Henri VI expioit, par des vicissitudes inouies, le crime de son aïeul Henri IV ; les Anglais ses sujets, chassés honteusement de la France, se déchirèrent de leurs propres mains,

et répandirent des flots de sang pour la cause des deux branches royales d'Yorck et de Lancaster. Il est des circonstances où la paix extérieure est une calamité pour les nations; les esprits n'étant plus occupés au dehors, s'échauffent au dedans; l'ambition s'ennuie d'être oisive, elle veut des honneurs, elle aspire à de nouveaux changemens, elle conçoit de nouvelles espérances, elle veut, elle excite une révolution afin de se satisfaire: c'est ce qui arriva en Angleterre, lorsque les troupes y furent rentrées.

L'esprit du foible Henri VI baissa, lorsque le nombre de ses années s'accrut; Richard, duc d'Yorck, commença la guerre civile, et fit le roi prisonnier à la bataille de Saint-Albans (1455).

Les rebelles conservant encore quelque respect pour leur maître, lui rendirent le sceptre et la liberté; l'ambition leur remit bientôt les armes à la main: une nouvelle bataille, celle de Northampton, gagnée par Varwick, rompit ce foible lien, et le malheureux Henri VI tomba une seconde fois en leur pouvoir (1461); il auroit fallu à ce monarque l'activité et le courage de sa femme Marguerite d'Anjou. Cette reine, combattant pour son époux, pour son roi, fournit le seul exemple de tendresse et d'héroïsme qui, dans ces temps orageux, mérite notre

estime et notre respect ; elle lève une armée en Écosse, la commande en personne, bat, à la journée de Vakelfield, le duc d'Yorck qui périt sur le champ de bataille : Édouard, fils de ce duc, plus entreprenant encore que son père, rallie les rebelles ; une seconde victoire remportée sur Varwick, procure de nouveau la liberté au roi (1461).

En Espagne, Henri IV l'impuissant, succède (1434) à son père Henri III *le valétudinaire :* c'étoit un prince imbécille, voluptueux, livré à des vices infâmes, et dont l'impuissance physique, causée par le libertinage, avilit la personne et la dignité royale.

En Allemagne, Frédéric III, de concert avec le pape Calixte et Pie II, essaie d'armer l'Europe contre les infidèles ; aucune puissance ne le seconde, et l'Allemagne se voit sur le point d'être écrasée par eux ; l'empereur agissoit pour son intérêt personnel, autant que pour la cause de la religion. Si les Turcs eussent mieux connu la situation de l'empire germanique désolé par la guerre civile, ils auroient pu le conquérir.

Frédéric III augmentoit, durant ces troubles, la puissance de sa maison, par des mariages adroitement ménagés : la justice, la prudence, la modération réparèrent les torts de la foiblesse de cet empereur, et firent chérir son gouvernement.

Les Polonais, gouvernés par leur roi Casimir IV, favorisèrent la révolte des paysans prussiens; mais les chevaliers teutoniques défirent leur armée, et la Prusse, ainsi que la Pologne, devint un théâtre de carnage.

Catil, en Suède, après avoir administré le royaume pendant sept années, mécontent des Danois, aide Canutson à se replacer sur le trône.

Le Danemarck, sous le règne du sage Christiern Ier, jouissoit, dans l'intérieur, des avantages de la paix.

En Russie, Ivan III Basiliovitz, imposoit un tribut au souverain tartare de Cazan, soumettoit Novogorod-la-Grande, rétablissoit l'unité dans l'empire russe, par conséquent doubloit les forces de ce pays, se jetoit sur la Pologne,

et ravageoit cette contrée. Le czar n'obtint pas les mêmes succès en Livonie ; l'artillerie, encore inconnue aux Russes, effraya tellement ses soldats, à la journée de Pleskow, qu'ils s'enfuirent aux premières décharges. La découverte de la Sibérie accrut les ressources de la Russie ; des colonies allèrent s'établir dans la partie septentrionale de cette région, et procurèrent aux sujets du czar les plus riches fourrures du globe. Le règne d'Ivan doit être considéré comme l'aurore de la civilisation des Russes, et le souverain même comme le véritable fondateur de l'empire. Il attira dans Moscou des hommes habiles dans les arts ainsi que dans les sciences, prit à sa solde des officiers allemands qui relevèrent le courage des troupes par de savantes théories, et fit germer les premières semences de la grandeur nationale.

Le royaume de Naples, sous Alphonse Ier, ainsi que presque toute l'Italie, offroit un aspect rassurant. Alphonse étant mort (1488), eut pour successeur son fils naturel, Ferdinand : Jean d'Anjou vint lui disputer le trône, et subjugua presque tout le royaume de Naples ; mais n'ayant point poussé la guerre avec assez de vigueur,

il fut obligé, quelque temps après, de renoncer à l'espérance de régner sur les Napolitains.

Cosme de Médicis, dans Florence, bienfaicteur de ses concitoyens, embellissoit cette ville, bâtissoit, à ses frais, de magnifiques édifices, faisoit éclater sa piété autant que sa magnificence dans la construction d'un grand nombre d'églises, et, dans une république, agissoit en tout comme un grand roi, sans blesser néanmoins la fierté des Florentins, sans exciter leur jalousie ni leur défiance : c'est un des hommes dont l'esprit fut le plus sage, le plus délié, qui régla le plus adroitement sa conduite sur la politique et sur la prudence. Florence renfermoit un grand nombre d'autres citoyens riches et puissans ; Luc Pitti, l'un d'eux, fit élever un superbe palais qui conserve encore son nom.

François Sforce, duc de Milan, plus guerrier que Cosme, et non moins habile, non moins politique, méditoit le projet d'une confédération générale entre les divers États de l'Italie, afin de pouvoir opposer aux princes étrangers une masse redoutable de puissance.

Ce duc qui s'étoit, de lui-même par son mérite, élevé au plus haut degré de la fortune, n'avoit que des vues grandes et généreuses.

Les Vénitiens, souples et industrieux, se concilièrent l'amitié de Mahomet II qui protégea leur commerce, et les admit au libre exercice de leur industrie dans ses États. Ces républicains, aussi ingrats que les Athéniens, ne rougirent point de déposer leur doge, Foscari, vieillard vénérable qui, âgé de quatre-vingt-quatre ans, ne put survivre à cet affront : au moment que les cloches de Saint-Marc annoncèrent (1457) l'élection de son successeur, Pascal Malipier, le trop sensible Foscari expira de douleur.

La ville de Gênes, perpétuel foyer de divisions, appela les Français pour les chasser quelque temps après.

La Hongrie opposoit une digue invincible au torrent qui menaçoit d'engloutir l'Europe entière. La nouvelle du siége de Belgrade par Mahomet II (1455), plongea dans les plus vives alarmes

alarmes toute la chrétienté, qui ne fut rassurée qu'en apprenant la levée du siége et la retraite des Ottomans. Ladislas le jeune, ou le *posthume*, voulut célébrer lui-même les vertus et les grandes actions d'Huniade, défenseur le plus intrépide des chrétiens, mort en 1456. En voyant la femme du héros, vêtue de deuil, il lui adressa ces paroles : « *Pourquoi ces lugubres vêtemens ? s'ils conviennent à votre douleur, ils ne conviennent point à la gloire de Huniade ; c'est sur nous-mêmes, et non sur lui que nous devons pleurer : son ame, immortelle comme son nom, repose dans le sein de l'Éternel... Du plus haut des cieux, son ame veille encore sur la Hongrie... Quittez-donc ces vêtemens, et cessez un spectacle qui l'outrage* ».

Ce ne fut qu'une saillie de sensibilité ; le temps enleva bientôt ces précieux germes d'héroïsme. L'ingrat Ladislas V fit périr sur l'échafaud, un des fils de son bienfaicteur. Ce monarque contraint, peu de temps après, de se retirer en Bohême, mourut à Prague, à l'âge de dix-huit ans, en 1457, détesté de tous ses sujets, et après avoir désigné pour successeur au trône de Bohême, George-Podiébrad, homme cher à une grande partie des Bohémiens pour son attachement à la doctrine de Jean Hus. Mathias Corvin, fils du héros hongrois, élu roi à la

place de Ladislas, gémissoit dans les prisons de Vienne, lorsque ses compatriotes le choisirent pour les gouverner.

Chez les Turcs, l'échec reçu sous les murs de Belgrade ne rabattit point la fierté de Mahomet II, et ne ralentit point son infatigable ardeur; il tomba avec toutes ses forces sur Scanderberg, roi d'Albanie qui, après une vigoureuse résistance, obligé de céder à des forces trop supérieures, se retira dans la république de Venise où ce héros mourut dans les sentimens de la plus vive piété. Mahomet II passa en Asie, détruisit Trébizonde. David-Comnène, dernier souverain de cet empire, présenta sa tête aux bourreaux du conquérant, plutôt que de renier la foi de ses pères.

En Perse, Usum-Cassan, chef de la dynastie du *mouton noir* (ainsi nommée à cause de cet animal que les Turcomans, ses compatriotes, portoient sur leurs étendards), renversa du trône les successeurs de Tamerlan, pour s'y asseoir à leur place: ce prince humain et magnanime accueillit avec bonté les fils de David-Comnène, dont il avoit épousé la sœur: cependant on re-

proche à Usum-Cassan l'attentat qu'il commit sur la personne du petit fils de Tamerlan, Abouchaïd, auquel il fit trancher la tête, après avoir subjugué l'Indoustan.

Papes : La dernière année de Nicolas V, le pontificat de Calixte III, et les trois premières années de celui de Pie II, connu, avant son intronisation, sous le nom d'Æneas-Sylvius-Piccolomini, un des plus savans hommes de son siècle. Les papes commencent à renoncer à leurs idées de domination terrestre, à se consacrer seulement au gouvernement de l'Église, et à se montrer les pères communs des fidèles ; ils eurent presque tous un discernement exquis, et de grandes lumières.

La ville de Rome, contenue par la sagesse de ces pontifes, cessa d'être le repaire des anarchistes et des brigands.

Deux conciles : celui de Mantoue contre les Turcs, en 1459, et celui de Suze, en 1461, au sujet de la discipline ecclésiastique.

Les Portugais toujours actifs, toujours intrépides, poursuivoient le cours de leurs découvertes. Cada-Mosto, un de leurs marins, aborda,

le premier, à l'île *Buena-Vista* (bonne vue), ainsi nommée, à cause de la joie qu'il ressentit, en l'apercevant après une horrible tempête. Alphonse V, l'*africain*, successeur de Jean II, arma contre les Maures une flotte formidable, débarqua en Afrique, les vainquit, leur enleva la ville d'Alacar, et retourna, couvert de gloire, en Portugal.

SOIXANTE ET ONZIÈME SYNCHRONISME.

De 1461 *à* 1483 *après J. C.*

Louis XI, objet d'un horrible soupçon, se signala par son penchant à la cruauté : les membres de sa propre famille, unis aux ducs de Bretagne et de Bourgogne, formèrent contre ce prince la *ligue du bien public ;* la journée de Monthléry ne fut décisive ni pour l'un, ni pour
1465. l'autre parti. Louis XI eut la politique, à force de promesses qu'il ne tint jamais, de désarmer ses ennemis. L'héroïque dévouement de Jeanne Hachette sauva la ville de Beauvais, assiégée par les troupes de Charles-le-Téméraire, fils de Philippe-le-Bon, qui avoit succédé à son père. Le roi, tenu en bride par les ennemis de l'intérieur,

n'osa se hasarder à combattre les Anglais, et, par le traité de Pecquigny, se rendit, en quelque sorte, tributaire d'Édouard IV, afin de désarmer ce monarque étranger.

Ce ne fut pas le seul acte de foiblesse qui déshonora un règne trop préconisé; Louis XI, occupé à contenir les seigneurs, à diminuer leur autorité, s'occupa très-peu de ses projets sur l'Italie, préférant, avec raison, se rendre le maître dans ses propres États, que d'aller courir les chances dangereuses des armes, pour en conquérir de nouveaux. Cette politique, sage dans le principe, lui fit commettre des perfidies, et favoriser même les ennemis de la maison d'Anjou.

Louis XI, si défiant, si rusé, si habile, se laissa néanmoins tromper par le duc de Bourgogne, qui l'attira dans Péronne, le retint prisonnier, et le mena à la guerre contre les Liégeois que le roi de France avoit lui-même excités à la révolte: il n'obtint la liberté qu'avec beaucoup de peine: peu d'années après, la fortune le débarrassa d'un si terrible adversaire. Charles s'étoit obstiné à vouloir attaquer une nation pauvre et belliqueuse, qui n'avoit rien à démêler avec lui. Une première leçon reçue à Granson, ne put le rendre plus circonspect; la sanglante défaite qu'il essuya près de Morat, changea la témérité de ce

duc en fureur ; elle se tourna principalement contre le duc de Lorraine, allié des Suisses, qu'il regardoit comme le principal auteur de ses désastres. Déterminé à se venger de son ennemi, il
1477. alla mettre le siége devant Nanci, fut battu et tué devant cette ville ; on le tira le lendemain de dessous un monceau de cadavres. René, duc de Lorraine, en reconnoissant le corps de Charles, ému de compassion, lui jeta de l'eau bénite, et lui prit même la main, en disant : « *Cher cousin, Dieu sauve ton ame, combien de maux tu nous a faits !*

La mort de Charles-le-Téméraire ouvrit un vaste champ à l'ambition ; Louis XI laissa échapper la plus riche partie de la succession de son ennemi, dont la fille et l'héritière Marie, fut mariée à l'archiduc Maximilien d'Autriche. Ainsi la témérité du dernier duc de Bourgogne, fut le principe de l'élévation de la maison d'Autriche : la province de Bourgogne, réunie à la couronne de France, accrut pourtant les ressources de la monarchie. Louis XI n'osa presque jamais faire la guerre ; ses ennemis l'y con-
1479. traignirent cependant, et l'empereur Maximilien vainquit l'armée française, à la journée de Guinegate, en Artois.

Dans la France même, la politique fit regagner à Louis XI, sur les grands vassaux, tout

ce que ses prédécesseurs, depuis Hugues Capet, avoient perdu. Roi barbare, il cimenta son pouvoir avec du sang : en punissant, avec justice, des seigneurs rebelles, tels que le connétable de Saint-Pol et le duc de Nemours, il devint criminel, surtout à l'égard de celui-ci, par des raffinemens inouis de férocité : la fortune le favorisa sur les bords de la tombe, en lui accordant de nouvelles provinces qui lui échurent par droit d'héritage. Louis XI auroit préféré quelques années de vie aux plus magnifiques acquisitions : sans cesse tourmenté par la crainte de la mort, cherchant de puériles distractions, afin d'en écarter les sombres images, le monarque français fit venir l'hermite S. François de Paule, du fond de la Calabre, pour lui demander la santé du corps, avec plus d'instance encore que la santé de l'ame, et mourut mille fois, avant de payer le fatal tribut à la nature, le 30 août, à l'âge de soixante et un ans. 1483.

En Angleterre, le triomphe de Marguerite d'Anjou fut de courte durée : le jeune Édouard, fils du duc d'Yorck, se fit proclamer roi dans Londres, et par cette usurpation, dévoila l'ambitieuse politique de son père, instigateur de tous

les troubles. Marguerite d'Anjou, qui déploya le plus admirable caractère dans l'une et dans l'autre fortune, perdit les sanglantes batailles de Tauton et d'Exham : cette reine intrépide, se roidissant dans l'adversité, alla susciter de nouveaux ennemis au vainqueur, et lever de nouveaux soldats.

Marguerite elle-même est prise à la journée de Teukesbury. Henri VI, quatre fois détrôné, et autant de fois rétabli, est assassiné dans la tour de Londres : avant de périr, il vend chèrement sa vie, et abat à ses pieds trois de ses assassins.

Édouard IV, galant, aimable aux yeux des femmes, mais bourreau de ses sujets, se baigna dans le sang le plus pur de l'Angleterre, et mérita d'avoir pour frère le duc de Glocester, l'homme le plus farouche, le plus sanguinaire qui ait peut-être jamais existé. Les vices et les crimes de l'usurpateur firent horreur au duc de Warwick qui, changeant de parti, épousa la cause de Lancaster, battit Édouard à la journée de Nottingham, conduisit victorieusement la reine Marguerite jusqu'aux portes de Londres, et commit la faute impardonnable de s'arrêter au milieu de ses exploits. Édouard reparut à la tête d'une nouvelle armée ; Warwick, à la fin vaincu, périt en 1471, à la journée de Barnet,

en combattant pour la veuve de l'infortuné Henri VI.

Durant ces guerres civiles, nommées *la rose blanche et la rose rouge* (à cause des couleurs que les deux partis affectoient de porter), le fer moissonna une partie de la nation anglaise. A la journée de Tauton, le sang rougit les eaux d'une rivière; et des cadavres entassés servirent à la rendre guéable. Partout on n'entendoit parler que de combats, de révoltes, de villes saccagées, de massacres, d'horribles représailles, et de débarquemens de troupes levées sur le continent par le parti vaincu; on auroit cru que l'océan vomissoit des monstres pour dévorer la Grande-Bretagne.

Édouard IV, pressé de jouir et de satisfaire ses passions, s'arrachoit des bras de la volupté, pour voler à de nouveaux dangers, et commettre de nouveaux assassinats. Tantôt roi, tantôt fugitif, il essuya tous les caprices de la fortune; enfin il s'affermit sur ce trône ensanglanté, après avoir vengé, par des atrocités, le crime du duc de Lancaster qui avoit dépouillé Henri III, et l'avoit fait mourir. Édouard ne respecta pas même les jours de son frère, le duc de Clarence qui, dans ce temps de malheurs, éteignit voluptueusement le flambeau de sa vie dans une tonne

pleine de vin de Malvoisie, laissant à l'Europe l'exemple d'une insigne folie ; l'efféminé tyran mourut lui-même, en 1482.

Les scènes tragiques recommencèrent aussitôt. Édouard V, trop jeune pour régner, fut mis sous la tutelle de son barbare oncle, le duc de Glocester. Le monstre, déjà souillé de forfaits, en commit un d'un nouveau genre, en faisant passer Édouard IV et le duc de Clarence ses frères, pour des bâtards, sans craindre de déshonorer sa propre mère. Il eut recours à la plus infernale politique pour tromper la nation, et pour usurper la couronne : ce tigre fit égorger le roi son neveu, ainsi que le frère de ce malheureux enfant, et prit lui-même le titre de roi, sous le nom de Richard III.

Si les souverains étoient égorgés en Angleterre, ils étoient avilis en Espagne : l'impuissance de Henri IV occasionna tous ces troubles, et rendit suspecte, aux yeux des Espagnols, la naissance de Jeanne sa fille. Les grands traitèrent ce roi avec plus d'humiliation même, que ne l'avoit été jadis Louis-le-Débonnaire, en France. La nation s'émut à la vue des outrages reçus par son prince, et le replaça sur le trône : la mort d'Henri IV (1477) devint le signal d'une nouvelle guerre ci-

vile ; la plus grande partie de la nation rejetoit Jeanne, et secondoit la sœur de Henri IV, Isabelle, épouse de Ferdinand, roi d'Arragon. Le parti de cette dernière triompha, à la journée de Toro, de celui de Jeanne que les Portugais avoient secourue, et cette victoire garantit la possession du sceptre à Isabelle. Tant de révolutions exaltèrent le courage des Espagnols, et les rendirent plus redoutables au dehors : les deux couronnes réunies, de Castille et d'Arragon, firent trembler les Maures.

L'anarchie désoloit l'empire germanique, et les princes armés les uns contre les autres, en faisoient un champ de bataille ; l'Autriche elle-même, jusqu'alors si dévouée au sang de ses maîtres, imitoit ce funeste exemple, et la ville de Vienne insultoit Frédéric III, son souverain. Son propre frère, Albert, se mettant à la tête des séditieux, assiégea dans la citadelle l'empereur qui, heureusement, se défendit intrépidement, et donna le temps au roi de Bohême de venir le délivrer. La *paix*, connue sous le nom de *paix publique*, succéda à ces violentes scènes de rebellion, et Frédéric III s'occupa de faire de sages réglemens pour le maintien de

cette paix si nécessaire; il eut la satisfaction de voir la plus belle partie de la riche succession des ducs de Bourgogne, passer dans sa famille, par le mariage de son fils Maximilien avec Marie, fille de Charles-le-Téméraire; bientôt de nouveaux ennemis s'élevèrent contre une autorité foible et chancelante.

Les Suisses, vainqueurs du duc de Bourgogne, s'agrandissoient chaque jour, et devenoient aussi chaque jour plus redoutables; les peuples voisins envioient le sort heureux et la douce liberté des cantons. Les Francs-Comtois voulurent faire partie de la confédération helvétique; des raisons de politique, qui font honneur à la sagesse des Suisses, engagèrent ceux-ci à rejeter une offre si flatteuse. Une jalousie secrète s'alluma cependant entre les villes de Berne, de Zurich, de Lucerne et de Fribourg; le désir des richesses enflamma le cœur des jeunes gens, qui abandonnèrent leurs montagnes pour aller se mettre à la solde des puissances étrangères. La pureté de leurs mœurs s'altéra, et les sentimens de modération et de justice firent place à l'ambition, ainsi qu'à la noblesse des sentimens républicains qui les avoient distingués, jusqu'à cette époque, de tous les autres peuples: quelques hostilités

coutre le duc de Milan, furent suivies d'une paix qu'ils vendirent à leur ennemi. De tous les souverains, Louis XI fut celui qui les caressa le plus, et qui les suborna, avec le plus d'art, aux dépens mêmes de leur propre intérêt.

Dans l'année 1481, un hermite, le pieux Nicolas de Glue, animé des sentimens les plus patriotiques, ne respirant que le bonheur de l'humanité, rétablit la concorde parmi les cantons suisses près d'en venir aux mains : les exhortations de cet ange de paix rétablirent l'empire de la justice ainsi que de la vertu dans les montagnes de l'Helvétie, et ce pays lui dut le pacte célèbre, sous le nom de *Convenant de Stantz*, pacte qui modifia, avec plus de sagesse, la constitution politique et fédérative des Suisses. Nicolas de Glue, l'*Epiménide* des siècles modernes, chez les Grecs, eût été immortalisé ; mais ce bienfaicteur de l'humanité est à peine connu de ses compatriotes eux-mêmes.

En Bohême, un grand nombre de villes persistèrent à ne point reconnoître George-Podiébrad, infecté de l'hérésie des Hussites. Mathias, roi de Hongrie, marcha contre ce

prince, le vainquit dans plusieurs combats; et George, pour conserver le peu de provinces qui lui restoient, consentit à signer un traité ignominieux qui assuroit, après sa mort, la couronne aux enfans de Mathias (1469). Combien l'esprit de parti dénature les faits, et défigure les hommes! Des écrivains protestans vantent la douceur, la capacité, les lumières de ce George-Podiébrad, et l'élèvent jusqu'aux nues; ils disent que ce gentilhomme devenu roi, justifia pleinement le choix de ses concitoyens, qu'il se fit chérir de ses sujets, et *redouter* des ennemis extérieurs; et pourtant, c'est au milieu du quinzième siècle que la vérité historique est ainsi travestie par les passions des hommes, et travestie de manière qu'elle paroît fabuleuse.

Podiébrad étant mort (1470), les Bohémiens, nonobstant le traité conclu avec le roi de Hongrie, nommèrent pour leur souverain Ladislas, fils de Casimir IV, roi de Pologne. Mathias, à la tête d'une armée, pénétra dans la Bohême, battit les Polonais, et vainqueur de son ennemi, laissa cependant le sceptre à Ladislas qui lui céda une partie de la Silésie et de la Moravie. Le prince polonais s'efforça de gouverner avec sagesse, un peuple que le fanatisme avoit rendu indocile et capricieux.

Christiern Ier, battu par les Suédois (1471), alla en pélerinage à Rome ; de retour dans ses États, il fonda l'Université de Copenhague, et mourut (1481), à l'âge de cinquante-cinq ans, laissant la couronne à son fils Jean.

En Suède, Canutson, jaloux de la grande autorité de Catil, archevêque d'Upsal, s'empare de la personne du prélat, et se trouve forcé de le remettre en liberté. Catil prend les armes, livre bataille à Canutson, sur le lac Méler enchaîné par les glaces (1464) : le roi tombe au pouvoir du prélat qui ne survit pas long-temps à cette victoire. A la mort de Catil, les Suédois replacent Canutson sur le trône ; à peine celui-ci a les yeux fermés, que le peuple abolit la royauté, et que Sténon-Sture, neveu de Canutson, règne, sous le nom d'administrateur.

Daus Florence, Cosme de Médicis, protecteur des lettres, accueillit généreusement les Grecs fugitifs, les pria d'instruire ses concitoyens, et emporta au tombeau le glorieux titre de *Père de la patrie* (1464). De nouvelles cons-

pirations se tramèrent quand il eut cessé d'exister; une faction prit les armes contre Pierre de Médicis, fils de Cosme : les conjurés réduits à se bannir, excitèrent les Vénitiens à faire la guerre aux Florentins. Pierre, aussi libéral, aussi doux, aussi vertueux que Cosme, mourut au milieu de ces agitations intestines. Les Pazzi, conjurés contre cette famille, assassinèrent (1478), Julien de Médicis; mais Laurent échappa à la rage des assassins : le peuple furieux, immola, avec la dernière barbarie, tous les conjurés qu'il put saisir, et donna une garde à Laurent, pour veiller à la sûreté de cette tête si chère à la république. Florence soutint une guerre opiniâtre contre le pape qui avoit jeté l'interdit sur cette république, à cause des tragiques événemens qui venoient de se passer; l'invasion des Turcs en Italie, et la prise d'Otrante sauvèrent les Florentins.

D'aussi noires conspirations s'ourdirent parmi les Milanais; des conjurés tuèrent Galéas-Sforce, fils et successeur de François : l'un d'eux, jeune encore, dans les douleurs de la torture, s'écria : « *Je m'avoue coupable, avec joie, de l'assassinat qu'on me reproche; je ne mérite aucune peine; je crois au contraire que cette action m'obtiendra,*

tiendra, du souverain juge, le pardon de mes autres péchés. Bien loin de m'en repentir, je déclare que quand j'aurois eu dix vies à perdre, je les aurois sacrifiées, de grand cœur, pour remplir un destin si glorieux. Ma mort est prématurée, mais mon nom vivra à jamais; le souvenir de cet exploit se perpétuera dans la postérité ». Heureusement la postérité ne connoît pas même ce fanatique appelé Jérôme Olgiato, non plus que cet horrible assassinat; elle a continuellement les yeux levés sur des pays plus importans.

Ferdinand, roi de Naples, s'efforça de semer la division dans les contrées voisines, afin d'assurer la tranquillité de ses États : cette conduite n'empêcha point que les ressorts du gouvernement ne se détendissent; le plus triste avenir s'ouvroit déjà aux yeux des Napolitains.

Les révolutions se succédoient dans Gênes qui, tantôt se donnoit au duc de Milan, tantôt aux rois de France, et fatiguoit, par son inconstance, la plupart des souverains.

En Hongrie, se battre contre les infidèles, les repousser, fut la principale occupation du

roi Mathias-Corvin, fils de Huniade. La nation hongroise s'élevant, par la valeur, par les exploits de son monarque, au-dessus de toutes les nations chrétiennes, délivra l'Europe du joug des Musulmans. Depuis Louis-le-Grand, aucun souverain ne gouverna ses sujets avec plus de douceur et de gloire; les Moldaves les Turcs, les Autrichiens et les Bohémiens sentirent la pesanteur de son bras.

Mathias, adoré des Hongrois, se reposant sur leur amour, de la sûreté de sa personne, fermoit son cœur à tous les soupçons. Un jour, on avertit ce grand prince qu'on vouloit attenter à sa vie: » *Si j'étois injuste*, dit-il, *si mon peuple étoit malheureux, je vous croirois; mais je suis bon, je suis équitable; si je meurs d'une mort violente, ce sera sur un champ de bataille, et non dans mon palais: mon peuple veille à ma conservation, tandis que je veille à son bonheur* ». Une autre fois, un légat du saint Siége essaya de lui inspirer de la défiance contre les principaux seigneurs de la cour. Mathias les ayant assemblés devant cet odieux accusateur, lui tint ce discours: « *Voilà tous ces nobles que vous accusez de conspirer contre moi; osez soutenir publiquement ce que vous m'avez dit en secret; la vérité ne craint point de paroître au grand jour* ». Et

comme le légat stupéfait, étourdi de cette scène imprévue, gardoit un profond silence, le roi irrité, furieux, lui adressa ces terribles reproches : « *La fidélité de ces seigneurs m'est aussi connue que votre perfidie ; si le respect que j'ai pour le saint Siége ne retenoit mon indignation, je vous apprendrois comme on traite les calomniateurs dans ma cour. Sortez de mes États, et sachez qu'un légat est un ministre de paix, qui ne doit porter partout que la concorde et la vérité* ».

Les Vénitiens répandoient la terreur dans l'empire ottoman qui faisoit trembler toutes les autres nations. Dans la Morée, ils se soutenoient intrépidement contre toute la puissance de Mahomet II qui, irrité, déchargea sa fureur sur les peuples de l'Italie ; mais, dans le voisinage de ses États, les Vénitiens contrarioient tous ses projets. Il fit assiéger Scutari ; les habitans de cette ville, pressés par la faim vouloient se rendre ; Antoine Loredan, commandant de cette place, découvre son sein, et leur adresse ces paroles : « *Ceux que la faim tourmente, n'ont qu'à se nourrir de ma chair, je la leur abandonne, et ils peuvent s'en rassasier* ». Un pareil acte d'héroïsme rendit le courage aux assiégés qui

contraignirent les Turcs de renoncer à leur entreprise. Les Vénitiens ambitieux, portoient leurs vues jusque sur la Perse où ils espéroient faire exclusivement le commerce, et firent passer à Usum-Cassar, de l'artillerie et des ingénieurs; mais la défaite des Persans fit évanouir ces flatteuses espérances.

En Turquie, Mahomet II, trouvant une résistance invincible du côté des Hongrois, tourna ses armes contre Rhodes (1489). Les chevaliers de cette île, sous la grande maîtrise de d'Aubusson, lui apprirent, par la plus héroïque défense, que les vaillans hommes qui savent mourir, sont capables de vaincre, et repoussèrent toutes les attaques des Ottomans. Le fier sultan, jaloux de réparer l'honneur de ses armes, méditoit la conquête de l'Italie, et déjà s'étoit assuré, par la prise d'Otrante, d'un point de débarquement, lorsque la mort le surprit au moment de l'exécution, en 1484.

Deux phénomènes, religieux et politique, étonnèrent le monde dans son fils Bajazet II, héritier de ses Etats; ce fils étoit dévotement en marche pour le pélerinage de la Mecque, lorsque son père rendoit le dernier soupir; le désir

de régner ne put l'engager à rebrousser chemin, et le tombeau du faux prophète Mahomet reçut le pieux hommage de ce sultan si désintéressé : la conduite de son fils Corcul ne fut pas moins admirable. Chargé, en l'absence de Bajazet, de l'exercice du pouvoir suprême, il aima mieux écouter la voix de la nature, que celle des grands qui l'exhortoient à le garder pour lui-même. Au retour de son père, Corcul, modèle de la piété filiale, plus heureux de pratiquer la vertu que de régner, s'empressa de remettre l'autorité entre les mains du souverain légitime, et rentra avec plaisir dans la condition privée. Zizim, frère de Bajazet, ne se montra pas aussi vertueux, et se fit reconnoître sultan dans Pruse en Bithinie, province asiatique : le sort des armes trahit son ambition, et Zizim vaincu alla porter ses infortunes dans les pays de la chrétienté, excitant partout une stérile pitié.

La monarchie des Mamelucs, terrible et puissante, causoit beaucoup d'ombrage aux Ottomans qui les observoient d'un œil inquiet, et se préparoient à écraser ces adversaires. Les souverains mamelucs s'élevoient au trône par les mêmes voies que les anciens empereurs romains, et subis-

soient, à peu près, le même sort. Ils s'unirent plus étroitement avec Venise, et accordèrent à cette république de nouveaux priviléges, que la découverte du Cap de Bonne-Espérance devoit bientôt rendre inutiles.

En Perse, Usum-Cassan, protecteur des Comnène, s'attira, une seconde fois, la vengeance de Mahomet II. Le monarque persan avoit insulté cet ennemi victorieux, en lui envoyant un sac plein de millet, énigme menaçante qui lui annonçoit la multitude innombrable des troupes persannes. Le sultan, dit-on, fit venir des poules qui eurent bientôt mangé tout ce grain : « *Ambassadeur*, dit Mahomet, *annonce à ton maître, que comme il n'a fallu que quelques poules pour manger son sac de millet, ainsi mes janissaires détruiront en peu de temps les hommes de ton maître, qui sont plus accoutumés à garder les chèvres qu'à faire la guerre* ». Cette réponse valoit l'insulte, et toutes les deux étoient indignes de la majesté royale. Les Persans passèrent l'Euphrate, pénétrèrent dans la Natolie, dans la Cilicie, défirent les Turcs (1494), et renfermèrent Mahomet II dans son camp; mais à l'attaque du camp même, le canon des Ottomans fou-

droya l'armée persanne qui, effrayée de ses nombreuses pertes, se retira dans les montagnes (1472). Usum-Cassan se préparoit à rentrer (1495) en campagne, lorsque Mahomet vint à bout de gagner un des fils de ce terrible ennemi, et d'exciter la guerre civile dans l'intérieur de la Perse (1493). Usum, un des meilleurs souverains qui ayent régné dans cette contrée, laissa, par sa mort (1478), le sceptre à son fils Jacoub qui, après avoir commis un fratricide, gouverna cependant ses peuples avec sagesse.

Papes : Pie II occupa encore deux années la chaire apostolique : Paul II, et ensuite Sixte IV s'y placèrent après lui. Pie II, touché du sort des chrétiens, s'efforça de ranimer la ferveur des croisades, et en prêcha une nouvelle; il étoit résolu de s'embarquer lui-même pour cette expédition : « *Nous partirons*, écrivoit-il au doge Christophe Moro, *nous partirons pour la guerre, avec toutes les forces qui seront en notre pouvoir; nous aurons avec nous, Dieu aidant, notre bien-aimé Philippe, duc de Bourgogne..... Venez donc, mon cher fils, et ne refusez point une fatigue à laquelle nous nous exposons de grand cœur; ne prétextez point votre vieillesse; le duc de*

*Bourgogne est vieux lui-même, et a bien plus de chemin à faire que nous ; nous mêmes nous sommes dans la vieillesse, âgé de soixante-deux ans ; les maladies nous tourmentent, et pourtant nous sommes déterminés à partir... Nous serons trois vieillards à la guerre. Dieu se plaît dans la Trinité ; la Trinité céleste protégera notre trinité terrestre, et confondra nos ennemis. On appellera cette guerre, l'*expédition des trois vieillards...*Ne craignez point la mort qui conduit à une vie meilleure. Il nous faut mourir tous dans ce siècle, et rien n'est plus à désirer que de bien mourir ; on ne peut mieux mourir que pour la cause de Dieu : venez donc, et consolez-nous* (1464).

Les Vénitiens, touchés du courage de ce vénérable pontife, pressèrent le doge de s'embarquer, et comme ce magistrat témoignoit quelque répugnance : « *Sérénissime prince*, lui dit un sénateur, *si votre sérénité ne veut pas aller de bon cœur, nous le ferons aller de force, parce que nous préférons le bien et l'honneur de la république à votre personne* ». Le doge monta sur la flotte vénitienne, le pape se rendit à Ancône avec tous les cardinaux ; mais la mort imprévue de Pie II fit abandonner le projet de cette croisade.

Paul II se porta avec chaleur à ramener la concorde en Italie, et réconcilia entre eux,

pour un moment, les divers princes de cette contrée. Sixte IV s'occupa trop de l'élévation de ses neveux : c'est de son pontificat que l'on peut dater le règne du népotisme dans Rome. Le roi de Naples fit la guerre à ce pape, dont les Vénitiens épousèrent la querelle : ils ne furent payés que de la plus noire ingratitude, et Sixte IV s'unit avec Naples, Florence et Milan, contre ses défenseurs. Du reste, les pontifes gouvernent l'Église avec le véritable esprit de l'Évangile : quatorze conciles sur la discipline ecclésiastique et sur les mœurs. Dans cette période fut instituée la fête de la *Transfiguration*, en mémoire des grands exploits d'Huniade contre les infidèles.

Les Portugais, sous le règne d'Alphonse V, se distinguèrent par de nouvelles découvertes dans leurs voyages sur l'océan atlantique. Cintra s'avanca en Afrique au delà de la montagne de Sierra-Léone : des revers fâcheux, en Afrique, occasionnés par la témérité d'Alphonse, les débauches de ce roi dont la cour étoit un séjour de prostitution, la perte de la bataille de Toro contre les Espagnols, affoiblirent, pour un moment, le Portugal, que la sagesse de

Jean II, successeur d'Alphonse V, ranima bientôt.

SOIXANTE ET DOUZIÈME SYNCHRONISME.

De 1483 à 1498 après J. C.

Charles VIII, encore dans l'adolescence, resta sous la tutelle d'Anne de Beaujeu sa sœur, que Louis XI avoit nommée régente : des mécontens essayèrent d'enlever l'autorité à cette princesse.
1484. Les États-généraux convoqués dans Tours, ne portèrent qu'un foible remède aux malheurs publics ; le premier prince du sang, le duc d'Orléans, se retira en Bretagne, leva des trou-
1488. pes, mais fut vaincu à la journée de Saint-Aubin, par la Trémoille, et renfermé dans une prison.

Charles VIII, dont l'éducation avoit été négligée par son père, mais doué d'un esprit naturel, déploya de grandes qualités, aussitôt qu'il fut en âge de régner. Son mariage avec
1491. Anne de Bretagne, héritière de ce duché, accrut les ressources de la France. Le jeune monarque, sensible au prix de la clémence, de la générosité, fit sortir de prison le duc d'Orléans. Malheureusement l'ambition égara son esprit ; plein de courage, l'imagination remplie des plus ma-

gnifiques illusions, Naples, Rome, et Constantinople, lui offroient, tour à tour, et simultanément, des matières à de nombreux triomphes : entouré de ces images séduisantes, il franchit les Alpes, à la tête d'une petite armée, mais brave 1494.
et impétueuse comme lui. Il traversa toute l'Italie avec la rapidité de l'éclair, entra dans Rome en vainqueur, et dans Naples en conquérant ; mais léger, inconstant, sans expérience, s'inquiétant peu de l'avenir, plus soldat que capitaine, il ne prit aucune des mesures qui pouvoient lui garantir la conservation de tant de conquêtes. Aucun renfort ne marchoit au secours de ce monarque, et pourtant le nombre de ses ennemis se multiplioit : une ligue formidable étoit sur le point de l'écraser, tandis que ses généraux traitoient sans ménagement, les peuples vaincus, et que les troupes françaises se trouvoient disséminées. 1495.

Le retour en France paroissoit impossible ; Charles VIII se ranimant, rassembla ses soldats épars, marcha intrépidement contre ses ennemis, rencontra à Fornoue, près de Plaisance, leurs troupes qui vouloient lui fermer le chemin, passa sur le ventre d'une armée quatre fois supérieure, pour le nombre, à la sienne, et revint triomphant dans ses États. Ce roi, jugé trop sévèrement par certains his-

toriens, jeune, confiant en ses propres moyens, auroit eu besoin de conseillers sages pour régler sa bravoure; ses ministres le trahissant, vendirent le secret du gouvernement aux plus dangereux ennemis de la France. Charles VIII, né avec un cœur généreux, se laissa tromper par la politique insidieuse et perfide d'Alexandre VI et de Ferdinand. Il rouloit dans sa tête de nouveaux projets conçus avec plus de prudence, lorsqu'une mort prématurée le fit descendre au
1498. tombeau.

Richard III, chargé de l'exécration du peuple anglais, ne s'en faisoit pas moins redouter, et sa domination sembloit être assurée, lorsque le comte de Richemond, tige de la maison de Tudor, réunissant dans sa personne les droits des deux branches ennemies d'Yorck et Lancaster, marcha contre le tyran, et lui livra bataille (1485), à Bosworth. Le tyran vaincu périt vaillamment, les armes à la main, et les troupes victorieuses saluèrent roi leur général, qui venoit de venger le ciel et la terre.

Avec Richard III finit la maison des Plantagenets, qui avoit tenu le sceptre l'espace de trois cent soixante-sept années, et donné vingt-cinq

monarques. Elle avoit apporté, en montant sur le trône, des vertus et des qualites éminentes; des scélérats ternirent la gloire que plusieurs de ces rois acquirent. La foiblesse et l'héroïsme, la justice et l'injustice, la douceur et la barbarie régnèrent successivement dans cette dynastie : si elle donna Henri II, Édouard III, Henri IV, elle donna aussi Jean sans terre, Henri V, Édouard IV et Richard III.

Le feu de la guerre civile avoit épuisé les forces de l'Angleterre ; concentrées dans cette île, elles ne songèrent plus au continent, et les Français purent alors respirer et se reconnoître. Lorsque les Anglais voulurent attaquer leurs anciens rivaux, les succès ne répondirent point à l'antique renommée de ces insulaires; d'ailleurs, les monarques de la France avoient abattu la puissance des grands vassaux qui, jusqu'alors, s'étoient, pour la plupart, joints aux Anglais, et commençoient enfin à redevenir les maîtres dans leur royaume. Chaque province ne s'isoloit plus de l'État, et les Français, insensiblement, s'accoutumoient à suivre une seule et même loi : de cette unité de pouvoir, naquit une force nouvelle qui sauva la monarchie française.

Le comte de Richemond prit le nom d'Henri VI; ce fut *le Salomon* de la Grande-Bretagne.

Le comte de Richemond, devenu roi, sous le nom d'Henri VII, cicatrisoit les plaies de l'Angleterre, étouffoit les semences de la guerre civile, quand un imposteur, Lambert Simnel, homme de la plus basse extraction, stylé par un parti puissant, séduisit la crédulité des Irlandais, et débarqua en Angleterre, à la tête de vingt mille hommes. Le roi détruisit, à la journée de Stolle (1487), l'armée de Simnel, et ce prétendu comte de Warwick, tombé au pouvoir d'Henri VII, rentra dans sa première obscurité.

Le monarque anglais, tout entier au bonheur de ses sujets, occupé à réparer les désastres des règnes précédens, se vit une seconde fois menacé de perdre la couronne. Un autre prétendu duc d'Yorck, suscité par la duchesse douairière de Bourgogne, et depuis long-temps dressé à jouer son rôle, excita une seconde tempête : cette fois (1495), l'imposture fut dévoilée; la nation anglaise rougit de recevoir ce charlatan, que le roi d'Ecosse, moins scrupuleux, accueillit avec empressement. Perkin, après des aventures bizarres, tomba au pouvoir des troupes royales.

En Allemagne, Frédéric III, le plus doux, le plus clément, le plus pacifique des souverains, un de ceux dont la vie fut pourtant le plus agitée, vit l'empire ravagé par les Turcs, et ses États héréditaires par les Hongrois. Au milieu de ses malheurs, la maison d'Autriche s'agrandissoit prodigieusement, par des alliances et par des successions. A la mort de Frédéric III (1493), son fils Maximilien Ier, déjà élu roi des Romains, s'assit tranquillement sur le trône impérial. Frédéric fournit une nouvelle preuve, qu'avec un cœur bon, avec de sages principes d'économie, avec les intentions les plus droites, un prince qui règne dans des temps difficiles, un prince dont l'autorité est bridée par une foule d'autres petits princes indépendans, se trouve exposé à la critique sévère, et quelquefois injuste, des historiens, ainsi qu'à la bizarrerie de leurs jugemens. Plusieurs d'entre eux lui prodiguent des éloges, et plusieurs, les injures les plus flétrissantes pour sa mémoire.

Maximilien Ier eut la même douceur de caractère, les mêmes vertus que son père, mais fut plus guerrier, et beaucoup moins économe. Charles VIII auroit pu lui enlever la riche suc-

cession du duc de Bourgogne, lorsque, heureusement pour la maison d'Autriche, le jeune roi tourna ses armes contre l'Italie, au lieu d'aller attaquer l'empereur alors dénué de troupes aussi bien que d'argent, et sans espoir d'être secouru par les princes de l'empire, jaloux de la puissance de leur chef. La diète refusa elle-même de concourir à seconder fortement Maximilien qui, malgré sa bravoure personnelle, ses talens militaires, se vit insulté impunément par les Vénitiens. Au milieu de cette insouciance pour la défense de l'État, une ligue, celle de Souabe, entreprit de réunir, par la voie des armes, les cantons suisses au corps germanique: les troupes de la ligue échouèrent honteusement dans cette téméraire entreprise.

Les deux sceptres d'Arragon et de Castille, réunis ensemble par l'hymen d'Isabelle et de Ferdinand, assuroient une prépondérance marquée à la puissance des chrétiens : les Maures ne conservoient plus que le royaume de Grenade; ils imploroient vainement, de leur triste capitale, les Musulmans africains; les royaumes de Fez et de Maroc qui auroient pu les secourir efficacement, étoient déchirés par la guerre civile,

vile, et, sur les débris d'une ancienne dynastie, s'élevoit celle des Mérini ou Bénitoas. Les Maures, aussi braves que les chrétiens, mais inférieurs pour la science militaire, conservoient stupidement leurs anciens usages de guerre, et ne se servoient même pas encore d'artillerie. A la veille de se voir attaqués par Isabelle et Ferdinand, ils se battirent entre eux avec toute la fureur qui caractérise une guerre civile (1485): des scènes atroces s'étoient passées entre les divers membres de la famille royale, et la discorde augmentoit avec le danger.

Enfin les Castillans assiégèrent Grenade, au mois d'avril 1491. Isabelle se rendit au camp: fermement résolue de forcer le dernier boulevard des Maures, et pleine de confiance dans la protection du ciel, elle fit, de ce camp, une ville connue aujourd'hui sous le nom de Santafé. Après huit mois et dix jours de siége, la ville ouvrit ses portes; et la croix arborée sur les mosquées des infidèles, annonça ce triomphe à la reine de Castille qui, à cette vue, tombant à genoux, en pleine campagne, fit chanter aussitôt un *Te Deum*. Boabdil, obligé de quitter le beau climat de l'Espagne, s'arrêta un moment pour contempler une dernière fois sa capitale, et s'écria, les larmes aux yeux: « *O Dieu tout-puis-*

sant (1) !.. *Tu fais bien*, dit sa mère, *de pleurer comme une femme ce que tu n'as pu défendre comme un homme* ». Avec Boabdil, s'éteignit la dynastie des Halmaudares, qui avoit donné dix-neuf rois à Grenade.

La découverte d'un nouveau monde vint combler les espérances de Ferdinand et d'Isabelle, et multiplier les ressources de l'Espagne désormais soumise entièrement aux chrétiens.

La Bohême, sous Ladislas, jouit de quelques années de prospérité. Le peuple, infecté de la doctrine des Hussites, conservant son ancien penchant à la licence, se révolta sur la fin de cette période; les habitans de Prague égorgèrent, ou chassèrent les habitans, et menacèrent les jours du prince lui-même qui se réfugia dans la citadelle. Une affreuse anarchie désola le royaume; les pauvres s'armèrent une

---

(1) Cet endroit situé près de Padul, se nommoit, du temps de Marmol, *le regard du Dieu tout-puissant*; on a trop négligé de consulter le récit de cet historien, presque contemporain de ce grand événement, et qui a connu un grand nombre d'Espagnols qui se trouvèrent au siége de Grenade.

seconde fois contre les riches, et les principes désastreux de Jean Hus renouvelèrent tous les maux passés.

En Hongrie, Mathias-Corvin, chéri de son peuple, faisoit trembler l'empire germanique ; sa haute réputation de bravoure et de bonté lui gagna l'estime de tous les peuples (1490). Les Hongrois, par une suite de l'inconstance naturelle aux peuples, osèrent ce révolter contre ce grand priuce (1490) qui les fit promptement rentrer dans le devoir. Mathias mourut, quelque temps après, d'une attaque d'apoplexie, dans Vienne, qu'il venoit de conquérir ainsi que tout l'archiduché d'Autriche : jamais la mort d'un monarque ne fit répandre autant de larmes et ne coûta plus de regrets. Mathias ne laissoit point d'héritier légitime : les Hongrois refusèrent de reconnoître pour souverain Jean Corvin, son fils naturel, et choisirent Ladislas, roi de Bohême. Maximilien, archiduc d'Autriche, lui disputa, les armes à la main, le sceptre ; mais Ladislas triompha de ce concurrent, et régna ensuite paisiblement sur la Hongrie. Les Turcs ayant essayé de pénétrer dans ce pays, quelques bandes de paysans suffirent pour détruire les projets de l'ennemi.

Les Polonais, vainqueurs des Tartares (1489), mais harcelés par les chevaliers teutoniques, retombent dans leurs premiers malheurs, par l'imprudence de leur roi Jean Albert, fils et successeur de Casimir IV. Les Valaques anéantissent presque toute une armée polonaise; et le roi, jusqu'alors adoré de la nation, devient pour elle un objet de haine, lorsque les barbares vainqueurs désolent la Pologne, le fer à la main.

Le Danemarck, sous le règne de Jean Ier, n'éprouvoit pas une destinée plus heureuse; les pirates ravageoient les côtes du royaume, tandis que la famine affligeoit les Danois: leurs armes ne prospérèrent point dans la Suède, qu'ils s'efforçoient de rattacher à l'*union de Calmar*. Ils avoient dans Troll, archevêque d'Upsal, un puissant soutien, et dans Stuante-Stenture, administrateur du royaume, un ennemi aussi sage que prudent.

La découverte de la Sibérie, par Iermack (1486), augmenta prodigieusement l'étendue, ainsi que les ressources de l'empire de Russie

où régnoit toujours avec gloire Ivan Basiliovitz III.

L'Italie toute entière étoit foulée par des nations différentes qui se disputoient le royaume de Naples, et qui se mettoient au service des divers petits États de cette contrée. Le fanatique Savonarole exerçoit dans Florence un pouvoir aussi étendu que les Médicis ; cet imposteur maîtrisoit toutes les délibérations publiques, et aucune résolution ne se prenoit qu'il ne fût consulté. Charles VIII se laissa effrayer par l'un des magistrats florentins qui, insultant ce roi, lui dit : « *Tout est fini ; faites battre le tambour, nous allons sonner nos cloches* ». Cette dernière mesure eût peut-être été moins fatale aux Français, que de se confier imprudemment à une république volage et perfide.

Savonarole remplit de troubles sa patrie. Faux prophète, il avoua lui-même, dans ses interrogatoires, toutes ses fourberies : le peuple, les magistrats, l'Église, tout s'arma contre ce perturbateur de l'ordre public, qui voulut se brûler avec un Dominicain, croyant que le ciel viendroit à son secours par un miracle, et l'épargneroit au milieu des flammes. Après sa mort, les

fanatiques purent seuls avoir sa mémoire en vénération. « *Un homme*, suivant l'observation de Tiraboschi, *qui change la chaire sacrée en tribune de barreau, y traite les affaires d'État, un tel homme ne me paroît pas un saint* ».

Ferdinand II, roi de Naples, dégradé par une cupidité insatiable, esprit médiocre, soupçonneux, et moins roi que marchand, indigne en un mot, de conserver un trône, n'osa résister à Charles VIII; il s'amusoit à cultiver les belles-lettres, au lieu de travailler au bonheur de ses sujets: il mourut saisi de frayeur à la nouvelle de l'arrivée des Français. Ceux-ci, attaqués de toutes parts, firent face au danger. Gonsalve de Cordoue, général de Ferdinand II, roi d'Arragon, battu par eux à la journée de Séminare, les battit à son tour (1496), malgré la valeur de d'Aubigny et de Montpensier, réduits à une poignée de braves. Alphonse II, qui succéda (1496) à son père Ferdinand II, et Ferdinand III, autre fils de Ferdinand II, ne régnèrent pas tous les deux plus d'une année. Les souverains, après l'expulsion des Français, n'eurent qu'une ombre de pouvoir, les Espagnols étant les véritables maîtres du pays. Alphonse laissa le sceptre à leur oncle Fré-

déric II, prince doux, timide, et tel qu'il le falloit pour devenir la proie d'un conquérant.

Ludovic ou Louis-le-More, déploya dans Milan un caractère d'hypocrisie et de scélératesse qui le conduisirent à ses fins; il empoisonna le jeune Galéas, duc de Milan, et prit la place de sa victime.

Les Vénitiens, accusés d'aspirer à la monarchie universelle en Italie, bravèrent les armées d'un grand nombre de princes confédérés contre eux, ainsi que les bulles d'excommunication lancées par le pape Sixte IV. Innocent VIII, plus mesuré, plus prudent que son prédécesseur, les révoqua, et rendit de ce côté la paix à l'Italie (1484). Braves, mais avides, les Vénitiens dépouillèrent injustement du royaume de Chypre, Catherine Cornaro, qu'ils traitèrent pourtant, jusqu'à sa mort, avec les plus grands égards; mais en Italie même, ils firent preuve d'une rare sagesse, d'une modération plus rare encore, et pour ne point s'attirer la jalousie de leurs rivaux, refusèrent de s'agrandir : une versatilité singulière se faisoit remarquer dans les

affections et dans la politique de tous les princes italiens.

Rome fut assiégée par les Napolitains qui ne rougirent point de prendre des Turcs pour auxiliaires; mais leur armée vaincue par Robert Malatesta, prit la fuite.

En Occident, au milieu même des agitations de la guerre, les mœurs des peuples se policent; en Orient, elles s'abrutissent davantage, et la tyrannie des souverains devient plus sombre et plus cruelle.

Bajazet II, chez les Turcs, oublie le soin de sa gloire dans les bras de la volupté, et flétrit les lauriers qu'il avoit cueillis dans plusieurs batailles. Au fond de son sérail, il néglige de gouverner ses sujets, et de surveiller les mouvemens de l'ambition près de s'agiter autour de son trône; mais au sein même de la mollesse, ce sultan ne perdit point de vue son malheureux frère. Un renégat, Mustapha, égorgea, en Italie, Zizim, crime faussement imputé au pape Alexandre VI (1), dont la mémoire est déjà assez

---

(1) Le prince Cantemir, dans son *Histoire de l'em-*

odieuse, sans qu'on ait besoin de la charger de ce nouveau forfait.

A la cour des rois de Perse, de la dynastie du *mouton noir*, se passèrent les mêmes scènes d'horreurs, dont la cour des Séleucides en Syrie avoit été autrefois le théâtre. Jacoub, fils d'Usum-Cassan, se sentant un jour pressé par la soif, sa femme lui présente une coupe empoisonnée, et boit la première avec une tranquillité capable de le rassurer. Jacoub boit, ainsi que son fils, après cette princesse; le poison étoit si actif, que tous les trois expirèrent presqu'à l'instant. Quatre souverains de familles différentes, dont la plus connue se nomme *le mouton blanc*, Julaver, Baysingir, Rustan et Aghuret, occupèrent le trône jusqu'en 1498, et, durant tout cet espace, la Perse fut déchirée par la guerre civile.

---

pire ottoman, dit que ce Mustapha servoit de barbier au malheureux Zizim: le scélérat coupa la gorge à son maître en le rasant. Lenglet-Dufrenoy s'est aussi élevé contre le récit des historiens français, lesquels disent presque tous, sans aucune espèce de preuves, que Zizim fut remis empoisonné, au roi Charles VIII.

PAPES. La dernière année de Sixte IV, le pontificat d'Innocent VIII, et les sept premières années de celui de l'affreux Alexandre VI : cette seule épithète nous servira à peindre la vie toute entière de cet indigne successeur des apôtres. La culture des lettres adoucissoit l'humeur séditieuse des Romains ; la capitale du monde chrétien étoit l'école des beaux-arts, ainsi que la ville de Florence où Laurent de Médicis encourageoit, avec toute la libéralité d'un grand prince, les travaux des gens de lettres et des artistes.

Sous le règne de Jean II, les Portugais étendirent plus loin leurs courses maritimes ; Jacques Canut s'avança vers les côtes de Congo, découvrit le Zaïre, en 1483, et planta la croix sur les rives inconnues de ce grand fleuve d'Afrique.

Jean II envoya sur les mers d'Afrique Barthélemi Diaz qui (1487) découvrit, et doubla le fameux cap des Tourmentes, situé à l'extrémité de l'Afrique méridionale.

Cabral découvrit, par un effet du hasard, le Brésil que l'espagnol Pinçon avoit reconnu l'année précédente. Gaspard de Cortéréal aborda

(1496) à l'île de Terre-Neuve, au nord de l'Amérique, et visita cette partie du pays des Eskimaux, qu'il nomma *terre de Labrador* ou *terre labourable*.

Vasco de Gama, en 1497, sous le règne d'Emmanuel, successeur de Jean II, fraya à ses compatriotes une nouvelle route aux grandes Indes.

Jean II, dont les États s'agrandissoient au dehors, ne fut point tranquille dans son royaume de Portugal. Ce prince affoiblit, par des coups de vigueur, l'influence de la noblesse, conjura l'orage qu'elle avoit formé contre lui, et tua, de sa propre main, son beau-frère Visco, auteur d'une conspiration contre la vie du monarque.

Découverte d'un nouveau monde.

Cette découverte fut le résultat des plus profondes méditations de Christophe Colomb qui, par son génie, devina l'existence d'un nouveau continent. Le Génois rejeté par sa patrie, par la France, par l'Angleterre, en tous lieux, se voyoit traité de visionnaire. Les Portugais, ce peuple si rempli de sagacité, dont les travaux nautiques hâtèrent la découverte du nouveau monde, ce peuple qui donna l'éveil à toutes les nations européennes, méconnut également les talens de Colomb. Sans la prise de Grenade, événement

qui leva toutes les difficultés, Colomb mouroit tout entier ; mais il avoit, dans Isabelle de Castille, une protectrice éclairée, qui sut, pour ainsi parler, mettre ce grand homme en possession d'une gloire près de lui échapper : aux yeux de la postérité la plus reculée, la reine de Castille, victorieuse des Maures, méritera d'être associée à l'honneur d'une si mémorable découverte. Isabelle seule eut la constance de le soutenir et de l'encourager ; une fois que les infidèles eurent été forcés, en Espagne, dans leur dernier retranchement, cette reine, dont les finances se trouvoient cependant épuisées, se distingua par de généreux sacrifices en faveur de son protégé. Trois petits bâtimens sont équipés ; c'en est fait, un nouveau monde va paroître avec des hommes d'une nouvelle couleur ; les relations des peuples vont s'étendre, se multiplier, et des trésors inépuisables être versés en Europe ; mais bientôt aussi, à dater de cette époque, le théâtre de la guerre s'agrandit, et l'espèce humaine dégénère sensiblement au physique.

Quels obstacles la vertu et le courage de l'auteur de cette révolution imprévue, n'eut-elle pas à surmonter de la part de ses compagnons de voyage ! Naviguant sur des mers inconnues, toute la nature est changée à leurs yeux ; ces

Castillans, si renommés alors par leur intrépidité, pâlissent à la vue des prairies flottantes qu'ils rencontrent ; ils craignent de se précipiter dans le chaos. La terre, depuis long-temps, a fui de leurs yeux ; ils ne la reverront jamais ! Le ciel se déclare, disent-ils, contre la témérité d'une pareille entreprise ; ils vont périr, ils vont descendre dans les abymes de l'océan. Ils ne sauroient plus en douter, quand ils s'aperçoivent que l'aiguille de la boussole décline vers l'ouest : partout ils voient la mort, et nulle part la gloire ; le désespoir et la rage succèdent aux pleurs et aux gémissemens ; les équipages menacent de jeter dans la mer, Colomb, qu'ils traitent d'aventurier : ce grand homme reste impassible au milieu de l'orage. La fureur de ses gens redouble, on ne lui accorde plus que trois jours ; après cet espace, ils renoncent à l'expédition : dans trois jours sera décidé le sort du Génois ; dans trois jours l'Europe l'admirera, ou comme un des génies les plus hardis, ou bien on le méprisera comme un extravagant qui a rêvé la plus folle des idées. Avant l'expiration de ces trois jours, des indices consolans se manifestent ; tous les regards se promènent au loin sur la surface des eaux ; tous les regards interrogent l'atmosphère ; une lumière est aper-

çue. Enfin, à bord de la *Pinta*, se font entendre les cris de *terre ! terre !* Les craintes s'évanouissent, l'impatience est satisfaite; les Castillans se livrent au délire de la joie, et des larmes coulent de leurs yeux. Touchés de repentir, ils se précipitent aux pieds du grand homme qui les a conduits si heureusement sous un autre hémisphère, et tous, par des cris d'alégresse et d'admiration, réparent les outrages qu'ils lui ont fait essuyer. Colomb, le premier débarqué, se prosterne, fait planter une croix, et chanter un *Te Deum* dans un nouveau monde qui ne devoit point porter son nom. L'art de l'imprimerie, si utile, dit on, à la propagation de toutes les vérités, favorise presqu'à son origine, la plus insigne des erreurs; et un obscur géographe de Florence, ravit au Génois cette portion de gloire si flatteuse et si justement due à des travaux immortels.

Il est vrai de dire que les réputations les plus étendues, ont quelquefois un fondement peu solide. Christophe Colomb avoit déjà fait trois voyages, et reconnu le nouveau continent à la côte de Cumana, non loin de l'embouchure de l'Orénoque, lorsqu'Américo-Vespuce, se dirigeant vers l'ouest, aborda sur les côtes de ces contrées sauvages : l'honneur de cette seconde

reconnoissance, appartiendroit encore plus à Ojéda, compagnon de voyage de Colomb, qu'à Vespuce même, parce qu'Ojéda étoit le chef de l'expédition dont le gentilhomme florentin faisoit partie en qualité de simple géographe. Avant le premier voyage de Colomb, les Portugais, par un indigne abus de confiance que leur avoit témoigné cet habile marin, partirent pour la découverte de nouvelles terres, munis des renseignemens les plus positifs et des meilleures cartes, et ne s'en virent pas moins contraints de renoncer à cette périlleuse entreprise. Vespuce fit imprimer la relation du voyage d'Ojéda, cacha le nom du capitaine, et dès ce moment, la plus criante des injustices fut consommée. Quoique les hommes instruits se soient inscrits en faux contre une absurde dénomination, le nouveau monde n'en conserve pas moins le nom d'Amérique.

Qu'on se peigne la surprise de ces pauvres Indiens, lorsqu'ils virent s'avancer, à pleines voiles, des vaisseaux qu'ils prirent pour des maisons flottantes: hommes simples, hommes innocens qui regardèrent d'abord les Espagnols comme des divinités armées du tonnerre! En Amérique, se réalisa la fable antique des Centaures; le cheval et l'homme ne parurent qu'un seul et même

être aux yeux des Indiens : bientôt ces infortunés apprirent à quels dieux ils s'étoient confiés. Roldan, Bovadila et Ovando, non contens de leur faire sentir les effets destructeurs des armes à feu, déchaînèrent contre eux des dogues qui partagèrent l'affreuse immortalité des Castillans leurs maîtres. Un de ces animaux, le dogue *Bérillo*, est aussi renommé dans le nouveau monde par sa férocité, que l'est, dans l'ancien, le chien de Xantippe, par son attachement inviolable et presque héroïque, envers cet Athénien forcé de s'embarquer avec ses concitoyens pour la défense de la patrie.

La carrière de Colomb fut plus brillante que heureuse ; il passa sur l'océan une vie consumée de chagrins, et le cœur de cet homme sensible fut navré de douleur à la vue des cruautés que les Espagnols exercèrent gratuitement contre les plus timides, les plus foibles et les plus doux des hommes. L'illustre navigateur éprouva lui-même de mauvais traitemens de la part d'une nation à laquelle il venoit de procurer tant de contrées riches et fertiles, et ses mains furent indignement chargées de fers ; décoré des vains titres de vice-roi et de grand-amiral, il mourut oublié de ses maîtres, et victime de leur ingratitude. Les malheurs des Indiens s'accrurent en peu

de

de temps ; en peu de temps ils furent exterminés : la puissance temporelle les abandonna aux caprices de leurs bourreaux ; mais la religion plaida constamment en leur faveur. Les pères Dominicains, Antoine Montésied et Pierre de Cordoue firent, les premiers, entendre leur voix pour la défense des Indiens persécutés. Barthélemi de Las Casas passa et repassa vingt fois les mers pour les protéger et les soutenir : inutiles précautions ! la population indienne ensevelie dans les mines, disparut de toutes les Lucayes et de toutes les Antilles.

Le nombre des aventuriers augmenta prodigieusement, tous vouloient s'enrichir par de nouvelles voies expéditives, et conformes à leur humeur. Grigalva découvrit le Mexique ; Nunès-Balboa, le Pérou ; Ponce de Léon, courant après la chimère d'une fontaine rajeunissante, eut le bonheur de trouver la Floride, d'où il revint un peu plus vieux qu'auparavant (1).

---

(1) Les anciens, comme les modernes, aimèrent à se repaître de cette absurde chimère. Arrien et Sénèque parlent aussi d'une fontaine vivifiante du soleil, qui, à les en croire, existoit dans les environs du temple de Jupiter-Ammon. Alexandre, roi de Macédoine, s'exposa à subir le triste sort des cinquante

Les Anglais demeurèrent spectateurs de toutes ces découvertes dont, un jour, ils devoient recueillir les plus beaux fruits; cependant Henri VII envoya le vénitien Gabato, qui découvrit l'Amérique septentrionale, en 1497.

Quelques réflexions sur la rivalité naissante de la France et de l'Espagne.

L'Espagne avoit été long-temps rivale de la France sous la dynastie des rois mérovingiens, et cette rivalité devint fatale à plus d'un monarque visigoth. Clovis tua, de sa main, Alaric dans les plaines de Vouillé, et Childebert, Amalaric sous les murs de Narbonne : depuis, les guerres civiles qui embrasèrent les Espagnes, isolèrent, en quelque sorte, ce pays du reste de l'Europe. Les Visigoths vaincus, terrassés à Xérès, semblèrent être effacés de la liste des nations; et pourtant les débris de ce peuple originaire de

---

mille Perses, détachés contre les Ammoniens par Cambyse, c'est-à-dire, à être enseveli ainsi que toute son armée, sous les sables brûlans de la Lybie, uniquement pour aller puiser à cette prétendue source de jeunesse immortelle, et satisfaire le plus insensé de tous les désirs.

la Scandinavie, existoient dans les montagnes des Asturies où Pélage leur roi n'avoit qu'une caverne pour palais.

Les princes espagnols chrétiens entretenoient, pour la plupart, une parfaite harmonie avec les rois de France, harmonie que la guerre des Albigeois troubla cependant quelquefois; un grand nombre de braves franchissoient volontairement les Pyrénées, pour aller combattre contre les Maures. Ce furent des Français qui battirent ces infidèles, à la glorieuse journée d'Ourisque; ce furent des Français qui sauvèrent l'Espagne chrétienne envahie par les Almohades; ce furent des Français, conduits par Duguesclin, qui vainquirent Pierre-le-Cruel, roi de Castille, à la journée de Montiel, et placèrent sur le trône Henri de Transtamare.

De fréquentes alliances de famille entre les monarques français et les divers monarques espagnols, resserrèrent les liens d'amitié entre les deux nations; leurs intérêts parurent se confondre, et le souvenir des anciennes querelles se perdre au sein d'une heureuse concorde : mais bientôt la succession du royaume de Naples, qui appartenoit de droit à la maison d'Anjou, réveilla l'ancienne animosité. La France, encore affoiblie par ses longs malheurs, comprimée au

dedans par des vassaux aussi puissans que le roi lui-même, ne prit point une part très-active aux démêlés entre la maison d'Anjou et la maison d'Arragon. Le bon René n'avoit que des Provençaux dans ses troupes, lorsqu'il essaya d'enlever le royaume de Naples à son compétiteur, le prudent et sage Alphonse. René, dont la mémoire est encore si chère dans le midi de la France, sut vaincre, mais ne sut pas profiter de la victoire qu'il remporta sur Ferdinand Ier, fils et successeur d'Alphonse. Après avoir été maître de tout le royaume de Naples, moins la ville de Naples même dont il auroit pu s'emparer, cet excellent prince rentra dans ses États de Provence, content d'y revenir pour faire le bonheur de ses sujets, content de se délasser des soins du gouvernement, en composant des poésies pastorales, et de cultiver de nouvelles fleurs pour embellir ses jardins. Il ne se pressa point, dit Machiavel, d'aller régner sous un autre climat, dans *le paradis de l'Italie*. La France ne se pressa pas non plus de l'encourager dans cet ambitieux projet, ni de l'appuyer du secours de ses soldats.

Cependant l'occasion étoit encore favorable; la puissance espagnole, partagée entre divers rois, ne menaçoit point encore les peuples de

l'Europe ; les Maures régnoient toujours dans Grenade, et pouvoient appeler en Espagne les Musulmans d'Afrique. D'ailleurs le feu de la guerre civile désoloit la Castille ; on vivoit toujours dans un siècle de crimes et de grandes catastrophes ; dans un siècle où les peuples faisoient une guerre sacrilége aux têtes couronnées. Les rois, en Angleterre, étoient égorgés ; ils étoient avilis en Espagne, et toutes les passions déchaînées contre eux. Henri IV l'*Impuissant*, sobriquet devenu si fatal à sa malheureuse fille Jeanne, dont la légitimité fut révoquée en doute, se vit en butte à la fureur de l'ambition ; la majesté royale fut outragée dans sa personne, avec la dernière indignité. Le peuple, plus sensible, plus magnanime que les seigneurs, s'émut un instant, et rétablit sur le trône cet infortuné souverain : une nouvelle anarchie, de nouvelles scènes de carnage, suivirent la mort d'Henri IV l'*Impuissant*. Isabelle et Ferdinand, nés l'un pour l'autre, les terminèrent par la mémorable victoire de Toro, et les deux sceptres d'Arragon et de Castille, unis ensemble, ainsi que la conquête de Grenade, commencèrent alors à inspirer une juste terreur.

Toutes ces révolutions, des combats perpétuels contre les Maures, avoient exalté le cou-

rage des Espagnols, et les avoient familiarisés avec les dangers. On sait (et l'expérience de tous les siècles l'atteste suffisamment), qu'une nation n'est jamais plus redoutable qu'après s'être déchirée de ses propres mains : l'Angleterre ainsi que l'Espagne, fournissent des preuves de cette vérité. Les guerres civiles, si connues sous les noms de *Rose blanche et de Rose rouge*, sembloient devoir anéantir la puissance anglaise; vingt batailles rangées, des massacres sans nombre avoient moissonné la fleur de la population, et cependant l'Angleterre reparut sur la scène, avec autant d'éclat qu'auparavant : souillée de son propre sang, couverte de cicatrices, elle se ranime avec toute la force de la jeunesse. Une fois maîtres de toutes les Espagnes, Isabelle et Ferdinand s'occupèrent plus sérieusement des affaires du dehors, et l'ambition leur fit naître le goût des conquêtes.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce volume.

Quarante-cinquième synchronisme. *Règne et tyrannie de Constantin-Copronyme. Révoltes. Malheurs des Grecs. Révolutions chez les Arabes. Fin des Ommiades. Le siége de l'empire des califes, transféré à Bagdad. Abdérame en Espagne. État florissant des lettres dans cette contrée. Fin du royaume des Lombards en Italie. Gloire de la France. Réflexions sur la dynastie carlovingienne. Ravages des Saxons. Puissance temporelle des papes. Coup d'œil sur la position critique de tout le continent.* Page 1

Quarante-sixième synchronisme. *Nouvelles révolutions dans Constantinople. Ambition et cruauté d'Irène. Nicéphore la détrône. Incapacité de l'usurpateur. Sa mort. Règnes déplorables de Staurace et de Michel-Rangabé. Bonté et grandeur des califes. Spectacle intéressant pour l'esprit humain, sur les bords du*

Tigre. Nouveaux succès des princes chrétiens en Espagne. Discorde parmi eux. Exploits de Charlemagne. Il pousse ses conquêtes jusqu'aux bords du Raab en Hongrie. Destruction de la nation des Avares. Génie du conquérant. Ses chagrins domestiques. Rétablissement de l'empire d'Occident. Première descente des Danois sur les côtes de France. Ces barbares sont repoussés. Siècle des Abassides, ou le quatrième siècle littéraire. Page 13

Quarante-septième synchronisme. *L'empire des Grecs se ranime sous Léon l'Arménien : il s'affoiblit sous le gouvernement de Michel-le-Bégue et de Théophile. Bizarrerie de caractère dans ce dernier prince. Sagesse et vertus des califes arabes. État florissant des arts et des sciences en Mésopotamie. Anarchie en Perse. L'Occident n'est pas aussi heureux que l'Orient. Guerres entre les Maures et les chrétiens d'Espagne. Les Maures espagnols s'emparent de l'île de Crète. Mort de Charlemagne. Décadence de la monarchie française sous Louis-le-Débonnaire. Foiblesse de ce prince. Révolte de ses sujets. Méchanceté de ses enfans. Egbert, en Angleterre, met fin à l'heptarchie saxonne. Descentes des Danois dans cette île, sous le règne d'Éthelwo, fils*

d'Egbert. La foi prêchée en Danemarck. Massacre des missionnaires. Les Piast en Pologne. Papes. Conciles. Coup d'œil sur les progrès des sciences chez les Arabes, et sur la poésie des féroces Danois. Ode composée par un de leurs princes. Page 28

Quarante-huitième synchronisme. *Sagesse de Théodora durant la minorité de son fils Michel III. Vices et crimes de ce prince. Révolutions dans Bagdad. Férocité des califes. Insolence et cruauté de la milice turque. État plus déplorable encore de l'Occident. Divisions intestines en Espagne. État florissant des lettres parmi les Maures. Gloire de leur miramolin Abdérame II. L'Italie désolée par les Sarrasins. Guerre civile en France. Journée de Fontenai. Lâcheté de Charles-le-Chauve, qui tremble devant les Danois. Les fureurs de ce peuple fatales à l'Angleterre. Ils s'établissent dans une partie de cette île. Venise. Esprit de charité qui anime l'Église dans ces temps désastreux. Coup d'œil sur les progrès des arts et des sciences en Mésopotamie, ainsi qu'en Espagne.* 42

Quarante-neuvième synchronisme. *État florissant de l'empire romain sous Basile le Macédonien. Scènes tragiques à la cour des ca-*

lifes de Bagdad. Révolution en Perse. Révolution en Égypte. Situation critique de l'Occident. Guerre perpétuelle entre les Maures et les chrétiens en Espagne. État désastreux de la France. Naissance du système féodal. Ravages des Normands en France, ainsi qu'en Angleterre. Disputes théologiques. Page 53

Cinquantième synchronisme. *L'empire romain retombe dans sa première foiblesse sous Léon le philosophe. Guerre malheureuse contre les Bulgares. La tranquillité rétablie dans l'empire des Arabes. Une nouvelle secte de fanatiques replonge cet empire dans un abyme de malheurs. Éclaircissemens sur les Karmates. Fureur de ces fanatiques. Leurs rapides progrès. Révolution en Perse. Situation toujours déplorable de l'Occident. La journée de Zamora épuise les chrétiens et les Maures d'Espagne. En France, lâcheté des Carlovingiens. Affreux déchiremens en Allemagne, ainsi qu'en Italie. Progrès du christianisme. Cette religion vient au secours des peuples, de toutes parts accablés par les maux de la guerre. Chez les Anglais, sagesse d'Alfred. Vertus de ce grand roi. Venise attaquée par des corsaires et par des Hongrois. Troubles et anarchie dans Rome. Bienfaits du christianisme.* 61

Cinquante et unième synchronisme. *Nouvelles discordes dans Constantinople. Calamités dans Bagdad. Tyrannie de Caher. Usurpation de l'autorité royale par l'émir. La religion musulmane, sur le penchant de sa ruine, est ranimée par les Turcs qui embrassent l'islamisme. L'Espagne est toujours une arène sanglante. Obscurité de l'histoire de ce pays. Anarchie en France. Foiblesse de Charles-le-Simple. Le sceptre impérial sort de la maison de Charlemagne. Quelques détails sur l'origine des Hongrois, et sur les ravages commis par ces barbares. Othon-le-Grand les réprime. Scènes tragiques en Angleterre. Venise s'agrandit au milieu du bouleversement universel. Crimes dans Rome.* Page 71

Cinquante-deuxième synchronisme. *Jeux sanglans de la fortune dans l'empire romain. Grandes qualités de Jean Zimiscès. Commencement de la célèbre dynastie des Fatimites en Égypte. Foiblesse et langueur de l'empire des Arabes. En France, chancelle le trône des Carlovingiens. L'Allemagne malheureuse, quoique gouvernée par Othon-le-Grand. Crimes monstrueux en Angleterre. L'Italie dévastée par les Hongrois. Insolence et [illegible]té des Romains. Tyrannie de Crescentius. Con-*

version des Polonais. Troubles dans Venise. État des lettres. Poésie sauvage des Danois. Ode de l'un de ces héros barbares. Page 86

Cinquante-troisième synchronisme. *Victoires des Romains. Grandeur de Basile Bulgaroctone. Les califes dépouillés entièrement du pouvoir suprême. En Occident, les Espagnes présentent toujours les mêmes scènes que dans les périodes précédentes. L'Angleterre heureuse sous Canut-le-Grand. Le système de la féodalité affermi en France, par Hugues-Capet. Diminution de la puissance royale.* 97

Cinquante-quatrième synchronisme. *Nouvelles révolutions, nouveaux crimes dans Constantinople. Sagesse de Théodora. Héroïsme de Catacalon, le sauveur de l'empire. Bizarrerie des jeux de la fortune chez les Bulgares. Établissement des princes seljoucides en Perse. Les Turcomans embrassent l'islamisme. Réflexions à ce sujet. Irréligion des Arabes. Vertus de Caïem. Des Fatimites d'Égypte. En Occident, huit monarchies musulmanes se forment dans les Espagnes, des seuls débris de la monarchie de Cordoue. Tranquillité de la France, interrompue par une guerre de courte durée. Efforts inutiles des Anglais pour se-*

couer le joug des monarques danois. Habileté et valeur de Conrad II, en Allemagne. Révolutions en Hongrie, en Bohême, ainsi qu'en Pologne. La religion chrétienne change totalement le cœur des Danois. Fin de leurs incursions. L'histoire de Russie retombe dans l'obscurité sous les successeurs de Vladimir. Inconstance, humeur légère des Vénitiens. Grands troubles en Italie. Les bienfaits de la religion s'étendent sur toutes les nations de l'Europe. Réflexion sur l'établissement des Seljoucides. Évènement qui doit bientôt ébranler l'Europe et l'Asie. Remarques sur les calamités de cet âge. Page 116

Cinquante-cinquième synchronisme. *Règne d'Isaac-Comnène et de Constantin-Ducas. Heureuse tranquillité dans l'empire des califes. Vertus et grandeur de Thogrul-Beck, en Perse. Bonheur des Égyptiens sous Monstanser-Billah. Exploits du Cid en Espagne. Règne d'Henri Ier en France. Jeunesse orageuse de l'empereur Henri IV. Guerre civile en Hongrie. Bonheur des Bohémieus. Malheurs des Polonais. Guerre des Danois contre les Norvégiens. Crimes et repentir du roi Suénon II. Progrès du commerce de Venise. Réflexions sur le fameux pape Grégoire VII.*

Quelques réflexions sur les mœurs du onzième siècle. Page 133

Cinquante-sixième synchronisme. *Valeur et témérité de Romain-Diogène ; il est vaincu, fait prisonnier, et remis en liberté. Sa fin tragique. Honteuse et cruelle conduite de Michel. Ses désordres. Ravages des Turcomans et des Français. L'usurpation d'Alexis-Comnène. Félicité des Arabes. Victoires d'Alp-Arslan. Mort de ce grand prince. Maleck-Schah, son successeur, protège les lettres. Félicité des Égyptiens sous le règne de Monstanser. Victoires du Cid en Espagne. Mort du brave roi Sanche II. État tranquille de la France. Gouvernement sévère de Guillaume-le-Conquérant chez les Anglais. Désordres, exploits, humiliation, et nouvelles victoires de l'empereur Henri IV. Guerre civile en Hongrie. Assassinats en Pologne. Vertus de Suénon II et de Canut-le-Saint, rois de Danemarck. Affermissement de la puissance des aventuriers normands en Italie. Progrès des Vénitiens. Papes. Jugement sur Grégoire VII. Jugement sur les plus grands personnages de cette période. Les lettres florissantes dans Bagdad. Littérature des Grecs. En France, naissance de la poésie des Troubadours.* 144

Cinquante-septième synchronisme. *Vertus, fermeté, talens, malheurs et victoires d'Alexis-Comnène. Irruption des Scythes. L'empire des califes toujours heureux. Guerre civile en Perse. Mort de Monstanser en Égypte. Les émirs s'emparent de l'autorité. Ravages des Turcomans en Asie. Profanation des saints lieux, cause de la première croisade. Affoiblissement des Maures et des chrétiens en Espagne. Invasion des Almoravides. Guerre civile. Défaite des infidèles. Vices de Philippe Ier en France. Ses démêlés avec la cour de Rome. Lutte perpétuelle entre Louis-le-Gros et les seigneurs. Sagesse et valeur de ce monarque. Guerre avec les Anglais. Troubles en Angleterre. Usurpation de Guillaume-le-Roux. Habileté de ce prince, ses extorsions. Prudence, politique et cruauté de son successeur, Heuri Ier. Fin déplorable de l'empereur Henri IV. Zèle parricide de son fils Henri V. Vertus des rois de Hongrie. Crimes en Bohême. Fin de l'anarchie de Pologne. Grande victoire des Polonais sur l'armée d'Henri V. Assassinats et famine en Danemarck. Vertus d'Olaüs et d'Éric. Venise, l'ame des croisades. Factions dans Rome. Papes. Disgression sur les croisades envisa-*

gées sous le double rapport physique et moral.
159
Cinquante-huitième synchronisme. *Bonté, aimable caractère de Jean-Comnène. Efforts inutiles des califes pour se délivrer de la domination des Seljoucides. Affoiblissement de cette puissante dynastie. Principautés chrétiennes et musulmanes, en Asie. Un coup d'œil sur les rois de Jérusalem. Importance du rôle que jouent, dans la croisade, les princes Fatimites. Conquêtes d'Alphonse VIII, en Espagne. Anarchie, peste et famine dans cette malheureuse contrée. Fondation du royaume de Portugal. Guerre entre les Anglais et les Français. Ferme politique de Louis-le-Gros. Avénement de Louis VII au trône. En Angleterre, Henri Ier gouverne ses sujets avec beaucoup de talent. L'empereur Henri V, armé contre les papes. Il meurt rongé de chagrin. A l'élection de Lothaire, le nombre des électeurs est restreint. Guerre civile en Allemagne. Valeur et férocité d'Étienne II, roi de Hongrie. Grand caractère de son successeur Béla II. Horribles représailles exercées contre les ennemis de ce roi. Fureurs de l'ambition en Bohême. Malheurs des Polonais. Forfaits en Danemarck. Les Normands formen*t

ment une monarchie. Victoires des Vénitiens. Situation critique des papes dans Rome. Coup d'œil sur l'esprit humain. Quelques réflexions sur la politique européenne. Page 177

Cinquante-neuvième synchronisme. *Victoires et revers de Manuel-Comnène. Haine des croisés contre cet empereur. Tranquillité de l'empire des Arabes. Vertus de ses princes. La Perse n'est qu'un théâtre de divisions. Coup d'œil sur les sultanies d'Asie. Commencement de Saladin. Ingratitude, victoires et grandes qualités de ce soudan. Foiblesse du royaume de Jérusalem. Dévastations des Almohades en Espagne. Les Français secourent les chrétiens espagnols. Divorce d'Éléonore de Guienne, fatal à la monarchie française. Habileté du ministre Suger. Talens de Henri II, roi d'Angleterre. Malheurs de ce prince, occasionnés par l'assassinat de Thomas Becket. Démêlés des empereurs d'Allemagne avec le saint Siége. Coup d'œil sur la situation des royaumes du Nord. Grands mouvemens en Italie. Peste dans Venise. Glorieuse victoire des Vénitiens sur le fils de l'empereur Frédéric-Barberouse. Fanatisme de la liberté dans Rome. Papes.* 200

Soixantième synchronisme. *Horribles scènes dans*

Constantinople. Cruauté d'Andronic-Comnène. Foiblesse et barbarie des Lauges. Prise de Constantinople. Deux empires d'Orient. Vertus pacifiques des califes. Troubles en Perse. Apparition de Gengis-Kan. Destruction des principales monarchies de l'Asie orientale. Victoires de Saladin sur les croisés. Il rend les peuples heureux, et principalement les Égygtiens. Défaite des Almohades en Espagne. Nouveaud ébarquement de Maures. Nouvelles défaites qu'ils essuient. État florissant de la France sous Philippe-Auguste. Croisades. Valeur des Français et de leur roi à la journée de Bouvines. Mort de l'infortuné Henri II, en Angleterre. Richard-Cœur-de-Lion. Sa bravoure. Ses exploits, son retour, sa captivité et sa fin malheureuse. Tyrannie de son frère Jean-Sans-Terre. Horrible anarchie. Le fils de Philippe-Auguste couronné dans Londres, et ensuite chassé de l'Angleterre. Croisade contre les infidèles. Mort de Frédéric-Barberousse. Vices et tyrannie de son fils Henri VI. Anarchie après la mort de ce féroce empereur. Guerre civile. Divisions en Hongrie. Beau caractère des souverains de ce pays. Jeux singuliers de la fortune en Bohême. Situation

des monarchies septentrionales. État déplorable du royaume des Deux-Siciles. Grande puissance des Vénitiens. Coup d'œil sur l'Italie. Papes. État des lettres en Europe. 217

Soixante et unième synchronisme. *Les Grecs recouvrent leur première énergie dans Nicée. Triste position de l'empire des Latins dans Constantinople. Gengis-Kan. Sa mort. Réflexions sur la gloire de ce conquérant. Puissance de ses successeurs. Leurs conquêtes épouvantent toutes les nations. Prise de Bagdad, par Holagu, et destruction de l'empire des Arabes. Quelques réflexions à ce sujet. Ravages des Chorasmins en Asie. Profanation des lieux saints. Nouvelle croisade. Victoire du sultan d'Égypte. Révolution dans ce pays. Fin de la dynastie des Aïoubites. Destruction de la peuplade des* Assassins. *Terreur dans tout l'Occident, produite par les Tartares. Supplice d'un miramolin de Cordoue. Vices d'Alphonse X, surnommé* le Sage. *Sagesse et habileté de Blanche de Castille. Vertus héroïques et malheurs de S. Louis. Bonté et politique admirable de ce prince. Sa tendre sollicitude pour les Français. Guerre civile en Angleterre, ainsi qu'en Allemagne. État des*

monarchies du Nord. Affreuses catastrophes en Russie. L'Italie partagée en différentes républiques. Prospérité de Venise. Papes. Réflexions sur la chevalerie, et sur l'heureuse influence qu'elle exerça parmi les peuples. Voyage dans la Chine, par Marc-Paul. 245

Soixante-deuxième synchronisme. *Reprise de Constantinople par les Grecs. Crimes et vertus de Michel Paléologue. Aperçu sur la vaste monarchie des successeurs de Gengis-Kan. L'Égypte repousse les efforts des Tartares. Alphonse X détrôné en Espagne et secouru par le roi de Maroc. Il ne peut remonter sur le trône. Nouvelle croisade en France. Mort de S. Louis, en Afrique. Méprisables et noires intrigues à la cour de Philippe-le-Hardi, son successeur. Guerre civile en Angleterre. Élévation de la maison d'Autriche. Grandes qualités de Rodolphe de Hapsbourg. Malheur des Bohémiens. Incertitude sur l'histoire des monarchies du Nord. Révolutions dans le royaume de Naples. Mort tragique du jeune Conradin. Vêpres siciliennes. Dissentions dans les diverses républiques d'Italie. Papes. Coup d'œil sur les progrès des lumières.* 272

Soixante-troisième synchronisme. *L'empire grec s'affoiblit. Des aventuriers ravagent les diver-*

ses provinces de l'Asie. Guerre civile. Troubles en Égypte. Guerre civile en Espagne. Les Français repoussés de ce pays. Démêlés de Philippe-le-Bel avec le pape Boniface VIII. Abolition de l'ordre des Templiers. Tyrannie du roi Philippe-le-Bel. Les règnes de ses trois fils. La nation française recouvre une partie de ses droits. Heureux commencement du règne de Philippe de Valois. L'Angleterre gouvernée par des souverains habiles. Révolutions qui précèdent l'avénement d'Édouard III au trône. Perpétuelles divisions en Allemagne. Commencemens de la république helvétique. Délivrance des Hongrois. Malheurs des peuples septentrionaux. Heureux règne de Robert, roi de Naples, surnommé le Salomon. *Anarchie dans Florence. Rivalité de Venise et de Gênes. Papes. Siècle littéraire de Robert. En France commencent à s'établir les justes limites entre la puissance spirituelle et la puissance temporelle.* 292

Soixante-quatrième synchronisme. *Superstition des Grecs. Dépérissement de leur empire. L'Asie couverte de ruines. Sagesse et valeur des princes ottomans. Défaite des Maures en Espagne. Guerre entre les Anglais et les Français. Bohême, Hongrie. Coup d'œil sur*

les monarchies du Nord et sur l'Italie. 317
Soixante-cinquième synchronisme. *Nouvelles révolutions dans Constantinople. Horribles massacres. L'Asie entière se couvre de deuil. L'Europe présente un aspect aussi funèbre. Désastres de la France. Victoires des Anglais. Les empereurs sans cesse aux prises avec les papes. Bohême et Pologne. Rôle bizarre que joue Rienzi dans Rome. Révolutions dans le royaume de Naples. Divisions en Italie. Insolence de la multitude dans Florence. Digression sur la peste connue sous le nom de* peste noire, *qui ravagea toutes les contrées du globe.* 327
Soixante-sixième synchronisme. *Foiblesse des empereurs grecs. Grandes qualités des sultans turcs. Commencemens de Bajazet et de Tamerlan. Tragédies en Espagne. Nouvelles calamités en France. Fureurs de l'anarchie. Massacre dans Paris. Les Maillotins et les Cabochiens. Sagesse et prudence du dauphin Charles. Guerre en Bretagne. Révolutions en Angleterre. Méprisable conduite de l'empereur Charles IV. Défense héroïque des cantons suisses contre les princes de la maison d'Autriche. Révolutions en Hongrie. Le Nord recommence à jouer un rôle intéressant. Marguerite de Valdemar. Les Russes reprennent*

courage contre les Tartares leurs oppresseurs. Malheurs des Vénitiens. Ce peuple est sauvé par les talens de Pisani et de Carlo-Zéno. Naples et Rome. 346

Soixante-septième synchronisme. *Les Turcs serrent de près la ville de Constantinople. Misérable situation de l'empire grec. Siége de Constantinople. Cette ville est délivrée. Victoires de Bajazet. Apparition de Tamerlan. Journée d'Angoury. L'empire ottoman, sur le bord du précipice, est relevé par l'empereur grec. Mahomet Ier s'affermit sur le trône. Les Turcs deviennent plus formidables qu'auparavant. Des Mamelucs. L'Occident, théâtre de guerres. Massacre des Juifs en Espagne. Cruelles révolutions en France. Désastres de ce royaume. État florissant de l'Angleterre. Guerre de religion en Bohême. Fureurs des Hussites. Anarchie en Allemagne. Bonheur des Suisses. Défaite entière des chevaliers teutoniques. Marguerite de Valdemar. Courte digression sur la Suède. État florissant de Venise. Affreuse conduite de cette république envers un souverain d'Italie. Vices et grandes qualités de Ladislas, roi de Naples. Incontinence et débauches de son héritière Jeanne. Anarchie dans un grand nombre*

de villes d'Italie. Considérations sur le grand schisme d'Occident. Opiniâtreté de Benoît XII. Réflexions sur toutes les révolutions opérées dans ce temps. Grande découverte des Portugais. Aperçu général sur la situation critique de tout le continent. 369

Soixante-huitième synchronisme. *Détresse affligeante de l'empire grec. Jean Paléologue implore inutilement le secours des rois de l'Occident. Quelques mots sur Trébizonde et sur l'Égypte. Conquêtes des Turcs. Victoires d'Amurath II. Bravoure de Scanderberg qui lutte, dans les montagnes de l'Albanie, contre toutes les forces ottomanes. Antipathie naissante entre les Hongrois et les Allemands. Désastres de la Hongrie. Héroïsme de Huniade. Il repousse les Turcs victorieux. Succès des chrétiens contre les Maures d'Espagne. Etat déplorable de la monarchie française. Jeanne-d'Arc sauve ce royaume. Les Anglais, sur la fin de cette période, chassés de la France. Un orage terrible se forme en Angleterre sous le règne du foible Henri VI. Ravages des Hussites en Bohême. Ces hérétiques se divisent et sont vaincus. Les empereurs Sigismond, Albert et Frédéric III s'efforcent de pacifier l'Allemagne. Héroïque désintéressement de l'élec-*

*teur de Bavière. La liberté se consolide dans les montagnes de l'Helvétie. État florissant de la Pologne. La maison d'Oldenbourg monte sur le trône de Danemarck. La Suède renonce à l'*union de Calmar. *La Russie sort de l'obscurité. Désordres dans le royaume de Naples. Alphonse vient à bout de triompher de ses concurrens. Troubles dans Florence. Puissance des ducs de Milan. Jalousie des Vénitiens. L'Italie est l'école des guerriers. Les lettres commencent à éclairer l'empire. Invention de l'imprimerie. Grandes découvertes des Portugais.* 401

Soixante-neuvième synchronisme. *Siége de Constantinople. Admirable conduite de son dernier empereur, Constantin Dragosès. Situation des principales puissances de l'Europe à cette époque. Dernières observations sur l'empire romain d'Orient.* 427

Soixante-dixième synchronisme. *La France se ranime durant les dernières années du règne de Charles VII. Vicissitudes inouies d'Henri VI en Angleterre. Batailles, massacres, acharnement des deux partis. Intrépidité de Marguerite d'Anjou. Foiblesse d'Henri IV, roi d'Espagne. L'Allemagne menacée d'une invasion par les Ottomans. Coup d'œil sur les États*

du Nord. Sagesse du czar Ivanovitz. Naples sagement gouvernée par Alphonse. Vertus de Cosme de Médicis dans Florence. Habileté de François Sforce dans Milan. Victoires d'Huniade en Hongrie. Mort de ce héros. Ingratitude de Ladislas. Victoires de Mahomet II. Scanderberg chassé de l'Albanie. Puissance d'Usum-Cassan en Perse. Activité des Portugais, et leurs découvertes. 441

Soixante-onzième synchronisme. *Cruauté de Louis XI. Politique sombre de ce roi. La mort de Charles-le-Téméraire favorable au développement de la puissance royale. Petitesse du monarque français. Nouveaux désastres en Angleterre. Perte immense de la population anglaise. Les rois d'Espagne avilis. L'anarchie désole l'empire germanique. Les Suisses se rendent redoutables aux autres peuples de l'Europe. Malheurs des Bohémiens. Coup d'œil sur le Nord. Cosme de Médicis cultive et protège les lettres dans Florence. Conjuration des Pazzi. Noirs complots dans Milan. Valeur des Vénitiens. Etat florissant de leur république. Terreur qu'inspire Mahomet II en Italie. Mort de ce sultan. Puissance de la monarchie des Mamelucs. Guerre des Persans contre les Turcs. Héroïque dévouement du pape*

Pie II. Il se dispose à s'embarquer pour une nouvelle croisade, lorsque la mort vient l'enlever. Grandes découvertes des Portugais. 452

Soixante-douzième synchronisme. *Guerre civile en France, promptement terminée. Courage, ardeur bouillante, victoires et revers de Charles VIII. Nouvelles révolutions en Angleterre. Henri VII met un terme aux calamités publiques. Bonté et vertus pacifiques de l'empereur Frédéric III. Vertus de son fils et de son successeur Maximilien Ier. La Bohême et la Hongrie heureuses. Troubles en Italie. Les Vénitiens excommuniés par la cour de Rome. Le sultan Bajazet II se plonge dans la mollesse. Tragédies en Perse. Nouvelle ardeur des Portugais pour les voyages. Découverte d'un nouveau monde, par Christophe Colomb.* 474

Fin de la Table du Tome troisième.

596931
SBN